

22-11-49

CE

Mgr BILLARD

Évêque de Carcassonne

ŒUVRES CHOISIES

SERMONS, PRÔNES & INSTRUCTIONS

TOME DEUXIÈME



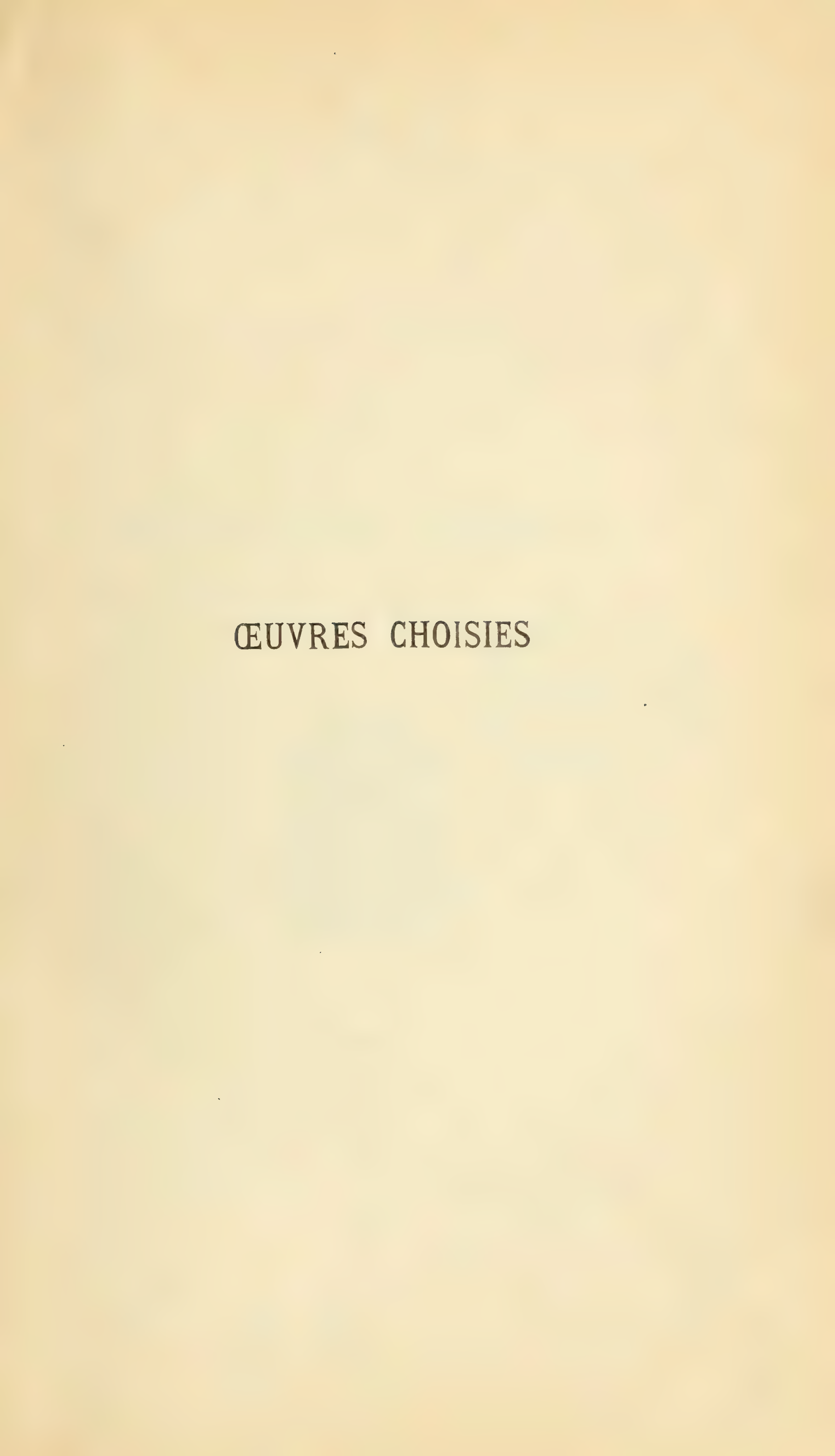
PARIS
LIBRAIRIE VIC & AMAT
11, rue Cassette

CARCASSONNE
LIBRAIRIE BONNAFOUS
rue de la Mairie

ROUEN
LIBRAIRIE CACHEUX
rue de la Grosse-Horloge

1904





ŒUVRES CHOISIES

Mgr BILLARD
Évêque de Carcassonne

ŒUVRES CHOISIES

SERMONS, PRÔNES & INSTRUCTIONS

TOME DEUXIÈME





PARIS
Librairie VIC & AMAT
11, rue Cassette

CARCASSONNE
Librairie BONNAFOUS
rue de la Mairie

ROUEN
Librairie CACHEUX
rue de la Grosse-Horloge

1904



NOTRE-DAME DE ROUEN

(1863-1868)

NOTRE-DAME DE ROUEN
(1863-1868)

I

SERMON
SUR
LA GRANDEUR ET L'INFLUENCE DU TEMPLE CATHOLIQUE
POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

(15 novembre 1863)

Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.

Il n'y a ici rien de moins que la maison de Dieu et la porte du Ciel.

(Gen., XXVII, 17).

Monseigneur (1),
Mes Frères,

Il n'en est pas de la commémoraison de nos mystères religieux comme de l'anniversaire des événements purement humains, si mémorables soient-ils. Que toute une cité, que tout un peuple même cherche à immortaliser dans une solennité périodique la mémoire d'un fait glorieux de son histoire, l'enthousiasme qui accueille et célèbre la fête au jour de son institution ne tardera pas à décroître, et quelques générations se seront à peu près écoulées que déjà il aura fait place à l'indifférence, pour ne pas dire à l'oubli. Seul le Christianisme a le privilège de renouer

(1) Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen.

avec succès le présent au passé et de rendre immortels comme lui les souvenirs qu'il consacre. Aussi, M. F., pendant que toute œuvre sortie de la main de l'homme porte l'empreinte de sa faiblesse et de son instabilité, pendant que l'action du temps efface et détruit une foule de monuments profanes qu'on croirait impérissables, en bénissant le plus humble édifice, notre divine Religion lui imprime un sceau mystérieux de perpétuité: par les fêtes qu'elle établit et que le cercle de l'année ramène successivement sous nos yeux, elle rapproche les distances des lieux et l'intervalle des temps. La solennité que nous célébrons en ce jour nous en offre une preuve éclatante. Plusieurs siècles ont passé sur cette basilique, chef-d'œuvre de la patience et de la foi de nos aïeux, et, chaque année, depuis sa fondation, les échos de ses voûtes retentissent des hymnes joyeuses et triomphantes qui signalèrent son inauguration première. Toutefois, remarquez-le, M. F., ce n'est pas à cette magnificence d'architecture qui fait la gloire de notre cité, ce n'est pas à la hauteur de ses tours, qui fuient vers les cieux, à la richesse de ses portiques, où chaque pierre est un ornement, au prolongement de ses nefs, qui se développent autour du sanctuaire en couronne imposante, à la masse gigantesque de ses majestueux piliers, à l'élégance de ses ogives, à la profondeur de ses voûtes, ce n'est pas, en un mot, à cet ensemble admirable d'harmonie et de grandeur que nous poursuivons de nos imitations impuissantes, que cette splendide Cathédrale doit les honneurs que nous lui rendons en ce jour. La plus pauvre église de la plus obscure bourgade, l'humble sanctuaire du dernier de nos villages célèbre avec un même éclat

l'anniversaire de sa dédicace. Ce qui rend cette basilique, ce qui rend tous les temples chrétiens grands et vénérables entre tous, l'Esprit-Saint nous l'apprend, c'est parce que Dieu lui-même les a choisis pour y fixer sa demeure : « Il n'y a ici rien de moins que la maison de Dieu et la porte du Ciel; *non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.* » Pour entrer dans l'esprit de cette fête, arrêtons-nous quelques instants, M. F., à considérer tout à la fois la grandeur du temple catholique et son influence merveilleuse au sein de la société. Sa grandeur, il la tire de la présence du Dieu dont il est la demeure : Jésus-Christ y réside substantiellement et en personne; sa bienfaisante influence, il l'exerce par les sources de sanctification qu'il tient toujours ouvertes.

Monseigneur, pour ne pas rester au-dessous de ce magnifique sujet, il me faudrait votre incomparable parole, et je ne puis en être qu'un écho bien affaibli. Je me console pourtant de mon impuissance : si mes lèvres ne répondent pas à mon âme, ces pierres parleront mieux que moi et sauront achever ce que j'aimerais à redire dans un langage digne de vous.

Ave Maria.

I

Le temple catholique est la maison de Dieu; Jésus-Christ l'habite corporellement et en personne, et c'est ce qui fait sa grandeur et sa dignité sans rivale. A la vérité, M. F., Dieu est partout, il s'est bâti lui-même un temple magnifique, et ce temple c'est cet univers visible, c'est cet ensemble de la création où resplendissent, dans de merveilleux reflets, dans d'admirables empreintes, sa grandeur et sa puissance souveraines. Ce temple, il a pour voûte le firmament

des cieux, le soleil en est le flambeau, la vaste étendue de l'horizon en décrit l'enceinte ; les plaines, les forêts, les montagnes en forment les solides colonnes et les majestueuses assises. Dans ce temple, tout, de l'étoile au brin d'herbe, tout rappelle Dieu à qui veut le voir ; tout y raconte Dieu à qui veut l'entendre. Mais, vivant, depuis sa chute, sous l'empire des sens, l'homme a la vue trop faible pour traverser ces espaces immenses. Pour atteindre Dieu, il a besoin de le trouver près de soi ; il faut que Dieu s'abaisse et descende jusqu'à lui. Dieu lui-même aspire à combler la distance infinie qui le sépare de l'homme. « Il y a, dit un savant Docteur, je ne sais quelle inclination de ce grand Être pour nous qui l'attire, qui l'entraîne vers nous ; on dirait que son bonheur est de se mettre en société dès cette vie avec sa créature intelligente ». Qui d'entre vous, M. F., n'a présentes à l'esprit les conversations mystérieuses du Créateur avec l'homme au jardin des délices ? Qui d'entre vous, repassant dans ses souvenirs les lamentables circonstances de la prévarication originelle, ne se rappelle avec émotion la « richesse de bonté » (je me sers des expressions de l'Apôtre) avec laquelle le Seigneur, accordant à l'homme son pardon, lui promit de partager un jour son exil et de se mêler à sa vie en prenant les livrées mêmes de sa nature ? Qui d'entre vous ne connaît les visites et les apparitions dont il aimait à favoriser les saints de l'antique alliance ? Il semble que sa tendresse, impatiente de se communiquer à l'humanité, ne se résigne point à la lenteur des temps. Il se choisit un peuple, et au milieu de ce peuple il veut avoir sa demeure et dresser sa tente. Il se fait construire au

désert un pavillon mobile comme les tentes d'Israël. Mais aussitôt que le peuple Juif, repliant la toile du voyageur, a commencé à s'asseoir dans une demeure fixe et permanente, le Seigneur ne se contente plus du tabernacle portatif. Il lui faut une habitation tout autre qu'un pavillon flottant, il lui faut une habitation en harmonie avec sa majesté souveraine, il lui faut un temple, et c'est Jérusalem qui aura l'honneur de le posséder. Le Roi-Prophète en fait les préparatifs, Salomon en est l'architecte, le peuple entier concourt avec enthousiasme à cette glorieuse entreprise; les pompeuses cérémonies de la dédicace en sont à peine achevées que, remplissant de sa gloire l'enceinte sacrée, la divine majesté fait entendre ces solennelles paroles: « Cette demeure est la mienne, c'est là que je veux habiter et, si quelqu'un m'adresse en ce lieu sa prière, elle montera jusqu'à moi ». Qui pourrait s'étonner après cela, M. F., que le peuple Juif se préférât à tous les peuples du monde ? Les témoignages éclatants que Dieu lui donnait de sa présence ne lui en conféraient-ils pas absolument et sans conteste le privilège et le droit ? Que les autres nations, que les Grecs et les Romains, ces grands peuples de nos souvenirs, se vantent des lumières de leur génie, des découvertes de leurs sciences classiques, des progrès de leur civilisation, de l'étendue de leurs conquêtes, son orgueil à lui, c'est de pouvoir se dire, comme il le disait trop souvent avec une fastueuse présomption : « Le temple de Dieu, le temple de Dieu est au milieu de nous ! *Templum Domini, templum Domini est.* » Sa gloire nationale, c'est de pouvoir répondre à qui lui demande son nom: « Je suis Israël, le peuple qui approche de Dieu ; *Filiis*

Israël, populo appropinquanti sibi » ; son bonheur, c'est de pouvoir chanter dans son temple qu'il n'y a point de nation privilégiée à laquelle Dieu se communique avec tant d'amour et tant de familiarité : « *Non est alia natio tam grandis* ». Laissez-nous maintenant vous le demander, M. F., qu'était-ce que le temple de la Synagogue auprès de nos temples catholiques ? La gloire du Très Haut se manifestait, à la vérité, dans son enceinte ; mais c'était à des époques éloignées, à de rares intervalles, sous des symboles et des figures. Il renfermait, il est vrai, les tables de la Loi, la manne du désert, la verge miraculeuse d'Aaron ; mais ce n'étaient là que des souvenirs des prodiges de sa main toute-puissante. Mais notre Église, notre temple à nous, peuple catholique, il a d'autres privilèges et d'autres grandeurs : il est, à la lettre et dans la rigueur du mot, « la maison de Dieu, *domus Dei* », car il possède substantiellement et en personne son Fils éternel ; Jésus-Christ l'habite dans toute la réalité de sa double nature ; c'est là que, toujours vivant, toujours présent, il réalise d'une manière merveilleuse le plus beau de ses noms après le nom de Jésus, le nom d'Emmanuel ou « Dieu avec nous » sous lequel l'ont indiqué les divers oracles : « *Emmanuel, quod est interpretatum* Nobiscum Deus. »

Vous le savez tous, en effet, M. F., quand fut arrivée la plénitude des temps annoncée dans les saintes Lettres, le Fils éternel de Dieu se rendit présent aux hommes, faisant dire de lui cette parole étonnante pour les anges eux-mêmes : « *Et Verbum caro factum est*, et le Verbe s'est fait chair ». « Il ne s'unit point, en effet, dit le grand Apôtre, aux esprits

bienheureux, *non angelos apprehendit* ». Mais, franchissant tous les degrés de la hiérarchie céleste, il vint prendre notre condition et épouser notre nature. « Elle fuyait, dit éloquemment quelque part le Docteur à la bouche d'or, à cause de l'intervalle immense qui la séparait de son Dieu ». Mais il abaissa les Cieux, et, descendant, il atteignit cette fugitive nature et, comme parle Bossuet, il « la saisit au corps et en l'âme, *sed semen Abrahæ apprehendit* ». Il apparut visiblement au monde, il conversa avec les hommes, comme l'un d'entre eux : « *In terris visus est et cum hominibus conversatus est* » ; et, ainsi que l'apôtre saint Jean, la génération qui vécut avec lui put s'écrier : « Nos yeux l'ont vu, nos oreilles l'ont » entendu, nos mains ont touché le Verbe de vie. »

Mais cette apparition visible d'un Dieu parmi les hommes devra avoir un terme. Sa mission achevée, le sacrifice de la Rédemption une fois accompli sur la montagne du Calvaire, l'Homme-Dieu devra remonter au Ciel jouir des gloires de son immolation. Ne craignez pas, toutefois, M. F., de le voir quitter la terre et laisser l'humanité inconsolable dans le regret de son absence. C'est lui-même qui a dit que « ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, *deliciæ meæ esse cum filiis hominum* » ; et il tient à prouver par les effets la vérité de sa parole. Sans doute il retournera prendre sa place sur son trône « à la droite de son Père » ; il remontera aux Cieux compléter la béatitude des anges qui l'attendent. Mais son amour saura bien faire des heureux au Ciel, sans faire des « orphelins » sur la terre. Dans les trésors infinis de sa toute-puissante bonté, il trouve le secret de rester avec nous, ainsi qu'il nous l'a

promis, et c'est par sa présence réelle dans nos temples qu'il acquitte son engagement. C'est par sa présence eucharistique dans nos églises qu'il sera vraiment « avec nous jusqu'à la consommation des temps ». C'est par sa résidence sacramentelle dans nos tabernacles que, suivant l'enseignement des Pères et des Docteurs, il maintient, complète et perpétue son Incarnation ici-bas au sein de l'humanité. Par l'Incarnation il était apparu au monde, il s'était montré sous une forme sensible. Mais une seule génération avait eu le privilège exclusif de le posséder, un seul peuple avait pu jouir du bonheur de le voir, un seul lieu de la terre avait été témoin de son passage. Par sa présence eucharistique dans nos temples, il devient le trésor universel de l'humanité, il se donne, il se communique à toutes les contrées comme à tous les siècles; sa vie devient le bien propre et le bien commun de tous les âges et de toutes les générations. Quelquefois peut-être, M. F., en méditant les mystères de la vie du Sauveur, dans les élans de votre piété, vous vous êtes pris à regretter de n'avoir pas appartenu au siècle qui le vit naître, au pays qui le donna au monde, à la contrée qui fut témoin de ses œuvres ; vous vous êtes pris à regretter de n'avoir pas vécu dans les temps évangéliques, de n'avoir pas pu, comme les Juifs, comme les saintes femmes, comme les apôtres, approcher de Jésus, recevoir ses divins enseignements, lui donner l'hospitalité, être spectateurs de ses miracles, le contempler en un mot passant partout « en faisant le bien ». Mais, en vérité, M. F., qu'avez-vous à envier à la contrée qui reçut l'empreinte de ses pas, à la génération contemporaine de son avènement, aux peuples

évangélisés de ses lèvres, et même aux apôtres nourris de ses confidences ? N'êtes-vous pas, vous aussi, pour ainsi parler, les contemporains de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Partout où il y a un temple avec son tabernacle et dans ce tabernacle une hostie consacrée, la foi vous montre tout ce qui fit la gloire de la Judée et le bonheur des apôtres. Bien profond, M. F., est l'attendrissement, bien vive est l'émotion du voyageur chrétien qui, parcourant l'antique Orient, suit avec foi les traces qu'a laissées sur la terre le Dieu fait homme. Ici, se dit-il, à lui-même, dans une grotte servant d'étable, naquit sur la paille, au milieu du silence d'une nuit, Jésus, le Sauveur du monde. Là, au sein d'une humble bourgade, le Fils du Très Haut ensevelit trente années de sa vie dans l'obscure maison d'un artisan vivant de ses mains. Sur les flancs de ces collines, au bord de ces lacs, au milieu de ces plaines, il laissa tomber de ses lèvres divines des enseignements qu'on n'avait jamais encore entendus. Au sommet de cette montagne, il mourut sur une croix, en pardonnant à ses bourreaux et en bénissant le monde. Or, M. F., sachons-le bien, le spectacle que contemple par le souvenir le voyageur chrétien, le chrétien en jouit par la foi dans son temple ; les mystères de la vie du Sauveur se renouvellent tous les jours dans nos églises. Chaque temple catholique est un autre Bethléem : c'est là qu'entre les mains et à la parole de son prêtre, le Fils de Dieu vient prendre une nouvelle naissance, enveloppé des voiles du sacrement comme de langes, et placé dans le tabernacle comme dans une nouvelle crèche. Chaque temple catholique est un autre Nazareth : c'est là que, comme autrefois dans l'atelier du charpentier Joseph,

il cache sa gloire, ensevelit sa majesté dans des ombres mystérieuses. Chaque temple catholique est une nouvelle Judée : c'est là qu'il reproduit tous les miracles d'amour qu'il semait sur ses pas, dans sa carrière évangélique. Chaque temple catholique est un nouveau calvaire : c'est là qu'il reproduit, sans effusion de sang, le mystère de son immolation au Golgotha ; la foi le découvre sur l'autel comme un Agneau qui porte les marques de la mort : « *Agnum tanquam occisum* ». Et ainsi, M. F., chose admirable, le chrétien retrouve dans son temple tout ce qu'il a lu dans l'Évangile, ou plutôt, ainsi qu'on l'a dit, le temple n'est pour lui que l'Évangile vivant et en action. Que l'homme ne se plaigne donc pas d'être délaissé sur la terre, il a à ses côtés, dans son temple, au fond du tabernacle, un consolateur dont le cœur est toujours ouvert pour recevoir les épanchements du cœur, dont la main est toujours levée pour bénir, et ce consolateur, c'est le Sauveur Jésus, l'éternel ami des âmes, le « pontife qui sait compatir à nos infirmités » ; c'est notre Dieu, qui consent à se faire ici-bas, dans cette vallée de larmes, le compagnon de notre exil. Auprès de lui, plus de souffrances, plus d'angoisses, plus d'abattement. Si pénibles soient les douleurs qui nous étreignent, si vives soient les tortures qui nous déchirent, si poignants soient les mécomptes qui nous accablent, nous n'avons qu'à prendre le chemin du temple : le Sauveur notre Dieu y est dans son tabernacle nous attendant, que dis-je ? nous appelant d'un cœur qui révèle sa tendresse ; quelle que soit la nature de nos peines, il veut en être le consolateur ; quelle que soit la diversité de nos maux, il veut en être le remède : « *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* ».

Qu'elle est donc sublime, M. F., la grandeur de nos temples et quel caractère auguste de dignité leur imprime la présence permanente de Jésus-Christ! C'est au service de cette présence adorable que, sous le souffle de leur foi, sous l'inspiration de leur amour, les chrétiens ont convoqué tous les arts, épuisé les inventions de leur génie ; c'est en vue de la présence de cet Hôte divin qui réside dans nos temples que les Pontifes en sanctifient les murailles et les consacrent par de solennelles bénédictions; c'est à cause de la présence de cet adorable Maître que, dès le seuil du temple, on se sent saisi malgré soi d'une impression religieuse, d'une vénération émue, à laquelle ne peuvent échapper même les âmes les plus étrangères à notre foi. Quelle différence entre nos églises et les temples de nos frères séparés! Ils ont, eux aussi, de magnifiques monuments, ils ont des basiliques superbes, qu'ils ont prises au catholicisme; mais l'autel est détruit, le Dieu du tabernacle n'y vient plus, et on éprouve dans leur enceinte je ne sais quoi de froid et de glacé qui saisit, je ne sais quel vide qui fait mal à l'âme. Si grandiose soit l'architecture de ces édifices religieux, ils sont sans vie, sans dignité, sans grandeur, ou plutôt ils n'ont qu'une grandeur fugitive ou une dignité d'emprunt. L'édifice n'est consacré que par la présence de ceux qui le fréquentent ; quand il est vide, il n'a aucun caractère religieux. « La beauté des temples catholiques a toujours élevé ma pensée vers Dieu, a dit un célèbre protestant, mais la nudité des nôtres m'a toujours déplu : il me semblait souvent qu'il nous manquait quelque chose et que nous étions étrangers au milieu

des chrétiens. » Ah ! M. F., c'est que notre Église à nous qui croyons à la charité de Jésus-Christ, est la maison de Dieu résidant au milieu de nous : « *Non est hic aliud nisi domus Dei* ». Ce temple qui est le nôtre, c'est la tente qu'il a dressée ici-bas, afin de vivre au milieu de nous et pour nous. Nous n'avons pas besoin, comme Marie-Madeleine inquiète au jardin de la résurrection, de chercher notre Dieu et de demander où nous pourrions le trouver : il est là dans le temple, tout près de nous, aussi réellement présent qu'il l'était dans la Judée il y a dix-huit siècles et qu'il l'est depuis dix-huit siècles dans les cieux. Il est là, glorieux et transfiguré, présent à notre foi qui l'adore, à notre cœur qui se verse devant lui, à notre âme qui lui parle, à notre conscience qui l'entend, à nos yeux qui lui donnent des larmes, à tout notre être qui veut s'unir à lui : « *Non est hic aliud nisi domus Dei* ». Oh ! que les saints ont bien fait de dire, M. F., que, pour le chrétien qui a une véritable foi, le temple catholique est un Ciel anticipé ! Le temple, comme le Ciel, c'est la maison de Dieu : dans le temple, comme dans le Ciel, on possède Dieu. Le Dieu qui se communique aux anges dans le Ciel se donne aux âmes dans le temple. Il y a cependant cette différence, c'est que, dans le temple, on possède Dieu sans le voir : il est caché sous les voiles du sacrement ; au Ciel, on le voit en le possédant : il se révèle à ses élus face à face dans la splendeur d'une éternelle clarté. Dans le temple, Dieu s'abaisse jusqu'à nous ; au Ciel, il nous élève jusqu'à lui. O Église sainte, maison de mon Dieu, Ciel anticipé, salut : votre nom est vraiment, comme celui de la cité mystique des âmes, un nom incommunicable,

qui défie toute rivalité : « *Nomen civitatis Dominus ibidem* ». Je reconnais votre grandeur : à votre frontispice, sur chacune de vos pierres je vois écrits les trois caractères insignes dont il est parlé dans l'Apocalypse : le nom de Dieu, le nom nouveau, le nom de la céleste Jérusalem : le nom de Dieu créateur et père des âmes ; le nom nouveau, c'est-à-dire le nom de Jésus, leur sauveur, leur rédempteur ; et enfin le nom de la Jérusalem céleste, la réalisation de toute espérance et la consommation de tout amour : « *Scribam super eam nomen Dei, nomen civitatis Dei, et nomen novum* ». Mais ne nous contentons pas, M. F., de considérer la grandeur du temple, examinons son influence sur les âmes.

II

C'est dans le temple, M. F., que le Sauveur Jésus perpétue les biens que son Incarnation a apportés au monde ; c'est là qu'il renouvelle sans cesse pour le salut de nos âmes les bienfaits qu'il opéra jadis en venant sur la terre.

Par l'effet de sa déchéance en Adam, le genre humain, suivant l'expression de saint Augustin, était comme « un grand malade gisant sur la terre » ; il portait dans son esprit l'ignorance et l'erreur, dans son cœur les fragilités de la concupiscence, triste fruit du péché. « Heureusement, continue le même docteur, un médecin puissant est descendu du Ciel pour le guérir » : c'est le Verbe éternel de Dieu, qui a apparu au monde, ainsi que nous le dépeint l'aigle des Évangélistes, « plein de grâce et de vérité, *plenum gratiæ et veritatis* » : plein de vérité pour éclairer les

intelligences obscurcies, plein de grâce pour fortifier les cœurs dans leur faiblesse. Eh bien ! M. F., ces deux biens que le Sauveur a apportés au monde par son Incarnation, il les répand à flots dans son temple par deux sources toujours ouvertes ; et, par une merveilleuse harmonie, comme l'Incarnation est le Verbe éternel caché sous une forme visible, de même la vérité et la grâce s'incarnent, pour ainsi parler, dans son temple sous une forme sensible : dans la parole et dans les sacrements.

Sur le point de quitter la terre et la société spirituelle qu'il était venu fonder, au solennel moment où ses disciples l'environnaient, attendant avec anxiété ses dernières recommandations, le Sauveur leur dit de sa voix souveraine : « Allez ! enseignez toutes les nations ; voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des temps ». Depuis cette mission auguste et sacrée, que nul homme ne put jamais donner, la parole de Dieu est vivante sur la terre et toute créature peut l'entendre : elle se transmet de génération en génération, par un enseignement toujours sûr de lui-même, par l'enseignement dont l'Église est gardienne, et elle fait luire le flambeau de la vérité aux peuples de tous les âges et de tous les lieux par un apostolat qui ne saurait défaillir. Or, M. F., qui ne le sait ? cette parole qui n'égare pas, cette parole lumineuse, qui chasse devant elle les ténèbres accumulées dans l'intelligence par le péché, cette parole sainte et pure, qui ne mêle aucune erreur à ses enseignements, cette parole qui éclaire l'homme dans le chemin de la vie et le guide vers sa noble fin, c'est dans le temple, du haut de la chaire de nos églises qu'elle se fait entendre. Il y a bien des chaires dans

le monde, M. F. : il n'est pas de science, pas de système, pas d'opinion politique, pas de doctrine quelconque qui ne cherche à se dresser une tribune ; mais, après tout, M. F., la parole qui s'y fait entendre, si éloquente soit-elle, n'est qu'une parole humaine, elle a nécessairement ses heures de déclin, et trop souvent elle devient la servante de l'erreur et la propagatrice du mensonge, après avoir été l'organe de la vérité. Que d'âmes, M. F., trompées de nos jours plus encore peut-être que jamais, par les abus de la parole humaine ! Le chrétien, lui, s'il le veut, n'a point à craindre de se laisser égarer, comme tant d'âmes, par le séduisant mirage d'une brillante erreur, par les tâtonnement et les sophismes d'une science qui s'abuse : il a à ses côtés, près de lui, dans son temple, une école où Dieu lui-même veut bien se faire son maître, une chaire, une tribune, où le Sauveur son Dieu veut bien lui dispenser la vérité par l'intermédiaire de son ministre, qu'il a investi de ce mandat : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ; qui vous écoute, m'écoute ». Il a près de lui l'organe du Verbe incréé, de Celui qui est la vérité par essence et à qui il a été dit : « A qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ». Permettez, M. F., que je vous interroge : Pourquoi êtes-vous là, autour de cette chaire, m'écoutant malgré l'infirmité de mon langage, avec un recueillement unanime et un respect qui m'émeut ? Ah ! je le sais, c'est que, dans la personne du prêtre, vous reconnaissez non pas un homme qui vient vous parler en son nom, vous exposer ses opinions, ses préjugés, ses conceptions personnelles ; dans la personne du prêtre, vous parlant du haut de la chaire sacrée, vous reconnaissez l'or-

gane et, comme l'a dit l'Apôtre, le coopérateur, l'auxiliaire de Jésus-Christ : « *Dei adjutores sumus* ». Le prêtre ici est un écho qui ne fait que répéter les accents d'une voix souveraine, c'est un ambassadeur qui vient vous transmettre les instructions qu'il a reçues de Jésus-Christ, son prince : « *Pro Christo legatione fungimur* ». Et, si vous lui demandez ses lettres de créance, il vous répondra que vous n'avez qu'à réfléchir pour voir qu'avec lui et comme lui parle l'Église, la colonne et le fondement de la vérité. Oui, M. F., le prêtre qui a reçu mission légitime de monter dans la chaire sacrée peut dire avec raison à son auditoire, à l'exemple de son divin Maître : « La doctrine que je vous enseigne n'est pas ma doctrine, mais la doctrine du Père qui m'a envoyé » ; ma voix n'est que la parole du Verbe éternel, incarné une fois dans les flancs très purs de Marie, s'incarnant mystiquement chaque jour sur l'autel entre mes mains; c'est cette parole que les apôtres ont entendue, que leurs successeurs nous ont transmise et qui, d'âge en âge, sans subir les vicissitudes d'ici-bas et les défaillances de l'humanité, domine le monde pour l'éclairer et le sanctifier. Quelle belle et grande chose que cette chaire de nos églises où se communique aux âmes l'enseignement de la vérité! Ce qu'on y enseigne, c'est tout ce que Jésus-Christ notre Dieu a bien voulu venir révéler à la terre, c'est l'Évangile tout entier. C'est cet ensemble merveilleux de vérités qui servent à expliquer toutes les difficultés. C'est cette doctrine par excellence, la science des sciences, la science de la vérité qui relie si merveilleusement l'homme à Dieu, la terre au Ciel, le temps à l'éternité. Et ce qu'il y a d'admirable, M. F., c'est que cet

enseignement appartient à tous sans distinction et n'est le privilège exceptionnel de qui que ce soit. Nul n'est délaissé, la vérité ne fait pas d'acception de personne, c'est comme un large fleuve qui coule dans nos temples, du haut de nos chaires, et tous peuvent venir s'abreuver à ses courants. Autrefois, M. F., quand un sage, comme Platon, par exemple, croyait avoir entrevu la vérité, quand un rayon de la lumière infinie était venu illuminer son front et son intelligence, il faisait choix de quelques adeptes, et à ces disciples privilégiés il communiquait ses secrets avec défense de les divulguer, et vous connaissez, peut-être, M. F., le mot d'un de nos plus célèbres sophistes : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir sur le monde ». Depuis que le Verbe incarné, la vérité par essence, est descendu des cieux, elle n'est plus le patrimoine exclusif de quelques hommes de choix, elle appartient à tous. Grecs et barbares, Juifs et Gentils, doctes et illettrés, esprits vulgaires, intelligences d'élite, la vérité donne à tous dans nos temples un commun rendez-vous; pour être éclairé par elle, il suffit d'avoir des oreilles pour entendre, un cœur docile pour croire et pour aimer, en sorte que souvent, M. F., grâce à cette parole qui tombe du haut de la chaire, grâce à cet enseignement qui se dispense dans nos églises, tel jeune enfant à peine éveillé à la vie de l'intelligence, tel villageois qui ne connaît que le chemin de l'église et de sa chaumière, pourrait confondre et dérouter la science, je ne dis pas de tel docteur des écoles antiques, mais de tel et tel savant de nos modernes académies.

Mais le temple n'est pas seulement une maison de vérité, il est encore une maison de grâce : « *plenum*

gratiæ et veritatis ». Vous savez tous, M. F., que ce n'est pas par le seul fait de l'Incarnation et de la mort de Jésus-Christ qu'est pleinement consommée l'œuvre de notre réconciliation avec Dieu. Elle est bien consommée, comme on dit dans les écoles de la théologie, en principe et en puissance ; mais il reste toujours l'application à chacun des fruits de la divine Rédemption. Dieu ne veut pas nous sauver sans nous. C'est par la grâce que s'opère cette œuvre de notre justification ; mais cette grâce, que notre divin Chef nous a conquise par son sang, nous avons besoin de nous en approprier les trésors. Or, M. F., Notre-Seigneur a établi lui-même des canaux mystérieux qui la font jaillir, cette grâce, jusque dans l'âme de chacun de nous: ce sont les sacrements, cette voie royale qui fait descendre en nous la fécondité céleste, cette eau vive qui fait fleurir des vertus jusque dans la fange de la corruption. Eh bien, M. F., c'est le temple catholique qui est le réservoir de ces sources précieuses où l'humanité doit venir se désaltérer. N'est-ce pas dans le temple que sont ces fonts sacrés où vous fûtes présentés dès votre entrée dans la vie ? L'homme apparaît au monde ennemi de Dieu, esclave du démon ; rejeton infortuné d'un père coupable, il reçoit, avec l'existence, le désolant héritage de sa faute et de sa disgrâce ; mais, sitôt qu'en ce lieu béni l'eau purifiante du baptême a coulé sur son front, les chaînes honteuses de son esclavage sont brisées, la hideuse tache de son origine est effacée, et une création nouvelle d'innocence et de justice se fait en lui. C'est donc ici, M. F., dans le temple, qu'au berceau même de la vie le Père céleste nous marque de son sceau et nous adopte pour ses

enfants; c'est ici, dans ce temple, que Jésus nous reconnaît comme ses frères et que nous devenons les temples vivants du Saint-Esprit; c'est ici, dans ce temple, que l'Église, comme une tendre mère, nous recueille entre ses bras et nous admet au partage des biens spirituels et divins qui forment son glorieux patrimoine; c'est ici, dans ce temple, que nous devenons les héritiers présomptifs du Ciel, et qu'en cette qualité nous acquérons le droit d'aller un jour nous asseoir, comme princes du sang, sur un trône de gloire, dans le royaume éternel de Dieu, au milieu de la cour brillante des anges et des saints. Mais peut-être avez-vous eu le malheur de ternir dans les souillures du péché la robe d'innocence qui vous fut donnée au baptême? Peut-être, victimes volontaires de vos fragilités, entraînés par le vent des passions, êtes-vous allés vous briser contre les écueils dont vos pas sont semés? Peut-être avez-vous perdu l'amitié de votre Dieu, et, avec elle, la paix et le repos? Oh! du moins ne perdez pas l'espérance; dans les angoisses de votre conscience inquiète, dans les déchirements de vos remords, venez dans le saint temple: vous y trouverez un tribunal réconciliateur, un trône de miséricorde où il vous suffira de faire, dans la componction du cœur, l'aveu de vos fautes, et vous entendrez une parole consolatrice, la parole qui réhabilita la femme pécheresse et qui verse tant de calme dans les cœurs les plus troublés: « Vos péchés vous sont remis, allez en paix ». C'est alors que, sans sortir du temple, vous pourrez vous présenter à la table des anges, et y recevoir dans votre âme non plus seulement la grâce, non plus seulement, pour ainsi parler, quelques gouttes de la vie divine,

mais en substance et en réalité, mais tout entier, mais sans division ni partage, l'Auteur même de la grâce, et, avec lui, le bonheur, autant qu'il est possible de le goûter ici-bas. C'est encore ici que nos pontifes mettent le sceau de l'Esprit-Saint au front du chrétien, et l'onction éternelle du sacerdoce sur les lévites. C'est ici, aux pieds de l'autel, que les jeunes époux viennent recueillir la bénédiction qui doit sauvegarder leur alliance, et la rendre sainte et heureuse. Et, quand arrive pour l'homme le moment de quitter la terre, quand ses forces défaillantes ne lui permettent plus de venir dans la maison de Dieu, c'est le prêtre qui s'y rend pour lui : il y vient prendre et l'huile mystérieuse qui doit fortifier son âme dans les luttes suprêmes, et le Viatique adorable qui doit le soutenir dans le grand voyage de l'éternité.

Voilà, M. F., les biens que les âmes peuvent recueillir dans le temple catholique. Est-il quelqu'un qui, repassant sincèrement dans sa mémoire les jours écoulés de sa vie, ne soit contraint d'avouer que ses plus doux, ses plus précieux, ses plus consolants souvenirs se rattachent à cette maison de grâce ? C'étaient ces moments-là, à jamais dignes d'envie, où il sentait au fond de son âme comme un vivant goût de la félicité d'en-haut ; la grâce qu'il avait reçue dans les sacrements, la faisant vivre d'une vie vraiment supérieure à la nature, c'était l'ébauche, c'était le germe de la vie bienheureuse des élus ; la « vie éternelle », comme la nomment nos saints Livres, semblait vraiment commencer pour lui sur la terre, en attendant qu'elle se continue et se consomme dans les Cieux.

Un jour, M. F., un poète, qui porte au front la double couronne du génie et de la souffrance, enveloppé d'un manteau qui couvrait son visage, s'égara, au coucher du soleil, sous les arceaux d'un cloître déjà sombre et ténébreux. « Que cherchez-vous » ? demanda un moine à ce mystérieux voyageur, en le rencontrant. — « La paix », répondit Dante, car, vous l'avez deviné, c'était lui. La paix, voilà ce que cherche l'homme, M. F., sur les rivages si troublés, si agités de ce bas monde. Or la paix, M. F., voilà le bien inappréciable, parce qu'il comprend tous ceux que le Sauveur est venu apporter au monde par son Incarnation. « Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté », chantaient les anges au-dessus du berceau de Jésus naissant. « Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté », chantent encore tout bas les anges autour de cet autre berceau que Notre-Seigneur s'est fait à lui-même dans nos temples. Venons tous la chercher dans cette enceinte sacrée : elle ne nous sera pas refusée, cette paix qui est le besoin de nos jours ; c'est la grâce qui la fera couler dans nos cœurs lassés de tant de jouissances vaines et de plaisirs attristants ; c'est la vérité qui la fera arriver à notre intelligence fatiguée de tant de doutes, de ténèbres et d'incertitude ; c'est Jésus-Christ lui-même, le Dieu du temple, l' « auteur de la paix », qui la fera couler largement dans tout notre être, en attendant qu'il nous inonde de ses torrents dans un autre temple, dans un autre sanctuaire, dans le sanctuaire du Ciel, dans le temple de l'éternité. Ainsi soit-il !

II

ALLOCUTION

EN FAVEUR DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE

(4 janvier 1864)

Monseigneur (1),
Mes Frères,

Parmi tant de récits touchants consignés au saint Évangile, il en est un qu'on ne peut parcourir sans ressentir la plus douce émotion : c'est celui dans lequel l'écrivain sacré nous retrace la tendresse paternelle de Notre-Seigneur pour les enfants. Le divin Maître traversait un jour les rues de Jérusalem : sur son passage, de nombreuses mères venaient avec une sollicitude empressée lui présenter leurs petits enfants. Par un zèle indiscret, par un respect mal entendu, ses disciples cherchaient à les écarter par de rudes admonestations. C'est alors que Notre-Seigneur, dans sa douceur admirable, laissa tomber de ses lèvres divines ces touchantes paroles : « Laissez, laissez venir à moi les petits enfants ; ne les éloignez pas », et il leur imposait les mains, il les entourait de ses caresses, il les couvrait de ses baisers, il les comblait de ses bénédictions. Et tel a été, M. F., le désir

(1) Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen.

du Sauveur de nous faire partager sa tendresse de choix, sa prédilection marquée pour l'enfance que, parmi toutes les promesses et toutes les garanties de récompense qu'il a données à ceux qui font du bien en son nom, il a voulu ranger d'une manière toute spéciale le dévouement consacré à cet âge : « Quiconque aura reçu un de ces petits en mon nom, m'aura reçu moi-même. *Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo me suscipit.* » Bien agréable donc au cœur de Jésus-Christ est cette *Œuvre de la Sainte-Enfance* dont je viens vous entretenir quelques instants. Pas n'est besoin, M. F., que j'essaye de vous offrir un plaidoyer méthodique en faveur de cette Œuvre : l'appel incomparablement éloquent que vous adressait naguère, ici-même, notre éminent et bien-aimé Pontife, retentit encore au fond de vos âmes et y entretient un zèle, une ardeur qui ne saurait se ralentir. Oui, j'aime à le dire, votre sympathique et généreux concours est assuré à cette Œuvre et il m'est facile de me consoler de l'impuissance et de l'infirmité de ma parole, en venant plaider une cause gagnée d'avance.

Il existe, M. F., séparé de nous par de vastes terres sans civilisation et par plusieurs océans, un immense empire qui a bravé jusqu'ici tous les efforts de l'apostolat catholique et qui semble dormir, dans la nuit des temps, comme frappé d'une incurable immobilité. En vain la divine Providence y envoie-t-elle sans cesse des missionnaires pour y répandre la semence de l'Évangile : elle y est aussitôt étouffée dans les barbares persécutions ; autant de générations d'apôtres, autant de générations de martyrs. Cet empire, vous l'avez nommé, M. F., c'est l'Empire Chinois. Or, c'est

une coutume barbare, c'est une pratique dénaturée de cet étrange peuple d'abandonner, et par là de livrer à la mort, les enfants dont la naissance surcharge la pauvreté des familles ou dont le caprice veut se débarrasser. Ici on les expose au courant des fleuves ; là, on les jette sur la place publique en pâture aux animaux immondes ; d'autres fois, faut-il le dire ? ce sont les mères elles-mêmes qui les étouffent de leurs propres mains sans se laisser émouvoir à leurs cris. Et ne croyez pas, M. F., qu'il y ait dans ce récit la moindre exagération, la plus légère hyperbole : il y a, à la vérité, dans des actes de ce genre, un tel oubli des sentiments naturels qu'on y répugne à croire et qu'on se sent spontanément porté à s'inscrire en faux contre l'attestation d'une telle atrocité. Mais ce sont des faits authentiques, indubitables, établis non seulement par nos missionnaires, mais encore par tous les voyageurs croyants ou incroyants, et d'ailleurs il suffit d'être tant soit peu initié à la connaissance de l'histoire pour savoir qu'avant le Christianisme, au sein même des républiques antiques les plus célèbres, on retrouve plus ou moins cette pratique abominable.....

M. F., il faut rendre cette justice à l'Église que partout où il y a eu une misère à soulager, une plaie à guérir, jamais son dévouement n'a fait défaut. Comme le Sauveur, son adorable Chef, elle ne peut passer à côté d'une souffrance et la regarder d'un œil sec et indifférent ; sa charité ne connaît ni les espaces ni les temps, elle ne fait aucune distinction de contrées et de peuples ; sous tous les climats, sous tous les cieux, sur tout être qui souffre, partout rayonne, partout s'exerce sa compatissante et secou-

rable influence ; comme le soleil, partout elle verse, dans la vérité et la grâce, sa lumière et sa chaleur. C'est bien vous dire, M. F., que les cris des pauvres petites victimes de la barbarie chinoise ont traversé les espaces et sont venus émouvoir sa tendresse. Nous lisons au livre des *Actes* qu'un jour l'apôtre saint Paul vit debout et suppliant devant lui un homme de Macédoine qui lui criait avec un accent pénétrant : « Viens et sauve-nous ! *Transiens in Macedoniam, adjuva nos* ». L'Église, elle, aussi, comme saint Paul, a des visions auxquelles elle ne sait pas résister. Elle a devant elle les figures suppliantes des petits enfants infidèles qui l'implorent et qui lui crient avec un accent qui l'entraîne : « Venez, venez et sauvez-nous ! *Transiens in Macedoniam, adjuva nos* ». Ils peuvent maintenant se consoler, ces enfants infortunés : l'Église, que Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, le Sauveur de tous, leur a donnée pour mère, a entendu leur voix plaintive et surtout la prière des anges que le Père du Ciel a commis à leur garde, et c'est pour l'exaucer qu'elle députe vers eux des hommes apostoliques qui partagent sa tendre commisération. Qu'ils ne pleurent donc plus, qu'ils ne pleurent plus, les petits enfants de la Chine, si leurs pères les méconnaissent, si leurs mères les abandonnent, si, par une cruauté qui ne se peut dire, ils veulent leur donner la mort après avoir contribué à leur donner la vie ! Voici que courent vers eux de nouveaux pères, de nouvelles mères : ce sont les missionnaires, ce sont les Sœurs de Charité qui, comme des anges de salut, dont parle quelque part le prophète Isaïe, volent au secours de leur malheur et de leur détresse : « *Angeli veloces ad gentem convulsam et dilaceratam* ».

Il est consolant, en effet, de le constater, M. F., avec quelques oboles, avec l'aumône de la *Sainte-Enfance*, l'homme apostolique, la fille de saint Vincent de Paul, qui sont en Chine, parviennent souvent à dérober un bon nombre d'enfants à la mort. Tantôt ils les reçoivent des mains de leurs parents, tantôt ils les recueillent sur les places publiques ou dans les eaux où on les a abandonnés, et s'efforcent de ranimer en eux le flambeau de la vie près de s'éteindre.

Mais là ne se borne pas le but de l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*. Il y en a un autre qui doit nous toucher bien davantage, nous, chrétiens, qui avons le bonheur de jouir du don inestimable de la foi : ce n'est point seulement pour sauver la vie du corps que le missionnaire abandonne ses parents, ses amis, son pays, et, sans craindre l'océan et ses orages, la barbarie et ses persécutions, vole aux extrémités du monde, jusqu'au fond des contrées les plus inaccessibles et les plus inhospitalières ; ce sont les âmes, les âmes qu'il veut éclairer, sanctifier, sauver. C'est surtout à procurer la grâce du baptême aux enfants qu'il recueille avec les aumônes de l'Œuvre, que tendent les efforts de l'apôtre mandataire de la *Sainte-Enfance*. Vous le savez, en effet, M. F., l'image de Dieu est bien dans l'âme de ces enfants comme dans la nôtre, mais elle y est défigurée par la hideuse tache du péché d'origine ; le sang de Jésus-Christ a bien coulé pour eux comme pour nous, mais il faut que le mystérieux canal du sacrement le fasse arriver jusqu'à eux ; le Ciel leur a été conquis aussi bien qu'à nous par le sanglant martyre du Calvaire, mais il faut que les fruits de cette divine immolation leur soient appliqués par la grâce qui répare et qui sauve.

Oh ! M. F., faites appel à votre foi, elle vous dira le prix du bienfait qu'apporte le missionnaire à ces petits enfants, en les baptisant au berceau d'une vie qui ne semble commencer que pour s'éteindre : sitôt que l'eau régénératrice a coulé sur leurs fronts, eux, les ennemis de Dieu, voilà que le Père céleste les marque de son sceau et les adopte pour ses enfants ; eux, les esclaves du démon, voilà que Jésus-Christ les reconnaît pour ses frères ; eux, les déshérités de la foi, voilà qu'ils deviennent les temples de l'Esprit-Saint, les héritiers de l'éternelle béatitude. Elle peut donc se briser maintenant, cette frêle enveloppe de leurs corps, déjà si prématurément meurtrie ; suivant le gracieux langage de saint Grégoire de Nazianze, « leurs yeux peuvent se fermer à la lumière d'ici-bas, ils restent ouverts aux éblouissantes clartés d'en-haut » ; ils peuvent quitter sans regret le banquet de la vie, ils vont être convives d'une autre table, ils sont convoqués au festin des élus. Grâce à l'onde purifiante qui a coulé sur leurs jeunes fronts, ce sont autant d'anges pour le Ciel, ce sont autant d'âmes qui vont grossir la troupe de ces saints Innocents auxquels l'Église nous appelle encore en ce jour à rendre nos hommages. Vous connaissez, M. F., le ravissant tableau que nous offre notre sainte liturgie : elle nous montre ces innocentes victimes de la barbarie d'Hérode, ces « fleurs des martyrs », comme elle les nomme, « jouant au ciel près du trône de l'Agneau avec leurs palmes et leurs couronnes : *cum palma et coronis luditis* ». Eh bien ! M. F., les petits enfants infidèles, les jeunes victimes de la barbarie chinoise, baptisés par les missionnaires que soutient l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*, deviennent,

eux aussi, d'heureux ravisseurs de l'éternelle patrie : la couronne ceint leur front avant le combat, la palme vient d'elle-même se poser dans leurs faibles mains, avant qu'ils puissent faire un effort pour la cueillir ; il me semble les voir monter en foule au Ciel, ainsi que les saints Innocents, emportés comme une moisson de roses, au souffle de l'ouragan : « *Ceu turbo nascentes rosas* ».

Mais, s'il est un grand nombre de ces enfants moissonnés par la mort au début de la vie, immédiatement après le baptême, ou avant que la vie morale s'éveille en eux, un certain nombre d'entre eux survivent. Comme bien vous le pensez, M. F., l'*Œuvre de la Sainte-Enfance* ne les abandonne pas : les élever dans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les initier à la pratique des vertus évangéliques, leur procurer, en un mot, dans de pieux asiles où on les recueille, le bienfait d'une éducation chrétienne, tel est le troisième but qu'elle se propose. Vous connaissez sans doute, M. F.. ce mot d'un profond penseur : « J'ai toujours cru, dit Leibnitz, que, s'il y avait un moyen de réformer le genre humain, ce serait par l'éducation ». Ne pourrait-il pas se faire, M. F., que ce peuple qui a résisté à tous les efforts du prosélytisme catholique, répondant par des supplices au dévouement des apôtres qui vont lui porter la bonne nouvelle, cédât insensiblement à l'action latente d'une éducation franchement chrétienne, communiquée à plusieurs de ses enfants ? Qui nous dit que Dieu ne prépare pas, dans une de ces innocentes et aimables créatures que l'*Œuvre de la Sainte-Enfance* arrache à la mort et forme à la pratique des mâles vertus chrétiennes, un

apôtre dont la mission sera enfin acceptée par la société chinoise ? Un seul homme, oui, un seul homme suffit entre les mains de la divine Providence pour convertir un peuple et civiliser une nation. Qui nous empêche d'espérer que les germes précieux de foi et de zèle déposés par le Christianisme dans l'âme des enfants chinois iront grandissant, se développant avec eux ? Qui nous empêche d'espérer que, par une sorte de sainte contagion, le prosélytisme de la vérité finira par se faire jour malgré les entraves nombreuses qui s'opposent à son action, que la grâce de Jésus-Christ touchera les cœurs, et qu'alors, oui alors, sonnera, pour le vaste Empire Chinois, l'heure de la vraie civilisation et du salut ? C'est ce magnifique et consolant résultat que se propose et que prépare l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*.

Quelle belle œuvre, M. F., quelle œuvre admirable ! Toutefois gardez-vous de croire qu'elle soit le privilège exclusif du missionnaire et de l'apôtre : ce qui fait la beauté de son économie, c'est qu'elle a pour coopérateurs de jeunes enfants auxquels nous pouvons nous joindre nous-mêmes. Par la prière et par l'aumône, ils ont leur part, nous avons la nôtre dans les œuvres de salut qui s'opèrent. Du moment, en effet, que l'on s'est associé à l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*, du moment que l'on s'est enrôlé dans cette sainte milice de la charité catholique, on peut se dire, avec non moins de vérité que de bonheur, que l'on a droit à tous les fruits, à tous les mérites, à toutes les gloires de l'Œuvre. C'est ainsi, M. F., que, sans rien changer à votre existence, sans renoncer aux douceurs de l'air natal ni à la paix du foyer, sans exposer votre vie en courant les hasards

de la terre et des flots, au sein de la patrie et de la famille, vous pouvez entrer, en quelque sorte, dans les fonctions les plus sublimes du ministère, et, suivant le mot de saint Paul, vous devenez les collaborateurs de l'Évangile : « *Collaborantes fidei Evangelii* ». Oui, M. F., vous tous, mais vous spécialement, jeunes enfants, je le répète, et vous comprendrez ma pensée, si paradoxale soit-elle en apparence, vous pouvez regarder les œuvres de salut opérées par les missionnaires, apôtres de la Sainte-Enfance, comme vos œuvres à vous, comme vos œuvres personnelles. Il n'est pas un de leurs travaux où vous n'ayez votre part, pas un de leurs succès qui ne vous appartienne en quelque manière, pas une conquête à laquelle vous ne concouriez, pas une merveille de grâce ou de salut dont vous ne puissiez vous attribuer quelque mérite. Grâce à l'obole de votre aumône, qui, ajoutée à d'autres oboles, forme un trésor, — comme la goutte ajoutée à d'autres gouttes forme un fleuve qui va grossir l'océan —, et permet à l'Église de venir en aide au zèle de ses apôtres ; grâce aux prières par lesquelles vous appelez sur leurs travaux les bénédictions célestes, en eux et avec eux vous volez à la délivrance des petits enfants infidèles, vous les arrachez à la mort, vous les baptisez, vous les élevez, vous les sauvez, en attendant que vous sauviez un jour peut-être leur pays tout entier. « Celui qui reçoit le prophète, dit Notre-Seigneur, a sa part dans la récompense du prophète ». De même celui qui vient à l'aide de l'apôtre a sa part dans les travaux de l'apôtre...

Ne vous semble-t-il pas maintenant, M. F., qu'il y a, dans le dévouement à cette Œuvre, comme un

doux et précieux présage de prédestination ? En contribuant à sauver les âmes des petits enfants infidèles, vous vous créez des amis dans le Ciel, vous gagnez des protecteurs auprès de Dieu. Leur état de bonheur ne saurait les rendre indifférents à vos peines et à vos épreuves, à vos luttes et à vos dangers : la gloire n'est pas le règne de l'ingratitude, le Ciel est le séjour de la vraie reconnaissance. Vous n'avez donc pas à craindre que ces nouveaux anges du Ciel ne ressemblent à cet officier du Pharaon, dont il est parlé dans nos saints Livres, qui oublia dans la prospérité le prophète qui l'avait consolé dans l'infortune : du haut du Ciel, où vous avez concouru à les introduire, ils ne cesseront de s'intéresser à vous. Devenus, par votre secours, les vainqueurs de l'éternité, ils vous tendront la main, à vous les soldats du temps ; entrés en possession de la félicité de la patrie, ils vous couvriront de leur égide, vous les voyageurs de l'exil ; durant tout le cours de votre existence, ils seront vos protecteurs, et, quand viendra pour vous le moment de quitter la terre, ils viendront, à votre lit d'agonie, vous adoucir les rigueurs du dernier passage et soutenir votre âme, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la place qu'ils vous auront préparée à leurs côtés dans le Ciel.

Encore une fois, M. F., quelle belle œuvre que cette *Œuvre de la Sainte-Enfance !* Qui pourrait, parmi nous, la voir en indifférent et lui rester étranger ? Que les esprits légers, si bon leur semble, consentent à s'avilir jusqu'à aller applaudir une misérable et indigne parodie de cette merveilleuse création toute de charité et de dévouement ; pour vous, nous le savons, M. F., vous serez heureux de continuer à la

soutenir de vos prières et de vos aumônes. Ouvrez donc largement tout à l'heure le trésor de votre charité et de vos largesses ; augmentez généreusement le budget des héroïques sauveurs des petits enfants infidèles ; grossissez la liste civile des apôtres et des martyrs ; donnez, donnez encore, avec cette libéralité que vous inspire votre foi ; prenez, prenez encore dans cette sainte Œuvre, par une riche offrande, des actions nombreuses : les intérêts et les dividendes vous seront exactement servis par Dieu lui-même, sur la terre d'abord, pour le bonheur de vos familles, mais surtout, mais infailliblement pour votre éternelle félicité. Ainsi soit-il !

III

PRÔNE

SUR LA MORTIFICATION

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

(24 janvier 1864)

Le temps de la Septuagésime, où nous entrons, M. F., a été établi par l'Église pour préparer les âmes de ses enfants à la laborieuse carrière de la pénitence qui doit prochainement s'ouvrir. C'est pour nous conduire, comme par degrés, aux salutaires expiations du Carême, que toutes les instructions qu'elle nous donne en ces jours dans sa liturgie tendent à nous faire sonder la profondeur des plaies que le péché a faites à notre âme et à faire naître en nous des sentiments de crainte et de componction. C'est dans le même but qu'elle revêt, à ses offices, des ornements d'une couleur sombre, supprime les chants joyeux et triomphants et y substitue des chants lugubres avec des prières appropriées au besoin des âmes pénitentes. « Admirable institution, dit saint Basile! De même que les athlètes s'exercent au combat, de même les Chrétiens sont invités à s'initier progressivement par la mortification aux rudes combats qu'ils doivent livrer à leur chair par

le jeûne et l'abstinence ». Nous croyons donc, M. F., entrer dans l'esprit de l'Église, en venant aujourd'hui vous exposer brièvement les enseignements du Christianisme sur la mortification. Quelques personnes trouveront peut-être que c'est mal choisir son temps que de venir parler de mortification en ce moment de l'année qui est, par dessus tous les autres, le moment des fêtes, des plaisirs profanes, des divertissements, des réjouissances mondaines, en un mot, des mille industries de la sensualité : qu'elles nous permettent de leur dire que, même à leur point de vue, en prêchant à contre-temps, nous ne faisons que remplir le devoir que nous a tracé l'apôtre saint Paul : « *Insta opportune, importune* ».

Qu'est-ce donc, M. F., que la mortification ? Comme la définit cet admirable livre élémentaire qui nous a été mis dans les mains dès notre tendre enfance, la mortification est une vertu par laquelle le corps est conservé dans un parfait assujettissement à l'esprit. On pourrait dire que cette seule définition en montre tout à la fois la nécessité et les avantages. « Dieu, dit la Sainte-Écriture, a fait l'homme droit »; au commencement tout en lui était dans l'ordre : la chair était soumise à l'esprit et l'esprit à Dieu. Créé dans la justice et la grâce originelles, Adam, au jardin des délices, n'avait pas besoin de mortification. Il trouvait la paix dans ses facultés intérieures; ses sens dociles servaient à ses désirs, sans compromettre sa sainteté ; il exerçait son empire sur toutes les choses extérieures. Mais le péché est venu renverser ce bel ordre : en rendant l'âme désobéissante à Dieu, il lui a fait perdre cet empire qu'elle exerçait sur son

corps, et, à partir de ce moment, il s'est établi dans les régions inférieures de son être un foyer d'insurrection permanente et de révoltes sans fin qui tendent à asservir l'âme, c'est-à-dire à rendre esclave la reine qui devait commander ; c'est ce que nous nommons la concupiscence.

Par la miséricordieuse rédemption de Jésus-Christ, son maître, le chrétien a obtenu la grâce de réparer en lui les désordres de sa chute originelle et de reconquérir une partie de son autorité première ; mais c'est à la condition d'un austère labeur, d'une lutte généreuse et de persévérants efforts ! Eh bien ! M. F., c'est ce travail, c'est cette lutte contre les mauvais penchants, contre les instincts dégradés, que nous appelons, dans le langage chrétien, la mortification. Ainsi, M. F., pour emprunter une belle parole de saint Bonaventure, la mortification « remet simplement les choses à leur place »; elle redonne à l'âme sa prééminence sur le corps et lui restitue la dignité du commandement : « *Corporis et spiritus reordinationem* ». Son but, son rôle divin, suivant l'enseignement de l'Église, c'est de réintégrer l'homme dans sa grandeur primitive. L'homme n'est pas, en effet, M. F., cette frêle enveloppe, ce fragile manteau de chair qui apparaît aux regards ; c'est l'hôte mystérieux qui se cache au fond de ce sanctuaire matériel ; l'homme, ce n'est pas le corps, c'est l'âme. Aussi, M. F., quand l'âme est reine et la matière esclave, alors, suivant le beau mot des Livres sacrés, nous ne sommes que « légèrement inférieurs aux anges »; tandis qu'au contraire, si cet ordre est renversé, si l'âme consent à abdiquer et à remettre son sceptre entre les mains du corps, nous subissons une lamentable déchéance,

nous perdons notre dignité et notre grandeur, et, suivant l'énergie d'une autre parole des Saintes Lettres, nous nous abaissons « au niveau des bêtes de somme ». C'est pour échapper à cette honteuse dégradation qu'il faut nous armer d'un glaive, et, nous considérant comme les soldats de Dieu, travailler à vaincre cet ennemi domestique qui est en nous et avec lequel nous sommes nés : « *Vince hostem cum quo natus es* ».

Double est l'arène, M. F., où nous devons descendre, double est le champ de bataille où nous devons livrer la lutte. En d'autres termes, la mortification s'exerce dans une double sphère : elle est intérieure ou extérieure, elle règle les désirs de l'âme ou l'usage des sens.

La mortification intérieure, la mortification du cœur ou de la volonté, s'applique spécialement à retrancher tous les désirs criminels, toutes les passions qui sont la cause de nos fautes. Elle pénètre dans les replis les plus intimes de l'âme pour en arracher lambeau par lambeau, pour y faire mourir cet Adam terrestre et primitif que l'Apôtre appelle « le vieil homme ». Il a bien été crucifié avec le Sauveur au Calvaire : « *Vetus homo noster simul cruxifixus est* »; mais il n'est pas mort complètement dans cette grande immolation : il vit encore en nous avec le poids d'iniquités qui l'entoure et l'appesantit ; il vit pour être détruit et détruit chaque jour par la mortification intérieure que nous pourrions appeler, en d'autres termes, la répression des passions. On peut bien dire qu'elle est vraiment le point capital de la mortification. Mais ce serait s'aveugler étrangement, ce serait s'épuiser en efforts stériles et

impuissants que de vouloir réprimer les appétits mauvais de l'âme, sans réprimer les sens, que de vouloir mourir à soi sans mourir à la chair, puisque « le corps, dit saint Thomas d'Aquin, a sa part dans toute passion ». C'est pour cela, M. F., qu'à la mortification des passions il faut joindre nécessairement la mortification des sens, et, à l'exemple du grand Apôtre, « châtier son corps et le réduire en servitude ».

C'est cette double mortification : l'immolation du cœur ou de la volonté, le crucifiement de la chair, qui forme la base essentielle et fondamentale de la vie chrétienne. Vous le savez, en effet, M. F., le Christianisme, ainsi que nous l'apprennent les saints Docteurs, n'est pas autre chose que la vie de Jésus-Christ reproduite dans ses disciples. Le chrétien, suivant une belle expression toujours répétée, jamais assez méditée, « le chrétien est un autre Jésus-Christ, *christianus alter Christus* ». Or, M. F., feuilletons les pages du saint Évangile et voyons ce qu'est Jésus-Christ. Jésus-Christ, nous le voyons naître à Bethléem, et Bethléem nous rappelle l'étable, la paille de la crèche sur laquelle furent étendus ses membres délicats, le froid, les privations, le dénuement. Jésus-Christ, nous le voyons vivre trente ans à Nazareth, et Nazareth nous remet en mémoire l'humble atelier, le travail, les sueurs du front, les fatigues et les veilles. Jésus-Christ, nous le voyons se rendre au désert au début de sa carrière apostolique, et le désert nous rappelle son jeûne de quarante jours et la faim qu'il éprouve. Jésus-Christ, nous le voyons mourir après la passion la plus douloureuse, et la Passion nous remet devant les yeux la tristesse accablante

de Gethsémani, les humiliations du Prétoire, le couronnement d'épines et les coups sanglants de la flagellation, le crucifiement du Calvaire. Voilà Jésus-Christ : c'est, au début de son existence mortelle, une crèche pour berceau et, à sa mort, une croix douloureuse pour lit ; et, entre le berceau de Bethléem et la couche sanglante du Calvaire, c'est une vie entière de souffrances et de mortifications.

Certes, M. F., de tels exemples parlent assez haut, et il semble vraiment qu'après cela toute preuve est surabondante, tout prétexte demeure superflu. Écoutez cependant, M. F., voici l'oracle tombé des lèvres divines du Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ». Écoutez encore : « Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi ». Écoutez encore : « Si quelqu'un ne porte pas le fardeau de sa croix à ma suite, il ne peut être mon disciple ». Il faut bien en convenir, M. F., de telles paroles s'imposent à tout esprit impartial dans leur lumineuse clarté, comme la lumière du soleil s'impose à nos regards, et il ne faut rien moins que l'aveugle obstination du parti-pris pour en méconnaître le sens et la portée. Pour qui veut suivre Jésus-Christ, pour qui veut être digne de Jésus-Christ, pour qui veut être disciple de Jésus-Christ, la route est tracée, la voie est ouverte, c'est la voie de l'abnégation de soi-même, c'est la voie du crucifiement ; en d'autres termes, c'est la voie de l'immolation des passions et de la mortification des sens.

Est-il étonnant, après cela, M. F., de voir un saint Paul animé du même esprit que son divin Maître et ardent à suivre la même route, promenant partout

le spectacle de la mortification de Jésus-Christ ? Et, remarquez-le bien, vous dirai-je avec Bossuet, « ce n'est point sur des marbres inanimés et sur des métaux insensibles qu'il en porte l'image, il en est en quelque sorte revêtu, comme d'une tunique sanglante : « *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* ». Est-il étonnant d'entendre ce grand Apôtre, paraphrasant éloquemment dans ses Épîtres la parole du Maître, crier à tous : « Mortifiez vos membres ; ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont mortifié leur chair avec leurs vices et leurs concupiscences » ?

La doctrine du Maître a germé dans le monde, M. F. : à chaque siècle qui s'est écoulé depuis le berceau du Christianisme, le Sauveur a demandé aux générations des hommes courageux pour s'enrôler à sa suite sous l'étendard de la mortification, et, à chaque siècle, les générations ont fourni des légions d'âmes généreuses qui aimaient, par la mortification, à reproduire dans leur corps la passion du Sauveur et à compléter, à « suppléer ce qui lui manque », suivant le mot de l'Apôtre. Pourquoi faut-il, M. F., que cette doctrine soit si peu comprise de nos jours ? Sans parler de ces hommes idolâtres par système de leur nature déchue et de toute jouissance sensuelle, que l'apôtre saint Paul appelait en pleurant les « ennemis de la Croix de Jésus-Christ », combien d'âmes qui ont la prétention d'être chrétiennes et chez lesquelles l'esprit de l'Évangile, l'esprit de mortification semble entièrement évanoui ! Combien d'âmes qui non seulement ont abandonné la pratique de cette indispensable vertu, mais qui semblent même en avoir perdu la vraie notion, le véritable sens !

Combien d'âmes pour lesquelles le nom seul de mortification est mal sonnant et auxquelles il semble faire peur, toutes les fois qu'il est prononcé dans la chaire de vérité ! Combien de familles où le nom de Jésus-Christ peut bien encore se trouver, mais où sa vie mortifiée, sa doctrine d'immolation ne se rencontrent plus ! Et, pour emprunter le riche langage d'un grand Évêque, « combien de maisons où le crucifix d'or ou d'ivoire conserve une place d'honneur dans l'oratoire, mais où la croix vivante a cessé d'être imprimée sur la chair et dans les cœurs ! » Ce ne sont que raisonnements spécieux, vains subterfuges, prétextes illusoires pour échapper à la grande loi de la mortification et à la discipline pénitentielle de l'Église, si adoucie cependant par une maternelle indulgence. Tout ce qui peut flatter les goûts sensuels, contenir des éléments de jouissance, cadrer avec la soif du plaisir, semble devenir l'objet du calcul et la pensée dominante d'un grand nombre d'âmes. Ne leur parlez pas de délaisser totalement Jésus-Christ pour goûter sans réserve les folles joies du monde, telle n'est pas leur intention ; mais elles entreprennent de concilier ce qu'il y a de plus incompatible : ainsi, qu'il nous soit permis de le dire, non point à titre d'invective et de récrimination amère, mais avec l'accent d'un cœur ému et pénétré de tristesse, on les voit, convives à la fois de la table des anges et de celle des démons, suivant le mot des Lettres sacrées, paraître, le matin, dans le temple, décemment vêtues pour y assister au spectacle de Jésus-Christ immolé sur l'autel, et, le soir, se produire dans un temple licencieux, pour y assister au spectacle des passions couronnées, ou dans les fêtes mondaines

pour y enivrer leurs sens de toutes les fièvres et de toutes les voluptés, parées avec non moins d'immodestie qu'aux jours les plus dissolus du paganisme. Dans une autre sphère, M. F., parmi les personnes qui font profession de piété, combien n'y en a-t-il pas d'accoutumées à se rechercher en tout, et qui, n'ayant dans leurs veines qu'un sang chrétien très appauvri, semblent ne pas savoir imposer à leurs sens une privation, combattre les désirs et les desseins de la nature, et obéissent avec une incroyable facilité aux moindres impressions de leur volonté propre ! Aussi nous avons beau parler à ces âmes de mortification, notre langage paraît pour elles une lettre morte, ou, si elles le comprennent, aussitôt elles se récrient et répondent même quelquefois que cette austère vertu a pu être de mise à d'autres époques parmi les chrétiens, mais que les temps sont bien changés et que, de nos jours, il faut en laisser la pratique à ces pieux asiles où les âmes innocentes expient pour les coupables.

Pour nous, M. F., gardons-nous de nous mettre en contradiction si flagrante avec les exemples et enseignements de notre Sauveur. Qui que nous soyons, mettons-nous sincèrement à la pratique de la mortification. Dans ce but, commençons par être fidèles aux sages prescriptions de l'Église, notre mère, et à tout ce qu'elle ordonne à ses enfants, comme moyen de mortification extérieure. Puis retranchons avec une sainte générosité tous les plaisirs défendus, tout ce qui peut nous entraîner d'une manière certaine au péché ; souvent même retranchons, avec la modération de la sagesse, les plaisirs permis, nous rappe-

lant cette parole du grand Évêque d'Hippone que vérifie tous les jours l'expérience du cœur : « Celui qui s'accorde tout ce qui est permis est bien près de ce qui est défendu ». Quand on veut marcher toujours sur la ligne qui sépare du précipice, sous le spécieux prétexte qu'on touche encore à la terre ferme, il faudrait un miracle pour ne pas quelquefois faire un faux pas et tomber dans l'abîme, à l'exemple de ces infortunés qui s'engagent témérairement sur les terrains élevés perpendiculairement le long de nos rivages et qui, avançant de plus en plus vers le bord, en disant que le sol est solide sous leurs pieds, tombent avec lui d'une chute qui les brise et qui les met en pièces.

En dehors des prescriptions de l'Église, nous avons les mortifications intérieures et extérieures qui se trouvent dans chaque position, et que la divine Providence a attachées comme moyen de salut à chaque état et quelquefois à chaque tempérament. La douleur, les épreuves, les tribulations sont comme le patrimoine nécessaire et la propriété inaliénable de la nature déchue : tous, sans exception, nous avons une croix à porter et un chemin douloureux ouvert devant nous. Acceptons la douleur, quelle qu'elle soit, avec une patience vraiment chrétienne; suivant le mot d'un pieux auteur, « portons notre croix, si nous ne voulons pas être écrasés par elle ». Nous y trouverons la source du vrai bonheur; nous apprendrons, par une douce expérience, que les vraies joies sont réservées aux cœurs généreux qui, prenant la croix, l'appliquent sur tous leurs membres et marchent à la suite de Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

IV

INSTRUCTION

SUR L'ORAISON DOMINICALE (1)

(Mois de Marie, 8 mai 1864)

Depuis le commencement de ce beau mois consacré à Marie, chaque soir que vous êtes venus dans cette enceinte, aux pieds de cet autel, rendre vos hommages à la reine des Cieux, vous avez entendu, avec non moins d'édification que de bonheur, une instruction précieuse et profitable sur un de nos devoirs chrétiens les plus essentiels, sur la prière. Maintenant que vous connaissez à fond la nécessité, la puissance, les qualités de la prière, ne serait-il pas bon de consacrer, pendant plusieurs jours, quelques instants à approfondir, à méditer ensemble la prière admirable entre toutes, la prière par excellence, celle qui est la plus agréable à Dieu et qui obtient le plus de grâces, cette prière sublime qu'un Docteur appelle l'« abrégé de toute la morale évangélique », et dont toutes les paroles sont comme autant de sacrements, de sources de grâce : « *Quot voces, tot sacramenta* » ? Vous l'avez nommée, M. F., cette prière, c'est l'Oraison Dominicale. Vous dire

(1) Cette instruction n'a pas été donnée (N. de l'Édit.).

quelques mots bien simples sur son excellence considérée dans son ensemble, tel est notre but.

Que l'Oraison Dominicale tienne le premier rang entre toutes les prières, qu'elle soit de toutes la plus excellente, c'est ce qu'il est facile de démontrer en la considérant dans son auteur, dans son efficacité, dans sa forme et dans son fond.

Son auteur, vous le savez, M. F., le nom même de cette prière le révèle, c'est le Seigneur Jésus, notre divin Maître, notre adorable Sauveur. Un jour que Notre-Seigneur, lisons-nous au saint Évangile, se trouvait en oraison, après qu'il eut cessé de prier, un de ses disciples s'approcha de lui et lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier, ainsi que Jean l'a appris à ses disciples » ; et le Sauveur lui répondit : « Voici comme vous prierez ; vous direz : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive », et le reste de cette belle prière que vous savez...

Ce n'est donc pas un saint ni un prophète, ce n'est pas un ange ni un archange qui a composé cette prière, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Verbe incréé, le Fils de Dieu, celui qui renferme en lui-même tous les trésors de la science et de la sagesse. M. F., si quelque grand roi de ce monde daignait vous admettre en sa présence, et vous autoriser, en cette audience de faveur, à lui demander tout ce que vous voudriez ; et si, parce que vous êtes comme un enfant qui ne sait pas s'exprimer, son propre fils venait vous dire avec bonté : Ami, je sais que mon père, plein de bienveillance pour vous, vous autorise à paraître devant lui et à solliciter de lui tous les

biens que vous désirez ; me voici pour vous indiquer les choses que vous devez demander avant tout, comme les plus utiles et les plus nécessaires, et même pour vous suggérer les paroles dont vous devrez vous servir, afin de n'être pas refusé, car je connais parfaitement mon Père, je sais le chemin de son cœur, je sais comment et par quelles expressions on peut le toucher et tout obtenir de sa libéralité ; — M. F., avec quelle attention et quel respect, en pareille circonstance, vous écouteriez ce bon prince ! Avec quelle scrupuleuse fidélité vous enregistreriez dans votre mémoire et les biens qu'il faudrait solliciter et les termes mêmes qui vous auraient été suggérés comme plus persuasifs et plus aptes à obtenir l'objet de vos demandes ! Eh bien ! M. F., ce n'est pas un roi de la terre, un puissant du monde, c'est le Dieu même du Ciel qui vous donne audience et qui est prêt à vous recevoir en sa présence pour lui exposer tous vos besoins ; et, parce que, au sein des misères de votre nature déchue, vous êtes sans discernement pour les choses de Dieu, parce que vous ne savez ni ce que vous devez demander, ni la manière de demander, le Fils de Dieu lui-même vous a appris ce que vous deviez désirer avant tout, il vous a tracé la formule de la prière, il a daigné lui-même vous dicter les termes de la requête que vous devez présenter à Dieu son Père pour assurer le succès de votre démarche. Et cette prière admirable que vous a enseignée le Fils de Dieu, la voici : « Notre Père qui êtes aux Cieux... »

Pensez-vous maintenant, M. F , qu'il puisse y avoir une prière plus persuasive, plus efficace, plus éloquente auprès de Dieu que l'Oraison Dominicale?

Quelle prière pourrions-nous adresser à Dieu, qui lui plaise davantage que celle que nous tenons de son Fils bien-aimé ? Toutes les fois que nous la prononçons, n'est-ce pas Jésus lui-même que le Père éternel entend parler par notre bouche ? N'est-ce pas principalement alors que se réalise à la lettre, et dans toute sa perfection, cette belle parole d'un saint Docteur qu'on vous commentait si bien ces jours derniers : « *Christus orat in nobis* » ? Oh ! oui, c'est bien Jésus alors qui prie en nous et avec nous : ce sont bien ses propres paroles que nous articulons ; c'est bien de sa propre supplique que nous sommes les organes ; c'est bien la propre plaidoirie de celui que saint Jean nous représente comme notre avocat près de son Père que nous prononçons. C'est sa propre prière que nous faisons monter au trône de Dieu comme le plus pur accent : « *Christus orat in nobis* ». Aussi, M. F., est-il vrai de dire avec saint Cyprien : « Si Jésus-Christ nous assure que le Père céleste nous accordera tout ce que nous demanderons en son nom, combien plus efficacement, plus abondamment nous l'obtiendrons en priant avec ses propres paroles : « *Quanto efficacius impetramus, si ipsius oratione petamus* ». « Notre prière alors, dit Tertullien, par un privilège spécial, monte au Ciel avec une extrême rapidité ; *suo animata privilegio ascendit ad cœlum, commendans Patri quæ Filius docuit* ».

Comme elle a droit à notre respect, comme elle doit nous être chère, M. F., cette prière que nous a apprise Notre-Seigneur et qui est si puissante sur le cœur de Dieu ! Mais ce ne sont pas là les seuls titres qui en font la prière par excellence ; ce qui la

rend encore admirable, c'est qu'elle est un magnifique résumé, un sublime précis de ce que nous pouvons demander à Dieu. On a dit avec raison qu'elle est pour nos désirs ce que le Décalogue est pour nos œuvres et le Symbole pour nos croyances. Le Décalogue est l'abrégé de ce que nous devons faire, le Symbole l'abrégé de ce que nous devons croire, et l'Oraison Dominicale l'abrégé de ce que nous devons demander à Dieu, pour le temps et pour l'éternité, pour le corps et pour l'âme, pour nous-mêmes et pour les autres. Mais, en même temps qu'elle est complète dans son tout, elle est aussi sagement coordonnée, admirablement logique dans son plan. « Elle règle, suivant la parole de saint Thomas d'Aquin, les désirs de notre cœur, en nous apprenant à exprimer d'abord les plus nobles et les plus nécessaires, et ensuite ceux qui le sont moins ». Jetons ensemble, M. F., un rapide coup-d'œil sur la merveilleuse économie de cette prière, et, avant qu'elle vous soit exposée avec détails dans chacune de ses parties, laissez-moi vous en offrir, en quelque sorte, un aperçu synoptique.

Elle s'ouvre, elle débute par une touchante préface, dans laquelle, oubliant, en quelque sorte, tous les titres les plus capables de nous révéler la grandeur et la majesté de Dieu, nous nous adressons au Seigneur, en lui donnant le plus doux, le plus attendrissant des noms, celui qui nous rappelle le mieux son immense bonté, son infinie tendresse : « Notre Père qui êtes aux Cieux ». C'est après ce prélude si touchant que les chrétiens, enfants de Dieu, mais enfants bien nés, lui demandent que son saint nom soit connu, adoré et glorifié par tous les hommes. A ce désir de la

gloire de Dieu, à cet acte d'amour pur envers leur Père, vient se joindre la demande de trois sortes de biens : le premier, c'est le Ciel, cet éternel royaume qu'il nous a promis ; le second, c'est la vertu et l'accomplissement de sa sainte volonté ; le troisième, c'est le pain nécessaire à la vie de l'âme et du corps. Mais, comme il y a des obstacles dans le chemin qui conduit au Ciel, dans l'Oraison Dominicale on demande la préservation de ces obstacles. Le plus grand, c'est le péché, puis c'est la tentation, qui y conduit. Enfin il y a d'autres maux, inférieurs dans la vie : ce sont les maux temporels, suite du péché, qui rendent accablant le fardeau de l'existence : « *Libera nos a malo* »....

Comprenez-vous maintenant, M. F., la belle parole de saint Augustin nous assurant que « l'Oraison Dominicale est la requête que le Seigneur, le céleste jurisconsulte, a donnée lui-même aux fidèles pour obtenir l'accomplissement de tous leurs désirs » ...? Quand nous lirions tous les livres, que nous consulterions tous les Docteurs de l'Église, tous les maîtres de la vie spirituelle, ils ne sauraient nous apprendre une prière plus excellente que l'Oraison Dominicale. Tout, dans sa forme même, concourt à nous la faire apprécier. Elle est claire : les esprits les plus vulgaires, les intelligences les plus bornées peuvent la comprendre, aussi bien le petit enfant, dont la raison commence à s'éveiller, que le vieillard, dont les yeux se ferment à la lumière du jour, aussi bien l'humble et obscur villageois que l'habitant de la cité, aussi bien l'ignorant que le savant. Elle est courte : il n'est personne, eût-il la mémoire la plus infidèle et la plus ingrate, qui ne puisse l'apprendre avec facilité, la

retenir fidèlement et la réciter souvent. Oh ! oui, l'Oraison Dominicale, c'est bien la prière populaire entre toutes, prière bien digne du Dieu qui est venu, sans faire exception de personne, sauver tous les hommes ; prière parfaitement en harmonie avec le Christianisme, cette auguste Religion qui doit être prêchée aux libres et aux esclaves, aux peuples civilisés comme aux nations barbares et sauvages...

Vous comprenez donc, M. F., parfaitement l'estime que fait de cette prière la sainte Église notre Mère. Au saint sacrifice de la Messe, vous le savez, après le silence de l'adoration, une voix sort du fond du sanctuaire, avertissant de prier : « *Oremus* », avertissant d'adresser au Seigneur cette prière que le Fils de Dieu lui-même a enseignée : « *Divina institutione formati* ». Tous les offices, l'Église les fait précéder et suivre de cette même prière, que nous pouvons considérer comme la formule d'hommage des enfants à leur Père, chaque fois qu'ils paraissent en sa présence. Cette prière, les saints conciles enjoignent à tout chrétien de la savoir par cœur, afin de la réciter fréquemment.

Que cette divine prière soit donc toujours sur nos lèvres: avec elle, demandons et nous recevrons; avec elle, cherchons et nous trouverons ; avec elle, frappons et l'on nous ouvrira. Avec elle et par elle, louons, bénissons Dieu, rendons-lui grâce, demandons-lui pardon, et nous lui paierons un tribut de gloire, et nous nous procurerons la paix à nous-mêmes. L'Esprit-Saint dit quelque part : « La malédiction est sur la tête de celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence ». Prenons donc bien garde de jamais réciter

la prière du Seigneur avec froideur, par habitude, par manière d'acquit, avec précipitation, du bout des lèvres et sans piété ; appliquons-nous au contraire, à la répéter avec de grands sentiments de confiance et de dévotion : d'esprit et de cœur, disons, avec un accent qui pénètre les cieux : « *Pater noster qui es in cœlis* ».

V

CONTINUATION DU MÊME SUJET

(Mois de Marie, 9 mai 1864)

L'Oraison Dominicale, ainsi qu'on vous l'exposait hier, et comme son nom même l'indique, nous a été enseignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est une formule de prière que le Fils de Dieu lui-même, Celui qui renferme tous les trésors de la science et de la sagesse, nous a tracée, c'est une requête dont il a lui-même daigné nous dicter les termes. Nous sommes donc sûrs, M. F., que, quand nous la récitons du fond de l'âme, nous prions Dieu comme il veut être prié : c'est Jésus, son Fils bien-aimé, que le Père céleste entend parler par notre bouche, car c'est vraiment alors que se réalise à la lettre et dans toute sa perfection cette belle parole d'un saint Docteur qu'une voix plus autorisée que la nôtre vous commentait si bien ces jours derniers : « *Christus orat in nobis* ». Oh ! oui, c'est bien Notre-Seigneur qui prie en nous et avec nous, ce sont ses propres paroles que nous articulons, c'est sa propre supplique que nous faisons monter au trône de Dieu comme le plus pur encens ; c'est, si j'ose le dire, son propre placet que nous présentons à son Père, le Roi suprême : « *Christus orat in nobis* ». Il serait inutile,

M. F., de nous arrêter de nouveau à considérer cette prière en général : vous en appréciez, nous aimons à le croire, suffisamment l'importance. C'est une prière divine : elle a pour auteur un Dieu ; c'est une prière toute-puissante : le Sauveur, qui l'a dictée, connaît son Père, il sait le chemin de son cœur, il sait comment on le touche ; c'est une prière éminemment populaire : la sainte Église notre Mère en fait dans sa liturgie le plus fréquent usage, tous les chrétiens, l'enfant comme le vieillard, le riche comme le pauvre, l'humble et obscur villageois comme l'habitant des cités, tous les chrétiens la savent par cœur, tous même peuvent la comprendre, aussi bien les esprits les plus vulgaires que les intelligences les mieux cultivées, tant elle est claire ; c'est la prière par excellence : complète dans son ensemble, admirablement logique, sagement coordonnée dans son plan, elle renferme dans un magnifique résumé tout ce que nous pouvons demander à Dieu ; elle est la somme et, pour ainsi dire, la moëlle de toutes nos prières, pour le soutien de notre vie en ce monde, mais, avant tout et par dessus tout, pour notre éternel salut dans l'autre. Entrons donc, sans un plus long préambule, au cœur de notre sujet et méditons par parties et, en quelque sorte, mot par mot cette sublime prière, dont tous les termes, suivant la parole d'un Docteur, sont comme autant de sacrements, c'est-à-dire de sources de grâce : « *Quot voces, tot sacramenta* ».

L'Oraison Dominicale, M. F., se divise en trois parties : la préface ou préparation, renfermée dans ces mots : « Notre Père qui êtes aux Cieux » ; le corps de la prière, qui se compose de sept demandes ; et

la conclusion, qui se trouve dans le mot « *Amen*, ainsi soit-il ». Vous expliquer brièvement la préface et la première demande, telle est notre tâche pour ce soir...

« *Pater*, Père ». — « Dans toutes les requêtes que l'on présente aux princes et aux puissants du monde, dit saint Augustin, on cherche d'abord à se concilier leur bienveillance par quelques mots flatteurs, par quelques louanges qu'il leur soit doux d'entendre ; et ce n'est qu'ensuite qu'on leur expose ce que l'on désire obtenir de leur bonté ». Pour nous attirer la bienveillance, la miséricorde de Dieu, Notre-Seigneur n'a pas voulu que nous disions autre chose que ces paroles : « Notre Père qui êtes aux cieux ». Certes, M. F., Jésus-Christ aurait pu nous faire donner à Dieu des titres plus capables de nous révéler sa majesté et de nous pénétrer d'un saint respect ; il aurait pu nous apprendre à dire : notre Dieu, notre Créateur, notre Roi, notre Maître ; il aurait pu nous instruire à invoquer le Seigneur sous ces grandes dénominations qui lui conviennent si bien et qui n'appartiennent qu'à lui seul exclusivement : Dieu tout-puissant, Dieu éternel, Dominateur suprême, Arbitre souverain et absolu ; mais nous n'aurions pu articuler tous ces titres sans nous sentir saisis de frayeur et de tremblement. Et c'est ce que n'a pas voulu notre bon Maître. Ah ! M. F., c'est que nous, chrétiens, nous ne vivons plus, comme autrefois le peuple d'Israël, sous la loi de crainte, mais sous la loi d'amour ; nous ne sommes plus les esclaves du Sinaï, nous sommes les enfants du Calvaire ; le Seigneur n'est plus pour nous le Dieu des foudres et

des éclairs; il est le Dieu de bonté et de miséricorde; et, comme il s'appelle lui-même, il est « Dieu charité ». Et Jésus son Fils, en consentant à devenir notre frère aîné, nous a conféré le droit de lui donner avec confiance le plus doux et le plus attendrissant des noms : « *Pater noster* »... Oh! M. F., quoi de plus capable d'ouvrir nos cœurs à l'espérance ? Connaissez-vous un meilleur titre pour demander, un plus puissant motif pour obtenir : un fils qui parle à un père et au plus tendre des pères : « *Pater noster* »... ? Oh ! oui, dans ce beau titre tout est compris : et l'expression de notre amour et l'assurance de la miséricorde. Si les pères selon la chair ne refusent rien à leurs enfants de ce qui peut contribuer à leur bonheur, « que pourrait-il refuser aux enfants qui l'implorent, dit saint Augustin, le Dieu qui leur a tant donné pour qu'ils deviennent ses fils. *Quid non dederit filiis petentibus, cum hoc ipse ante dederit, ut filii essent* » ?

Considéré par rapport à Dieu, ce titre nous inspire la confiance : « *Pater noster* ». Considéré par rapport à nous-mêmes, ce doux nom nous rappelle la noblesse de notre origine et la grandeur de nos destinées. Dieu est vraiment notre père. Il est notre père par la création. Trouvant en lui-même, dans la plénitude d'une vie sans bornes, de quoi donner l'être et la vie à ce qui n'est pas, c'est lui qui nous a donné et qui nous conserve cette existence dont nous jouissons, c'est lui qui a formé nos membres dans le sein de nos mères, c'est lui qui a créé notre âme, cette image de lui-même, et l'a unie à notre corps ; il est notre père par création, notre père de nature : « *Pater noster* ». Il est aussi notre père de rédemption, notre père de grâce. Par suite du péché de notre premier

père, nous étions nés ses ennemis, esclaves du démon, enfants de malédiction ; mais, dans sa miséricordieuse charité, par un privilège sublime, dont nous ne saurions trop le remercier, il nous a fait entrer intimement dans sa famille, il nous a adoptés par sa grâce, il nous a donné au baptême une seconde naissance, en sorte que nous, cendre et poussière, nous êtres d'un jour, nous pouvons l'appeler notre Père, lui le Dieu qui « était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles » : « *Pater noster* ». Il est encore notre père par le glorieux héritage qu'il nous destine, il est notre père de gloire par l'éternelle vie qu'il nous garde. N'est-ce pas ici le lieu de nous écrier, avec un des premiers Docteurs de l'Église, que « nul n'est Père autant que Dieu ; *nemo tam pater quam Deus Pater* » ?

Mais Notre-Seigneur n'a pas voulu seulement inspirer la confiance à notre cœur et nous rappeler notre noble origine et nos grandes destinées, en nous mettant cette parole sur les lèvres : « *Pater noster* » ; il a voulu encore nous faire ressouvenir perpétuellement de la grande loi de la charité fraternelle qu'il est venu apporter au monde. « *Pater noster* », nous devons dire *notre* Père et non pas *mon* Père, pour nous rappeler que nous ne sommes devant Dieu que comme une famille dont il est le père commun et le chef, que nous ne devons pas prier pour nous seuls en particulier, mais pour tous les hommes en général. Un même père nous réunit tous dans son cœur, une même charité doit nous réunir dans les mêmes sentiments. « *Pater noster* », qui ne l'avoue ? cette parole, à elle seule, n'est-elle pas capable de détruire toute haine, toute inimitié, tout

ressentiment, de réprimer tout orgueil, de chasser toute envie et d'introduire, en tout et partout, la paix, l'union, la concorde, la douce charité entre les enfants d'un même Père ?

« *Pater noster qui es in cœlis*... Notre Père qui êtes dans les Cieux ». — Certes, M. F., le Dieu que nous invoquons est partout ; mais c'est au Ciel que resplendissent avec le plus d'éclat toutes les magnificences de sa gloire ; c'est au Ciel qu'il règne dans toute la plénitude de son amour sur les anges et sur les saints qui l'habitent ; c'est au Ciel qu'il nous attend pour se donner à nous éternellement en récompense. Ne comprenez-vous pas maintenant, M. F., pourquoi Notre-Seigneur nous met dans la bouche au début de sa prière ces touchantes paroles : « Notre Père qui êtes dans les cieux, *Pater noster qui es in cœlis* » ? Il nous montre que le Ciel est notre véritable patrie, que nous ne sommes dans ce monde que comme des voyageurs et des pèlerins de passage ; que nous ne devons pas, par conséquent, nous attacher aux biens futiles et misérables de la terre, mais soupirer après les biens permanents du Ciel où nous attend notre héritage. Que peut désirer un fils, si ce n'est de se réunir à son Père ? « *Pater noster qui es in cœlis* », la belle préface, le sublime préambule de la divine prière ! Elle excite notre foi, en nous détachant des choses visibles ; elle ranime notre espérance, en nous rappelant notre glorieuse prédestination ; elle réchauffe notre charité par la pensée d'un père qui veut faire notre éternelle félicité. On a beaucoup vanté, M. F., la prière d'un philosophe qui s'écria un jour, dans un de ces rares moments de lumière et de bon sens que Dieu donne quelquefois aux esprits les

plus dévoyés: « Être des êtres, le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi ». Mais, je vous le demande, qu'est-ce que cette prière froide et glacée auprès de ces paroles douces, onctueuses et consolantes que Notre-Seigneur nous met à tous sur les lèvres : « Notre Père qui êtes aux Cieux » ? Vous connaissez sans doute, M. F., l'histoire de ce pauvre petit pâtre des montagnes de l'Auvergne qui rencontre un jour un saint missionnaire... Qu'il comprenait bien, lui, cette admirable préface du *Pater !* Puissions-nous chaque fois redire les paroles qui la composent avec le même accent d'humilité et de confiance ! Elles parviendront infailliblement au cœur de Dieu.

Mais il est temps, M. F., d'arriver au corps de la prière. Ainsi que je vous l'indiquais en commençant, Notre-Seigneur, dans la prière qu'il nous a enseignée, n'a pas seulement formulé ce qui doit être l'objet de nos demandes, il a, de plus, dans sa divine sagesse, fixé l'ordre dans lequel nous devons les solliciter. C'est bien vous dire, M. F., que, dans cette divine prière, les intérêts de Dieu passent avant les nôtres, les biens de l'éternité avant ceux du temps, la grâce avant la nature, le ciel avant la terre. L'Oraison Dominicale peut être envisagée comme se partageant en deux parties : la première regarde Dieu et comprend les trois premières demandes ; la seconde regarde l'homme, nous regarde nous-mêmes et comprend les quatre dernières. Quelques mots rapidement sur la première de ces sept demandes.

« *Sanctificetur nomen tuum*, que votre nom soit sanctifié ». Telle est, M. F., la première demande que nous faisons à Dieu, après l'avoir reconnu pour notre père, demande pleine de noblesse et de désintéresse-

ment, par laquelle nous nous montrons enfants bien nés et dignes du Dieu dont nous reconnaissons les droits paternels ; nous oublions un instant nos besoins, nôs nécessités, nos faiblesses, nos dangers, nos intérêts, et nous ne pensons qu'à la gloire de notre Dieu, entrant véritablement dans les sentiments du Roi-Prophète, qui disait : « Ne vous donnez point de gloire, Seigneur, glorifiez seulement votre nom ». « *Sanctificetur nomen tuum* ». Et par qui ? par les anges, par les saints, par tous les habitants du Ciel ; ils sont fidèles à ce devoir. Deux fois le spectacle intérieur du Ciel s'est offert au regard des prophètes : une première fois dans l'Ancien Testament à l'œil d'Isaïe, une seconde fois dans le nouveau à l'œil de saint Jean. Et voici ce que l'un et l'autre ont vu et entendu. Un siège était posé, et sur ce siège quelqu'un était assis, et des voix sans nombre disaient dans l'immensité du silence : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant ». « *Sanctificetur nomen tuum*, que votre nom soit sanctifié ». Et par qui ? par la création inanimée, par tous les êtres matériels. Ils ne manquent pas à ce devoir ; le monde visible se réunit au monde des Cieux pour glorifier le Seigneur et « annoncer sa gloire », suivant le mot du Psalmiste. « *Sanctificetur nomen tuum*, que votre nom soit sanctifié ». Et par qui ? par tous les hommes, par toutes les créatures intelligentes et libres et par nous spécialement. Oh ! oui, M. F., c'est là principalement l'objet de cette demande ; que le nom du Seigneur soit partout, toujours, universellement connu, respecté, adoré ! Il y a encore des peuples qui ne connaissent pas le Seigneur, qui vivent « assis à l'ombre de la mort » ; nous

demandons que la bonne nouvelle du salut leur soit portée et que la divine lumière de l'Évangile se lève sur eux, et qu'ils se réunissent aux enfants de l'Église, aux disciples du Sauveur pour glorifier le nom de leur Père du Ciel. « *Sanctificetur nomen tuum* », au sein du Christianisme, il y a des pécheurs qui ont perdu le droit d'appeler Dieu leur Père en se donnant au démon ; nous demandons qu'ils se convertissent et reviennent au Seigneur pour l'aimer et le servir ; nous demandons, en même temps, que les justes persévèrent dans le culte qu'ils lui rendent. « *Sanctificetur nomen tuum* », nous ne demandons pas seulement que Dieu soit aimé et servi par les autres, nous demandons principalement et avant tout la grâce de persévérer dans le bien, dans la charité, dans la vertu, jusqu'à notre dernier soupir. Nous demandons, suivant le beau commentaire de saint Grégoire de Nysse, un secours surnaturel qui nous fasse traverser la vie sans faute, sans souillure, évitant toute action coupable, ne disant rien que de vrai, ne faisant rien que de légitime, marchant dans la voie droite, enflammés d'un saint désir pour le Ciel, pleins d'un souverain mépris pour les choses d'ici-bas, aspirant à la perfection des esprits célestes, et disant, nous aussi, perpétuellement, par l'amour qui brûlera dans notre cœur, par les louanges qui tomberont de nos lèvres, par nos actes, par notre conduite, par notre vie tout entière, le divin cantique des célestes intelligences : « Saint, saint, saint est le Seigneur tout-puissant !... « *Sanctificetur nomen tuum* ».

Arrêtons-nous, M. F., il en est temps, et disons tous ensemble, du fond de l'âme, avec une foi tou-

jours plus vive, une confiance toujours plus tendre, un amour toujours plus ardent, avec les sentiments que les quelques mots que je viens de vous adresser ont pu faire naître en vos cœurs : « Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié »...

VI

INSTRUCTION

SUR LA SALUTATION ANGÉLIQUE

(Mois de Marie, 15 mai 1864)

Dans notre précédente instruction, M. F., nous avons vu l'origine, l'excellence de la récitation du chapelet, et tous, n'est-il pas vrai ? nous avons pris la résolution, aux pieds de l'autel de Marie, de réciter, chaque jour de notre vie, au moins une partie de la couronne de cette tendre Mère. Les impies pourront sourire de pitié en nous voyant un chapelet dans les mains, les rationalistes, ces prétendus apôtres du progrès, pourront nous traiter de rétrogrades en répétant, avec un de leurs chefs, que « cette dévotion est bonne tout au plus à reléguer parmi les vieilleries du temps passé, ou à alimenter le besoin de superstition des bonnes gens de notre âge ». Leur mépris ne montera pas jusqu'à nous, qui avons pour nous l'exemple de tous nos frères, les saints du Ciel, qui avons pour nous l'invitation, l'appel de l'Église notre mère. Le plus grand reproche qu'ils adressent à cette dévotion, c'est sa forme : ils blâment cette continuelle répétition de la même prière, ils censurent cette monotone uniformité : il est facile de répondre à ce reproche. La prière que nous répétons en réci-

tant le chapelet est le langage de l'amour. L'amour est la voix du cœur, et le cœur ne parle pas comme l'esprit : il ne calcule pas grammaticalement et, pour ainsi dire, suivant les lois des nombres, les paroles qui lui échappent. « Donnez-moi un cœur aimant, disait saint Augustin, et il comprendra ce que je dis ». « L'amour n'a qu'un mot, comme l'a si bien dit le plus illustre des enfants de saint Dominique dans notre siècle, et en le disant toujours, il ne le répète jamais ». Or, M. F., c'est ce cri du cœur chrétien, c'est ce langage de l'amour envers Marie, c'est la salutation de l'Ange que je viens méditer en ce moment avec vous. Trop heureux serai-je, si les sentiments et les pensées que cette méditation fera naître en notre âme, instruisent nos lèvres à réciter cette suave prière avec une foi toujours plus vive, un amour toujours plus ardent.

On a dit avec raison, M. F., que la Salutation angélique renferme, dans l'abrégé le plus concis, toute la théologie chrétienne sur la Sainte-Vierge. Marie, notre reine, notre souveraine, a droit à nos hommages et à nos louanges : par les paroles de l'Ange et de sainte Élisabeth, nous honorons sa grandeur. Marie notre reine, notre avocate, a droit à un culte d'invocation : par les paroles de l'Église, nous implorons sa bonté. Telle est, en deux mots, M. F., toute l'économie merveilleuse de l'*Ave Maria*. Essayons de goûter, par le cœur plus encore que par l'esprit, chacun de ses mots inspirés.

« *Ave*. Je vous salue ». — Assez longtemps le genre humain a gémi sous le poids de la déchéance où l'a plongé la prévarication originelle. Voici que se lève

sur le monde l'aurore si longtemps attendue des temps nouveaux. Le Ciel s'entr'ouvre: un Archange en descend pour porter à la terre la bonne nouvelle du salut, et c'est à une humble Vierge de Nazareth que le prince de la Cour céleste remet le message que lui a confié le Très Haut. « *Ave*, je vous salue ». C'est par ce premier mot que Gabriel annonce à Marie le mystère à jamais adorable de l'Incarnation du Verbe dans son chaste sein. Tel est l'exorde et le début du cantique de la délivrance de l'humanité ; tel est, en quelque sorte, le prologue du drame si émouvant de la Rédemption du monde par un Dieu-Homme. « *Ave*, je vous salue » . « Jusqu'alors, dit saint Ambroise, quand un ange était venu honorer de sa présence visible les habitants de ce bas monde, la prééminence de sa nature, la supériorité de son rang dans la hiérarchie de la création lui avait attiré de la part de ceux qu'il visitait toutes sortes d'honneurs et d'hommages ». Ici c'est la créature mortelle qui a la préséance, c'est l'ange, c'est l'ambassadeur du grand Roi qui s'incline devant la Vierge en signe de respect, comme devant une puissance ; bien qu'accoutumé à la gloire du Ciel, Gabriel ne peut contempler sans admiration la modestie, la beauté toute spirituelle, la sainteté qui couronnent le front de cette humble fille de Juda de la plus ravissante auréole, et il s'empresse de lui rendre le premier ses hommages. « *Ave*, je vous salue ». C'est la parole de l'ange, que dis-je ? M. F., c'est la parole de Dieu : Gabriel n'est que l'organe du Seigneur qui l'a envoyé ; c'est la parole de Jésus-Christ (n'est-il pas permis de penser, avec un pieux auteur, que le divin Sauveur n'employait pas d'autre salutation pour ren-

dre à Marie l'honneur qu'un fils doit à sa mère ?) ; c'est la parole des anges, qui aiment à répéter à leur Souveraine la salutation prononcée la première fois par Gabriel, leur représentant ; c'est la parole des chrétiens de tous les âges, qui se plaisent à renvoyer à la Mère de leur Sauveur ce doux écho du message céleste. Cette parole est aussi la nôtre. Oui, M. F., nous aussi, mortels de cette génération qui passe, pendant que les reines de la terre n'admettent à l'honneur de les saluer qu'un certain nombre de sujets privilégiés et cela seulement à certains jours, à certaines heures fixées, nous tous, qui que nous soyons, chaque jour, à chaque heure, nous pouvons nous présenter devant la Reine des Cieux et lui dire, avec les Patriarches qui l'ont désirée, avec les Prophètes qui l'ont annoncée, avec les chœurs des anges qui se prosternent devant son trône, avec tous ses pieux serviteurs dans la suite des siècles, avec toute l'Église de la terre qui l'implore, avec toute la cour céleste qui la contemple, avec Jésus son Fils qui lui sourit, avec l'auguste Trinité qui la couronne et la glorifie : « *Ave*, je vous salue ».

Et ne craignons pas que, dans cet universel concert, dans cette immense mélodie, dans cette multitude de voix que l'âme ravie de la Vierge entend de tous ces points de l'espace et du temps, comme les voix des grandes eaux, élever vers elle ce cri de louange, ne craignons pas que nos accents soient perdus, si indignes, si faibles soient-ils. Saint Thomas de Villeneuve nous assure que chaque fois que, du fond de cette vallée de pleurs, nous disons à notre Mère du Ciel ces mots qui furent le signal de sa maternité, chaque fois elle nous salue à son tour, et, en récompense de la joie

que lui cause cet ineffable souvenir, répand à profusion sur nous les grâces dont elle est la dépositaire et la dispensatrice : « *Libenter nos salutat cum gratia, si nos eam salutamus cum* Ave Maria ».

« *Maria* ». Tel est le nom, M. F., de celle que le message divin salue avec tant de respect. Gabriel ne le prononça qu'un peu plus tard pour rassurer la Vierge troublée de son apparition et de ses louanges. C'est l'Église qui a placé ce nom au début de cette prière,pour nous dévoiler de suite la dignité de celle à qui nous l'adressons. Marie ! oh ! M. F., comme ce nom peint admirablement la personne auguste qu'il désigne ! Marie veut dire « Mère » : est-il un mot plus tendre, plus aimable ? est-il un symbole plus touchant de douceur, de mansuétude et de dévouement ? Elle a donné le jour au Sauveur : ce sont ses mystères de joie. Marie veut dire « Océan d'amertumes » : au Golgotha son affliction, suivant la parole du Prophète, a été « grande comme la mer » : ce sont ses mystères douloureux. Marie veut dire «Souveraine », ou, suivant la naïve et simple expression du peuple chrétien, « Notre-Dame » : elle est reine, non de cette royauté humaine dont la couronne de fleurs est parsemée de tant d'épines, elle est reine d'une royauté immortelle, elle règne dans les âmes comme dans les Cieux ; le Christ son Fils l'a couronnée d'honneurs, l'a investie d'un immense pouvoir : ce sont ses mystères glorieux. Marie, dans l'idiome sacré, signifie encore, au rapport de saint Jérôme, « Illuminatrice, Étoile de la mer. » Illuminatrice, elle l'est vraiment, la femme que l'Apôtre des révélations a vue à Pathmos revêtue du soleil; elle a donné le jour à la vraie lumière, au vrai Soleil de justice, au Verbe incarné, qui illu-

5

mine le monde des splendeurs de sa doctrine, et le réchauffe du feu de sa grâce. Étoile de la mer, au milieu de la mer orageuse de ce monde, elle verse sur nous ses rayons bienfaisants. Comme le nautonier qui traverse l'Océan, fixe ses regards sur l'étoile polaire pour ne pas s'écarter de sa route, de même ce n'est qu'en fixant nos regards sur cette étoile mystique, parmi les tempêtes de la vie présente, parmi les flots des tentations qui viennent battre la frêle nacelle de notre âme, que nous arriverons sûrement au port. Marie! à ce nom, qui est au-dessus de tous les noms après celui de Jésus, l'enfer tremble, les cieux tressaillent, la terre se réjouit, l'humanité s'éveille à l'espérance. Marie! nom délicieux auquel saint Antoine de Padoue applique ce que saint Bernard a dit du nom de Jésus, qu' « il est un rayon de miel à nos lèvres, une mélodie à notre oreille, une réjouissance pour notre cœur ». Marie! nom à jamais vénéré : les prêtres ne le prononcent à l'autel qu'en inclinant la tête en signe d'honneur, l'Église a voulu lui consacrer une fête. En est-ce assez, M. F., pour avoir le droit de vous dire, avec un saint Docteur, que ce nom, d'une incomparable suavité, « ne doit jamais sortir de votre bouche ni de votre cœur; *non recedat ab ore*, *non recedat a corde* »...

« *Gratia plena*, pleine de grâce ». — Sans parler, M. F., de la grâce extérieure, des purs attraits, de la candeur virginale de Marie, que les Prophètes semblent s'être complu à nous peindre sous les figures les plus choisies, sous les expressions les plus ravissantes, arrêtons-nous un instant à contempler la beauté de son âme, dont les grâces extérieures n'étaient que le reflet. « Toute la gloire de la fille du

Roi est intérieure ». « La grâce, dit un grave théologien, est une effusion, un écoulement de la vie divine » ; selon l'énergique déclaration de saint Pierre, elle fait entrer ceux qui en sont ornés « en partage de la nature de Dieu », et les conduit comme par degrés à la perfection même de Dieu. Or, M. F., cette grâce qui fait les saints, cette grâce qui n'est versée ordinairement dans les âmes, dit saint Jérôme, par son divin Auteur que partiellement, avec mesure, et en quelque sorte goutte à goutte, « *per partes præstatur* », a été dispensée à Marie sans division, avec une merveilleuse surabondance, dans toute sa plénitude : « *Gratia plena* ». Au lieu d'un fleuve, c'est l'Océan même, source de tous les fleuves, que l'Esprit-Saint a fait déborder sur elle. Avec l'impétuosité qu'ils ont prise en descendant du Ciel vers l'humble fille de David, ces flots sacrés ont refoulé miraculeusement le torrent de mort qui s'en allait menaçant la génération de Marie comme toutes les générations humaines. Marie a été pleine de grâce dès sa conception, la foi nous l'affirme ; mais gardons-nous de croire que cette plénitude fût en elle la limite et le comble. Écoutons sur ce point cet homme prodigieux dont le génie a offert peut-être le type le mieux prononcé du théologien le plus profond et le plus exact, en même temps que son cœur présentait celui de la piété la plus douce et la plus ardente : « Il n'y a qu'une sorte de plénitude dans les vases matériels, dit saint Thomas d'Aquin, et un vase plein ne saurait contenir davantage. Mais une âme pleine de grâces doit recevoir toujours de nouvelles plénitudes parce qu'elle reçoit toujours de nouvelles capacités : la grâce de Dieu grandit l'âme

en la remplissant et la remplit en l'agrandissant ». « *Gratia plena* ». Sur ce principe, M.F., quel accroissement ne dut pas recevoir cette plénitude dans l'âme de Marie depuis sa conception jusqu'à sa mort ? Vous montrerai-je Marie, cette « rose mystique », croissant solitaire et cachée à l'ombre protectrice du sanctuaire, avant que ses parfums aillent réjouir et embaumer la terre ? Vous la représenterai-je dans ces parvis d'Israël, sur cette montagne de Sion, croissant en grâce et en sagesse, comme un beau lis qui a choisi sa place au bord d'une onde pure, et qui chaque jour s'embellit d'une parure nouvelle et rend plus éclatantes ses blanches couleurs? Vous la peindrai-je apparaissant plus tard au monde comme un vrai « miroir de justice », comme l'idéal de la perfection humaine et contractant avec Joseph le charpentier une union qui a pour nœud l'amour chaste dont brûlent les anges dans les Cieux et dont sont embrasées en Dieu les personnes divines ? « *Crescebat gratia magis quam substantia* ». Chaque grâce nouvelle lui ajoute une perfection de plus et chaque perfection lui vaut une grâce nouvelle, car c'est l'heureux privilège de la fidélité de multiplier les mérites par les grâces et les grâces par les mérites : « *Totidem momenta, totidem erant gratiarum crementa* ». Avec quelle vérité donc l'archange, en paraissant devant ce vase d'élection ciselé par l'Esprit-Saint et décoré de tous les genres de beautés, n'a-t-il pas dû s'écrier : « *Ave gratia plena* » ! Cet astre, que nous avons vu depuis son aurore briller d'un éclat toujours plus vif, continuera sa course toujours plus radieuse, jusqu'à ce qu'il se repose enfin plein de gloire dans les splendeurs du jour parfait ou, comme parle saint

Bernard, dans le « midi éternel » de la charité. Oh! M. F., qui me donnera les accents inspirés du Prophète royal pour vous peindre Marie, après l'Incarnation du Verbe, disposant dans son cœur, par son entière correspondance à la grâce dont elle est remplie, une suite de degrés sublimes, s'avançant de vertus en vertus, s'élevant de mérites en mérites, jusqu'à ce qu'elle touche les hauteurs de Sion et que sa gloire se confonde avec celle de Dieu même? Mais non, je n'ai nul besoin de ces accents, il me suffit de redire la parole de l'Ange : elle épuise tout panégyrique : « *Gratia plena* ».

« *Dominus tecum,* le Seigneur est avec vous ». — Quand les proconsuls romains demandaient aux premiers chrétiens qui ils étaient, l'histoire ecclésiastique nous apprend que souvent, pour révéler par un seul mot à leurs juges les dernières profondeurs de la foi, ces âmes généreuses répondaient avec une sainte fierté : Je suis Théophore, c'est-à-dire Porte-Dieu. Ils traduisaient à leur manière la parole évangélique qui nous apprend que le Seigneur aime à habiter l'âme des justes. Or, M. F., si Dieu fixe sa demeure dans les âmes pures, avec quelle complaisance ne dut-il pas se communiquer à Marie d'une manière plus merveilleuse et plus ineffable? Il était en elle, dit saint Augustin, « comme dans un jardin de délices, comme dans son temple et sur son trône » ; il remplissait son intelligence et sa volonté, il était le principe de tous ses actes, de toutes ses pensées, de tous les mouvements de son cœur, il était le gardien de ses trésors de grâce. Mais cette union ne suffit pas à Dieu : il veut s'identifier, dit saint Bernard, « non seulement la volonté de Marie, mais son

corps lui-même » ; il veut emprunter une substance créée à ses chastes entrailles pour la joindre à sa substance incréée et en faire son Christ. « *Dominus tecum* ». Le Seigneur est vraiment avec Marie : non seulement Dieu le Fils, qu'elle va revêtir de sa chair, mais Dieu le Saint-Esprit, de qui elle va concevoir, et Dieu le Père céleste, qui a engendré dès l'aurore Celui qui va prendre naissance dans son sein virginal. « *Dominus tecum* ». Oh ! M. F., laissez-moi, pour un instant, imposer silence à ma voix trop profane, et emprunter le séraphique langage de saint Bonaventure ; je n'ai qu'un regret, c'est de déflorer, en les traduisant, ces paroles si suaves qui semblent tombées des cieux : « O Marie, le Seigneur est avec vous. Il a été avec vous, il est avec vous, il sera toujours avec vous. Oui, avec vous, comme le soleil avec l'aurore qui le devance, comme la fleur avec la tige qui l'a produite, comme le Roi avec la Reine qui siège près de lui..... Il est avec vous, ce seigneur Jésus dont vous êtes la très noble fille, dont vous êtes la très douce mère ; oui, il est avec vous, ce Seigneur dont vous êtes l'aimable épouse et la très humble et incomparable servante ». M. F., le Seigneur serait aussi avec nous, si nous voulions être à lui ; si nous voulions prendre la peine de le chercher, nous le trouverions au fond de notre âme, aux pieds de son autel, à l'ombre du tabernacle où le tient enchaîné sa charité pour nous. Mais le bruit du monde, le mouvement des affaires, l'attrait du plaisir, les impressions des sens, le fracas des passions, toutes ces agitations tumultueuses qui tourmentent si vainement notre vie, nous empêchent de jouir de sa présence, nous enlèvent aux douceurs de sa société,

nous privent des charmes de sa conversation. O Marie, puisque le Seigneur est avec vous, faites qu'il soit aussi avec nous ici-bas d'abord par sa grâce et puis au Ciel par sa gloire......

L'Archange dit ensuite à la Sainte-Vierge : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes », et sainte Elisabeth lui adresse peu de temps après le même langage : « *Benedicta tu in mulieribus* ». Quel nouvel éloge ! qu'il convient bien à Marie ! Il y eut, vous le savez, M. F., chez le peuple hébreu, avant Marie, un certain nombre de femmes illustres, de saintes héroïnes, dont les Saints Livres ont enregistré les noms avec honneur et dont le simple souvenir, aujourd'hui, après tant de siècles, nous charme et nous émeut. Que nous les considérions, ces femmes, tenant en mains le doux sceptre du foyer domestique ou les rênes de l'État, conduisant Israël au combat ou entonnant triomphalement des hymnes de victoire, parlant au nom de Dieu ou captivant les cœurs par les attraits enchanteurs de la pureté, elles nous apparaissent vraiment comme des êtres bienfaisants, comme des êtres bénis, qui participent presque de la nature évangélique. Toutefois il est vrai de dire que leur gloire n'est qu'empruntée, qu'elles ne brillent que comme le reflet d'une plus grande lumière : pour connaître la femme par excellence, pour la considérer dans toute sa beauté et sa grandeur, il faut porter nos yeux ailleurs que sur ces types du Testament ancien. Qu'on nous vante Rébecca, Débora, Judith, Esther, qu'on cite l'Épouse des Cantiques, elles n'étaient toutes que des ombres, des ébauches, des figures de la femme parfaite. Le vrai type, l'exemplaire véritable, la femme qui doit

être « bénie entre toutes », c'est la Vierge des promesses divines, c'est celle qui a été conçue sans souillure, qui a vécu sans péché, qui est morte sans douleur, c'est celle qui est devenue mère sans cesser d'être vierge, c'est celle qui a donné un Sauveur au monde et a écrasé la tête du serpent infernal; c'est vous, ô Marie, la femme bénie au dessus de toutes les femmes, vous que nous saluons avec l'Ange : « *Benedicta tu in mulieribus* ». D'autres femmes depuis Marie, sous la loi évangélique, ont été vierges comme elle, humbles comme elle, martyres comme elle. Sans nous arrêter, M. F., à la différence de perfection dans les vertus d'un même ordre, sans avoir besoin de dire qu'en Marie l'humilité a été plus profonde, l'innocence virginale plus parfaite, le martyre plus douloureux, il suffit de considérer que Marie seule est mère de Jésus-Christ, pour trouver en elle la vérification de la parole du Sage : « Beaucoup de filles ont réuni leurs richesses, mais vous les avez toutes surpassées », et nous écrier avec enthousiasme : Bénies soient les Thècle, les Agnès, les Cécile, les Monique, les Catherine de Sienne, les Thérèse et tant d'autres, mais bénie au dessus d'elles toutes, bénie surtout soit celle que l'Église appelle la Reine des vierges, la Reine des martyrs, la Reine de toutes les âmes saintes ! « *Benedicta tu in mulieribus* ». D'autres femmes ont laissé et laisseront après elles des fils immortels de gloire, tandis que leur nom périra: mais les siècles et l'éternité elle-même ne pourront séparer les noms de Jésus et de Marie ou les regarder l'un sans l'autre. Jésus est conçu de Marie, et Marie est conçue pour Jésus ; Jésus ne veut être que par Marie, et Marie ne peut être que pour

Jésus. Nommer Jésus, c'est nommer le Fils de Marie, et nommer Marie, c'est nommer la mère de Jésus. Voilà pourquoi l'Église veut qu'après avoir proclamé Marie bienheureuse entre toutes les femmes, nous empruntions les paroles d'Elisabeth pour bénir aussi Jésus, le fruit de son sein : « *Et benedictus fructus ventris tui Jesus* ». Elle veut nous apprendre que Jésus-Christ est le terme des hommages que nous rendons à Marie, qu'il n'y a d'autre médiation essentielle auprès de Dieu que celle de Jésus-Christ, que la sainteté de Marie n'est qu'un écoulement de la sainteté de Jésus-Christ, son intervention une faveur accordée en vue du sang de Jésus-Christ. De même que les belles qualités, les glorieuses prérogatives d'un fils rejaillissent sur la mère qui l'a engendré, comme la bonté d'un fruit fait la gloire de la plante qui l'a produit, ainsi les prérogatives et les perfections de ce divin Fils rendent bénies et dignes de mille bénédictions les entrailles très pures qui l'ont conçu, qui l'ont porté neuf mois et l'ont enfanté si glorieusement. Toute la gloire de la mère vient de son fils. Il est donc bien juste qu'en honorant la mère nous adorions le fils, et qu'en nous prosternant devant l'autel de Marie, nous répétions, avec les vingt-quatre vieillards prosternés devant le trône de l'Agneau : « Gloire, honneur et bénédiction à Jésus-Christ dans les siècles des siècles.

VII

CONTINUATION DU MÊME SUJET

(Mois de Marie, 16 mai 1864)

Dans la première partie de la Salutation Angélique, composée des paroles de l'Ange et de sainte Élisabeth, nous rendons à Marie un culte d'honneur, nous célébrons ses grandeurs. Mais il ne suffit pas, vous le savez, M. F., de payer à la Très Sainte Vierge un tribut d'hommages : il faut encore lui rendre un culte d'invocation ; il ne suffit pas de chanter ses privilèges et sa grandeur : il faut encore avoir recours à sa puissance et à sa bonté ; il ne suffit pas de la louer comme souveraine : il faut encore l'implorer comme notre mère, et c'est ce que nous faisons dans la seconde partie de cette délicieuse prière composée des paroles de l'Église. Parcourons comme hier ces paroles séparément et une à une : nous y trouverons sans nul doute une source féconde d'édification.

« *Sancta Maria* ». — Il y a quelques jours, s'il vous en souvient, M. F., sous l'inspiration, sous la conduite du prophète Isaïe et de l'apôtre saint Jean, j'essayais d'entr'ouvrir le Ciel à vos yeux et de vous en faire contempler le spectacle. Vous voyiez un trône, et sur ce trône un souverain, et, à l'entour de ce trône, des millions d'adorateurs qui faisaient retentir le « Saint,

saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant ». Eh bien ! ce beau, ce magnifique titre, ce titre unique donné par le chœur des âmes à leur père commun, comme la louange parfaite, comme l'expression où tarit la gloire dans les bouches créées, l'Église nous invite à le donner à Marie : « *Sancta Maria* ». Ah ! M. F., vous le savez, après la sainteté de Dieu il n'en est pas de plus éminente que celle de cette auguste Vierge. Dieu est saint par sa nature et par son essence, Marie est sainte par privilège et par volonté : sainte dans sa conception, sainte dans sa vie, sainte dans sa mort, elle a eu à elle seule autant de perfections, autant de vertus, autant de mérites que tous les saints réunis ensemble. Par la plénitude des grâces dont elle a été comblée et auxquelles elle a toujours fidèlement correspondu, elle est, de toutes les créatures sorties des mains de Dieu, celle qui a été la copie la plus parfaite, l'image la plus exacte de l'exemplaire divin, celle qui s'est approchée le plus près de la perfection même de Dieu ; elle est vraiment la reine de tous les saints : « *Sancta Maria* ».

« *Mater Dei*, Mère de Dieu ». — M. F., je vous le demande, pensez-vous qu'il soit possible de faire de Marie un plus bel éloge, un plus glorieux panégyrique que celui que le concile d'Éphèse a résumé, a concentré, dans ces paroles : « Sainte Marie, Mère de Dieu » ? C'est là le titre qui résume tous ses privilèges et toutes ses gloires, c'est bien là le titre qui affecte le plus délicieusement son cœur maternel, c'est bien là son titre par excellence, son titre incommunicable, comme le nom de Dieu même. Notre foi nous le dit, en effet : le Fils unique de Dieu, le Verbe « engendré dès l'aurore » est venu prendre chair

en Marie. Le sein virginal de la fille de David est devenu pendant neuf mois le tabernacle de Celui qui « pèse les montagnes dans sa main et balance d'un doigt l'univers ». A celui qui « règne au plus haut des Cieux et qui est assis sur les Chérubins », la Vierge de Nazareth a pu dire, en le portant dans ses bras et en lui donnant un sourire de mère : « Oui, vous êtes mon fils ». Marie, mère de Dieu, quelle incomparable prérogative ! quel titre au dessus de tous les titres ! Et n'est-il pas vrai que l'Église elle-même, avec tous ses hommages, avec tous ses temples, avec tous ses autels, avec toutes ses fêtes, avec tous ses cantiques, avec toutes ses louanges, ne saurait davantage flatter le cœur de Marie qu'en lui disant ces mots : « Sainte Marie, Mère de Dieu ».

Marie, mère de Dieu et, par conséquent, toute-puissante, comme l'a dit un Père, c'est le premier motif sur lequel s'appuie notre confiance ; mais il en est un second, qui rend ce sentiment plus ferme et plus assuré. Marie, mère de Dieu, est aussi la nôtre. Jésus-Christ nous l'a donnée pour mère au Calvaire en même temps qu'il nous léguait, comme des fils d'adoption, à sa charité maternelle. Jésus, près d'expirer, voit au pied de sa Croix les deux objets les plus chers à son cœur : sa tendre mère et son disciple bien-aimé. « Femme, dit-il à Marie, voici votre fils »; et, se tournant vers saint Jean, qui représentait alors la société des fidèles, il lui montra Marie, en lui disant : « Voici votre Mère ». « O merveilleux échange ! O échange ineffable, s'écrie saint Bernard, Jean pour Jésus, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, un homme pour le Dieu vivant. *O commutationem !* » N'importe ! Marie l'ac-

cepte, bien qu'il lui en coûte la mort de son Fils ; elle s'arrache l'âme pour nous adopter. Qu'eussiez-vous dit, M. F., en voyant Marie, après avoir reçu le dernier soupir de son Fils, aller se jeter sur un des bourreaux, le presser dans ses bras, le serrer sur son cœur, lui donner avec expansion le baiser maternel et lui dire : J'avais un fils, que j'aimais tendrement ; il vient de m'être enlevé par une mort cruelle ; je vous adopte à sa place, vous serez désormais mon enfant ? Je vous en prends à témoin, M. F., eussiez-vous pu retenir vos larmes à la vue d'un spectacle si attendrissant ? Eh bien ! voilà ce que Marie a fait au pied de la Croix, en adoptant l'homme pour son fils, l'homme bourreau de son Fils, l'homme meurtrier de son Jésus. Marie, mère de Dieu, est donc aussi notre mère toute-puissante, elle est aussi toute bonne, elle peut et elle veut nous accorder toutes nos demandes. Serait-il possible en effet, nous dit le prophète Isaïe, qu'une mère oubliât son enfant, qu'elle ne ressentît pas le plus constant intérêt, la compassion la plus vive, l'amour le plus tendre pour le fruit de ses entrailles ? Et quand même cela pourrait arriver dans le cœur d'une mère terrestre, Marie, notre mère spirituelle et céleste, ne nous oubliera jamais, et la raison en est, dit le pieux Gilbert, que Marie n'est pas une mère comme les autres mères : c'est la mère par excellence, la mère parfaite, la mère modèle, la mère des mères : « *Mater matrum* ». C'est une mère que Jésus-Christ nous a donnée tout exprès pour nous aimer, nous consoler et nous défendre dans le chemin de la vie couvert d'écueils et bordé de précipices ; c'est une mère qui offre l'idéal de l'amour maternel et à laquelle l'Église a donné un

nom qui révèle son cœur tout entier ; c'est une mère de miséricorde : « *Mater misericordiæ* ». Une mère de miséricorde, comprenez bien ce terme, M. F., il est, comme on l'a si bien dit, un heureux et beau composé de trois mots latins *miseriæ cor datum*, dont la signification est : cœur qui se donne à la misère, cœur qui se donne, qui se livre, qui se dévoue, qui se consacre aux misérables. Marie étant une mère de miséricorde, c'est une mère dont le cœur s'occupe, se dévoue, se consacre tout entier à soulager les misères de ses enfants ; c'est une mère qui se penche de préférence vers ceux qui sont les plus malheureux, les plus désespérés et qui se fait un titre de gloire de les soulager et de les secourir.

Puisqu'elle est toute-puissante et toute bonne, et comme mère de Dieu et comme notre mère, il est bien juste, bien naturel que nous nous adressions à elle et que nous lui disions avec l'Église : « *Ora pro nobis*, priez pour nous ». Remarquez le mot, nous ne disons pas à Marie : Accordez-nous ; mais : priez pour nous. Ah ! c'est que, si cette auguste Vierge, en sa qualité de mère du Verbe, mère de Dieu, est toute-puissante, c'est une toute-puissance à genoux, une toute-puissance de prière, une toute-puissance suppliante : « *Omnipotentia supplex* ». Priez pour nous, disons-nous à Marie avec l'Église ; soyez vous-même notre introductrice, notre avocate auprès de votre divin Fils ; exposez-lui vous-même nos besoins, plaidez vous-même notre cause, et nous sommes sûrs d'être exaucés. Priez pour nous. Nous sommes pauvres : c'est à vous, Mère, de nous obtenir le pain du jour ; nous sommes malades et infortunés : c'est à vous, Mère, de nous obtenir le soulagement et la

santé ; nous sommes en proie aux agitations et aux tortures les plus vives : c'est à vous, Mère, de nous obtenir le calme et la paix ; nous sommes sous la menace d'une effrayante catastrophe : c'est à vous, Mère, de vous interposer pour que nous soyons préservés du malheur ; nous devons affronter la mer et tous ses écueils : c'est à vous, Mère, de nous faire échapper au naufrage. « *Ora pro nobis,* priez pour nous ». Priez pour vos enfants, qui vous ont coûté tant de souffrances.

Mais nous avons encore, ô tendre mère, un titre plus assuré à votre bienveillance, à votre compassion. « Priez pour nous, pauvres pécheurs, *Ora pro nobis peccatoribus* ». Ce mot de *pauvre* ne se lit pas dans le texte latin, c'est le peuple qui, dans son bon sens simple, mais profond, a cru devoir associer, comme conséquence logique, l'idée de pauvreté à l'idée de péché. Qu'y a-t-il, en effet, de plus pauvre, de plus misérable, de plus indigent que le pécheur dénué du vrai bien, de la grâce de Dieu ? « *Ora pro nobis peccatoribus* ». Pécheurs, malheureusement ce titre nous appartient à tous, M. F. : « Celui qui oserait dire qu'il est sans péché, se séduit lui-même, dit saint Jean, et la vérité n'est pas en lui ». Tous nous avons été « conçus dans l'iniquité » : ceux qui ont été réconciliés par la pénitence ne doivent pas être sans crainte sur le péché pardonné, et les justes eux-mêmes ne savent pas s'ils sont « dignes d'amour ou de haine ». C'est donc avec vérité que nous pouvons tous sans exception dire à Marie avec l'Église : « *Ora pro nobis peccatoribus,* priez pour nous, pauvres pécheurs ». Nous lisons dans la sainte Écriture que, chez les juifs, il y avait certaines villes de refuge, où pouvaient

se retirer les coupables, pour se soustraire à la justice, à la vengeance qui les poursuivaient. Pécheurs que nous sommes, la justice de Dieu nous menace ; mais heureusement nous avons, pour nous soustraire à ses coups, un refuge assuré : c'est le cœur de Marie, notre mère. Si coupables soyons-nous, jetons-nous entre ses bras, ayons recours à sa miséricorde ; elle s'interposera en notre faveur et nous obtiendra sûrement notre pardon : « *Ora pro nobis peccatoribus* ». Oh ! s'il se trouvait dans cet auditoire un de ces pauvres pécheurs que le poids de leurs iniquités accable, qui voudraient bien revenir à Dieu, mais que la violence des habitudes criminelles retient dans le mal, ah ! lui dirais-je avec compassion : frère, frère, venez vous jeter aux pieds de Marie, et prenez courage ; ayez confiance : si vous êtes le plus misérable des pécheurs, elle est la mère de la miséricorde, vous êtes le premier de ses enfants, elle a pour vous des entrailles de bonté et de clémence spéciale ; ayez recours à son intercession, et votre pardon est assuré, votre conversion certaine : « *Ora pro nobis peccatoribus* ».

« *Nunc*, maintenant ». Priez pour nous maintenant. Ce « maintenant », pour lequel nous implorons l'intercession de Marie, c'est le moment présent de notre vie. Le passé ne nous appartient plus, l'avenir n'est pas à nous : nous ne pouvons user que du présent, et ce moment présent, comme il passe rapidement, comme il nous échappe vite entre les mains ! Et pourtant ce moment si rapide, c'est le temps des dangers, c'est le temps des orages, c'est le temps des luttes, c'est le temps des épreuves. « *Nunc* » ; priez pour nous maintenant ; c'est l'heure où de nombreux enne-

mis nous environnent et nous assiègent ; le démon dresse sous nos pas mille pièges plus dangereux les uns que les autres, le monde essaye de nous entraîner par ses exemples corrupteurs et ses maximes séductrices, les passions se soulèvent, se déchaînent et bouleversent notre pauvre cœur, comme les tempêtes agitent la mer qui baigne nos rivages. « *Ora pro nobis nunc*, priez pour nous maintenant »: c'est l'heure des ténèbres, des agitations, des angoisses, des doutes. « *Ora pro nobis nunc* » : c'est le moment des tristesses, notre pauvre cœur nage dans les larmes, nous cherchons vainement ici-bas une consolation à nos peines, un adoucissement à nos souffrances. « *Ora pro nobis nunc* » : c'est l'heure de prendre un parti décisif, de choisir une ligne de conduite, nous sommes incertains. « *Ora pro nobis nunc* » : tous, à quelque âge de la vie, en quelque position que nous soyons, nous avons besoin de secours pour échapper au danger, éviter les naufrages, nous éloigner du mal, pratiquer nos devoirs, faire le bien qui nous est imposé ; tous nous devons dire : Priez pour nous maintenant, car si vous ne nous tendez pas une main secourable, nous allons périr. Priez pour nous maintenant : le jour de la vie baisse, les ombres de la nuit du tombeau commencent à s'étendre ; du moment présent dépend notre éternité.

« *Ora pro nobis nunc et in hora mortis nostræ*, et à l'heure de notre mort ». — Qui d'entre vous, M. F., en pensant à cette heure suprême, qui doit clore sa carrière ici-bas, ne se sent saisi d'effroi et pénétré d'épouvante ? A cette heure critique, qui ne le sait ? l'enfer et toutes ses puissances se déchaînent et redoublent d'efforts pour nous perdre, les tentations sont plus violentes, la crainte des jugements de Dieu jette dans

le trouble. Oh ! c'est alors, alors surtout, à cette heure où nous serons cloués sur un chevet d'agonie, à cette heure de ténèbres et d'angoisses, à cette heure du dernier combat qui doit fixer notre éternité, oui, c'est bien à cette heure surtout que nous aurons besoin d'un secours efficace, d'une protectrice puissante. Ce secours, attendons-le de Marie ; cette protectrice, nous la trouverons en cette Vierge bénie. Disons-lui donc avec confiance, aujourd'hui, tous tous les jours, jusqu'à l'heure que Dieu a fixée dans ses décrets divins comme devant être notre dernière en ce monde, disons-lui donc, du fond de l'âme : O Marie, à l'heure de notre mort, « *in hora mortis nostræ* », soyez près de nous, assistez-nous, protégez-nous, défendez-nous, priez pour nous. Oui, ô ma Mère, quand nous serons environnés des ombres du trépas, quand nous serons sur le point de comparaître devant le tribunal du Juge souverain, quand nous serons sur le point de quitter la vie de ce monde pour la vie de l'éternité, à l'heure du passage, à l'heure de l'agonie, à l'heure de la mort, priez pour nous... Heureux, mille fois heureux, M. F., celui qui expire entre les bras de Marie, les yeux fixés sur son image, son nom béni sur les lèvres et dans le cœur. Sa mort n'est pas, pour ainsi dire, une mort réelle, ce n'est qu'un sommeil, il se réveille dans les Cieux.

« *Amen*, ainsi soit-il ». — C'est par ce mot que l'Église termine toutes ses prières, la Salutation Angélique comme l'Oraison Dominicale et les autres. « *Amen*, ainsi soit-il »; cette parole est comme l'abrégé, la confirmation de toute la prière ; c'est comme une nouvelle récitation en un seul mot ; « *Amen* ». Qu'il en soit ainsi, ô Marie, nous connaissons vos gran-

deurs, nous aimons à les redire, à les célébrer; « *Amen* ». Nous connaissons votre puissance et votre bonté, nous aimons à l'implorer. « *Amen* », c'est un acte de foi à toutes les vérités renfermées dans la prière ; « *Amen* », c'est un acte d'espérance en l'intervention de Marie puissante sur le Cœur de Jésus ; « *Amen* », c'est un acte d'amour envers cette douce et pieuse mère du Ciel, « *Amen* ! ».

VIII

PRÔNE

SUR LA CONFIANCE EN DIEU

POUR LE XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(21 août 1864)

Qu'il est magnifique dans sa simplicité, M. F., le tableau de la bonté toute paternelle de Dieu qui nous est offert dans cette page évangélique ! quelles ravissantes couleurs ! quelle inimitable expression dans cette peinture de la Providence divine que nous présente Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Ce que révèle à tout œil qui le regarde attentivement le spectacle de la nature, ce qui est inscrit en caractères ineffaçables au fond du cœur de tout homme, le Fils de Dieu lui-même a pris soin de le confirmer par son infaillible autorité. Notre Dieu n'est point, ainsi que nous le représentent certains sophistes, un Dieu indifférent, relégué dans une complète inertie, spectateur à peine curieux de ce qui se passe sur la scène du monde : la raison et les sens nous crient, en même temps que nous l'assure notre divin Maître, que, constamment présent au sein de la création, il la gouverne et en prend soin tout à la fois comme un roi plein de sagesse et un père plein de bonté. Mon

intention n'est pas, M. F., de vous exposer cette action bienfaisante et permanente de la Providence de Dieu dans le monde ; je n'essayerai pas de vous peindre les ressorts infinis de la sollicitude toute sympathique et toute délicate de Dieu « prenant soin de chacun de nous, dit saint Augustin, comme s'il était seul, et prenant soin de tous comme de chacun ». Cette tâche serait superflue : tous, nous aimons à le penser, tous vous croyez et à cette sagesse immense qui prévoit nos besoins, et à cette puissance sans bornes qui y pourvoit avec amour; tous vous croyez à la Providence. Partout, depuis la fleur des champs, qui vit un jour, jusqu'au soleil, qui mesure les âges, vous reconnaissez sa main; partout, depuis l'insecte, qui boit la rosée, jusqu'à l'homme, prince de la création, vous vous plaisez à suivre sa trace, et, protestant hautement contre l'ingratitude de ceux qui la renient, vous êtes heureux de vous écrier avec l'accent sincère d'une foi et d'un respect qui adorent : « Oui, mon Dieu, c'est votre Providence qui gouverne tout; *tua autem, Pater, providentia gubernat* ». J'aime mieux, M. F., entrer dans des considérations plus pratiques, j'aime mieux vous parler d'un de nos principaux devoirs envers la bonté providentielle de notre Dieu, je veux dire la confiance.....

Vous écoutiez tout à l'heure, M. F., dans le recueillement et l'attention du cœur, la lecture de notre Évangile: n'y avez-vous pas trouvé comme nous la plus touchante invitation à la confiance ? Ne soyez pas inquiets de votre vie, nous dit le divin Maître, au sujet de la nourriture que vous lui donnerez, ni de votre corps au sujet du vêtement dont vous le cou-

vrirez ; laissez ces vaines inquiétudes aux païens et à ceux qui, n'ayant nul souci des choses éternelles, reportent tout leur intérêt, concentrent toutes leurs affections sur les choses qui passent. Abandonnez-vous avec confiance entre les mains de votre Dieu : il vous a donné la vie, il saura bien vous la conserver; c'est lui qui a formé votre corps, il saura bien le vêtir; il nourrit le passereau du ciel, il habille la fleur de la prairie : comment pourrait-il vous oublier, vous, le plus bel ouvrage de ses mains, vous, ses créatures privilégiées, ses enfants de prédilection, vous, les héritiers de son royaume ? Encore une fois ne soyez pas inquiets : il sait ce dont vous avez besoin et il est votre Père : « *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* ». Il est votre Père, mais votre Père du Ciel : la toute-puissance et la sagesse suprême se réunissent en lui, et une bonté sans mesure comme sans limites les met l'une et l'autre à votre service : « *Pater vester cœlestis* ». Pourquoi vous agiter dans une prévoyance impuissante et inquiète du lendemain ? Vous ignorez la suite des jours qui doivent venir, mais il en est un qui voit cette suite cachée ; vous ne pouvez rien prévoir ni rien présumer sur vos besoins futurs, mais il en est un qui, pendant que vous ne prévoyez rien, prévoit tout, et, pendant que vous ne pouvez rien, peut tout. Vous marchez dans la vie comme des aveugles, ne connaissant pas le chemin qui s'étend devant vous, mais il en est un qui conduit vos pas avec une sagesse qui ne peut se tromper ni se démentir, et, tout-puissant, il est votre Père ; en même temps qu'il a la volonté de vous secourir, il en a le pouvoir : « *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* ». Comment

votre faiblesse hésiterait-elle un instant à s'appuyer sur son cœur paternel ?... M. F., j'ose vous le demander après ce commentaire rapide et tout décoloré du texte sacré, le Sauveur pouvait-il nous convier en termes plus tendres à une confiance toute filiale en la divine Providence ?

Or, M. F., cette confiance, pour être vraiment chrétienne, doit être ferme, libre de toute inquiétude, exempte de toute hésitation : « *Nolite ergo solliciti esse* ». Comme l'enfant qui se repose avec calme sur l'amour et sur la sollicitude de son père, animé d'une confiance que rien ne puisse ébranler, le chrétien doit « jeter, suivant le mot de l'apôtre saint Pierre, toutes ses préoccupations, tous ses soucis, dans le sein de Dieu », qui prend soin de lui, persuadé que, comme l'a dit admirablement un des plus anciens Docteurs de l'Église, nul n'est père autant que lui : « *Nemo tam pater quam Deus* »... Bien facile, j'en conviens, M. F., serait la pratique de ce devoir, si tous les événements qui nous touchent nous apparaissaient clairement marqués au sceau d'une puissance amie, et bien rares en seraient les infractions, si le ciel était toujours serein, le sol toujours couvert de fleurs, parlons sans figure, si la vie était toujours heureuse. Mais, il faut bien le dire, cette confiance serait trop égoïste pour être agréable à Dieu ; l'homme est loin, bien loin de jouir, ici-bas, d'un bonheur pur et sans mélange. Le monde n'est pas, depuis le péché, ce que Dieu l'avait fait d'abord, et il y a dans la vie des jours bien sombres, des souffrances bien pénibles, des épreuves bien accablantes. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, M. F., de gravir, un jour de tempête, une des côtes qui bordent le rivage de la

mer ? Partout à l'horizon le ciel était noir, le vent soufflait avec violence, les vagues s'élevaient gonflées et furieuses, et une chétive nacelle, déjà couverte par d'effroyables lames, semblait sur le point d'être engloutie dans l'abîme. M. F., cette barque agitée par les flots, c'est notre vie, c'est notre fragile existence si souvent bouleversée en tous sens. Accidents et mécomptes, injustices et revers, catastrophes et déboires, calomnies et contradictions, que d'épreuves à subir, que d'orages à essuyer ! Eh bien ! M. F., quel que soit notre sort, quelle que soit la part de souffrances que, dans ses dispositions mystérieuses, la Providence divine nous ait préparée, si profonde soit notre détresse, si pressants soient nos dangers, écoutons la parole de notre Maître : « *Nolite solliciti esse* ». Ne laissons pas défaillir notre cœur dans le trouble et le découragement. N'oublions pas que la main qui s'appesantit sur nous est la main de notre Père qui est au Ciel : c'est dans un dessein de bienveillance et de prédilection qu'il ordonne ou permet nos épreuves. S'il nous éprouve, c'est pour nous soutenir ; s'il nous afflige, c'est pour nous consoler ; s'il nous frappe, c'est pour nous sauver; s'il nous expose au combat, c'est pour nous couronner après la victoire. Si enveloppé par les flots de la souffrance soit notre frêle esquif, ne perdons pas courage, prenons garde de mériter le reproche que Notre-Seigneur adressait autrefois à ses Apôtres : « *Quid timidi estis, modicæ fidei ?* Passagers pusillanimes, hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous ? » Ne laissons jamais ébranler notre confiance. C'est la Providence qui préside aux flots amoncelés autour de nous ; c'est au moment où nous paraîtrons sur le

point d'être engloutis qu'elle calmera la fureur de la tourmente; ou même, qui sait ? peut-être elle va profiter de la violence même de l'orage pour nous pousser plus sûrement au port.

Que rien ne vienne donc jamais arrêter l'élan de notre confiance en la miséricordieuse Providence de notre Dieu; entrons dans les sentiments du Prophète royal, qui s'écriait avec courage: « Le Seigneur est mon salut, il protége ma vie, que pourrais-je craindre? Que tous mes ennemis à la fois se déchaînent contre moi, que des armées entières conjurent ma perte, mon cœur ne craint rien, ô mon Dieu, parce que vous êtes mon soutien. *Non timebo mala, quoniam tu mecum es* ». Imitons le saint homme Job, disant au milieu des calamités qui pesaient sur lui : « Quand le Seigneur m'ôterait la vie qu'il m'a donnée, j'espérerais encore en lui. *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo* ». Imitons le grand Apôtre, s'écriant avec calme au milieu des plus rudes tribulations : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* » Mais hélas ! que nous sommes loin, M. F., de cette inébranlable confiance! Sans parler de ces inquiétudes trop vives au sujet d'un avenir ignoré, de ces préoccupations chagrines que nous sommes si ingénieux à nous créer et que Notre-Seigneur condamne ouvertement dans notre Évangile : « *Nolite solliciti esse in crastinum* », que de craintes, que d'appréhensions, que de défiance envers la Providence de notre Dieu! Le moindre danger nous trouble, le premier revers nous abat, le moindre accident nous déconcerte, la plus légère épreuve nous fait perdre courage. Et, quand une calamité sérieuse vient à fondre sur nous, nous tombons

dans un abattement voisin du désespoir. N'outrageons pas plus longtemps, M. F., la Providence de notre Dieu, qui, suivant saint Augustin, « s'occupe plus de nos souffrances que nous ne pouvons nous-mêmes en avoir souci », et qui désire plus vivement nous délivrer de ce qui nous est nuisible que nous ne pouvons le souhaiter. N'affligeons pas son cœur par nos défiances, reposons-nous sur lui, avec une confiance ferme et exempte de toute hésitation.

Toutefois, M. F., prenons garde que cette confiance ne devienne téméraire et présomptueuse jusqu'à tenter la bonté divine : en condamnant toute agitation inquiète au sujet du lendemain, Notre-Seigneur n'a pas voulu nous recommander un repos inerte et oisif. Pour être conforme à l'esprit évangélique, notre confiance doit toujours être humble et agissante : loin de supposer l'inaction, elle suppose au contraire la diligence, une sollicitude raisonnable, des efforts soutenus et fidèles. Tout en attendant de Dieu le fruit de ses efforts, le vrai disciple du Sauveur s'applique lui-même et travaille courageusement à subvenir à ses besoins. Tout en reconnaissant que, plein d'amour et de miséricorde, le Père qui est au Ciel peut faire des miracles en sa faveur, il ne les demande qu'avec humilité et respect. Cherchant « avant tout le royaume de Dieu et sa justice », il ne désire d'une manière absolue que les choses nécessaires ou vraiment utiles au salut, et, comme il sait que Dieu fait tout pour ses élus : « *Omnia propter electos* », et que, pour eux, en Jésus-Christ, le bien sort du mal : « *Omnia cooperantur in bonum* » ; comme il sait que sa Providence est souverainement féconde dans ses précautions, délicate pour ses vrais besoins,

ses besoins spirituels, il est, dans ses rapports avec lui, comme le petit enfant qui repose sur le sein d'une mère bien-aimée, c'est la comparaison du Prophète : « *Ad ubera portabimini* ». En quelque conjecture qu'il se trouve, tout en profitant des ressources qu'il peut avoir en lui-même pour subvenir aux nécessités qui le pressent, ou pour échapper aux périls qui le menacent, il fait à Dieu cette prière, dont parle quelque part le grand Évêque d'Hippone et qu'il nomme si bien une savante ignorance : « *Docta ignorantia* » : Mon Dieu, j'ignore ce qui m'est vraiment utile ; mais vous êtes mon Père, vous savez tout, vous êtes tout-puissant, je m'en rapporte entièrement à votre infinie bonté. Sont-ce là, M. F., les sentiments qui nous animent ? Combien d'âmes ne voit-on pas chaque jour tenter avec une incroyable témérité la puissance et la sagesse divine ? Sous prétexte que la Providence pourvoira à leurs besoins, elles croient pouvoir se dispenser de toute espèce de travail, céder sans résistance à l'attrait de l'insouciance, et s'abandonner entièrement à l'inaction. Combien d'âmes ne voit-on pas prendre des airs familiers et exigeants envers la bonté de Dieu jusqu'à réclamer des prodiges, comme on exige le payement d'un débiteur, mettant leur fidélité au prix du bienfait accordé et se scandalisant si elles ne sont pas exaucées comme elles l'entendent ! Ames judaïques, auxquelles on peut appliquer ces paroles du Maître : « Cette génération perverse demande des prodiges et il ne lui en sera point donné ».

Qu'il n'en soit point ainsi de nous, M. F. ! Au lieu de tenter le Ciel en demandant des miracles, attendons avec soumission les instants marqués par la

Providence et supportons sans murmure les délais du Seigneur, suivant le conseil de l'Esprit-Saint : « *Patienter sustine Dominum* ; *si moram fecerit, expecta illum* »...

Que notre confiance soit patiente et résignée. Il arrive quelquefois, en effet, que, si confiants soyons-nous envers le Seigneur, il semble étranger à nos maux et indifférent à nos souffrances : gardons-nous bien alors de prendre pour un oubli ce retard mystérieux de la Providence, qui n'est qu'un calcul de son amour. Il peut se faire que le moment favorable pour nous exaucer ne soit pas encore venu ; il n'en est pas de Dieu comme de nous : pour nous, nous sommes toujours pressés (cela se comprend : notre vie est une ombre qui passe), mais Dieu, lui, a les siècles à son service, et sa Providence a tout le temps de choisir ses heures pour combler de consolations et de joie ceux qui savent l'attendre. La sagesse infinie conduit tout avec un mélange admirable de force et de douceur : elle sait tirer le bien du mal et changer les obstacles en moyens : elle laisse jeter le chaste Joseph dans un cachot pour le placer à côté du trône ; c'est quand on conduit l'innocente Suzanne au supplice qu'elle suscite un prophète pour découvrir son innocence ; et, pour délivrer les trois jeunes Hébreux, elle attend qu'ils soient au milieu de la fournaise : c'est à un moment inattendu que son secours vient couronner la confiance qui ne se lasse point. Heureux donc qui sait attendre : « *Beati qui expectant eum !* »

Mais, si l'heure de la délivrance n'arrive point au gré de nos vœux, si, malgré notre confiance, nos souffrances, loin de s'adoucir, ne font que s'aggraver, si nous ne voyons aucun allégement à nos maux,

aucun terme à nos épreuves, ne tirons pas de nos infortunes occasion de nous laisser aller aux récriminations et aux murmures contre la Providence divine ; soumettons-nous paisiblement et avec abandon. La sévérité du Seigneur n'est qu'apparente ; il y a, sans nul doute, dans la prolongation de l'épreuve, un seul motif d'amour ; sa bonté se révèle dans les rigueurs même qui excitent nos plaintes. M. F., l'Eglise chante en l'honneur des martyrs cette parole évangélique : « Tous les cheveux de votre tête sont comptés, ne craignez pas » ; et, en même temps, elle nous les montre, ces généreux athlètes de Jésus-Christ, livrés au feu et à la dent des bêtes fauves : « *Traduntur igni martyres et bestiarum dentibus* ». Qu'est-ce à dire, M. F. ? Est-ce que la flamme des bûchers, est-ce que les bêtes de l'amphithéâtre respecteront leurs corps ? Sans doute, s'il plaisait à Dieu de faire éclater par un miracle sa puissance et son amour. Mais nous les voyons succomber et devenir la proie des flammes et des bêtes. Est-ce donc en vain que Dieu les a pris sous sa garde et qu'il a compté tous les cheveux de leur tête et tous les battements de leur cœur ? Non certes ; il était avec eux dans les tourments, et c'est par lui qu'ils ont triomphé. Le combat fini, sa paternelle Providence veille sur leurs cendres, et, pour une chair périssable qu'ils ont semée, ils recueillent un corps glorieux et immortel, et pas une de leurs douleurs ne reste sans récompense. A nous aussi, M. F., il est dit que « les cheveux de notre tête sont comptés » ; à nous il est dit : « Ne soyez point inquiets, ne craignez point » ; à nous il est dit : « Votre Père veille et vous regarde, il connaît vos besoins » ; et chaque jour

pourtant nos épreuves s'accroissent, « les eaux de la tribulation comme un fleuve qui déborde fondent sur nous ». Oh ! M. F., ne murmurons point, pensons que l'épreuve est un feu qui épure et sanctifie ; pensons que c'est de ses plus chers amis que la divine Providence exige les plus grands sacrifices ; pensons que, si notre Dieu ne juge pas plus à propos pour nous que pour les martyrs de détourner l'orage de notre tête, il est le témoin de nos souffrances, et que, sous les yeux de ce bon Maître, il n'y a pas une douleur perdue ; une heure de patience sera récompensée par des siècles de béatitude. N'en est-ce pas assez, M. F., pour nous porter, non pas à regarder le calice qui nous est offert, mais à nous confier uniquement à celui qui nous le présente, à notre Dieu ? N'en est-ce pas assez pour nous exciter à dire, quoi qu'il advienne, avec l'effusion d'une âme résignée, comme autrefois le Sauveur : « Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne ! ». N'en est-ce pas assez pour nous mettre sur les lèvres et dans l'âme ces paroles de Job : « Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi des maux ? ». N'en est-ce pas assez pour nous décider à nous abandonner avec la soumission la plus parfaite, la confiance la plus résignée entre les mains de Dieu ?

N'ai-je pas réussi, M. F., à vous persuader d'avoir toujours confiance en la bonne Providence de votre Père qui est au Ciel ? Et ne vous ai-je pas suffisamment démontré que cette confiance, pour être chrétienne, doit être ferme et sans hésitation, humble et agissante, prudente et résignée ? Dans toutes les circonstances de votre vie, que la pauvreté vous visite

ou que la maladie vous étreigne, que la tentation vous assiège ou que les chagrins du cœur empoisonnent vos jours, ayez toujours confiance en votre Dieu ; dans la tribulation comme dans la joie, dans les revers comme dans le triomphe, dans la vie comme dans la mort, reposez-vous sur lui, car il est écrit : « Celui qui habite en pensée dans le secours du Très Haut, habitera réellement dans la protection du Dieu du Ciel ». Ainsi soit-il !



IX

PRÔNE

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

(18 septembre 1864)

Un Pape qui eut sa large part dans les peines et les amertumes de la vie, un Pape qui, en butte aux calomnies des méchants et aux persécutions des forts, connut l'exil, la prison, les angoisses d'un père qui ne peut communiquer avec ses enfants, un grand Pape — car il est vraiment grand celui qui sait supporter avec courage les plus accablantes épreuves —, un grand Pape aimait à s'appliquer à lui-même ces paroles de l'apôtre saint Paul : « *Christo confixus sum cruci*, je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ ». Or voulez-vous savoir, M. F., à quelle source précieuse cet auguste Pontife (vous l'avez nommé, Pie VII) puisait le calme intérieur, la sérénité d'âme qu'il sut si bien conserver, même au sein des peines les plus vives ? Il nous l'a dit lui-même : c'est dans la méditation des douleurs de la Très Sainte Vierge, c'est en contemplant Marie crucifiée par le cœur sur la Croix, où le corps de Jésus était attaché, qu'il se sentait animé à souffrir courageusement, comme la Mère avec le Fils. Et c'est en reconnaissance des consolations qu'il trouva à unir ses souffrances aux

souffrances de Marie que, lorsque des jours plus sereins se levèrent pour l'Église et pour lui, il établit la fête que nous célébrons en ce jour. Au Martyrologe et dans le Bréviaire romain, elle est désignée sous le titre de Fête des Sept-Douleurs, soit par allusion aux sept douleurs principales que de pieux auteurs remarquent dans la vie de la bienheureuse Vierge, soit plutôt, comme on le pense communément, pour exprimer, par le chiffre mystérieux de sept, les douleurs sans nombre, les angoisses incomparables de Marie pendant la Passion de son divin Fils. Ce sera donc entrer dans l'esprit de cette fête que d'essayer de vous exposer un grave enseignement renfermé dans le mystère des douleurs de Marie au pied de la Croix. Marie, par ses doulenrs, a été associée à la grande œuvre de notre rédemption ; en d'autres termes, Marie, par ses douleurs, est devenue notre mère, et, suivant la naïve et simple expression du peuple chrétien, notre Dame : telle est la pensée dont je viens offrir à votre piété le rapide développement.

Vous connaissez, M. F., la désolante prophétie que fit à Marie, au jour de sa Purification, un vieillard inspiré. A partir du jour où Siméon lui prédit dans le Temple que son Fils serait en butte à la contradiction et que son âme, à elle, serait transpercée d'un glaive de douleurs, la vie de la Très Sainte Vierge ne fut qu'un long martyre. Je ne m'arrêterai pas à vous exposer ce qu'elle eut à souffrir quand il lui fallut fuir en Egypte, pour soustraire le divin Enfant aux cruautés d'Hérode, le tyran persécuteur; je ne vous peindrai pas les angoisses qui torturèrent

son cœur maternel quand elle perdit, pendant trois jours, Jésus, son unique trésor; je ne vous dirai pas comment, unie de la manière la plus intime à son adorable Fils, participant à tous ses sentiments, identifiée, en quelque sorte, à sa vie, elle dut ressentir le rude écho, le douloureux contre-coup de toutes les humiliations et de toutes les amertumes dont il fut abreuvé. Tout cela n'est qu'un prélude, tout cela n'est, pour ainsi parler, qu'un prologue du drame déchirant qui l'attend au Calvaire. Jusqu'alors le glaive de la douleur, le glaive annoncé à l'avance par le saint vieillard, n'avait fait qu'entrer peu à peu dans le cœur de Marie ; mais, au pied de la Croix, il est enfoncé jusqu'à la garde.

Que sommes-nous, M. F., avec notre langage si infirme pour peindre les souffrances qui vinrent alors étreindre et déchirer le cœur de l'auguste Vierge ? La douleur de Marie au Calvaire, c'est la douleur d'une mère qui perd son fils ; il y a des mères ici, seules elles peuvent apprécier la plaie inguérissable qui se fait dans le cœur d'une mère, quand les jours de son fils sont en danger, quand des craintes longtemps prolongées se changent tout à coup en une affreuse certitude, et quand il faut qu'elle se dise à elle-même : Il va mourir, ce fils que j'ai porté dans mon sein, que j'ai nourri de ma substance, sur lequel j'ai concentré toutes les affections de mon âme, toutes les sollicitudes de ma vie, il va mourir..... La douleur de Marie au Calvaire, c'est la douleur d'une mère qui perd un fils qu'elle aime d'un amour à nul autre comparable. Pour bien sonder l'abîme d'affliction où elle fut plongée, il faut se rappeler que, si elle est mère, c'est par le plus étonnant des miracles. Son

cœur maternel a été fait tout exprès par le Tout-Puissant comme un chef-d'œuvre d'affection et de tendresse pour aimer un fils dans lequel elle voit son Dieu. « C'est Dieu le Père, dit Bossuet, qui, en associant, en quelque sorte, Marie à la chaste génération éternelle par laquelle il produit son Verbe, a fait couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour ce bien-aimé fils, qui est « la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance ». Nulle douleur ne saurait donc être plus déchirante, parce que nul fils ne saurait être plus aimé : « *Nullus dolor amarior, quia nulla proles carior* ». La douleur de Marie au Calvaire, c'est la douleur de la plus parfaite des mères qui voit mourir son fils sous ses yeux. C'est bien dire, comme nous l'enseigne saint Jérôme, que l'amour maternel opéra en Marie ce que la fureur des Juifs accomplit sur la personne de Jésus, c'est bien dire que « la Passion du fils est tout entière dans le cœur de la mère ; *Quod Christus in corpore, beata Virgo in corde perpessa est* »... Oui, M. F., si la tête de Jésus est couronnée d'épines, le cœur de Marie en ressent toutes les pointes ; si le marteau des bourreaux enfonce des clous dans les mains et dans les pieds de Jésus, l'âme de Marie en éprouve chaque fois le contre-coup ; si on abreuve Jésus de fiel et de vinaigre, Marie en savoure toute l'amertume ; si on accable Jésus de railleries et d'outrages, Marie en reçoit tout le venin ; si la souffrance broie les membres tout ensanglantés de Jésus, Marie est brisée tout entière jusqu'au plus intime de son être : « *Quod Christus in corpore, beata Virgo in corde perpessa est* ». Ah ! M. F., une pauvre mère, quand son fils est mourant et que la sueur de l'agonie coule sur son

front, elle a du moins la consolation d'essuyer cette sueur glaciale ; une mère, quand elle est auprès du lit de douleur de son fils, elle étend ses mains sous sa tête défaillante pour le soutenir ; elle approche de ses lèvres brûlées par la fièvre un breuvage rafraîchissant. Mais Marie, elle, elle voit mourir son Fils sans pouvoir en aucune manière alléger ses souffrances ; elle le voit insulter, et elle ne peut le secourir ; elle l'entend traiter de malfaiteur, et elle ne peut le justifier ; elle voit sa face adorable couverte de sang et de crachats, et elle ne peut l'essuyer ; elle voit sa tête qui s'affaisse sur sa poitrine, et elle ne peut la soutenir ; elle voit son sang qui ruisselle, et elle ne peut l'étancher ; elle voit la soif qui le brûle, et elle ne peut l'adoucir ; elle voit son regard qui s'éteint, et elle ne peut le ranimer ; elle le voit mourir d'une affreuse mort, et elle ne peut pas mourir de douleur et d'amour avec lui. Bien loin de procurer à son divin Fils le moindre allègement, elle est pour lui un surcroît de souffrances : il y a entre la mère et le fils, entre le fils et la mère une répercussion réciproque de douleurs. Ils se percent tous deux de coups mutuels : Marie souffre des douleurs de Jésus, et Jésus est ému des souffrances de Marie. « Il en est de ce fils et de cette mère, dit quelque part Bossuet, qu'on ne peut se lasser de citer, il en est de ce fils et de cette mère comme de deux miroirs opposés, qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux perpétuel, si bien que l'amour de la Sainte-Vierge est en cela plus

infortuné qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas ». Je ne m'étonne plus maintenant d'entendre le Prophète comparer la douleur de Marie à l'immensité même de l'Océan : « *Magna est sicut mare contritio tua* ». Je ne m'étonne plus d'entendre la Sainte-Vierge elle-même s'écrier, du pied de la Croix, avec la divine victime : « O vous qui passez par le chemin, arrêtez-vous un moment, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ». Je ne m'étonne plus d'entendre les Docteurs enseigner, en la montrant comme l'idéal de la souffrance, que jamais créature au monde n'éprouva le degré de peine dont son âme fut pénétrée. Je ne m'étonne plus d'entendre la sainte Église elle-même, non contente de donner à Marie le glorieux titre de martyre, la proclamer hautement « la reine des martyrs, *Regina martyrum* ».

Or, M. F., je vous le demande, ne verrons-nous dans cet émouvant mystère qu'un stérile spectacle de deuil et de lamentation ? Sachons-le bien, si la Vierge bénie, qui n'était pas montée au Thabor, a gravi le Calvaire, si, retenue pendant trois ans à l'écart et loin des triomphes de son Fils, elle est tout d'un coup appelée au pied de sa Croix, ce n'est pas uniquement pour être témoin de ses angoisses ; ce n'est pas uniquement pour lui déchirer le cœur de ses plaies que Jésus la veut à son heure suprême ; si elle assiste en personne à une scène si désolante, c'est que, nouvelle Ève, elle a, de concert avec Jésus, le nouvel Adam, un grand rôle, une grande fonction à remplir : dans la mystérieuse économie des desseins providentiels, elle doit être associée à la grande œuvre du rachat du monde. Vous le savez, M. F., quand, au jour mar-

qué par les décrets divins, le Père céleste voulut envoyer son Verbe sur cette terre, ce n'est point un ordre exprès qu'il chargea l'Archange de signifier à Marie en son nom et de sa part ; ce fut une simple invitation qui laissait la liberté de la Vierge sans violence et sans contrainte. Le messager des Cieux daigna négocier avec elle et lui demander son consentement, et ce n'est qu'après qu'elle eut acquiescé à l'offre divine que le Fils du Très Haut vint prendre chair dans ses chastes flancs. Il en est de même au Calvaire, M. F. : le consentement de Marie est requis pour l'immolation de la divine victime ; comme l'enseigne saint Thomas d'Aquin, « le Ciel ne veut pas lui enlever son Fils sans qu'elle le donne elle-même » ; il faut qu'une ineffable union s'établisse entre l'offrande du Verbe incarné et celle de sa mère ; il faut que Marie entre, par la communauté des douleurs, en participation de l'œuvre expiatrice de Jésus ; il faut qu'elle souscrive à la mort de Jésus, comme elle a consenti à son incarnation dans son sein virginal. Mais, en vérité, un tel sacrifice était-il possible ? Se peut-il que le Ciel exige d'une mère qu'elle ratifie par son consentement la mort de celui qu'elle aime d'un double amour et comme son fils et comme son Dieu ? Mères qui m'écoutez, s'il vous est jamais arrivé de feuilleter les vieilles pages de la Bible, peut-être avez-vous senti un frisson courir vos membres, en voyant Abraham conduire son fils sur la montagne de l'immolation, et peut-être vous êtes-vous écriées : Oh ! non, non, Dieu n'aurait jamais demandé ce sacrifice à une mère ! Eh bien ! il l'a demandé à la plus tendre, à la plus parfaite des mères, il l'a demandé à Marie en l'appelant au pied

de la Croix et, ce qui semble passer toute créance, il l'a obtenu. Au sommet du Golgotha, comme trente-trois ans plus tôt dans la demeure de Nazareth, il a trouvé l'humble Vierge docile à son appel, et c'est ce que nous révèle clairement l'attitude de Marie au Calvaire. Elle n'y paraît pas défaillante ni abattue, la douleur inouïe qui l'oppresse ne l'a pas renversée par terre, elle ne s'est pas évanouie entre les bras de ceux qui l'entourent. Écoutez comment le saint Évangile nous la représente, il y a dans le texte inspiré toute l'énergique concision d'un procès-verbal : « *Stabat juxta crucem*, elle était debout près de la Croix ». M. F., le sacrificateur se tient debout à l'autel, Marie garde la même attitude ; que la terre tremble, que le soleil s'éclipse, que le voile du temple se déchire, que les rochers se fendent, que la nature entière s'émeuve et s'agite, Marie est debout : « *Stabat juxta crucem* ». Elle est debout par sa libre volonté, elle est debout comme un sacrificateur, elle est debout, offrant à Dieu, pour réparer sa gloire et pour sauver le monde, un Fils pour lequel, si Dieu l'eût permis, elle eût sacrifié mille vies. Et c'est ce que nous enseigne saint Ambroise, dont l'âme tendre nous a transmis de si précieux traits sur le caractère de Marie : « Elle se tient debout, nous dit ce saint Docteur, en face de la Croix; elle contemple les blessures de la divine Victime d'un regard plein d'intérêt pour les hommes plus encore que de compassion pour son Fils ; elle boit goutte à goutte et jusqu'à la lie le calice de sa Passion, d'où doit sortir le salut du monde. Elle se tient debout et la dignité de son attitude extérieure est encore surpassée par l'énergie et l'intrépidité de son âme ; la plus délicate des vierges,

la plus désolée des mères se montre la plus forte de toutes les femmes. *Stabat corpore excelsa*, *anima excelsior* ». Spectacle vraiment sublime que celui qui nous est offert au Calvaire ! D'une part, c'est l'Agneau de Dieu, qui s'immole pour l'expiation du péché ; d'autre part, c'est le Père Éternel, qui pardonne et se réconcilie le monde ; et, entre Dieu le Père et Dieu le Fils, c'est Marie, qui s'associe à leurs sentiments et qui participe à leurs actes. Elle prend le Fils pour règle de son obéissance : en lui et avec lui, elle se soumet aux décrets rigoureux du Père ; elle prend le Père pour règle de sa charité : en lui et avec lui, elle sacrifie son Fils pour le salut du monde : « *Spectabat non degeneri mater spectaculo* ». Et c'est par ce sublime héroïsme qu'elle devient notre mère ; c'est grâce à cette générosité inouïe dans les annales du monde qu'elle reçoit la glorieuse investiture de la maternité spirituelle du genre humain. C'est, en effet, en recevant le dernier adieu de son Fils qu'elle entend sa parole mourante nous recommander à sa sollicitude, en la personne de Jean, qui nous représentait tous. « Cruel échange ! dit saint Bernard : en place de Jésus, elle n'aura plus que Jean ; en place du maître, elle n'aura plus que le disciple ; en place du Fils de Dieu, elle n'aura plus que le fils de Zébédée ; elle n'aura plus qu'un homme enfin à la place d'un Dieu ». C'est bien là, de tous les traits qui lui percent l'âme, le plus douloureux. N'importe ! Marie se soumet, Marie accepte ; elle sacrifie son propre fils, et consent à nous avoir en sa place comme enfants d'adoption. « Mystérieux contraste, M. F., dirons-nous avec saint Anselme : à Bethléem, Jésus, le fruit béni de ses entrailles, fut

enfanté par elle sans douleur ; au Calvaire, nous, ses enfants d'adoption, c'est au milieu des plus rudes angoisses qu'elle nous a enfantés : *Erat magno dolore parturiens* ». Qui ne comprendrait après cela, M. F., la parole de saint Augustin : « De même que Marie est la mère de Jésus-Christ, notre chef selon la chair, elle est la mère de ses membres, notre mère à tous selon l'esprit, et cela parce qu'elle a coopéré par sa charité, c'est-à-dire par le sacrifice volontaire de son Fils, à la naissance des enfants de l'Église » ? Oui, M. F., remarquez-le bien, et c'est la conclusion de notre entretien : Jésus-Christ est Dieu, et Marie n'est qu'une simple créature ; Jésus-Christ seul a sauvé le monde par ses souffrances et par sa mort d'un prix infini, mais il a voulu associer Marie à son œuvre et la faire concourir avec lui à notre salut. Les douleurs du fils et de la mère ont été fécondes : Jésus, en mourant, nous a donné la vie ; en consentant à cette mort, Marie a participé au don de cette vie. Comme une femme se trouvait avec le vieil homme au pied de l'arbre qui nous a perdus, il se trouve une femme avec l'homme nouveau au pied de la Croix, au pied de l'arbre qui nous sauve. Jésus, le nouvel Adam, est l'homme des douleurs, « sachant l'infirmité » ; Marie, la nouvelle Ève, est la mère des douleurs. Jésus s'est fait notre Sauveur par sa passion ; Marie est devenue notre mère par sa compassion. Pour nous avoir rachetés, Jésus est notre Seigneur ; pour avoir coopéré à notre rachat, Marie est notre Dame.

Chrétiens, enfants du sang de Jésus-Christ, enfants des larmes de Marie, oh ! n'oublions pas les gémis-

sements de notre Mère ; ne les oublions pas : ils donnent à notre confiance son appui le plus solide. Invoquons souvent Marie reine des martyrs, Marie mère des douleurs : le malheur l'a rendue compatissante ; dans nos peines, dans nos tribulations, tournons vers elle des yeux remplis de larmes : il n'est pas nécessaire que nous lui parlions longuement, il suffit qu'elle nous voie, elle comprend le langage des pleurs, et son cœur maternel se plaît à verser la consolation dans les âmes affligées. Invoquons-la donc toujours avec confiance, mais aussi prenons-la pour modèle : apprenons à son école comment il faut souffrir, puisons dans son exemple la force et le courage dont nous avons besoin au sein des épreuves, considérons-la sur le Calvaire en face de son Fils expirant, et, en la voyant lutter contre la plus profonde des douleurs, et se courber avec tranquillité sous les coups qui la frappent, nous ne voudrons pas, dans de moindres épreuves, nous montrer moins généreux, et, participant à la sainte énergie de sa résignation, nous mériterons commme elle, après avoir « semé dans les tribulations », de « moissonner dans la joie », au Ciel. Ainsi soit-il !

X

PRÔNE

SUR LA PRIÈRE POUR LES MORTS

(30 octobre 1864)

Qu'ils sont touchants, M. F., les liens tout fraternels qui unissent l'un à l'autre, sous leur divin Chef, tous les membres du corps mystérieux de l'Église ! Qu'il est doux et consolant pour le cœur le dogme catholique de la communion des saints, qui nous montre l'Église qui combat ici-bas en rapport avec l'Église qui triomphe dans la gloire et avec l'Église qui souffre au delà du tombeau ! Dans cette immense société des enfants de Jésus-Christ, c'est un échange incessant, un commerce perpétuel de prières et de services, d'hommages et de protection, de besoins et de bienfaits. Les élus qui règnent au Ciel viennent au secours de leurs frères qui voyagent sur la terre, et nous, à notre tour, nous venons en aide à nos frères qui gémissent en Purgatoire. Touchante et intime fraternité, qui nous explique pourquoi notre sainte Religion nous invite à associer dans notre cœur le culte de nos frères glorieux avec le souvenir de nos frères souffrants, en faisant succéder à la solennité de tous les Saints le jour lugubre des Morts ! Ravissante harmonie qui nous donnne la clef du mystérieux rapprochement que nous offre notre belle

liturgie entre les chants d'allégresse et les accents plaintifs, entre les ornements de joie et les vêtements de deuil, entre l'aspect de la félicité parfaite et la vue de la souffrance ! Nous croyons donc, M. F., entrer dans l'esprit de l'Église et répondre à votre attente, en consacrant aujourd'hui quelques instants à vous entretenir de nos frères du Purgatoire, ou plutôt à plaider la cause de nos chers défunts, cause, nous aimons à le penser, gagnée d'avance près de la plupart d'entre vous.

Je n'ai pas l'intention, M. F., comme vous l'avez peut-être déjà pressenti, d'envisager le Purgatoire au point de vue dogmatique : vous connaissez tous la doctrine de l'Église nettement exposée par le concile de Trente. Vous savez d'une part, et vous croyez qu'entre le Ciel et l'Enfer, entre la peine infinie et l'infinie récompense, il y a un lieu d'expiation, où les âmes qui n'ont pas satisfait entièrement ici-bas à la justice de Dieu pour leurs péchés, achèvent de se purifier avant de participer aux joies de l'éternel héritage ; vous savez d'autre part, et vous croyez aussi que les âmes qui y sont détenues peuvent être soulagées et délivrées par les suffrages des fidèles qui sont encore sur la terre, et surtout par le précieux sacrifice de l'autel.

Mais, M. F., si nous pouvons soulager les âmes du Purgatoire, n'est-il pas vrai que, par cela même, nous le devons ? Or, entre tous les motifs qui sollicitent nos suffrages pour ces pauvres âmes souffrantes, j'en trouve trois principaux, que je viens vous signaler : le zèle de la gloire de Dieu, l'amour de nos frères défunts, et enfin nos plus chers intérêts.

L'amour que nous devons à Dieu, M. F., nous fait un devoir de contribuer à sa gloire : et, je vous le demande, quel moyen plus noble et plus efficace pour atteindre ce but que de concourir à peupler le Ciel d'âmes bienheureuses, qui, en compagnie des anges et de tous les élus, le béniront à jamais et célébreront éternellement ses bontés ? Il y a dans le cœur de Dieu, qui ne le sait ? une tendresse, une charité immense, et pour emprunter l'étrange expression d'un Docteur, il y a dans le cœur de Dieu un amour « passionné » : c'est l'amour des âmes. Pour les âmes, Dieu a consenti à livrer son Fils unique ; pour les âmes, Jésus-Christ, le Verbe éternel, a donné son repos, son sang, sa vie. Gardons-nous donc de penser que Dieu cesse d'aimer les âmes qu'il retient en Purgatoire. Comme l'enseigne Tertullien, il voit en elles l'« empreinte de sa grâce », le cachet de la prédestination, le signe de l'Agneau mystérieux, les traces du sang de son Fils. Ces âmes, ce sont ses images, seulement une tache légère les défigure ; ces âmes, ce sont ses membres, seulement un peu de poussière les souille et les ternit; ces âmes, ce sont ses enfants, seulement quelques infidélités légères les excluent de sa présence. Ces âmes, ah! redisons-le, il les aime d'un amour immense, il les aime passionnément, et il ne peut verser aucun bien sur leurs souffrances. Il désire s'unir à elles, il est impatient de les récompenser, et il est contraint de les tenir exilées et de les soumettre à l'expiation. Oh ! comme son cœur souffre violence, en voyant ainsi sa justice enchaîner les mains de sa miséricorde ! Eh bien ! M. F., vous le dirai-je ? ce que Dieu ne peut pas, vous le pouvez. C'est lui-même qui, dans un des secrets

de son infinie bonté, vous a donné le pouvoir, par une secourable entremise, de soulager, de délivrer ces âmes, c'est lui qui vous a constitués médiateurs capables d'obtenir leur grâce. En vérité, que sauriez-vous faire ici-bas qui puisse mieux répondre aux désirs de Dieu et mieux contribuer à sa gloire? Tous les jours vous admirez le zèle de ces hommes héroïques, de ces missionnaires qui s'en vont par delà les mers, au travers de tous les périls, sur des plages lointaines et inhospitalières, chercher des âmes à convertir et des infidèles à ramener à Dieu ; plus d'une fois, peut-être, en lisant, dans le recueillement de la pensée et les émotions de la foi, les annales où sont racontés les prodiges de leur charité, vous vous êtes surpris à envier leur généreux dévouement. M. F., ce vœu de votre foi, cet apostolat qui excitait alors votre envie, il est à votre portée. Prenez le Purgatoire pour le champ de votre zèle, passez en esprit, vous dirai-je encore avec saint Bernard, « dans ces régions désolées où sont assises, non à l'ombre de la mort, mais de l'expiation et de la douleur, tant d'âmes prédestinées », « plus nobles devant Dieu, dit Bourdaloue, que celles des infidèles que vous pourriez gagner à son Église, et dans un état plus propre à le glorifier ». Pour les délivrer, vous n'avez point à vous imposer les sacrifices héroïques de l'apôtre : c'est avec ses fatigues, lui, c'est avec ses secours, c'est avec ses privations, ses insomnies, que dis-je? c'est souvent avec son sang et au prix du martyre qu'il paye le bonheur d'amener des païens à la foi. Pour vous, vous n'avez nul besoin de quitter votre pays, de vous arracher à votre famille et de parcourir des déserts, des solitudes pleines de dangers.

Avec quelques prières, quelques aumônes, quelques mortifications, mortifications des sens, mortifications du cœur, vous remplissez votre apostolat, et même il est, sous certains rapports, plus glorieux à Dieu, plus fécond pour la bienheureuse éternité. Bien que le zèle du missionnaire soit admirable, la Providence permet qu'il ne soit pas toujours fécond ; quant à vous, si vous vous consacrez au soulagement des âmes du Purgatoire, le succès de votre ministère est assuré ; vous êtes sûrs de délivrer ces âmes de la région des peines, vous êtes sûrs d'abattre le mur de division qui les sépare de Dieu, vous êtes sûrs de briser leurs chaînes et de les faire entrer en possession du Ciel. Plus heureux, à certains égards, que le missionnaire qui, en déposant dans les bras de l'Église l'enfant de l'idolâtrie, peut avoir la douleur de le voir un jour retomber dans ses ténèbres et dans ses vices, quand vous avez délivré une de ces âmes qui gémissent dans les flammes expiatoires, vous n'avez point à craindre pour elle l'écueil de la persévérance, votre conquête est immuable ; c'est au sein de Dieu même, c'est dans l'inaltérable jouissance de l'éternelle vie que vous la placez. Elle voit Dieu, cette âme, et c'est pour toujours ; elle aime Dieu, elle possède Dieu, et c'est sans crainte de le perdre ; elle glorifie Dieu, et ce sera sans fin, c'est pour jamais ; elle est heureuse, et c'est pour l'éternité. « C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts » : par là nous procurons la gloire de Dieu, par là aussi nous acquittons une dette d'affection envers nos frères.

Un sentiment qu'on rencontre dans tous les cœurs nobles, c'est celui qui nous fait compatir à une infor-

tune, qui nous émeut à la vue d'une souffrance, et qui nous fait épouser spontanément, et comme par un attrait instinctif, la cause d'un être malheureux et abandonné. L'affection, semblerait-il, a dû prendre naissance près d'un lit de douleurs. Il n'est pas même nécessaire de voir celui qui souffre pour en être attendri : que de fois le simple récit d'un malheur ne nous a-t-il pas émus ! Que ne puis-je donc, M. F., entr'ouvrir à vos yeux les terribles demeures de l'expiation ? Que ne puis-je faire passer sous vos regards les pauvres âmes qui y sont détenues ? Quelle impression ne ferait pas sur vous un pareil spectacle ! Quel saisissement, quelle compassion, quelle sympathie active ne s'emparerait pas de vos cœurs, à la vue de tant d'âmes, en butte à des souffrances incomparablement plus vives, au sentiment commun des Docteurs et des théologiens, que tout ce qu'on peut imaginer de plus douloureux sur la terre, et impuissantes à alléger elles-mêmes, en quoi que ce soit, leurs maux ! Ces justes d'ailleurs, qui sont détenus dans ces régions d'angoisse, et pour lesquels nous venons réclamer vos religieux suffrages, ce ne sont pas pour vous des étrangers : ce sont des frères dans la foi, ce sont des chrétiens, comme vous membres de Jésus-Christ, comme vous enfants de l'Église. Ce sont des âmes plus chères encore, ce sont de véritables frères par les liens de la nature comme par ceux de la religion. M. F., pardonnez-moi de raviver des blessures que le temps commençait peut-être à cicatriser : je n'ai qu'un désir, c'est d'ouvrir vos cœurs, et d'en tirer, avec une sincère commisération, des trésors de secours envers ceux que vous aimez. Écoutez donc un instant, dans le silence du

cœur, les accents des âmes qui « crient vers vous, du fond de l'abîme » de l'expiation : parmi toutes ces voix douloureuses et plaintives, n'en distinguez-vous pas quelqu'une qui retentit plus éloquemment au fond même de votre cœur ? Peut-être la voix d'un père qui vous aimait tendrement, et que vous avez tant oublié depuis le jour où votre front s'inclina sous son bras défaillant pour recevoir sa bénédiction dernière ? Peut-être la voix d'une mère dont la sollicitude affectueuse et vigilante éleva votre enfance et forma votre jeunesse, et à qui vous avez promis, en baisant sa main déjà glacée par la mort, de vous souvenir toujours de sa tendresse et de ses leçons ? Peut-être la voix d'un époux dévoué, à qui vous avez donné votre cœur, aux pieds de l'autel, sous l'œil de Dieu et des anges et qui a emporté la moitié de votre vie dans la tombe ? Peut-être la voix d'une épouse chérie, dont le dévouement consola votre infortune et avec laquelle s'écoulèrent vos seuls jours de bonheur ici-bas ? Peut-être la voix de ces enfants aimés, qui entouraient jadis comme une guirlande bénie votre table et votre foyer domestique, et que les desseins mystérieux de la Providence ont soustraits prématurément à votre amour et aux dangers de la vie ? Peut-être la voix d'un frère, qui fut le compagnon de vos premières années, d'une sœur, à laquelle vous avez voué une inaltérable tendresse ? Écoutez-moi encore, écoutez, n'est-ce pas la voix de cet ami dépositaire de vos pensées les plus intimes, confident de vos peines les plus secrètes, et que, chose si rare ! vos diverses fortunes trouvèrent toujours fidèle ? Ah ! M. F., aux jours où ils suivaient avec vous le chemin de la vie, que n'eussiez-vous pas fait pour eux dans

les moments d'épreuve ? Vous ne pouviez les voir dans la peine sans les consoler ; et, quand vous fûtes menacés d'une séparation suprême, si quelque moyen de salut se fût offert, comme vous l'eussiez saisi avec transport ! Pour les retenir aux rivages de la vie, volontiers vous eussiez fait le sacrifice de la vôtre. Eh bien ! M. F., ce sont ces âmes qui, en ce moment, du fond de leur prison de feu, poussent vers vous ce cri de détresse : « *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei* ». Elles vous entourent, elles vous assiègent, elles vous conjurent, elles vous pressent ; pourriez-vous être insensibles et sourds ? Ah ! de grâce, laissez parler votre cœur, et vous allez adoucir leurs souffrances et les délivrer de leur captivité. D'ailleurs, si vous cherchez avec impartialité la cause de leurs expiations, si vous vous rappelez avec sincérité votre passé, ne verrez-vous pas que, parmi ces âmes, il s'en trouve un certain nombre pour qui vous fûtes ou les complices ou l'occasion des fautes qu'elles expient si douloureusement ? N'avez-vous pas au Purgatoire des amis qui ne souffrent que pour s'être rendus trop complaisants à vos désirs, au préjudice de leur conscience ? N'avez-vous pas au Purgatoire des parents qui ne sont privés du bonheur de voir Dieu que pour vous avoir aimés d'une tendresse trop humaine, et, par une molle condescendance, avoir trop épargné vos défauts et ménagé vos faiblesses ? C'est le désir de vous être agréable qui les a poussés à déplaire à Dieu, et ils payent maintenant le prix de leur trop facile indulgence. Ne leur devez-vous pas strictement réparation ? Ah ! qui de vous, M. F., voudrait mériter le stigmate qu'infligeait autrefois le Prophète aux frères de

Joseph ? Quand ils eurent descendu leur innocente victime au fond de la citerne, ils s'assirent en cercle sur les bords de cette obscure prison, se faisant passer de main en main la coupe de l'ivresse, et ne ressentant dans leur cœur aucune commisération pour la douleur de Joseph : « *Nihil patiebantur super contritione Joseph* ». Loin de nous, M. F., le reproche d'une telle ingratitude ! Le sort de nos chers défunts est entre nos mains, acquittons envers eux notre dette d'amour et même de justice, brisons leurs chaînes, arrachons-les aux flammes qui les dévorent, nous sommes sûrs d'avance qu'en hâtant leur bonheur, nous préparons le nôtre.

En effet, M. F., en délivrant ces âmes, ce sont des amis que nous nous créons dans le Ciel ; ce sont des protecteurs que nous gagnons près du trône de Dieu. « Les morts, dit saint François de Sales, seront éternellement reconnaissants de ce que nous aurons fait pour eux. » Leur état de bonheur ne saurait les rendre indifférents à nos peines et à nos traverses, à nos joies et à nos tribulations. Le Ciel n'est pas le règne de l'ingratitude, il est le séjour de la vraie reconnaissance. Il ne nous est pas nécessaire de crier à ces âmes, comme autrefois Joseph à l'échanson du roi d'Égypte : « Souvenez-vous de moi, quand vous serez sorti de votre captivité, *memento mei cum bene tibi fuerit* ». Plus reconnaissantes que cet officier de Pharaon, qui oublia dans la prospérité le prophète qui l'avait consolé dans l'infortune, du haut du Ciel, où nous les aurons introduites, ces âmes ne cesseront de s'intéresser à nous. Devenus par notre secours les triomphateurs de l'éternité, ces nouveaux habitants des Cieux ne cesseront de nous tendre la

main, à nous les soldats du temps ; entrés en possession de la félicité de la patrie, ils nous couvriront de leur égide, nous les voyageurs de l'exil, les pèlerins de la terre. Ah ! M. F., dans nos tentations, quels secours! dans nos peines, quelles consolations ! dans nos prières, quels auxiliaires! dans nos faiblesses, quelles ressources ! Ils nous protègeront dans le cours de notre vie, et, quand sonnera notre heure dernière, ce sera encore eux qui viendront à notre lit pour être notre soutien et nous adoucir les rigueurs du terrible passage. Il est donc bien vrai, en faisant tout pour ces âmes, nous faisons tout pour nous-mêmes.

Je vais plus loin, M. F., et c'est par là que je finis, quand il nous faudra quitter le monde, si nous devons, nous aussi, passer par l'expiation avant d'arriver à la gloire (et qui de nous peut se flatter de mener une vie assez pure, qui de nous peut compter sur une mort assez précieuse devant Dieu pour entrer, au sortir de cette vie, dans le séjour de l'innocence parfaite?), oh! alors, même alors, comme nous pourrons nous applaudir de notre charité d'aujourd'hui envers les morts ! Vous connaissez comme moi, M. F., la parole de Notre-Seigneur : « Il vous sera mesuré avec la mesure que vous aurez employée à l'égard des autres ». Ayez confiance en cette divine promesse ; et, pendant que les âmes insouciantes des souffrances des trépassés auront la peine de voir Dieu permettre qu'elles soient oubliées, vous, âmes compatissantes, vous verrez votre souvenir survivre dans le cœur de vos frères, comme vous gardez vous-mêmes la mémoire des morts. On priera pour vous comme vous aurez prié, votre nom sera prononcé au

saint autel, comme vous-mêmes aurez fait prononcer au saint sacrifice le nom de ceux qui vous ont précédés dans la tombe. C'est ainsi, M. F., que la dévotion au soulagement des fidèles trépassés est un gage de prédestination et de salut, comme une garantie du Ciel.

Vous connaissez, M. F., le miracle que fit autrefois l'ange de Dieu dans la fournaise de Babylone où un roi barbare avait fait jeter trois jeunes Hébreux. « Il y descendit, nous disent les saints Livres, et écartant les flammes, il y répandit un vent frais et une douce rosée, si bien que ce feu ne les toucha pas », jusqu'au moment où ils furent délivrés. M. F., ce miracle de l'ange de Dieu, vous pouvez le renouveler dans une certaine mesure en faveur des âmes du Purgatoire. Avec une larme de compassion, vous pouvez adoucir le feu qui les brûle ; avec une prière, avec une aumône, vous pouvez calmer leurs souffrances ; avec une indulgence, vous pouvez satisfaire à la justice de Dieu ; avec le sang de Jésus-Christ, surtout, coulant pour elles à l'autel, vous pouvez hâter l'accomplissement de leur heureuse destinée : semblable à la voix du Seigneur, qui, en se faisant entendre au fond des tombeaux, appelle les morts à une nouvelle vie, la voix charitable de vos suffrages, en résonnant dans cette région des peines, peut en retirer ces âmes et les faire passer à la vie éternelle. Ainsi soit-il !

XI

PRÔNE

SUR LA DOUCEUR
POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

(29 janvier 1865)

Parmi les saints qui ont fait l'honneur et la consolation de l'Église en ces derniers temps, un de ceux dont le nom est resté le plus populaire et le souvenir le plus sympathique, un de ceux dont la figure rayonne avec le plus d'éclat aux regards même des esprits frivoles et indifférents de ce siècle, le dirai-je ? un de ceux qui le plus semblent avoir trouvé grâce devant ces dédaigneux sophistes, devant ces hommes passionnés ou prévenus, pour lesquels la sainteté est synonyme de faiblesse et de petitesse d'esprit, c'est le saint Évêque dont nous célébrons la fête en ce jour, saint François de Sales. C'est bien à lui que peut être appliqué dans toute son étendue le bel éloge décerné par l'Esprit-Saint au premier des anciens prophètes, à Moïse : « *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* Il a été aimé de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction ». Or, M. F., si nous cherchons dans la vie du saint Évêque de Genève le principe de sa noble popularité et la raison de sa survivance au cœur et dans la mémoire des hommes, nous les trouverons dans une vertu dont il

nous offre, après Jésus-Christ, son divin Maître et le nôtre, le type le plus admirable et le plus touchant, dans une vertu dominante qui forme son caractère distinctif, et, si j'ose ainsi parler, sa physionomie particulière, dans une vertu qui semble résumer son existence tout entière ; vous l'avez nommée : la douceur. Que puis-je donc mieux faire aujourd'hui, M. F., que de consacrer quelques instants à vous entretenir de la douceur chrétienne ? « *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram !* » « Bienheureux les hommes doux, disait l'aimable Évêque de Genève, en traduisant et commentant le texte évangélique : ils posséderont la terre, c'est-à-dire qu'ils seront les maîtres des cœurs : de leur propre cœur d'abord, puis du cœur des autres ». Oui, M. F., il y a dans la douceur un mystère caché de force qui nous donne la victoire sur nous-mêmes et nous assure la conquête du cœur de nos frères ; c'est ce que je vais vous montrer, en esquissant rapidement quelques traits de la vie de saint François de Sales.

Remarquez bien d'abord, M. F., que la douceur dont je viens parler ici, n'est point cette douceur tout humaine, toute naturelle qui n'est que le résultat du tempérament ou de l'éducation, quand elle n'est pas inspirée par la ruse et l'hypocrisie. La douceur chrétienne n'a nul rapport avec la douceur indolente d'une nature apathique et indifférente, d'un caractère impassible, qui ne s'émeut et ne s'affecte de rien, cède toujours, et en toute occasion transige avec sa conscience et trahit le devoir, plutôt que de soutenir une lutte. Elle n'est pas non plus cette douceur superficielle et purement extérieure qui ne con-

siste que dans des airs aimables, dans ces manières gracieuses qu'on est convenu d'appeler la politesse du monde. A plus forte raison, vous le pensez bien, n'est-elle pas ce langage calculé qui se revêt de formes doucereuses pour mieux dissimuler la pensée et, sous de faux dehors d'une parole affable, cache une âme hostile, prête à blesser. La douceur que nous devons apprendre à l'école de Jésus-Christ, la douceur dont le bon Maître nous recommande instamment la pratique par ces paroles : « Apprenez de moi que je suis doux, *discite a me quia mitis sum* », la douceur que cet adorable Sauveur a béatifiée : « *Beati mites !* » et dont il nous présente pendant sa vie mortelle la personnification si merveilleuse qu'on lui en donnait le nom : (« *Eamus ad suavitatem* », criait-on de toutes parts dans la Judée), la douceur chrétienne est une vertu toute divine qui, comme l'enseigne saint Augustin, est le « fruit de la mortification » et de la lutte contre soi-même ; c'est une vertu qui, par le triomphe sur toutes les passions et le renoncement à tous les instincts de susceptibilité, parvient à polir toutes les aspérités du caractère, à réprimer toutes les saillies de la nature, à nous faire supporter avec indulgence, sans amertume et sans aigreur les défauts des autres, et donne à l'âme une parfaite égalité d'humeur au milieu des revers, des mécomptes et des contradictions. C'est l'immobilité patiente, c'est l'équilibre parfait d'un cœur calme sous la main de Dieu à travers tous les événements de la vie. C'est, pour emprunter le beau langage de Bossuet, c'est « comme une huile vraiment céleste, c'est comme un baume spirituel qui calme les esprits chauds et remuants qui couvent dans le cœur et excitent en lui l'impatience et la

colère ; c'est la fleur de la charité qui, ayant rempli le dedans, répand ensuite sur le dehors une grâce simple et sans fard, un air de cordialité sagement tempéré, qui ne respire qu'une affection toute sainte ». Voilà, M. F., la vraie douceur évangélique ; elle nous donne une sainte ressemblance avec le Dieu fait homme, elle fait de nous, sur la terre, ses images vivantes.

Maintenant, je vous le demande, M. F., qui jamais mieux que François de Sales pratiqua cette douceur chrétienne, dont je viens de vous offrir la vraie notion ? Il en a été toute sa vie un si parfait modèle, il en a porté la réalisation à un degré si éminent que, quand, de nos jours encore, on cherche un homme dont le nom puisse en quelque sorte s'identifier avec cette vertu, on cite l'aimable Évêque de Genève. N'allez pas croire pourtant, M. F., que la douceur fût chez lui le produit tout spontané du tempérament et du caractère : il suffit d interroger tous ceux qui l'ont connu et ont vécu à son contact, il suffit de consulter sa vie pour se convaincre qu'il était né avec une nature vive et ardente, avec un caractère plein de feu et facile à émouvoir, avec un cœur qui trouvait dans sa sensibilité et sa tendresse de constantes occasions de froissement, une source perpétuelle de blessures. Mais si sérieuse fut, trente années durant, sa vigilance sur lui-même, si constants furent ses efforts, si courageux furent ses combats qu'il parvint totalement à maîtriser son humeur, à dominer le fonds remuant et troublé de sa nature trop prompte et trop sensible, à tel point, M. F., que, selon le témoignage d'un contemporain, « il paraissait rassembler en lui toute la mansuétude qui peut

être en un homme, ne faisant jamais une action, ne proférant jamais une parole qui ne fût détrempée dans la douceur de Notre-Seigneur, à tel point qu'il arracha un jour à saint Vincent de Paul lui-même ce cri du cœur : « Oh ! mon Dieu, si Monseigneur de Genève est si bon, qu'il faut donc que vous le soyez vous-même ! » En lui ne cherchez donc pas les saillies de l'humeur, les emportements du caractère : à part une circonstance de sa vie qu'il a toujours déplorée et dont il aimait à s'accuser en public, toujours il les a réprimés. Avec les personnes les plus grossières et les plus importunes, il conservait toujours l'affabilité des manières, l'indulgence des paroles, les condescendances de la plus tendre charité. En lui ne cherchez pas les invectives amères, les paroles aigres, les reproches passionnés : il avait pour maxime que, s'il faut être plein d'indignation contre le mal pour ne jamais se le permettre, il faut être plein de douceur et de commisération pour le prochain qui l'a commis. En lui ne cherchez pas, je ne dirai pas l'explosion de la vengeance, mais le plus léger signe de ressentiment, la moindre trace de représailles en face de l'injure : comme le Sauveur Jésus, il aimait à rendre à ses ennemis bénédiction pour malédiction et ne répondait à la haine que par l'amour. « Il faut que notre cœur, disait cet aimable saint, soit transpercé par la lance des contradictions.....; il faut boire le fiel, avaler le vinaigre, parce que Dieu le veut.... et, parmi tout cela, conserver une douceur qui passe du cœur dans les paroles et sur le visage... »

Tel était, M. F., si j'ose ainsi m'exprimer, son programme. Écoutez, dans la relation de quelques traits, comme il le réalisait merveilleusement. Un jour un

homme se présente à lui dans un excès de fureur et de rage, et l'accable des plus sanglantes injures. Le Saint s'efforce de l'apaiser, mais en vain ; voyant qu'il persiste dans son emportement : « Mon ami, lui dit-il d'un ton plein de bonté et avec un air capable de calmer le cœur le plus obstiné, je veux que vous sachiez que, quand bien même vous m'auriez arraché un œil, je vous verrais encore de l'autre avec autant d'affection que le meilleur ami que j'ai au monde ». Une autre fois on en veut à sa vie, des hommes se rencontrent assez barbares pour essayer de le faire mourir par le poison. Eh bien ! M. F., au sein des plus vives douleurs, on le voit recueillir ses forces, prier pour ses ennemis, proclamer qu'il leur pardonne, et enjoindre aux gens de sa maison le plus rigoureux silence, de peur que la justice humaine ne découvre les coupables et ne sévisse contre eux. Porte-t-on atteinte à son honneur ? Fait-on peser sur lui la plus affreuse, la plus noire des calomnies ? Il laisse avec calme et sans nulle aigreur, sans nulle amertume, le soin de sa justification à la divine Providence : « Dieu sait, dit-il, la mesure de réputation qu'il me faut pour sa gloire ». Est-ce Dieu lui-même qui semble le frapper en s'éloignant de lui et en le faisant passer par les plus affreuses des tribulations, en le soumettant à la cruelle angoisse du désespoir? Sous la main de Dieu qui l'éprouve, aussi bien que sous la main des hommes qui le persécutent et qui l'affligent, François de Sales sait être maître de son âme et la tenir dans un équilibre parfait ; de son cœur soumis et résigné, il laisse tomber ces paroles d'une inaltérable douceur : « Mon Dieu, si je dois vous haïr dans l'éternité, je vous aimerai

dans le temps, et, tant que je vivrai en ce monde, jamais je ne cesserai de vous aimer ».

Voilà le vrai chrétien, M. F.: « possédant son âme, suivant l'expression de nos saints Livres, dans la patience et la douceur », il en dirige et gouverne à son gré tous les mouvements. Tranquille qu'il est sous l'œil de son Dieu, comme le rocher élevé au-dessus de la surface de la mer (c'est la comparaison de saint Jean Climaque), il brise toutes les vagues qui viennent se heurter contre lui sans être jamais ébranlé. Interrogeons maintenant notre cœur, M. F., et voyons où nous en sommes par rapport à la pratique de la douceur chrétienne. Nous aussi peut-être, nous sommes nés avec une nature prompte et ardente, nous aussi peut-être, en sondant notre âme, nous y sentons une pente marquée à l'émotion, à l'impatience, à l'irascibilité ; mais quels efforts avons-nous faits pour nous retenir sur cette pente ? Pourquoi faut-il qu'au lieu de lutter contre cet entraînement, nous en soyons à chaque heure les tristes victimes ? Pourquoi faut-il qu'au lieu de plier et de dominer notre caractère, nous nous laissions perpétuellement asservir à ses mouvements ? Pourquoi faut-il que, pour peu qu'on nous oublie ou qu'on nous dédaigne, qu'on nous contredise ou qu'on nous humilie, qu on froisse nos goûts ou qu'on lèse nos prétentions, nous ne trouvions dans notre cœur qu'irritation et ressentiment, sur nos lèvres que durs reproches et récriminations amères, sur notre front lui-même que signe de dépit et de colère ? Pourquoi faut-il, hélas ! que nous ne sachions pas mieux garder l'empire sur nous-mêmes au milieu des divers accidents qui traversent notre passage ici-bas, et que nous n'ayons pas plus

de douceur envers Dieu qu'envers les hommes ? Le premier revers, le moindre mécompte nous contriste contre la Providence ; et, quand une calamité sérieuse vient à fondre sur nous, nous laissons notre âme s'affaisser dans le trouble et exhaler la plainte et le murmure.

Combien plus heureuse, M. F., est l'âme qui, vraiment reine, vraiment maîtresse chez elle, se possède dans l'inaltérable tranquillité d'une parfaite douceur ! M. F., je voudrais vous peindre l'état d'une âme qui, par la douceur, comme saint François de Sales, devient victorieuse d'elle-même ; permettez-moi donc une comparaison que je me rappelle avoir lue quelque part, et qui rend parfaitement ma pensée. Il vous est arrivé maintes fois de rencontrer un de ces cavaliers adroits et forts qui, montés sur un cheval fougueux, savent si bien s'emparer de lui qu'ils le rassemblent, comme disent les habiles, et le tiennent de manière que le puissant animal est tout entier comme enfermé dans le creux de leur main. M. F., voilà l'image d'une âme douce, qui, se possédant elle-même, tient en quelque sorte en main tous les mouvements de sa nature, si impétueux, si violents soient-ils, les dirige à son gré tous les jours de sa vie et en toute circonstance, suivant le bon plaisir divin, jusqu'au jour marqué par le Ciel où elle doit remettre à Dieu l'empire d'elle-même, qu'elle a reçu de Dieu.

Tel est, M. F., le premier fruit de la douceur, telle est la première terre dont elle a reçu de Notre-Seigneur les titres certains et authentiques: « *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* » : elle se possède elle-même. En second lieu, ainsi que je vous le disais au commencement de cet entretien, non seulement cette

vertu nous rend maîtres de notre propre cœur, mais elle nous gagne les cœurs de tous nos frères, elle met toutes leurs volontés entre nos mains, et c'est ce que nous démontre d'une manière palpable la vie du saint Évêque de Genève. Qui ne connaît, en effet, les prodigieuses conquêtes opérées par l'ascendant de sa douceur sur les âmes les plus obstinées, sur les cœurs les plus rebelles ? « Le cœur de l'homme est ainsi fait, disait-il : il se cabre contre la rigueur, la douceur le manie à volonté et le façonne selon ses desseins ». Tandis que la rudesse, l'aigreur et l'emportement, comme la bise glaciale de l'hiver, resserrent les âmes, la mansuétude, la bonté, comme un soleil bienfaisant, les ouvre, les échauffe, les féconde. La terre des âmes est une terre libre qui ne se rend qu'à qui il lui plaît, qui ne se donne qu'à ceux qui savent se concilier l'affection, ce qui a fait dire par saint Ambroise une parole qui renferme une connaissance si profonde du cœur humain : « *Nihil tam utile quam diligi*. Il n'y a rien de si utile que de se faire aimer ». Vous ne serez donc pas étonnés, M. F., d'entendre notre saint Évêque répéter souvent un beau mot de saint Augustin : « qu'il voulait aimer les pécheurs, les hérétiques même malgré eux ; *Diligamus illos et nolentes* ». Il savait, lui, que la douceur est le caractère distinctif, le sceau inévitable du véritable zèle, dont l'esprit n'est pas de faire descendre le feu du Ciel, mais le pardon, non pas de faire du bruit, mais du bien, non pas de faire des blessures, mais des conversions. Il sentait en son âme, pour ceux qu'il voulait sauver, ces transports d'amour, ces angoisses de tendresse, ces ménagements, ces secrets de bonté qu'une mère éprouve pour l'enfant qu'elle a porté dans son

sein, ce qui lui faisait dire quelquefois : « Je sais bien que je suis leur Évêque, mais j'aime mieux leur montrer que je suis mère ». Aussi, M. F., soit que nous considérions François de Sales évangélisant le Chablais ou concentrant son zèle sur la ville de Genève, soit que nous envisagions ses travaux apostoliques dans les premiers jours de son sacerdoce ou les efforts de son zèle dans les derniers temps de son épiscopat, toujours et en tous temps nous le voyons, grâce à son aimable douceur, recueillir la plus abondante moisson. C'est bien en étudiant ses brillantes conquêtes spirituelles qu'on peut vraiment comprendre le mot, en apparence paradoxal, de saint Jean Chrysostôme : « Rien de plus violent, de plus irrésistible que la douceur ». Comme le dit l'Église dans l'oraison de la messe de ce jour, pour sauver les âmes, François de Sales savait, comme le grand Apôtre, « se faire tout à tous » et rien ne pouvait lui résister. Sectaires opiniâtres, apostats endurcis, pécheurs obstinés, âmes tièdes, tout cédait aux charmes de sa mansuétude. Je n'oserais pas, M. F., articuler le chiffre des conversions qu'il opéra par l'ascendant de cette victorieuse vertu, si l'unanimité des témoignages de tous ses historiens ne me mettait à même de défier tout reproche d'exagération. Soixante-douze mille hérétiques rentrèrent, grâce à lui, dans le sein de l'Église, ce qui a fait dire par le savant Cardinal Du Perron ce mot, tant de fois cité : « Si vous avez des hérétiques à convaincre, vous pouvez me les envoyer ; mais, si vous en avez à convertir, envoyez-les à M. de Genève ».

M. F., peut-être y a-t-il ici des chrétiens qui, au foyer de la famille ou dans leurs relations d'amitié, connaissent quelques âmes qu'ils seraient heureux

de gagner à Dieu, pauvres âmes plutôt à plaindre qu'à condamner, égarées qu'elles sont, en ces temps tourmentés, par tant de publications perverses, par tant de lectures malsaines. M. F., laissez-nous vous le dire, vous avez entre les mains le salut de ces âmes; mais connaissez-vous bien les armes qui peuvent vous en assurer la conquête ? Ce sont celles qui ont si bien réussi au saint Évêque de Genève. Plus heureux en quelque façon que François de Sales, vous aimez ces parents, ces amis avec leur consentement. Oh ! par votre inaltérable douceur, par votre indulgente bonté, soyez leur bon ange de tous les instants. Que votre piété marquée au bon coin, c'est-à-dire toujours aimable et sereine, que votre zèle toujours compatissant et dévoué soit pour eux comme un livre toujours ouvert, comme une prédication toujours vivante ; que vos lèvres se délient non pour discuter, mais pour prier, non pour verser des reproches, mais pour consoler ; que votre main ne serve que pour faire du bien, et, j'ose le dire, si obstinés qu'ils puissent être, tôt ou tard ils céderont à la force merveilleusement persuasive de votre affectueuse douceur. Peu à peu vous réussirez à faire tomber leurs préventions et à dissiper les malentendus qui les séparent de notre Religion sainte ; peu à à peu vous aplanirez les obstacles qu'ils rencontrent dans la pratique du bien, vous verrez rentrer insensiblement dans leur cœur la foi qui en a été exilée, et, à un jour donné, vous aurez le bonheur de voir se réaliser votre plus ardent désir, en les gagnant à Dieu : « *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram !* »

Grand Évêque, grand saint, du haut du Ciel, que vous avez conquis par votre douceur, après avoir conquis ici-bas la terre des âmes, daignez abaisser sur nous un regard de bienveillance et de protection ; obtenez-nous de Dieu la grâce de suivre fidèlement la voie que vous nous avez tracée. Plus que jamais, en ces jours d'inquiétudes et d'angoisses que nous traversons, nous avons besoin de soutenir notre marche entre une fermeté qui ne soit pas la violence et une douceur qui ne soit pas la faiblesse ; soutenez nos pas, obtenez-nous la grâce de vaincre, comme vous, par la mansuétude tous les mouvements de notre nature, et de contribuer, comme vous, dans la mesure de nos forces, au salut des âmes qui nous sont chères. Ce sera pour nous la manière de partager un jour votre éternel bonheur. Ainsi soit-il !

XII

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DE LA GUÉRISON DU SOURD-MUET POUR LE XIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(20 août 1865)

Les miracles évangéliques ne sont pas seulement, M. F., des faits historiques authentiquement constatés, servant à démontrer irrécusablement à qui ne s'obstine pas à fermer les yeux, la divinité de Celui qui les a opérés: ils sont aussi, vous le savez, de touchants témoignages de la bonté toute compatissante de ce Dieu fait homme qui ne pouvait, dans le cours de sa vie mortelle, voir couler des larmes sans les essuyer, ni passer à côté d'une souffrance sans la guérir. Ce n'est pas tout encore, M. F.: un pieux Docteur nous apprend que, parmi les prodiges du divin Maître consignés au livre sacré, il n'en est pas un seul qui ne soit, dans le monde des corps, l'image anticipée d'autres merveilles non moins étonnantes, que sa grâce devait opérer plus tard dans le monde des âmes, et qui ne contienne, comme sous une forme symbolique, aussi ingénieuse que transparente, un enseignement moral des plus précieux. Méditons donc ensemble, M. F., aujourd'hui, avec le cœur, le récit évangélique, en suivant pas à pas le

texte inspiré et, sous l'écorce de la lettre, nous découvrirons, suivant la parole du vénérable Bède, non seulement une touchante réalité, preuve éclatante de la puissance et de la bonté toutes divines du Sauveur, mais encore une mystérieuse figure, source féconde d'instruction. Le sourd-muet autrefois guéri par Jésus-Christ est l'image des sourds-muets spirituels qu'il guérit chaque jour au sein de son Église.

Un jour que le Sauveur, quittant les confins de Tyr, passait par Sidon et arrivait à la mer de Galilée, en traversant la Décapole, on lui amena un sourd-muet : « *Adducunt ei surdum et mutum* ». Toutes les misères humaines devaient être conduites, M. F., à cet adorable Sauveur, source de tout remède et de toute consolation. Or, s'il est ici-bas, en cette vallée de nos maux, une infirmité désolante, s'il est une infortune digne de commisération et de sympathie, c'est bien, sans doute, celle de ces pauvres disgraciés de la nature, privés des deux sens les plus nécessaires au commerce de la vie. Certes, elle est lourde et bien lourde la chaîne d'infirmités qui pèse sur les enfants d'Adam, bien nombreux sont les maux, bien cuisants sont les chagrins, qui peuvent nous affliger ici-bas ; pourtant, s'il faut bien le dire, M. F., si malheureux soyons-nous, quand nous rencontrons une âme compatissante, que nos peines émeuvent et attendrissent, quand il nous est donné de verser nos souffrances dans un cœur dévoué, quand nous pouvons entendre une parole d'encouragement et d'espoir, nous nous sentons relevés et consolés. Il n'en est pas ainsi du pauvre sourd-muet ; cette consolation lui

est refusée, il ne peut compter sur cet adoucissement à son infortune. Dieu a fait l'homme sociable, et n'a pas voulu qu'il fût abandonné à l'isolement; mais lui, privé de l'organe de l'ouïe, il ne peut entendre la parole qui console et qui ranime ; déshérité du langage, il ne peut échanger ses sentiments et ses pensées ; créature tronquée et, pour ainsi dire, hôte informe de la création, il semble irrévocablement condamné à la solitude. Telle était, M. F., l'affligeante condition de l'être infortuné qui fut présenté au divin Maître. Bien plus lamentable encore pourtant, bien plus capable d'apitoyer nos cœurs est le sort des sourds-muets spirituels, des pécheurs obstinés, dont l'Esprit malin est venu obstruer les oreilles et enchaîner la langue. C'est en vain que, pour les arracher à l'abîme où ils sont tombés, Dieu veut leur faire entendre sa voix. Qu'il leur parle par l'intermédiaire de ses ministres dans les prédications de son Église, ou par les tendres sollicitations de sa grâce ; qu'il les appelle par les exemples touchants de vertu qu'il fait passer sous leurs yeux, ou par les remords salutaires dont il agite leur conscience ; qu'il les visite dans une maladie qui les cloue sur une couche de souffrance, dans un revers de fortune qui trompe leurs calculs, ou dans la perte douloureuse de tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, ils restent sourds et insensibles, pareils à ces idoles dont parle le Roi-Prophète qui ont des oreilles et n'entendent pas : « *Aures habent et non audient* ». De même qu'ils n'entendent pas la voix de Dieu, il semble que leur cœur ne sait rien lui dire : jamais ils ne lui parlent dans la prière, jamais ils n'unissent, dans le saint Temple, leur voix à celle de la foule qui chante ses

louanges ; ils sont muets surtout, quand il s'agit de lui faire, au tribunal sacré, en la personne de ses représentants, l'aveu de leurs faiblesses et de leurs méfaits : « *Os habent et non loquentur* ». Qu'ils sont à plaindre, M. F., ces infortunés dont la surdité est volontaire et dont le mutisme est calculé ! Ils repoussent aujourd'hui avec dédain le remède et la guérison. Écoutez la menace que leur adresse le Seigneur par l'organe de son Prophète : « Je vous ai parlé, vous ne m'avez pas écouté ; je vous ai appelés, vous ne m'avez pas répondu : je vous rejetterai de devant ma face. *Projiciam vos a facie mea* ».

Le sourd-muet de notre récit ne repoussait pas, lui, la miséricordieuse intervention du médecin ; il avait le sentiment de son infirmité, et il aspirait à en être guéri. La foule qui l'a présenté au Sauveur, prie l'adorable Maître de vouloir bien lui imposer la main: « *Deprecabantur eum, ut imponat illi manum* », cette main qui ne s'ouvre que pour verser des bienfaits et panser des blessures. Or, cette foule, M. F., que vous voyez émue de commisération pour le sourd-muet, cette foule, qui s'interpose en sa faveur et dont la prière est si éloquente sur le cœur de Jésus-Christ, c'est l'Église, cette mère compatissante des âmes qui ne peut contempler sans déchirements et sans angoisses les infirmités spirituelles de ses enfants ; c'est la société des vrais fidèles, qui, unis ensemble par la foi et la charité, interviennent près de Jésus-Christ en faveur des sourds-muets spirituels, le priant d'étendre sur eux sa main divine pour guérir et pardonner. L'Église, c'est une grande famille, dont tous les membres sont unis entre eux par un échange mutuel de services et de fonctions. Quand un membre est en

souffrance, tous les autres souffrent avec lui ; quand un membre est malheureux, tous les autres s'empressent de venir à son secours. Pauvres pécheurs, sourds-muets infortunés, en jetant les yeux sur vous, en vous voyant si calmes au sein de votre infirmité, et si peu soucieux des moyens de la guérir, ah! je tremble, votre sort m'épouvante. Mais, en voyant ces âmes si nombreuses dans l'Église, qui vous aiment sans que vous le soupçonniez, en voyant les élus du Ciel plaider pour vous près du trône divin, en voyant les justes, les âmes pures de la terre, par leurs prières, leurs austérités, leurs sacrifices, leurs bonnes œuvres, appeler sur vous la compassion du divin Médecin, oh ! je veux espérer, j'espère...... Le Sauveur se laissa toucher par les prières de la foule ; c'est la prière d'Étienne qui ouvrit les oreilles de Saul, en le terrassant sur le chemin de Damas ; c'est la prière de Monique qui guérit Augustin, en l'arrachant à ses désordres et en le retirant de ses égarements. Oh ! oui, encore une fois, je veux l'espérer, c'est la prière d'une épouse, d'une mère, d'une sœur, qui sait ? peut-être d'un ami inconnu qui fléchira le cœur de Dieu, et vous obtiendra miséricorde et pardon : « *Deprecabantur eum, ut imponat illi manum* ».

Accédant aux prières de la foule, Jésus tire le sourd-muet à l'écart : « *Et apprehendens eum de turba seorsum* ». Comprenons bien, M. F., l'intention du divin Maître ; elle est toute mystérieuse, tout instructive; Jésus-Christ veut nous apprendre que le premier remède à la surdité spirituelle, c'est l'éloignement du monde. Ne nous méprenons pas toutefois, M. F., sur cette parole et gardons-nous d'en donner une interprétation exagérée, si pieuse soit-elle. Ne croyez pas

que le pécheur qui veut être guéri doive s'enfuir au fond d'un désert, dans les antres de Scété ou les solitudes de la Thébaïde. Se retirer derrière les grilles d'un cloître, mettre entre le monde et soi de hautes et sombres murailles, s'isoler totalement de sa famille, de ses amis, de la société, c'est là l'héroïsme de la séparation. L'histoire du Christianisme peut bien nous montrer des sourds-muets spirituels : un Narsès, une Marie d'Égypte et tant d'autres, qui ont cru ne pouvoir être guéris que par cette généreuse détermination. Mais Dieu ne met pas la guérison du pécheur à ce prix : il exige seulement, dit saint Jérôme commentant ce passage, « qu'il se sépare de la foule troublée de ses pensées, de ses paroles, et de ses actes » ; il faut qu'il rentre en lui-même, et que, suivant le mot du prophète Jérémie, « il réfléchisse en son cœur », il faut que, dans la partie la plus intime de lui-même, bien au-delà de cette région grossière où arrivent les impressions des sens et que trouble le mouvement des passions, il se forme un asile, un lieu secret où se perpétue le silence et où puisse se faire entendre la voix de Dieu, cette voix amie qui seule peut lui faire sonder la profondeur de son mal et lui dire la vérité sur les illusions qui le trompent, sur les dangers qui le séduisent, sur les écueils qui l'environnent, sur l'avenir qui l'attend. Quand on connaît l'économie des opérations de la grâce ou de l'assistance divine, on sait qu'elle délaisse ceux qui demeurent obstinément au milieu du tumulte des passions et de l'agitation du monde et de ses plaisirs : « *Non in commotione Dominus* ».

C'est quand Notre-Seigneur eut fait sortir le sourd-muet de la foule, M. F., que, non content d'étendre

sur lui la main qu'on lui demande, il met ses doigts dans ses oreilles, de la salive sur sa langue. Il y a là, M. F., toute une révélation de l'action divine dans la transformation du sourd-muet spirituel. Jésus-Christ commence par toucher les oreilles du sourd : l'oreille, M. F., est le sens propre de la foi : c'est par elle que la céleste doctrine, avec ses fruits précieux, arrive à notre intelligence, suivant le mot de l'apôtre saint Paul : « *Fides ex auditu*, la foi vient de l'ouïe ». Or, M. F., cette première initiation, sans laquelle, comme l'enseigne ailleurs le même Apôtre, tout rapport avec Dieu est impossible, cette première initiation, le sourd-muet spirituel la reçoit de l'Esprit-Saint, figuré, disent les Docteurs, par les doigts de Jésus-Christ. Oui, c'est lui, cet Esprit divin, le véritable « doigt de la main de Dieu, *Dextræ Dei tu digitus* », c'est lui qui fait pénétrer la lumière de la vérité, la connaissance de Jésus-Christ dans l'esprit du sourd-muet, que celui-ci avait tenu jusqu'alors obstinément fermé ; c'est lui qui, projetant une merveilleuse clarté dans les profondeurs ténébreuses de sa conscience, lui fait connaître toutes ses infidélités et lui impose de salutaires remords pour les regretter. Mais, vous le savez, M. F., si la foi peut nous servir à obtenir la justice, ainsi que le déclare le grand Apôtre: « *Corde creditur ad justitiam* », elle ne peut sauver qu'autant qu'elle se manifeste par une profession courageuse : « *Ore autem confessio fit ad salutem* ». Si le pécheur qui connaît ses fautes et en a apprécié la malice est en voie de guérison, il faut, pour qu'il reçoive son pardon, qu'il vienne les accuser dans une confession sincère. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, après avoir mis ses doigts dans les oreilles du sourd, touche sa

langue de cette précieuse salive qui, au sentiment d'un savant interprète, nous représente la sagesse divine « sortie de la bouche du Très Haut ». M. F., je le sais, il faut du courage pour rendre à sa foi le public hommage de ses actes, il faut du courage pour faire l'aveu de ses faiblesses ; et ce courage, le pécheur le reçoit de cette divine Sagesse qui « dispose tout avec force et douceur » : avec force, en arrivant à ses fins d'une manière invincible ; avec douceur, en ne portant aucune atteinte à la liberté.

Jésus-Christ lève les yeux au Ciel et pousse un soupir. Ah ! c'est du Ciel, M. F., que le pécheur doit attendre sa guérison, et elle ne s'obtient que par le gémissement de la prière et du repentir ; le soupir, qui est en Jésus-Christ l'effet de la bonté et qui nous révèle un cœur enclin à prendre en pitié toute souffrance, doit être, dans l'âme des pécheurs, le désaveu et l'expiation du mal. Ce n'est qu'au prix de ce gémissement, expression de la vivacité de ses regrets et de sa componction intérieure, qu'il peut mériter d'entendre le divin Maître prononcer la parole toute-puissante qui commande à l'infirmité. « *Ephpheta* », dit le Sauveur, en se servant d'un texte syriaque qui nous a été conservé par le narrateur sacré, « Ephpheta, c'est-à-dire ouvrez-vous », et aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parla distinctement. Triomphe admirable de Jésus-Christ sur l'infirmité de la nature, triomphe admirable qui nous révèle manifestement sa divinité ! « La parole de Dieu, suivant le mot de l'Esprit-Saint, est vive et efficace » ; entre son commandement et son œuvre, il n'y a ni intervalle ni retard possible. « Il dit et tout est fait », il commande et tout obéit....

Triomphe admirable, qui, chaque jour, a sa continuation parmi nous au sein du Christianisme, dans la guérison des pécheurs, à la parole du prêtre, comme autrefois à la parole de Jésus-Christ ! Toutefois, remarquons-le bien, M. F., de même qu'il y eut dans le sourd-muet un symptôme extérieur et public de guérison, de même que la foule, qui connaissait son infirmité, put en constater la délivrance, — il pouvait entendre, il parlait distinctement : « *Loquebatur recte* », — de même aussi la conversion du pécheur doit être manifeste et publique. Non seulement son oreille doit s'ouvrir à la parole de Dieu, de quelque manière qu'elle se fasse entendre, non seulement son cœur doit être docile aux inspirations de la grâce ; mais il faut que son nouveau langage apprenne au monde qu'il est entièrement guéri, il faut que les complices de ses anciens égarements et de ses précédents désordres soient les témoins de son retour à la vérité et à la vertu, il faut qu'il marche à découvert dans le chemin du bien. Le Dieu qui l'a guéri et qui lui a pardonné, est assez grand pour qu'il ne rougisse pas de lui appartenir.

O vous, M. F., qui avez été l'objet de la miséricordieuse bonté du Sauveur, vous que peut-être il a guéris tout récemment de la plus lamentable des infirmités, nous vous en conjurons, apportez à l'action de la grâce le concours nécessaire pour faire disparaître toute trace de votre ancien état ; que votre nouvelle vie apprenne au monde que vous êtes vraiment guéris, et le contraigne à reconnaître la puissance de Jésus-Christ et le triomphe de la grâce ; que tous ceux qui vous connaissent et qui vous

aiment, sentent le besoin d'épancher leur cœur en paroles de reconnaissance et d'amour. La défense que fait ici le Sauveur de parler de la guérison miraculeuse qu'il vient d'opérer ne doit pas être prise à la lettre et dans un sens rigoureux : c'est une leçon d'humilité qu'il veut nous donner en passant. S'il est du devoir de ceux qui font le bien de fuir la vaine gloire, c'est, en même temps, une obligation impérieuse pour ceux qui reçoivent un bienfait de louer le bienfaiteur. Puissions-nous donc tous, qui que nous soyons, guéris aujourd'hui ou guéris hier par la miraculeuse puissance de Jésus-Christ, nous mêler à la foule ravie d'admiration et de gratitude qui allait répétant partout : « *Bene omnia fecit*... il a bien fait toutes choses : il a fait entendre les sourds et parler les muets »; puissions-nous, M. F., avoir, dans une certaine mesure, notre part de cet éloge, qui résume admirablement l'idéale perfection de l'Homme-Dieu : « *Bene omnia fecit* », en faisant bien tout ce que nous devons faire, non pas des choses extraordinaires, des miracles, des actions d'éclat (elles ne nous sont pas demandées), mais en conservant, avec la grâce, notre cœur pur et portant dans les choses communes une intention droite. Nous mériterons alors d'avoir part un jour aux éternelles récompenses. Ainsi soit-il !

XIII

PRONE

SUR LA DOULEUR (1)

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

(17 septembre 1865)

Il est un mot, M. F., que me mettent sur les lèvres tout à la fois et le récit évangélique que vous venez d'entendre et le mystère de la fête que nous célébrons en ce jour : ce mot, en voyant la pauvre veuve de Naïm qui accompagne au tombeau les restes inanimés d'un fils unique, en contemplant Marie au pied de la Croix recevant dans son âme le rude contre-coup de la Passion de son divin Fils, ce mot, votre cœur, l'a prononcé, c'est la douleur. La douleur ! Qui ne sait la large part qu'elle a ici-bas dans l'œuvre de la création ? Qui ne connaît la course mystérieuse qu'elle continue à travers le monde depuis soixante siècles ? Il n'est pas un instant dans la durée des âges, pas un lieu sur la surface du globe qui n'ait été marqué par

(1) Ce sujet de la douleur était cher à Mgr Billard qui en fit, vingt-cinq ans après la date où nous sommes, le thème d'une de ses plus belles *Lettres pastorales*. On retrouvera dans cette Lettre du 27 janvier 1891 des passages entiers du prône qu'il avait prêché étant encore vicaire. Ce n'est pas d'ailleurs le seul emprunt qu'il se sera fait à lui-même (N. de l'Édit.).

quelque plainte, par quelque soupir: « Toute créature souffre et gémit », disent nos saints Livres. Mais l'homme surtout souffre incomparablement plus que tous les autres êtres qui l'entourent: que, prince, il soit assis dans la pourpre, ou que, pauvre, il soit couvert de haillons, partout et toujours l'homme est sous l'étreinte de la douleur, et, si attentivement qu'on lise son histoire, la douleur en est le premier et le dernier mot; elle le reçoit aux portes mêmes de la vie, elle l'accompagne souvent pendant tout le cours du voyage, elle l'attend inévitablement à son terme. Souffrances du corps, peines de l'esprit, angoisses poignantes du cœur surtout, à quoi bon, M. F., dérouler sous vos yeux ce sombre tableau ? A quoi bon reproduire une peinture dont chacun peut voir en soi-même la triste réalité ? La douleur est un fait contre lequel il n'est permis à qui que ce soit de s'inscrire en faux; mais, dans ce fait, M. F., il y a un mystère: pourquoi la douleur ? Ce mystère, le philosophe incrédule est impuissant à l'expliquer, la foi chrétienne en donne une admirable solution; c'est ce que je viens vous démontrer aujourd'hui.

En ce monde si bien ordonné, M. F., pourquoi cet étrange phénomène de la douleur ? En ce monde, chef-d'œuvre d'un Dieu tout-puissant, qui règle tout avec sagesse et ne suit d'autres inspirations que celles de sa bonté, pourquoi des êtres qui souffrent ? Pourquoi l'homme surtout semble-t-il voué tellement à la souffrance que la vie ne soit pour lui qu'un théâtre de misère, et, suivant le mot éloquent du Prophète royal, une « vallée de pleurs » ?..... M. F., je le reconnais, c'est là un des plus profonds mystères que la

réflexion soulève dans la pensée qui médite; c'est comme un abîme, où l'intelligence et le cœur même peuvent se perdre, puisqu'à première vue il semble impliquer contradiction avec l'idée que nous avons de Dieu, du « bon Dieu ». Dans tous les temps, la raison humaine s'est mise en frais pour résoudre ce problème : les philosophes anciens ont donné leurs explications ; les philosophes contemporains donnent les leurs. Voyons à quelle solution ils sont arrivés.

Si nous feuilletons les annales de l'esprit humain, dans les âges passés, à part cet orgueilleux stoïcien qui, sous son portique, le visage contracté et les muscles tendus, niait la douleur pour se dispenser de l'expliquer, nous trouvons partout, sous des noms divers, la même réponse : Si l'homme souffre, c'est son destin, c'est une fatalité malheureuse, c'est l'influence de l'astre qui a éclairé son apparition en ce monde. Destin, fatalité, étoile, mots sonores et prétentieux, qui, suivant la remarque des Lettres sacrées, n'ont que le mérite d'être vides de sens, « *Verba ventosa* »; imaginations ineptes, qui ne recouvrent que le néant, et que, d'ailleurs, les simples lumières de la plus vulgaire raison ont depuis longtemps reléguées dans la région des rêves. Mais interrogeons nos savants contemporains, peut-être nous donneront-ils du mystère une explication plus plausible.

Une école est née de nos jours, M. F., qui, sous les noms trompeurs de philosophie, haute critique, science transcendante, que sais-je ? prétend se substituer à toutes les révélations surnaturelles et usurper la place du Christianisme, sous prétexte qu'il a fait son temps. A entendre les maîtres de cette école, si la foi chrétienne peut encore suffire au peuple avec

les vieilles idées qu'elle représente, il faut aux intelligences d'élite, aux esprits lettrés d'autres lumières; ce sont eux qui se donnent la mission d'en être les dispensateurs, et qui de nous, M. F., n'a, plus d'une fois, gémi de les voir, au sein de la famille ou dans les relations de l'amitié, exercer avec trop de succès leur lamentable prosélytisme ? Or, M. F., voulez-vous juger de la science de ces prétendus docteurs ? Laissez-moi vous exposer les explications qu'ils donnent du mystère de la douleur.

« La souffrance, dit l'un d'eux, c'est le premier état d'une société qui se fait lentement au travers de transformations successives ». « La souffrance, dit un autre, a sa raison d'être dans deux principes éternels, infinis, contraires, expression du Dieu-Tout ». En vérité, est-ce la peine de se donner pour mission de répandre la lumière, quand, au lieu de dissiper les nuages, on se jette dans une obscurité plus ténébreuse encore ? Franchement, pas n'est besoin de laborieuses études ni de longues recherches pour apprécier l'ineptie de telles explications : le plus élémentaire bon sens suffit à en faire justice. Pour expliquer la présence de la douleur ici-bas, le premier se jette dans le brouillard d'une impénétrable utopie, en revêtant sa pensée de termes nuageux et dépourvus de sens précis, le second rétrograde de plusieurs siècles pour déterrer la vieille erreur de Manès, qui sacrifie l'unité de Dieu. O mon Dieu, comme elle est vraie votre parole et comme elle s'accomplit toujours sous nos yeux : « *Mentita est iniquitas sibi* ». L'erreur s'inflige à elle-même le plus flagrant démenti. Elle reproche à l'Église d'être la représentante de vieilles idées dont le règne est

passé, et, pour dispenser une nouvelle doctrine, elle se trouve réduite à rajeunir, sous une forme plus ou moins captieuse, des sophismes depuis longtemps condamnés par leur absurdité même : « *Mentita est iniquitas sibi* ».

Hâtons-nous, M. F., de sortir de ces tristes ténèbres pour entrer dans les voies lumineuses de la foi. C'est elle qui peut nous dire la cause de nos larmes, c'est elle qui nous donne du problème une solution claire et formelle. Suivant ses divins enseignements, c'est le péché qui a fait venir la mort en ce monde et tout ce triste cortège des douleurs qui la précèdent et l'accompagnent. L'homme primitif sort des mains de Dieu, c'est l'homme heureux : il était à l'abri des souffrances, il ne connaissait pas les larmes ; l'homme souffrant, c'est l'homme déchu, la douleur est l'expiation de sa faute ; et tous, qui que nous soyons, enfants d'un père prévaricateur, en venant au monde entachés de sa souillure, nous sommes enveloppés dans sa disgrâce. C'est ainsi, M. F., que toutes les douleurs, toutes les infirmités, toutes les peines, toutes les angoisses, les maux de tout genre qui affligent la pauvre humanité depuis l'origine du monde, sont le résultat et la punition de la faute première. Comme le proclame la sainte Église dans un de ses conciles : « *Omne quod dicitur malum aut est peccatum aut pœna peccati* ». N'en soyons pas surpris, M. F., si la malice d'une faute se proportionne à la dignité de celui qu'elle offense, ne suffit-il pas d'envisager la grandeur infinie de Dieu, ne suffit-il pas d'envisager, de mesurer la distance qui sépare son incomparable majesté de la faiblesse de sa créature, pour avoir du mystère des douleurs humaines la plus

nette, la plus éclatante des démonstrations ? Oui, la douleur est une expiation, elle est le salaire du péché : « *Stipendium peccati* ». Gardons-nous bien pourtant, M. F., de penser que l'homme ne souffre ici-bas que comme héritier d'une faute première, et que la souffrance n'est que la peine de la souillure héréditaire que nous avons apportée en naissant : la douleur est encore souvent le salaire de nos péchés personnels. Quel est celui d'entre vous qui, sondant sa conscience, peut se rendre le témoignage d'avoir toujours marché dans les voies du bien ? Où est l'enfant d'Adam qui n'ait jamais payé personnellement tribut à la fragilité de sa nature et qui ne se soit jamais révolté contre son Dieu ? Reconnaissons-le, M. F., ce sont souvent nos propres infidélités qui arment le bras de Dieu et nous pouvons dire, avec plus de raison encore que le saint homme Job, que le nombre et l'amertume de nos douleurs sont loin d'égaler la multitude et l'énormité de nos offenses : « *Peccavi et vere deliqui, et, ut eram dignus, non recepi* »... Il n'est donc pas étonnant d'entendre saint Augustin dire au peuple d'Hippone assemblé pour l'entendre : « Mes frères, vous êtes malheureux, c'est vrai, puisque j'entends vos plaintes, puisque je compte vos souffrances ; mais c'est à la perversion de votre volonté que vous devez vos malheurs ». Et encore est-il vrai qu'à ce point de vue, M. F., la souffrance doit vous apparaître moins comme un châtiment que comme un bienfait et comme une des formes de la volonté de Dieu : « *Medicina est, non pœna* ». La souffrance, c'est un creuset précieux, c'est une piscine salutaire où nous nous purifions des souillures de nos fautes. Par delà la tombe, « il

est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant » : c'est un juge sévère qui exige jusqu'à la dernière obole ; mais ici-bas c'est un créancier généreux qui réclame peu pour remettre beaucoup : des afflictions passagères, un instant de souffrance suffisent à apaiser sa rigueur, une larme qui tombe dans la balance terrible de sa justice suffit à la faire pencher du côté des miséricordes : « *Quod pateris medicina est, non pœna* ».

Toutefois, M. F., je ne me le dissimule pas, je n'ai pas abordé le point le plus épineux du problème qui nous occupe. Il y a ici-bas, qui ne le sait ? parmi les âmes qui souffrent une étrange anomalie : c'est que souvent ce sont les cœurs les plus purs et les plus vertueux, ce sont les âmes les plus dignes d'être heureuses, parce qu'elles ne pensent qu'au bonheur des autres, qui ont la plus large part aux épreuves et aux douleurs de la vie. Combien de fois ne voit-on pas, au grand scandale des faibles, les succès et les jouissances couronner l'iniquité triomphante, tandis que l'innocent et le juste succombent victimes des plus désolants revers, des plus accablantes calamités ! Laissons, M. F., l'impiété et le rationalisme tirer de la vue de cet étrange phénomène l'occasion de blasphémer odieusement contre la divine Providence, ou soutenir avec une inconcevable audace, malgré les protestations unanimes de toute conscience honnête, qu'il n'y a ici-bas ni vice ni vertu, ni bien, ni mal moral, et recourons de nouveau aux enseignements de notre sainte foi : elle nous tient en réserve un mot qui est comme la clef de l'énigme. Elle nous dit que la douleur, pour être bien comprise, ne doit pas être considérée au point de vue de la vie pré-

sente, mais encore, mais surtout par rapport à la vie future : la douleur, elle n'est pas seulement le salaire du péché, une expiation qui répare le passé, elle est encore un mérite et comme la condition nécessaire de l'éternel bonheur. (1)

Ouvrons le saint Évangile et écoutons notre divin Maître : « Le royaume des cieux souffre violence » ; on ne peut l'obtenir que par la lutte, par l'immolation, par la douleur : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte la croix et me suive ». Après le Maître, écoutons le disciple : « C'est par beaucoup de tribulations, dit le grand Apôtre, qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu : les peines de ce bas monde, si dures soient-elles, ne sont rien comparées aux joies futures qui doivent en être le prix ; un instant de souffrance peut nous conquérir un poids immense de gloire, une éternité de bonheur ». Écoutons encore les commentaires que nous donnent les saints Docteurs des enseignements divins. C'est saint Léon qui nous affirme qu' « il est contraire à l'ordre et à l'équité que le bonheur de jouir précède le temps de souffrir; *tempora patiendi non potest prævenire felicitas regnandi* ». C'est saint Ambroise qui déclare que « retrancher le combat des justes, c'est leur enlever leurs couronnes » ; et que « supprimer leurs tourments, c'est leur ravir leur félicité. *Tolle certamina, tulisti coronas ; tolle cruciatus, tulisti beatitudines* ». C'est le grand Évêque d'Hippone qui assure que « celui qui n'éprouve pas les peines du pèlerinage, ne goûtera pas les douceurs de la patrie; *qui non*

(1) Tout ce développement sur l'efficacité de la douleur sera repris plus tard par Mgr Billard dans sa *Lettre pastorale sur la Providence et ses détracteurs* (N. de l'Édit.).

gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis ». Ne nous scandalisons pas, M. F., de voir le juste souffrir : ceux que Dieu éprouve le plus, sont ceux qu'il aime davantage, puisque la foi est là pour nous dire qu'il n'est pas une de leurs douleurs qui n'aura son dédommagement, pas un de leurs sacrifices qui n'obtiendra sa récompense, pas une de leurs larmes qui ne sera consolée par une joie de plus, pas une de leurs humiliations qui ne sera payée par un degré de gloire plus élevé.

Telle est la douleur pour le chrétien qui la considère sous son vrai jour ; elle n'est plus un mystère : c'est une expiation du péché, c'est une source de mérites pour le Ciel. Considérons d'ailleurs la souffrance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous en avons une démonstration évidente et que nous touchons pour ainsi dire du doigt. Du jour où le Christ Sauveur, représentant l'humanité coupable, a consenti, lui, le Dieu de toute sainteté, à se charger de nos iniquités, il a dû résumer en sa personne la grande condamnation des premiers jours. Regardez Jésus-Christ, M. F. : son nom, le prophète Isaïe nous le révèle, c'est « l'homme des douleurs, *virum dolorum* » ; sa science, c'est celle des infirmités : « *scientem infirmitatem* » ; et sa vie tout entière peut se résumer dans un mot : il a souffert..... C'est Bethléem avec le dénuement de la crêche, c'est Nazareth avec ses privations et ses sueurs, c'est la carrière apostolique avec ses fatigues et ses persécutions, c'est le Calvaire surtout avec son cortège inouï de supplices et de tourments. Oh ! oui, la souffrance est une expiation : « *Vulneratus est propter iniquitates nostras* ». La souffrance est le prix du Ciel, la con-

dition expresse de la possession de la gloire : « *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* ». M. F., nous étions tous représentés dans l'humanité souffrante de Jésus-Christ ; mais il est vrai de le dire, bien que le vieil homme ait été crucifié avec lui sur le Golgotha, il n'est pas mort complètement dans cette grande immolation ; bien que la passion de Jésus-Christ ait amplement suffi à nous mériter le Ciel, il « manque quelque chose », suivant le mot surprenant de l'Apôtre, pour que le but soit atteint. Ah ! M. F., vous l'avez compris, il faut qu'au sang du Maître vienne s'ajouter le sang des disciples ; les douleurs de Jésus-Christ ne peuvent agir dans toute leur force que lorsque nous y mêlons les nôtres. Il faut donc que, pour l'homme déchu qui veut se réhabiliter et arriver au Ciel, la souffrance soit son apanage et son patrimoine. Pour que le monde soit sauvé, il faut qu'il soit comme un immense Calvaire ; et c'est pour cela qu'il entre dans les desseins de la bonté divine que nul n'échappe à la loi de la souffrance. Hélas ! pourquoi faut-il, M. F., que l'humanité tout entière ne comprenne pas la miséricorde de son Dieu ?

Quand on y regarde de près, le genre humain se partage en deux classes, représentées par les deux malheureux mourant au Golgotha à droite et à gauche du divin Crucifié. Le Sauveur Jésus leur tend la main, il les appelle, il les regarde avec bonté, il veut les sauver, mais il y en a un qui ferme son âme à la voix de Jésus et qui, se détournant pour blasphémer, meurt en se tordant de désespoir, sur le bois d'un supplice mérité par ses crimes : il est l'image de ces incrédules, de ces impies qui ferment leur cœur aux lumières de la foi et aux consolations qu'elle donne,

n'attendent rien au delà du tombeau et qui, trop souvent hélas ! plus fréquemment de nos jours, fidèles à la logique de leur désespoir, abdiquent, par la plus insigne des lâchetés, le devoir de vivre, et cherchent un remède à leurs tortures dans un acte qui n'est pour eux que le prélude de tortures mille fois plus déchirantes encore. Le crucifié de droite entendit, lui, les paroles du Sauveur et, touché de repentir, se tourna vers Jésus, répondant à son appel par une prière sublime qui lui ouvrit le Ciel : il est l'image de ces chrétiens fidèles qui, dociles à la foi et animés par l'espérance, à la suite des saints qui sont morts en bénissant les jours de leur souffrance, à la suite de Marie, la Mère des douleurs, qui supporta avec tant de courage le plus sanglant des martyres, étendent volontiers comme l'Homme-Dieu, leur modèle, leurs pieds et leurs bras sur la Croix, et trouvent dans la douleur le germe de la vraie consolation, et dans la mort le prélude de la véritable vie.

M. F., parmi les peintures que l'on a trouvées dans les catacombes de Rome, il en est une bien frappante par son sens profond : c'est une croix ornée de pierreries, de laquelle sortent de toutes parts des tiges de roses qui s'épanouissent autour d'elle et dissimulent sa sévère nudité. C'était sans doute une pieuse industrie du génie chrétien qui, pour faire aimer aux jeunes néophytes de la foi la croix, instrument de supplice alors odieux à la terre, la recouvraient de pierres précieuses et de roses épanouies. Vous le dirai-je, M. F., ce symbole me semble exprimer admirablement la transfiguration de la douleur par le Christianisme. A nous, comme aux néophytes des premiers

âges chrétiens, la croix fait peur, la douleur nous épouvante dans son austère nudité, mais la foi la couvre de diamants et de roses, c'est-à-dire d'encouragements et d'espérance. Elle nous montre les souffrances, quelles qu'elles soient, de quelque côté qu'elles viennent, comme de précieux suppléments à nos satisfactions imparfaites, comme des moyens de mériter le Ciel ; elle nous dit que nous avons là-haut un Père qui pèse nos peines, qui compte nos soupirs et qui un jour essuiera toutes nos larmes. Oh ! M. F., qui ne voudrait en avoir versé, de ces larmes, le jour où ce sera la main de Dieu même qui les essuiera, et nous montrera, en nous couronnant, que l'heure où nous souffrons est vraiment la plus riche et la plus féconde de la vie ? Ainsi soit-il !

XIV

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DE LA GUÉRISON DU LÉPREUX POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

(21 janvier 1866)

Il est impossible de parcourir le saint Évangile, M. F., sans trouver presque à chaque page, dans le récit d'un nouveau miracle, une nouvelle preuve de la puissance infinie et de l'incomparable bonté de Jésus-Christ. Il se présente à la terre comme Fils de Dieu, Dieu lui-même, et à sa parole il donne le signe authentique, le cachet inimitable de la vérité : il sème les miracles sur son passage ; commandant en maître à la nature, il prouve irrécusablement qu'il en est le souverain ; il porte le doux nom de Sauveur, et, chaque jour, il en remplit les glorieuses fonctions, en soulageant toutes les misères qu'il rencontre sur son chemin. Et encore est-il vrai que la compatissante bonté qu'il témoigne aux affligés du monde matériel, n'est qu'une faible image de la miséricorde qu'il exerce dans le monde moral. C'est ce que nous allons voir aujourd'hui, M. F,, en méditant le premier des deux prodiges racontés dans l'Évangile. Nous suivrons le récit pas à pas, à la manière des Pères des des premiers siècles ; sous la conduite de ces saints

Docteurs, nous l'expliquerons tout à la fois et selon la lettre et selon l'esprit. Cette simple paraphrase du texte sacré pourra, je l'espère, faire quelque bien à nos âmes.

Le Sauveur Jésus descendait de la montagne où il venait de prononcer cet admirable discours que Bossuet appelle quelque part « le code sublime de la loi nouvelle, le merveilleux abrégé de tous les préceptes évangéliques », et il était accompagné du peuple qu'il venait d'instruire. Or, vint à lui un homme qui n'avait pu, à cause des prescriptions de la loi mosaïque, se mêler à la foule pour l'entendre; c'était un lépreux : « *Et ecce leprosus veniens* ». Je n'essayerai pas, M. F., de vous faire le tableau de la hideuse maladie qui porte le nom de lèpre : si peu accentués en fussent les traits, j'aurais à craindre peut-être de soulever dans certains cœurs presque autant d'effroi et de dégoût que pouvaient en éprouver jadis ceux qui étaient condamnés à avoir sous les yeux l'affreuse réalité. Qu'il me suffise de dire, M. F., que, repoussante pour celui qui la contemple, la lèpre est horrible et souvent incurable pour le malheureux qui en est affecté. Chez les Juifs, aussi bien que chez plusieurs autres peuples de l'Orient, le lépreux, de par la loi, était relégué hors des villes et des camps et contraint de vivre séquestré de toute société humaine. Dans certaines contrées de notre pays même, au moyen âge, avant que notre sainte Religion, toujours compatissante aux misères, comme son divin fondateur, eût érigé ces maisons charitables connues sous le nom de lazarets ou ladreries, chassé loin de toute habitation, il était condamné à vivre, ou plutôt à mou-

rir, dans des huttes isolées, sur le toit desquelles on jetait de la terre en disant : « Meurs au monde et renais à Dieu ; *sis mortuus mundo, vivens iterum Deo* ».

C'est donc une bien triste maladie que la lèpre, M. F., mais je sais un mal mille fois plus désolant encore. Sous le lépreux de notre récit, saint Jérôme a reconnu l'image d'un autre lépreux beaucoup plus à plaindre, le lépreux spirituel, le pécheur. La lèpre matérielle, en effet, ne fait que vicier le sang et défigurer le corps en le couvrant de hideux ulcères : le péché mortel s'attaque à l'âme, il lui enlève toute sa beauté, il la défigure, il en fait un foyer de corruption, il la couvre de plaies ; suivant le mot d'un Prophète, il la rend plus noire que le charbon : « *Denigrata est super carbones* ». M. F., on a dit du lépreux qu'il était comme un cadavre qui a assez de sentiment et de vie pour se voir envahir par la pourriture, et respirer l'infection qui s'exhale de ses chairs décomposées : « *Quasi cadaver putridum* ». Cette énergique expression d'Isaïe s'applique surtout à l'âme souillée par le péché mortel. Son souffle corrompt souvent tout ce qui l'approche, sa conversation altère les mœurs les plus pures, elle est un objet d'horreur pour Dieu et pour ses anges et souvent pour elle-même.

Une sorte d'interdiction légale pesait sur le lépreux : il ne pouvait rien recevoir ni par donation ni par testament ; mais on lui laissait l'usufruit de ses biens, s'il en possédait. Le pécheur a creusé un abîme entre lui et l'assemblée des amis de Dieu : non seulement il a perdu tous les biens de la grâce qu'il possédait, mais il est dans l'impuissance d'en amas-

ser d'autres ; tant qu'il reste dans son état malheureux il ne peut rien faire de méritoire pour le Ciel, il ne goûte plus les vraies joies de la famille, il tient extérieurement au corps de l'Église, mais il n appartient plus à son âme, il est exclu de son unité intérieure, qui se forme par le lien de la charité, il est comme une branche inutile ou une plante empoisonnée qui ne porte aucun fruit : « *Quasi stirps inutilis pollutus* », et, à moins qu'il n'obtienne sa guérison, c'est-à-dire sa grâce, en revenant à Dieu, il sera à jamais exilé de la société des bienheureux au Ciel, il sera condamné aux flammes éternelles.

« *Et ecce leprosus veniens adorabat eum* ». C'était en vertu du rigoureux arrêt de la loi de Moïse que le lépreux de notre Évangile avait été privé de recueillir en compagnie de ses frères les divins enseignements tombés des lèvres du Sauveur; mais le bruit des prodiges de Jésus-Christ était arrivé jusqu'à lui et, en voyant le bon Maître se diriger de son côté, au moment où ses yeux s'arrêtaient sur ce visage divin qui reflétait la bonté et la mansuétude en même temps que la puissance et la grandeur, il entendit comme une voix secrète qui lui dit à l'oreille du cœur : « Pauvre lépreux, aie confiance : voici que vient à toi ton Sauveur ; il est Dieu, il pourra, il voudra te guérir ». C'était une inspiration que lui envoyait « celui, dit un saint Docteur, dont le mérite ne consistait pas seulement à dire de grandes choses, mais à faire de grandes œuvres » ; c'était une inspiration du divin Rédempteur, qui voulait confirmer sa prédication par l'éclat du miracle à la face même du peuple qu'il venait d'évangéliser, et montrer, par un acte de puissance infinie, qu'il avait tout à la fois le

droit de se faire écouter et de se faire obéir. Docile à suivre cette mystérieuse inspiration, sans crainte d'être repoussé, sans avoir peur de montrer ses plaies devant une foule qui n'a pour lui qu'horreur et dégoût, il s'avance vers Jésus; reconnaissant en lui la divinité, il lui rend le culte qui n'est dû qu'au Maître souverain de tous les êtres, il se prosterne devant lui, il l'adore et, avec l'accent d'une ferme espérance, il lui dit : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ; *Domine, si vis, potes me mundare* ». Laissez-moi vous le dire, M. F., en toute simplicité, avec un pieux interprète : quelle belle âme avait ce pauvre lépreux dans un corps si affreusement défiguré ! quelle foi dans sa démarche ! quelle humilité dans sa contenance ! quelle confiance dans sa prière ! Votre puissance est sans limites, dit-il au Sauveur, elle est la même que celle de Dieu votre Père, mais je sais aussi que votre miséricorde est sans mesure. Mon sort est entre vos mains : je me remets à vous de tout ce qu'il vous plaira d'ordonner, je ne veux que ce que vous voulez, je ne demande que ce que vous donnerez ; vous êtes le céleste médecin, et vous savez ce qui convient au malade : « *Domine, si vis, potes me mundare* ».

Quel touchant exemple ! un grand évêque des Gaules, saint Hilaire de Poitiers, nous enseigne que Jésus-Christ descendant de la colline des béatitudes pour guérir le lépreux, c'est le Verbe éternel descendant de la montagne sainte, des hauteurs du Ciel, pour guérir les âmes infectées de la lèpre du péché. Que le pécheur vienne donc à lui avec confiance : quand, par impossible, il rassemblerait en lui seul toutes les iniquités du genre humain, quand il

ramasserait dans sa conscience les désordres de toutes les consciences, et dans son cœur les souillures de tous les cœurs, quand le mal serait entré jusque dans les moelles de ses os, jusqu'au plus intime de son être, quand il serait identifié avec lui jusqu'à en être la personnification, quand il serait lépreux de la plante des pieds jusqu'à la tête, n'ayant en lui aucune partie saine, oh! qu'il se garde bien de désespérer! Qu'il vienne, lui aussi, plein de foi en la puissance de Jésus-Christ, lui dire avec une profonde humilité et une inébranlable confiance : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ». La commisération du Sauveur lui est acquise, sa prière sera écoutée, il obtiendra sa guérison... Mais hélas! pourquoi faut-il, M. F., qu'un si grand nombre de lépreux spirituels s'éloignent du divin Médecin, au lieu de recourir à sa miséricordieuse intervention? Pourquoi faut-il que, loin de faire aucune démarche pour être délivrés de la lèpre qui les défigure, ils prennent en quelque sorte plaisir à l'aggraver par leurs rechutes et leurs offenses multipliées?

Bien mieux inspiré, bien plus heureux fut le lépreux de Capharnaüm. A peine eut-il achevé sa prière que « Jésus, étendant sur lui la main, le toucha avec bonté ; *et extendens Jesus manum tetigit eum* ». Ce n'est pas sans raison, M. F., que le Sauveur, contrairement à la prescription de Moïse, touche le lépreux : il a voulu, dit saint Jean Chrysostôme, « nous montrer qu'étant le maître et l'auteur de la loi, il n'était pas sous son empire ». Il n'avait pas à craindre, lui, le Tout-Puissant, de contracter la lèpre : sa main divine devait la guérir. Il a voulu, dit saint Cyrille, « glorifier dans son corps l'instrument de sa divinité »;

il a voulu, dit Origène, « nous enseigner, par son exemple, à prendre en pitié toute souffrance, et à ne jamais refuser nos soins charitables aux pauvres malades, si rebutantes soient leurs infirmités »; il a voulu surtout nous montrer comment il s'y prend pour guérir le lépreux spirituel. Il commence par étendre sa main puissante sur lui. Voyez ce pécheur, M. F., asservi à ses passions, plongé dans la vie des sens, oubliant ses plus chers intérêts, son avenir, son Dieu; tout à coup voici une catastrophe imprévue, qui renverse l'édifice de sa prospérité, dont il était si fier; voici une maladie qui vient clouer sur un lit de douleur ce corps dont il a fait son unique préoccupation; voici un coup qui lui enlève un de ces êtres chéris qui, par l'affection, étaient devenus la portion la plus intime de son être: c'est Jésus-Christ, c'est le Sauveur qui étend sur lui sa main puissante: « *Et extendens Jesus manum tetigit eum* ». D'autres fois, c'est un attachement auquel il avait foi et qui vient à lui manquer; c'est la lasssitude de la vie, c'est l'ennui même de la jouissance. D'autres fois, ce n'est qu'une parole rencontrée dans un livre, ce n'est qu'un mot tombé sans dessein des lèvres d'un prêtre, d'un ami ; c'est moins que cela encore, c'est une idée qui a jailli tout à coup de l'âme, et qui, ébranlant des fibres jusque-là insensibles, crée en elle des attraits qu'elle ne connaissait pas. M. F., c'est encore Jésus qui a touché ce pécheur de sa main divine; il a fait couler la grâce en son cœur, et, sous sa merveilleuse action, s'éveillent de salutaires remords, des désirs de conversion, des regrets amers, l'attrait purifiant de la vie chrétienne: « *Et extendens Jesus manum tetigit eum* ». M. F., qui de nous, à un jour,

à une heure de sa vie, n'a senti cette main bénie du Sauveur ? N'est-ce pas l'histoire d'un grand nombre que je viens de raconter ? Heureux ceux qui se sont livrés au Dieu qui les appelait ! Mais qu'elles sont à plaindre ces âmes rebelles qu'on voit sans cesse faire des efforts désespérés pour se débattre, pour échapper à leur Maître et demeurer elles-mêmes au sein de leur affreuse misère ! « Si elles savaient le don de Dieu ! ».....

Ce premier travail de la grâce, M. F., n'est pas encore la guérison, il n'en est que le prélude. Le lépreux dont nous parle l'Évangéliste peut éprouver une douce impression de rafraîchissement, de délicieux bien-être sous la main bénie de Jésus-Christ ; mais, pour que sa lèpre disparût, il fallait la parole du Sauveur. Ce ne fut, M. F., que, quand le divin Maître, « montrant, dit saint Jérôme, qu'il ne laisse tomber à terre stérile et infructueuse aucune syllabe de nos prières, quand elles sont bien faites », et, pour cela, répondant à une double demande par une double réponse, eut dit avec une tendre compassion : « Je le veux », et, avec l'accent de la plus haute autorité: « Sois guéri ; *volo, mundare* », ce ne fut qu'alors, mais sur le champ, sans retard, sans délai, sans aucun intervalle entre le commandement et l'œuvre, par un acte qui montre que la volonté de Dieu, c'est la toute-puissance : « *Voluntas Dei omnipotentia* », que les plaies de l'infortuné se cicatrisèrent, ses ulcères disparurent, sa lèpre fut guérie : « *Et confestim mundata est lepra ejus* ». En sorte, M. F., qu'on le vit à l'instant fort, robuste, tout florissant de santé. Un changement total s'est opéré, disent les interprètes, non seulement dans son corps mais dans son âme : à la place

de l'être ancien, qui a disparu, c'est comme un être nouveau qui a été créé; les œuvres de Dieu sont parfaites, il dépasse l'attente de celui qui le prie, il le récompense au delà de ses mérites : « *Et confestim mundata est lepra ejus.* » Sous la loi de Moïse, M. F., le lépreux devait se montrer aux prêtres. C'était ou pour faire discerner la nature de son mal ou pour faire constater sa guérison et obtenir la purification légale, c'est-à-dire l'autorisation de rentrer dans la vie commune : le pouvoir du sacerdoce figuratif n'allait pas plus loin. Jésus-Christ se conforme à cette prescription, en disant au lépreux: « vois, *vide* ». Te voilà guéri; mais, avant que celui qui en a le droit l'ait reconnu juridiquement, avant qu'il ait levé l'arrêt de réprobation qui pèse sur sa tête, « ne dis rien à personne, *nemini dixeris* »: cette divulgation prématurée serait une infraction à la loi; mais « va, *vade* ; montre-toi au prêtre, *ostende te sacerdoti* »; et, en témoignage de ta guérison, « offre le don prescrit par Moïse; *offer munus quod præcepit Moïses* ».....

Hâtons-nous, M. F., de dégager les mystères renfermés dans la conduite de Notre-Seigneur. C'est après avoir touché le lépreux, que, par sa parole souveraine, il le guérit et l'envoie ensuite se montrer au prêtre. Certes, M. F., quand Dieu a commencé à toucher le pécheur de sa grâce, lui, le Tout-Puissant, il peut, sans aucune autre intervention, guérir sa lèpre intérieure; mais il a mis la dispensation de ses miséricordes à une condition dont il n'est permis à qui que ce soit de s'affranchir, et cette condition obligatoire, tous les Pères et les Docteurs la trouvent admirablement figurée dans l'injonction faite au lépreux de notre récit. Au

pécheur aussi, mais dans un sens plus étendu, avec des circonstances spéciales qu'il importe de bien définir, il est dit : « *Vade, ostende te sacerdoti*, allez vous montrer au prêtre », allez, par une sincère confession, découvrir les plaies de votre âme, sans réticences, sans excuses, sans déguisement, sans allégations palliatives. Et, remarquez-le bien, cette démarche n'est pas une simple formalité, une pure cérémonie, comme dans l'ancienne alliance : le prêtre de la loi nouvelle, c'est Jésus-Christ lui-même, présent, visible, agissant dans l'Église. Ce n'est que par son ministère, ce n'est qu'en échange de l'aveu qui lui est fait avec un vrai repentir, qu'on peut recevoir, avec le pardon, l'esprit qui renouvelle l'âme. Oui, M. F., quand Dieu remet la faute immédiatement et par lui-même, quand il la remet à la contrition parfaite, il y a toujours obligation de se montrer au prêtre, la confession sacramentelle est toujours indispensable ; c'est une vérité élémentaire que vous n'avez pas oubliée : la contrition parfaite ne justifie le pécheur qu'autant qu'elle renferme et suppose la volonté de recourir au sacrement de Pénitence : « *Vade, ostende te sacerdoti* ».

Oh ! M. F., admirable était le changement opéré dans le lépreux à la parole de Jésus-Christ; non moins merveilleuse est la transformation qu'opère l'absolution dans l'âme coupable. Ne cherchez plus en elle la corruption et les souillures qui la défiguraient et la rendaient si difforme aux yeux de Dieu et à ses propres yeux : une goutte du sang pris à la croix de Jésus-Christ a tout effacé. Ne cherchez plus en elle le péché ancien et ses désastreux vestiges : il a été détruit, il n'y en a pas plus de trace qu'il n'y a

de trace au firmament ou du nuage que le vent emporte, ou de la vapeur que le soleil fait s'évanouir. C'est comme une créature nouvelle : « *Nova creatura in Christo* ». Pure et sainte, réintégrée dans la société des justes et dans ses droits à l'héritage céleste, elle est méconnaissable à ses propres yeux, tant elle a cessé d'être ce qu'elle était, elle est digne de servir au spectacle des hommes, des anges, de Dieu lui-même : « *Et confestim mundata est lepra ejus* ». Toutefois, observons-le bien, M. F., l'aveu et le repentir ne suffisent pas : le pécheur doit encore offrir un sacrifice de réparation pour le mal qu'il a causé, il doit se soumettre aux conditions pénitentielles et expiatrices qui lui sont imposées, il lui faut accomplir la loi dans son intégrité, en se soumettant à la troisième partie du sacrement de Pénitence, à la satisfaction, symbolisée par le don que Jésus-Christ prescrit au lépreux d'aller offrir : « *Offer munus, quod præcepit Moïses* ».

M. F., il y a peut-être ici, dans cet auditoire, des lépreux spirituels : Dieu les connaît ; mais je sens le besoin de leur adresser un mot en finissant. Oh ! puissent-ils lire dans la prière de mon regard, dans l'accent suppliant de ma voix, que cette parole que je leur adresse ne m'est inspirée que par la compassion de leur misère, par le dévouement pour leur salut, par le désir de leur bonheur. Frère, frère, ayez pitié de votre âme. Vous auriez pitié du lépreux, du pauvre lépreux que vous verriez sous vos yeux mourir comme par parties, et subir, encore vivant, le lent travail du sépulcre ; et, votre âme, contemplez-la donc à la lumière de la foi : n'est-elle pas défigu

rée, souillée, profanée par le mal, et ensevelie dans son péché, ainsi qu'en un tombeau ? La souffrance d'un étranger vous émeut : ne serez-vous insensible que lorsqu'il s'agit de votre malheur et de votre malheur éternel ? Ayez donc pitié de votre âme. « *Miserere animœ tuœ*... »

(*Fin improvisée*)

XV

SERMON

SUR LA PÉNITENCE

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

(14 février 1866)

Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant.

A cette heure même, Dieu annonce à tous les hommes qu'ils aient en tous lieux à faire pénitence.

Act., XVII, 30.

Mes Frères,

Il est une loi vénérable entre toutes par son antiquité, puisqu'elle remonte au berceau même du genre humain ; une loi qui, portée par la justice d'un Dieu plein de miséricorde, tout à la fois et contre la faute et en faveur du coupable, a suivi le premier homme et toute sa race à travers les âges, depuis le jardin des délices jusqu'à l'avènement du Rédempteur ; une loi qui, sans cesse proclamée par les prophètes de l'antique alliance, rappelée solennellement et dans les termes les plus énergiques par le saint Précurseur du Testament nouveau, a reçu et des oracles et des exemples du Sauveur Jésus la consécration la plus

haute et la plus vigoureuse sanction, une loi que l'Église, fidèle à garder inaltérable la doctrine de son divin fondateur, a prêchée et prêchera jusqu'à la fin des temps, dans toutes les contrées, à tous les peuples, sans avoir plus égard à la diversité des climats qu'à la différence des siècles; une loi qui forme le principal caractère, la base fondamentale de la morale chrétienne ; c'est celle que rappelait en ces termes l'apôtre saint Paul au milieu de l'Aréopage : « *Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant* » ; c'est la loi de la pénitence.

La pénitence ! ah ! M. F., ne vous semble-t-il pas qu'il faut un certain courage pour oser encore de nos jours laisser tomber du haut de la chaire évangélique un mot aussi malsonnant? Sans parler de ces sophistes qui, érigeant en doctrine la pratique de la jouissance, et posant en système la recherche du plaisir, se sont flattés d'effacer toute peine, toute souffrance, tout sacrifice des réalités humaines, et de faire oublier les enseignements du Calvaire dans l'ivresse d'un sensualisme sans frein, combien d'âmes, même parmi nous, M. F., qui, s'affiliant, dans une certaine mesure, à ce culte avilissant des sens, s'affranchissent avec calcul de tout ce qui ne cadre pas avec leur amour du bien-être, et repoussent avec obstination tout ce qui gêne les instincts, tout ce qui contrarie les tendances de la nature !

Se faire une existence molle et joyeuse, se reposer du plaisir de la veille par la préoccupation du plaisir du lendemain, avoir recours à mille industries pour contenter les goûts d'un cœur énervé, telles sont les aspirations de ces prétendus chrétiens, et, quand une voix malencontreuse vient leur rappeler,

avec l'Évangile, qu'il n'y a de salut possible que dans les salutaires expiations de la pénitence, s'ils ont encore assez de foi pour ne pas l'accueillir par un dédaigneux sourire, on les voit s'armer de toutes sortes de prétextes et de subterfuges pour échapper à cette austère doctrine. On les entend répondre que la pénitence, avec ses labeurs, ses privations, ses sacrifices, a pu être prescrite à d'autres époques, à d'autres peuples, mais que les temps sont changés, et que de nos jours il faut en laisser la pratique, toute surérogatoire et de pur conseil, à ces pieux asiles, où des âmes d'élite, des âmes innocentes veulent bien expier pour les coupables. Or, M. F., quels que puissent être sous ce rapport les préventions, les préjugés, les répugnances, il faut bien le dire, car c'est la vérité, la pénitence est de la plus stricte, de la plus impérieuse nécessité pour tous, sans distinction de temps ou de mœurs, de rang ou de condition ; c'est ce thème que nous allons essayer de développer ce soir.

Daigne l'esprit de Dieu me mettre sur les lèvres des paroles qui puissent vous convaincre et vous toucher : nous allons le lui demander par Marie.

Ave Maria.

I

Considérée non pas comme sacrement de la loi nouvelle mais comme vertu, « la pénitence, dit saint Augustin, c'est la juste indignation de l'homme contre le péché » qu'il pleure et dont il se punit ; comme la volonté est la source de l'activité morale,

comme elle est le principe du péché : « *Voluntas facti origo* », dit un Docteur, le principe, le fondement essentiel de la véritable pénitence est dans le cœur. Mais, comme la chair ne forme avec l'esprit qu'une seule et même personne, comme nous ne pouvons agir sans qu'il y ait nécessairement solidarité intime entre les deux substances qui composent notre être ; comme souvent le corps, instrument au service de l'âme, exécute ce que la volonté a conçu, le corps, responsable lui aussi, doit aussi subir sa part du châtiment. Voilà pourquoi, M. F., la pénitence a deux éléments constitutifs essentiels : la contrition du cœur et la mortification du corps. Cette notion claire et précise de la pénitence préalablement posée, il nous sera facile de montrer sa nécessité.

La pénitence est une expiation du péché. Au paradis des délices, alors qu'il était encore tout resplendissant de la sainteté originelle, l'homme n'était pas soumis à la pénitence. « Ce mot importun, dit Bossuet, n'était pas en usage au séjour de l'innocence et de la félicité ». Mais, sitôt que par sa désobéissance, il eut mérité d'être chassé de l'heureuse demeure, alors même que Dieu releva son espérance par la promesse d'un Rédempteur, un irrévocable arrêt pesa sur sa tête, et cette loi pénale, qu'il s'était attirée par sa faute, il fut obligé de l'exécuter personnellement contre lui-même : il fut condamné, s'il voulait obtenir son pardon, aux pleurs, aux gémissements, aux douloureux sacrifices de la pénitence. O infortuné pécheur, ne te plains pas de cet arrêt : cet arrêt de clémence plus encore que de rigueur, il te révèle admirablement comment se concilient, dans le cœur de Dieu, que tu as outragé, les droits de sa justice

et de sa bonté. Telle est, en effet, M. F., l'économie mystérieuse de la pénitence : l'infinie bonté a ses amoureuses exigences : elle veut pardonner ; la souveraine justice a ses droits imprescriptibles : elle ne peut accorder l'impunité. Mais voici que se passe entre ces deux perfections un merveilleux et touchant compromis. La justice offensée réclame ses droits, elle exige une victime ; la bonté la lui présente : c'est une victime d'un prix infini qui se dévoue pour le coupable. Il faut à la justice une réparation, elle a besoin d'exercer sa vengeance contre le pécheur : la bonté s'interpose : elle permet au coupable de se soustraire à l'indignation divine, en subissant volontairement les souffrances expiatrices de la pénitence. Cette loi de justice et de miséricorde une fois portée, Celui qui s'appelle lui-même dans les saints Livres « le Dieu du salut », ne la laissera pas s'oblitérer dans le monde. Il suffit, M. F., de parcourir les pages du livre inspiré, pour le voir rappeler souvent aux hommes, dans le cours des siècles, qu'êtres déchus, rois tombés, ils ne peuvent être réintégrés que par la salutaire réparation de la souffrance volontaire ; que, marqués, dès leur entrée dans la vie, du sceau de la réprobation, et coupables eux-mêmes de tant d'autres fautes ajoutées au péché héréditaire, ils ne peuvent échapper aux vengeances du Ciel qu'en se châtiant eux-mêmes ; qu'ils ne peuvent être sauvés qu'en mêlant leur propre sang au sang divin, qui doit un jour couler pour leur rachat. Qui d'entre nous, M. F., n'a présents à la mémoire les mâles accents des prophètes envoyés d'en-haut pour rappeler au peuple choisi cette indispensable obligation ? Tantôt le Dieu dont ils sont les organes

est un père plein de bonté, qui invite, qui conjure, qui sollicite avec instance : « Convertissez-vous, enfants d'Israël, convertissez-vous : déchirez vos cœurs dans les gémissements du repentir, mais aussi affligez vos corps par le jeûne et les privations. Par là vous échapperez aux rigueurs de ma justice ; faites pénitence et je vous sauverai ». Tantôt c'est un juge sévère qui, se montrant avec tout l'appareil de sa puissance, avec toutes les terreurs de son courroux, les presse par les plus effrayantes menaces : « Si vous ne faites pénitence, vous tomberez entre les bras d'un Dieu irrité ». Heureux les pécheurs qui, comme David, heureux les peuples criminels qui, comme les Ninivites, se rendent à l'invitation ou cèdent à la menace! « En s'indignant contre eux-mêmes, dit saint Augustin, ils échappent à la vengeance du Très Haut » ; en brisant leur cœur par la componction, en macérant leur corps par le jeûne et par l'abstinence, en s'infligeant une peine passagère dans le temps, ils s'affranchissent des supplices rigoureux de l'éternité. Mais malheur à ceux qui, indociles et rebelles à la voix divine, refusent obstinément de se soumettre à la loi de l'expiation ! Voici que le bras d'un Dieu irrité s'appesantit sur leurs têtes, et les châtiments épouvantables que les saints Livres ont enregistrés sont un éclatant témoignage des vengeances que la justice divine exerce, dès ici-bas, contre les pécheurs impénitents, avant de les livrer à ses éternelles rigueurs. Il ne pouvait en être autrement, M. F., le Dieu du Ciel, le vrai Dieu, n'est pas ce Dieu commode et facile, un Dieu de fantaisie, indulgent jusqu'à la faiblesse, qu'inventent à leur usage certains esprits de notre temps ; un Dieu qui ne s'offense pas, qui ne sait

pas punir, qui ne se venge jamais ; un Dieu qui défend d'agir, mais qui tolère le fait accompli ; un Dieu, disons le mot de Bossuet commentant Tertullien, « sous lequel les péchés sont à leur aise et dont on peut se moquer impunément, *sub quo delicta gauderent* » ; un Dieu dont la législation n'est qu'un fantôme et les préceptes une lettre morte. Non, non, tel n'est pas le Dieu que nous adorons : c'est un Dieu, continue le prêtre de Carthage, « qui exerce l'amour qu'il a pour le bien par la haine qu'il a pour le mal ». Il est bon pour le pécheur pénitent, mais le pécheur impénitent qui abuse de sa bonté, ne peut qu'éprouver les sévérités de sa justice.

Gardez-vous de penser, M. F., que le Sauveur Jésus, en se montrant à la terre, soit venu abolir ou du moins alléger l'obligation primitive de la pénitence : il l'a rendue plus étroite, plus impérieuse encore, en l'appuyant de tout le poids de ses exemples, de l'autorité de ses leçons. Écoutez, M. F., les paroles tombées des lèvres divines de Notre-Seigneur : « Faites pénitence, nous dit-il en commençant sa prédication ; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte ». Il faut bien en convenir, M. F., de telles paroles s'imposent à tout esprit impartial dans leur lumineuse clarté, et il ne faut rien moins qu'un aveuglement systématique et de parti-pris pour en méconnaître le sens et la vérité. Oh ! M. F., s'il se trouvait encore ici quelque chrétien assez rebelle, assez indocile pour oser attaquer la loi de la pénitence, je le conduirais à Bethléem, et, lui montrant l'Enfant-Dieu, cette innocente victime qui se substitue à l'homme pécheur, couché dans l'étable, sur la paille d'une crèche, en butte à l'inclémence

du froid et aux privations de l'indigence, je lui dirais : C'est ainsi que s'expie le péché ; je le conduirais à Nazareth, et, lui montrant le Fils même de Dieu se condamnant aux fatigues, aux sueurs, au rude travail de l'atelier, je lui dirais : C'est ainsi que s'expie le péché ; je l'engagerais à suivre Jésus-Christ au désert, et, lui rappelant le jeûne de quarante jours avec les tourments de la faim qui suivirent, je lui dirais : C'est ainsi que s'expie le péché ; je ferais surtout passer sucessivement sous ses yeux Gethsémani, le Prétoire, le Calvaire, et, lui montrant le Sauveur, « chargé, suivant le mot du Prophète, des iniquités du monde, » tour à tour abreuvé du calice de l'amertume au jardin de l'agonie, attaché au poteau devant Pilate, la tête couronnée d'épines, et le corps tout écorché, tout meurtri sous les coups de fouet des bourreaux, enfin cloué, pâle, sanglant, sur sa croix au sommet du Golgotha, je m'écrierais : O homme, ô homme quand donc apprendras-tu comment s'expie le péché ? Regarde, regarde : voilà ton modèle, le type parfait de la pénitence.

Et qu'on ne vienne pas nous dire, M. F., que Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant « consommé, suivant le mot de saint Paul, par le grand sacrifice du Calvaire, la rédemption du genre humain », il ne doit plus nous rester aucun souci d'expiation. Certes, la foi nous l'enseigne, abondantes et surabondantes ont été les satisfactions offertes par l'Homme-Dieu à la justice de son Père en réparation du péché ; certes, en raison de sa valeur infinie, une seule goutte du sang de Jésus-Christ, que dis-je ? un seul pleur de ses yeux, un soupir de son cœur, eût suffi à laver nos fautes et à nous rouvrir le Ciel. Toutefois, il est vrai

de le dire, si la tâche du Sauveur est achevée, la nôtre reste à faire ; si l'œuvre de notre rédemption est accomplie, c'est à nous de nous en appliquer les fruits précieux. Or, une condition indispensable nous est imposée : « *Sine sanguinis effusione non fit remissio*, dit le grand Apôtre ; il n'y a point de rémission de péché sans effusion de sang ». Il est vrai que le sang de notre Dieu, en coulant dans nos âmes à notre entrée dans la vie, a effacé totalement la souillure de notre origine ; il est vrai qu'il nous a exonérés de toute redevance envers la justice divine. Mais quel est celui d'entre nous qui peut se flatter d'avoir, depuis son baptême, servi son Dieu dans une inaltérable innocence ? Où est-il, l'enfant d'Adam qui n'a jamais payé le tribut à la fragilité de sa nature, et peut se considérer libre de toute dette nouvelle envers le suprême Créancier ? Que ferons-nous donc, M. F., pour réparer, pour expier nos fautes personnelles ? « *Sine sanguinis effusio non fit remissio* ». Certes, le sang infiniment précieux qu'il a versé sur la Croix, le Sauveur veut bien l'appliquer à nos âmes dans le sacrement de la réconciliation ; mais, sachons-le bien, ce sang de Jésus-Christ, il ne peut avoir sa vertu purificatrice qu'autant que nous y mêlerons le nôtre, sinon le sang de nos veines, au moins le sang de notre âme, ce sang dont parle le grand Évêque pénitent d'Hippone, ce sang que l'âme épanche par la pénitence : « *Sanguinis animæ per lacrymas profluit* ». Oui, M. F., pécheurs que nous sommes, ce n'est qu'en versant ce sang mystérieux, ce n'est que par le brisement de notre cœur, ce n'est que par les sanglots de notre âme broyée par le repentir, ce n'est qu'en poussant du fond de notre

poitrine déchirée le cri de la pénitence, que nous pourrons nous réconcilier avec Dieu ; ce n'est qu'en nous punissant nous-mêmes, ce n'est qu'« en exécutant dès à présent contre nous, dit saint Augustin, ce que Dieu nous menace d'exécuter un jour » ; ce n'est qu'en « complétant », par des souffrances et des sacrifices volontaires, « ce qui manque à la passion de Jésus-Christ », pour la rendre efficace et vivifiante ; ce n'est qu'en offrant à Dieu, dans l'immolation des sens, dans les amertumes et les difficultés des œuvres pénitentielles et satisfactoires, une juste compensation de nos offenses, que nous pourrons expier nos fautes et racheter notre passé : « *Sine sanguinis effusione non fit remissio* ». Proclamons-le donc avec Tertullien, M. F., la « pénitence est la condition native du pécheur, parce qu'elle est le moyen d'expier ses fautes ». Oh ! qu'ils sont à plaindre, M. F., ceux qui, par une coupable indulgence envers eux-mêmes, ménagent leur propre sang et refusent de donner à celui du Sauveur le complément qu'il exige pour faire éclater sa vertu ! Qu'ils sont à plaindre les pécheurs qui refusent de se soumettre à la loi de la pénitence ! Ils rejettent la planche qui seule peut les sauver du naufrage.

II

Mais la pénitence n'est pas seulement l'expiation du péché ; elle est encore la sauvegarde de l'innocence. M. F., il faut bien le reconnaître, depuis le jour où, suivant le langage du grand Apôtre, l'homme s'est « vendu au péché, *venumdatus sub peccato* », il a subi

dans son âme une lamentable déchéance ; il a senti s'allumer au plus intime de son être une guerre irréconciliable, la guerre des sens contre l'esprit. Lui, le roi de la création, il a perdu, avec l'empire sur lui-même, le plus beau fleuron de sa couronne, le plus beau titre de sa royauté. A quoi bon chercher à vous peindre, M. F., ce triste résultat de la chute primitive, cette révolte sans fin de nous-mêmes contre nous-mêmes, cette insurrection permanente que chacun porte en son sein et que nous appelons dans le langage chrétien la concupiscence. A qui de nous est étrangère cette lutte malheureuse ? Où sont-ils, ceux qui sont à l'abri de cet attrait des sens, de cette loi des membres qui faisait gémir si profondément le grand Apôtre ? Où sont-ils, ceux qui n'ont jamais senti au fond d'eux-mêmes ces pentes fatales qui font tomber l'âme des hauteurs de sa nature et la précipitent dans la chair, par les attachements, par le plaisir, par les passions, par les plus hideuses convoitises ? Où sont-ils, ceux qui n'ont jamais connu ce feu désolant qui s'allume dans le sang, qui coule dans les veines, et y promène, comme la lave du volcan, le ravage et la mort ?... Oh ! M. F., laissez-moi le proclamer avec la conviction que votre cœur éclairé par une expérience quotidienne fera tout bas écho à ma parole, oui, sous l'influence de la concupiscence originelle, sous l'action de ce penchant héréditaire que nous avons puisé au sein de nos mères et qu'un éloquent moraliste a appelé si justement le « mal caduc de l'âme », bien laborieuse est la pratique de la vertu, bien difficile est la conservation de l'innocence. Heureusement que le Sauveur Jésus nous a mérité par l'effusion de son sang le pouvoir de triom-

pher dans la lutte, heureusement qu'il veut bien chaque jour venir à notre aide, en nous communiquant sa grâce, cette force toute surhumaine qui, en descendant sur nous, transforme notre faiblesse et nous pénètre de sa propre vie, de sa vie divine. Toutefois, sachons-le bien, Celui qui consent à se faire notre puissant auxiliaire demande notre coopération personnelle ; il exige de notre part un austère labeur, une lutte généreuse ; il veut que, par la prière, par une réaction vigilante, nous soulevions l'esprit au-dessus des régions terrestres, que nous le dégagions des entraves de la matière par le sacrifice des jouissances corporelles, que nous étouffions les révoltes des sens avec leurs convoitises par les privations du jeûne et de l'abstinence ; et, pour tout résumer en un mot, il veut que nous nous soumettions à la pénitence. C'est elle qui peut affaiblir les prépondérances de la chair ; c'est elle qui brise les chaînes ignominieuses auxquelles le péché a rivé la partie supérieure de notre être ; c'est elle qui, pour emprunter une belle parole de saint Bonaventure, rétablit l'équilibre moral qui faisait notre grandeur primitive, en redonnant à l'âme sa prééminence, sa suprématie effective sur le corps, en lui restituant son sceptre et la dignité du commandement : « *Corporis et spiritus reordinationem* ».

Il suffit, M. F., d'en appeler à l'expérience pour en avoir une preuve irrécusable ; elle nous révèle que, de même que l'homme a perdu la dignité de son âme, et, partant, son innocence, en cédant aveuglément à l'attrait des sens, de même il ne peut sauvegarder sa vertu qu'en se soumettant aux sacrifices, aux privations de la pénitence. Voyez ce vaisseau surchargé

de marchandises, dit saint Basile : ses mouvements sont difficiles, sa marche est lente. Si la tempête se déchaîne, elle l'engloutit dans les abîmes de la mer ; s'il est poursuivi par les pirates, il est pris et conduit en captivité. » « Voyez dit saint Grégoire de Nazianze, cet infortuné nautonier, qui remonte un fleuve rapide : voici que, manquant de courage pour lutter, il abandonne sa barque au courant des eaux; le flot va le briser contre le premier rocher du rivage ». Sous ces figures frappantes, ces deux grands Docteurs n'ont pu crayonner qu'une faible esquisse de l'âme qui ne sait pas se courber sous le joug de la pénitence. Ah ! cette âme malheureuse, je l'ai surprise sur le fait : à force de capituler ignominieusement avec la chair, elle s'abandonne à la merci de ses tyranniques exigences, elle est tellement embarrassée dans les sens qu'il lui devient comme impossible de se séparer de leurs images et de leurs impressions ; je l'ai vue faire du plaisir comme l'hôte nécessaire de son cœur, comme l'aliment indispensable de ses besoins. « Elle a mis tellement sa vie dans le charme de sentir, comme parle Bossuet, qu'elle ne sait plus s'en déprendre ». Souvent les plus hideuses, les plus avilissantes passions s'acharnent sur elle, comme des animaux de proie sur la terre, et elle ne se sent plus à l'aise que dans les boues de ce monde. Ne mettez pas la main sur son cœur : la fièvre des passions y palpite seule, rien n'y bat plus pour les grandes choses. Ne cherchez pas en elle le bien, l'innocence, la vertu : le bien, c'est la résistance aux penchants, et elle ne sait que céder avec lâcheté; l'innocence, c'est l'amour de Dieu et l'obéissance à sa loi, et elle n'aime qu'elle-même, elle ne connaît

d'autre règle que ses caprices ; la vertu, c'est le sacrifice accepté et accompli, et elle ne se nourrit que de jouissances. Sous prétexte de liberté, elle a subi le joug de la plus honteuse servitude ; en cherchant la vie, elle a trouvé la mort : « *Si secundum carnem vixeritis, moriemini* ». Qu'il en est bien autrement, M. F., du chrétien dont l'âme se trempe chaque jour dans les rudes exercices de la discipline pénitentielle ! Pour continuer les poétiques images de saint Basile et de saint Grégoire, grâce à ses abstinences, à ses privations, c'est le vaisseau léger qui échappe aux poursuites de l'ennemi, sur qui les orages n'ont de prise que pour accroître sa vitesse et le pousser plus rapidement au terme du voyage ; c'est le rameur courageux qui domine le courant, si rapide, si impétueux soit-il. Pour lui se réalise la parole adressée autrefois par le Seigneur au fils du premier homme : « *Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius* » ; il foule aux pieds les penchants qui l'asservissent, il se gouverne dans la pleine liberté de son âme. En vain, la chair, « ce démon domestique et familier », comme l'appelle saint Jean Chrysostôme, lui fait-elle sentir ses humiliantes révoltes, il sait, par le jeûne, les austérités, les mortifications, la faire rentrer dans l'esclavage dont elle n'aurait jamais dû sortir et conserver l'innocence et la vie de la grâce : « *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis* ». En vain le monde multiplie-t-il autour de lui ses séductions et ses promesses, en vain cherche-t-il à le gagner par l'appât de ses plaisirs et de ses jouissances : le monde pour lui, c'est une mer féconde en naufrages, il sait les dangers qu'y court la vertu, il sait les écueils qu'y rencontre l'innocence, et voilà

pourquoi, loin de s'y « embarquer trop avant », comme dit Bossuet, à l'exemple des premiers chrétiens dont parle saint Paul, il en use comme n'en usant pas : » *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur* ». En vain des penchants aux mille formes diverses viennent-ils à chaque instant éveiller en son âme de profondes répugnances pour le devoir : la pénitence est comme une sorte de circoncision qui retranche tout désir, toute pensée, tout sentiment dangereux ; elle règle les élans de l'imagination, elle épure les affections du cœur, elle comprime les émotions trop vives de l'âme : « *Circumcidimini Domino et auferte præputia cordium vestrorum.* »

Écoutez en quels termes, M. F., saint Augustin fait l'éloge de la pénitence : « Elle met en fuite les vices, dit ce grand docteur, elle embellit les vertus, elle protège, elle fortifie l'âme ». Elle met en fuite les vices, « *vitia fugat* » : en pénétrant dans les replis les plus intimes de l'âme, elle en arrache lambeau par lambeau, elle y fait mourir le vieil homme avec le poids d'iniquité qui l'entoure et l'appesantit. « *Virtutes ornat* », elle embellit les vertus : comme l'encens ne donne son parfum que lorsqu'il est consumé par le brasier, et la plante son arôme que sous le fer qui la blesse, ainsi notre âme ne répand la bonne odeur de ses vertus que sous le glaive de la mortification, dans les ardeurs des sacrifices et de la pénitence. « *Mentem munit et roborat* » : c'est grâce aux privations, aux rigueurs auxquelles elle se condamne que l'âme se trempe dans l'énergie morale et s'initie à la véritable force, non pas à cette force matérielle dont les misérables triomphes ne font souvent qu'attrister, mais à celle qui consiste à se dominer, à se contenir, à

se gouverner, à dompter la nature rebelle. « Celui qui domine son cœur est supérieur à celui qui prend des villes », dit l'Esprit-Saint. Aussi, M. F., est-il vrai de le dire, c'est dans le chrétien formé à la rude école de la pénitence, aguerri par les saintes luttes de la mortification que se trouve le type, le représentant de la virilité sous sa forme la plus pure et la plus noble, de la virilité morale qui consiste à ne faire de ses combats qu'une longue série de triomphes, et on peut vraiment dire de lui comme de Jésus-Christ, son maître : « *Vincit, regnat, imperat* ; il triomphe, il règne, il gouverne ». Il triomphe de ses penchants, il règne sur ses sens, il commande à la nature, il a l'empire sur lui-même ; il retrouve dans la pénitence la souveraineté primitive dont le péché l'avait fait déchoir. « *Vincit, regnat, imperat* » ; et, pour que vous ne soyez pas tentés de regarder ce tableau comme une pieuse exagération de parole, « venez voir, vous dirai-je avec saint Jean Chrysostôme, venez voir les valeureux soldats du Christ sur le champ même de la bataille » et vous vous convaincrez que le portrait du pénitent que je viens de faire passer sous vos yeux, loin d'être un simple tableau de fantaisie, est un fait authentique qui va se reproduisant à chaque jour de l'histoire du Christianisme. Voyez cet apôtre qui proclame qu'on ne travaille pas en vain : c'est Paul qui « châtie son corps, afin de le réduire en servitude », c'est Paul qui « mortifie ses membres pour remettre la loi des sens sous la loi de l'esprit ». Voyez cet anachorète aux cheveux déjà blanchis qui se voue à des privations continuelles et qui déchire sa poitrine avec le tranchant d'une pierre : c'est Jérôme qui amortit, qui étouffe le feu mal éteint des passions

de ses jeunes années. Voyez cet enfant délicat des derniers patriciens de Rome : il s'est enfui loin du monde, il a choisi pour demeure une caverne sombre sur la crète sauvage d'un mont inaccessible ; ses austérités sont si grandes que le reste du jeûne d'un pauvre moine suffit à le nourrir ; il a si peu de ménagement pour son corps qu'il le roule dans un massif de ronces jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une plaie : c'est Benoît, le bien-aimé de Dieu, qui parvient par la pénitence à éteindre pour jamais les volupteuses ardeurs qui l'embrasent jusque dans sa grotte. Voyez ces nombreuses phalanges de solitaires et de moines, interrogez ces justes et ces saints de tous les âges et de toutes les conditions, qu'ils s'appellent Antoine ou Pacôme, Dominique ou François d'Assise, Ignace ou Jean de la Croix, Catherine de Sienne ou Thérèse, demandez-leur comment ils sont arrivés à échapper aux périls de la tentation, comment ils ont triomphé de leurs penchants, comment ils ont pu mettre leur vertu à l'abri de tout naufrage et parvenir à une sainteté qui les faisait regarder comme des anges vivant dans des corps mortels ; et tous vous répondront d'une voix unanime que ce n'est qu'en s'arrachant à tous les plaisirs des sens, en se sevrant de toutes les jouissances, en se livrant aux jeûnes, aux privations, aux macérations les plus rudes, aux mortifications les plus rigoureuses. Et vous-même personnellement, M. F., si vous consentez à suivre, religieux pèlerins, les traces du passage de ces saints sur la terre, vous les trouverez encore, pour ainsi dire, tout imprégnées de leur sang, et, en plus d'un endroit, il vous sera donné d'apposer vos lèvres avec émotion sur les

instruments de pénitence qui leur servaient à macérer leur corps. Sans avoir besoin d'ailleurs de consulter les siècles passés, voyez cette nombreuse famille de pénitents qui fait de nos jours une des gloires les plus pures de l'Église : que sont toutes ces corporations religieuses qui peuplent les couvents et les trappes, les hospices et les chartreuses, que sont-elles, sinon, comme l'a dit un brillant écrivain, « des écoles d'application pour la pénitence », la mortification, le sacrifice, le renoncement, et, par conséquent, des ports assurés et, si l'on peut ainsi parler, des Conservatoires pour l'innocence et la vertu ? Quelle étrange anomalie, M. F. ! Les âmes les plus pures de la terre, vivant à l'abri des écueils du monde, se livrent avec ardeur aux pénibles luttes de la pénitence ; et nous, qui vivons au milieu des dangers et des orages, nous croyons pouvoir nous en dispenser, nous cherchons à faire de la jouissance notre élément, notre atmosphère et notre vie. Nous portons le même nom que ces âmes généreuses, nous aussi nous sommes chrétiens ; mais on dirait vraiment que ce n'est plus le même sang qui coule dans nos veines, que ce ne sont plus les mêmes aspirations qui font battre notre poitrine : à nous voir avec nos délicatesses et nos sensualités, on serait vraiment tenté de croire que nous avons reçu un autre évangile, que ce n'est plus aujourd'hui comme aux jours de Jésus-Christ, comme au temps des Apôtres, comme aux autres siècles de l'Église, et qu'on peut aller au Ciel par une autre route que celle de la pénitence.

Je le sais, il se lève de temps en temps des prophètes qui enseignent qu'on peut se sauver sans violence, sans sacrifice, sans mortification ; mais ce sont des prophètes de mensonge.

Il faut bien que nous en prenions notre parti, nous ne pourrons avoir part à l'honneur sans avoir part à la peine ; nous ne pourrons « être couronnés » sans avoir « vaillamment combattu » ; nous ne pourrons jouir de la béatitude éternelle, si nous ne reproduisons en nous la vie, les sentiments, les actes de Jésus-Christ, si nous ne savons pas ici-bas souffrir avec lui, si nous ne promenons partout le spectacle de la mortification, si nous ne retraçons dans nos membres la fidèle image du Dieu crucifié.

M. F., nous lisons dans les Lettres sacrées que Judas Machabée reposait un jour sous sa tente à la veille d'un combat, et qu'un songe merveilleux vint se mêler à son sommeil. Un personnage magnifique de vieillesse et de majesté se présenta à ses yeux, et cet homme auguste, Jérémie (car c'était lui-même), étendant la main droite, lui présenta un glaive d'or en lui disant : « Prends ce glaive, dont tu me vois dépositaire : c'est un don que te fait le Seigneur, avec lui tu mettras tous les ennemis en déroute ». M. F., vous le dirai-je ? il me semble que cette grande apparition se renouvelle au milieu de nous ce soir dans cette enceinte. C'est l'Église, la sainte épouse du Sauveur Jésus notre Dieu, et en même temps notre mère tendre et dévouée. Elle nous présente le glaive mystique de la pénitence et de la mortification et sa voix nous crie à tous avec tendresse : O mes enfants, ô mes amis, qui que vous soyez, durant ces jours de salut qui commencent, pendant cette sainte quarantaine, prenez ce glaive : « *Accipe sanctum gladium* ». Il paraît de fer, à la vérité : il en coûte à la nature de se soumettre aux privations du jeûne et de l'abstinence ; il

en coûte au cœur de se sevrer des plaisirs et des jouissances ; mais ne vous effrayez pas, il est d'or, soyez-en sûrs : « *Aureum* », tant il est précieux, tant sont féconds les fruits de salut que vous pouvez en attendre. C'est votre Dieu qui vous le transmet : « *Munus a Deo* » ; il l'a doué pour votre bien d'une puissance infinie, et, pourvu que vous sachiez le manier comme il le veut, avec le secours de sa grâce, vous pourrez avec lui renverser tous les obstacles qui s'opposent à votre salut et triompher de tous les ennemis de votre âme : « *In quo dejicies adversarios* » ; vous pourrez expier vos fautes, sauvegarder votre innocence, vous assurer le Ciel... Oh ! qui de nous pourrait résister à ce tendre appel, à cette maternelle invitation ? Si rudes, si crucifiantes soient les œuvres de la pénitence, embrassons-les avec courage. Prenons garde d'être dupes de la plus dangereuse illusion en recourant à mille prétextes imaginaires pour éluder ses prescriptions. Plus de résistances, plus de lâcheté, plus de défaillances. Ah ! je les comprendrais ces défaillances et ces découragements, s'il fallait souffrir sans profit et sans but. Vous avez l'âme grande M. F., et, tous les jours, vous consentez à souffrir pour un but glorieux, pour un noble intérêt ; les larmes de la Pénitence ne sont pas des larmes jetées au vent, les sacrifices de la mortification ne sont pas des sacrifices stériles, dont il ne sort aucun germe : non seulement elles expient les fautes du passé, non seulement elles sauvegardent l'innocence dans le présent, mais elles assurent les béatitudes de l'avenir. Dans la suite des heures qui mesurent la vie des âmes, il y aura une heure où les peines passagères auxquelles nous nous condamnons nous-mêmes ici-

bas, pour un instant, en esprit de pénitence, opèreront, suivant la promesse de l'Esprit-Saint, « un poids immense de gloire » qui durera une éternité. Ainsi soit-il !

XVI

PRONE

SUR LA PRIÈRE PUBLIQUE
POUR LE Ve DIMANCHE APRÈS PAQUES

(6 mai 1866)

Un grand évêque des premiers âges chrétiens l'a dit quelque part, M. F. : si profonde soit notre indigence native ici-bas, nous ne devons pas perdre courage : nous avons entre les mains une clef merveilleuse, qui nous fait entrer en participation de tous les trésors de Dieu. Si nombreux, si acharnés soient les ennemis de notre salut, nous n'avons rien à craindre, il est pour nous une arme qui nous sert à repousser leurs attaques, un bouclier qui nous rend invulnérables à leurs coups : cette clef mystérieuse, cette arme puissante, ce bouclier secourable, vous l'avez deviné, M. F., c'est la prière. Or, en ce jour, où Notre-Seigneur, dans l'évangile que nous venons de vous lire, nous remet en mémoire le grand devoir de la prière, en ce jour où l'Église notre mère nous convie à des supplications extraordinaires et solennelles, que pouvons-nous mieux faire que de consacrer quelques instants à nous entretenir de la prière, en l'envisageant sous sa forme la plus efficace sur le cœur de Dieu, je veux parler de la prière

publique ? Qu'est-ce que la prière publique ? Quelle est sa puissance ? Telles sont les deux questions auxquelles nous allons tâcher de répondre le plus brièvement possible.

L'homme ne peut se contenter ici-bas, M. F., de rendre à Dieu, comme les purs esprits, comme les anges, un culte purement spirituel. Composé de deux substances, il doit à son Créateur l'hommage entier de son être, ou, pour parler le langage profondément philosophique du catéchisme, il doit connaître Dieu, l'aimer, le servir : le connaître par son intelligence, l'aimer par son cœur, le servir par ses sens. De sa nature dérive essentiellement la nécessité d'un culte extérieur, et ce tribut personnel, dont il est redevable à son Dieu, il le paye par la prière vocale qu'il fait dans le secret de sa demeure. Mais Dieu a fait les sociétés comme les individus, et, à ce titre, elles lui doivent un tribut d'honneur et des hommages solennels. Et voilà pourquoi l'Église, cette société par excellence que le Sauveur Jésus a fondée par sa parole et par son sang, cette société universelle de frères unis dans une même croyance, a ses lieux de réunion, ses assemblées populaires, où elle honore son Dieu en commun et fait monter au Ciel l'encens de ses prières collectives. Il suffit, M. F., de jeter un coup-d'œil sur l'histoire de l'Église pour se convaincre que partout et toujours, tant qu'elle a pu jouir de sa liberté, elle a donné à ses enfants un rendez-vous public, elle les a convoqués dans le même lieu, pour faire monter vers le trône de Dieu les accents unanimes d'une même prière. Que ce fût dans de superbes basiliques au sein des grandes cités, ou dans de pauvres et

modestes églises, au milieu des villages, partout et toujours elle a convoqué le peuple aux pieds des autels, en l'invitant à accompagner de ses prières unanimes la voix du prêtre. Aux premiers siècles même, aux jours de la persécution, alors qu'elle n'obtenait pas de place au soleil pour l'exercice de son culte, dans ces temps orageux où la profession de la foi emportait avec elle le danger de la vie, elle rassemblait ses enfants dans des retraites souterraines, et, il faut bien le dire, un des plus émouvants souvenirs des premiers siècles du Christianisme, c'est celui des premiers chrétiens, nos pères dans la foi, descendant dans les cryptes et les catacombes, et, non loin des cris sanglants du Colisée, sous la menace du martyre et sous le glaive des bourreaux, unissant leurs voix pour louer et bénir le Seigneur et obtenir de sa bonté les secours précieux dont ils avaient besoin. Nous ne vivons plus, grâce au Ciel, dans ces temps difficiles, et aujourd'hui, en parcourant l'univers catholique, partout l'on trouve une demeure principale où, à des jours et à des heures déterminés, le peuple se réunit pour prier en commun.

Voilà, M. F., la prière publique : c'est celle qui, dans la réunion du peuple chrétien, est offerte à Dieu par le prêtre au nom de l'Église. Le temple, le peuple, le prêtre, tels sont, suivant l'enseignement de la théologie, les trois éléments qui la constituent : le temple saint, appelé dans le langage même de Dieu « la maison de la prière » ; le concours du peuple, dont les voix se marient, se mêlent, se confondent dans un sacrifice unanime d'adoration, d'amour, de confiance ; le prêtre, ce député, ce représentant officiel des âmes, chargé d'offrir à Dieu les hommages et les sollicita-

tions de tous. « Qu'il est beau, qu'il est touchant, dit saint Jean Chrysostôme, le spectacle du peuple assemblé pour prier dans le temple saint sous la présidence du prêtre ! » Qui de vous, M. F., ne se sent parfois ému au spectacle que nous offre, le dimanche, cette admirable basilique, quand le peuple, réuni pour y prier en commun, remplit ses vastes nefs ? Plus d'une fois peut-être, vous avez senti une larme mouiller votre paupière en entendant le prêtre chanter d'abord seul et dans le silence: « *Sursum corda*, tenez en haut votre cœur » ; puis le peuple, c'est-à-dire des milliers de voix, une immense harmonie d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, répondant en chœur de tous les côtés : « *Habemus ad Dominum*, ils sont élevés vers le Seigneur » ; puis enfin les pierres elles-mêmes semblaient s'animer et les colonnes tressaillaient, et, de tous les points de la basilique, un écho répétait : « *Habemus ad Dominum* »... Votre émotion alors, c'était l'intelligence de la prière publique.

Ne voyez-vous pas, maintenant, M. F., combien elle doit être puissante sur le cœur de Dieu ? Le Seigneur donne sa grâce à qui bon lui semble, comme il le juge à propos et dans les conditions fixées par sa libéralité. Or, M. F., Jésus-Christ nous assure que, « lorsque deux ou trois personnes sont réunies en son nom pour prier son Père, il est au milieu d'elles, et que, quelque chose qu'elles pourront demander, elle leur sera accordée ». Vous entendez, M. F., le divin Maître le proclamer lui-même : la voix de deux ou trois personnes s'accordant pour formuler une demande est toute-puissante. Que sera-ce donc, vous demanderai-je avec saint Cyprien, quand toute une foule de fidèles unis par la société d'une même religion, par

la participation aux mêmes sacrements, par le bien de la même discipline, rempliront le temple saint, poussant devant lui le même cri et lui adressant la même prière : « *Quod si duo unanimes tantum possunt, quid, si unanimitas apud omnes esset ?* » Oh ! c'est bien à juste titre qu'on peut dire que Jésus-Christ est là, Jésus-Christ est avec eux, Jésus-Christ prie pour eux. Il élève vers son Père pour eux son cri le plus puissant : « *Cum clamore valido* », en sorte que leurs supplications ont comme un droit rigoureux à être exaucées, à cause de la considération qui est due à un tel suppliant : « *Exauditus est pro sua reverentia* ». Aussi, M. F., les Livres sacrés sont là pour l'attester, c'est généralement aux prières communes et publiques, aux supplications générales et extraordinaires que Dieu réserve les dons les plus signalés de sa miséricordieuse bonté : c'est aux prières incessantes et collectives de l'Église naissante, que l'ange du Seigneur vient briser les liens du premier des apôtres, Pierre, et le rendre à la liberté ; c'est en persévérant unanimement au Cénacle dans une prière commune avec Marie, mère de Jésus, que les Apôtres voient descendre miraculeusement sur eux l'Esprit divin, avec l'effusion de tous ses dons.

Mais à quoi bon, M. F., multiplier les exemples ? Il y a dans la prière publique une merveilleuse réalisation d'un adage populaire que vous connaissez tous : « C'est l'union qui fait la force, *Vis unita fortior* ». Si nous prenons un fil de fer mince et léger (permettez-moi cette comparaison toute familière), nous savons qu'il pourra se briser au moindre effort ; mais si, l'unissant à d'autres, nous formons une chaîne où chaque force se lie et s'enlace dans un concert

mutuel, la résultante obtenue nous permet de construire d'une rive à l'autre sur un fleuve un pont capable de porter un poids énorme. M. F., quand nous prions isolément et en particulier, nous avons à craindre que notre prière manque de cet esprit de piété et de ferveur nécessaire pour attirer les bénédictions divines ; mais dans la prière publique le fort porte le faible, les tièdes se joignent aux fervents, le juste s'associe au pécheur, tous les membres réunis de la famille ne font qu'un corps, tous les genoux fléchissent en terre, tous les bras, tous les yeux s'élèvent vers le Ciel, les vœux de toute l'assemblée sont versés ensemble et d'un commun accord ; c'est, suivant la belle pensée de Tertullien, comme une « armée compacte » qui, se formant autour de Dieu, lui fait une sorte de violence et l'oblige, par une agréable contrainte, à condescendre aux requêtes qui lui sont adressées. Que dis-je ? c'est comme un faisceau de projectiles puissants et irrésistibles, capables de démanteler le fort imprenable où voudrait se retrancher sa sévère justice, quand il est courroucé. Et, pour que vous ne soyez pas tentés, M. F., d'accuser ma parole d'exagération oratoire, consultez le théologien par excellence, le Docteur angélique, qui n'a jamais, que je sache, compromis par la moindre hyperbole l'enseignement de la vérité : « Il est impossible, dit saint Thomas (vous entendez, M. F., cette affirmation est précise et catégorique), il est impossible que les prières publiques ne soient pas exaucées, lorsque, fondues ensemble, elles montent vers les Cieux comme une prière ; *impossibile est preces multorum non exaudiri*, *si ex multis orationibus fiat quasi una* ».

C'est bien maintenant que je puis faire passer sous vos yeux le magnifique tableau dans lequel le Docteur à la bouche d'or dépeint la puissance de la prière publique, même dans l'ordre temporel, pour détourner les fléaux, pour éloigner les calamités sociales. « Qand le monde entier serait en feu, dit saint Jean Chrysostôme, quand les nations seraient livrées aux collisions les plus rudes et les plus sanglantes, quand les armées ennemies seraient déjà en présence et le signal de la lutte déjà donné, que le peuple prie, qu'il épanche devant son Dieu son cœur troublé, dans un mouvement unanime de confi ance ; la prière, on l'a vue maintes fois éteindre le feu, mettre fin à la guerre, suspendre les batailles : *Vim ignis extinxit, bella composuit, pugnas sedavit.* Quand la terre ébranlée chancellerait sur sa base, et menacerait de ruine les édifices qui abritent nos frêles existences, quand des maladies pestilentielles exerceraient parmi nous de désastreux ravages, quand nos récoltes, mortellement atteintes, nous mettraient sous l'affreuse menace de la famine, que le peuple prie, qu'il pousse en commun vers son Dieu le cri de la détresse : la prière, on l'a vue maintes fois chasser les maladies, dissiper les tempêtes, conjurer tous les fléaux : *Tempestates sustulit, morbos ejecit, damna repulit*... Quand Dieu voit une multitude réunie confondant ses vœux dans une même prière, si justement irrité soit-il, il éprouve une sorte de honte à refuser (c'est toujours l'éloquent Évêque de Constantinople qui l'assure, je ne fais que traduire imparfaitement son beau langage) : *Quasi pudore commovetur* ».

M. F., les trois jours qui vont suivre sont spécia-

lement consacrés par l'Église à fléchir la colère de Dieu par la prière publique et la pénitence, pour attirer sa bénédiction sur les fruits de la terre et détourner les calamités dont nous pouvons être menacés en punition de nos fautes. Vous le savez, M. F., les circonstances qui ont donné lieu à l'établissssement des Rogations étaient les calamités extraordinaires qui affligeaient alors certaines provinces. Mais laissez-moi vous le demander, s'écoule-t-il, principalement à une époque agitée comme la nôtre, s'écoule-t-il une seule année qui ne présente quelque nouveau motif à de nouvelles supplications publiques ? Je ne veux entrer, M. F., dans aucun détail ; mais n'est-il pas vrai qu'il nous suffit de faire réflexion sur ce qui se passe actuellement autour de nous, de considérer les épreuves du présent, les incertitudes plus poignantes encore de l'avenir, pour nous convaincre de l'obligation où nous sommes de travailler à faire violence au Ciel par la prière et la pénitence, pendant les saints jours dont nous parlons? L'œuvre de la pénitence, M. F., vous est allégée par une dispense ; un grand nombre d'entre vous ont accueilli avec satisfaction la remise de l'abstinence, laissez-nous donc espérer que cette indulgence de notre Père commun vous rendra d'autant plus empressés à prendre part à l'œuvre de la prière... En assistant aux processions et aux prières publiques en usage pendant ces saints jours, en unissant nos voix et nos cœurs dans le recueillement et la confiance, nous pourrons détourner les coups de la divine justice, et nous obtiendrons de la miséricorde toute paternelle de notre Dieu toutes les grâces du temps et les biens éternels de la vie future. Ainsi soit-il !

XVII

PRÔNE

SUR LA VISITE DE JÉSUS-CHRIST AUX AMES

POUR LE IXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(22 juillet 1866)

Si le saint Évangile nous représente aujourd'hui, M. F., Notre-Seigneur Jésus-Christ pleurant à la vue de Jérusalem, ses larmes, sachez-le bien, ne sont pas, comme a osé l'écrire un romancier sacrilège, des larmes de découragement et de dépit, à la pensée des mécomptes et des déboires qui l'attendent au terme de sa carrière. Non, non, ce n'est point sur les humiliations, les avanies et les supplices que lui prépare une cité ingrate et perfide, ce n'est point sur la mort ignominieuse qu'il doit bientôt subir que Jésus-Christ pleure en ce jour : descendu ici-bas et revêtu des livrées de notre nature pour le salut des hommes, lui, le Fils même de Dieu, qui ne le sait ? il est saintement impatient de consommer sa mission, il appelle de tous ses vœux le moment où il scellera de son sang le salut du monde : « *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur* ? » Ce qui remplit d'une affliction profonde le cœur compatissant du Sauveur, ce qui fait couler ses pleurs, c'est l'aveuglement obstiné, c'est la criminelle

ingratitude dont Jérusalem paye ses bontés, c'est le sort malheureux, le châtiment formidable par lequel la ville déicide doit expier son forfait. Or, M. F., au sentiment de tous les interprètes, Jérusalem est la figure des âmes obstinées dans le mal qui courent à leur perte en résistant à la grâce, c'est-à-dire en refusant la visite de Jésus-Christ leur Dieu. Ce ne sera donc pas, M. F., nous écarter de notre texte que de consacrer aujourd'hui quelques instants à étudier comment Jésus-Christ visite les âmes éloignées de lui, et quel est le malheur de celles qui ne profitent pas de sa visite.

Suivant l'enseignement des saints Livres, M. F., toute âme livrée au mal est comme dans un état d'ivresse et de sommeil : c'est l'effet des penchants déréglés d'enivrer et d'endormir cette portion la plus noble de notre être par laquelle nous aspirons à Dieu et à l'éternité. L'Esprit-Saint lui-même nous l'assure : « Réveillez-vous, crie-t-il au pécheur par la bouche du prophète Joël, réveillez-vous, vous tous qui êtes enivrés : *Expergiscimini, ebrii* ». Or, M. F., tel était l'état de l'infortunée Jérusalem au moment où elle reçut la visite du Sauveur : elle avait bu à longs traits et bien avant, dans la coupe du péché, le « breuvage d'assoupissement », comme parle l'Écriture. Déjà bien des fois le divin Maître avait essayé de l'attirer à lui en l'arrachant à sa criminelle léthargie ; mais en vain lui avait-il adressé les plus pressantes exhortations, en vain avait-il semé les bienfaits sur son passage, en vain avait-il opéré en sa faveur les plus éclatants prodiges de puissance et de bonté. Constamment sourde à sa voix, les yeux obstinément

fermés, le cœur toujours insensible, Jérusalem était restée plongée dans son triste sommeil et avait refusé de le reconnaître. Or, voyez l'incomparable indulgence du Sauveur : malgré les outrages et le mépris qu'il en a tant de fois reçus, il vient encore aujourd'hui la visiter, et, par de miséricordieuses avances, lui offrir le salut. M. F., c'est avec la même bonté que Jésus-Christ agit avec les âmes infidèles qui, par le péché, se sont éloignées de lui. Sans cesse il renouvelle dans le monde des âmes les mystères de miséricorde qu'il opéra jadis dans sa carrière mortelle, et, comme l'a dit, d'un mot aussi profond que bref, un grand théologien français: « Jésus-Christ vient toujours, *Christus venit semper* » ; il vient perpétuellemeut visiter le pécheur qu'il veut gagner à son empire. Sa visite, c'est sa grâce, et cette grâce, c'est cette touche mystérieuse qui peut, en l'arrachant à son léthargique assoupissement, l'éveiller à la vie véritable, à la vie surnaturelle ; c'est ce secours précieux qui soutient sa volonté chancelante dans le travail de sa conversion. Cette visite, elle a des formes multiples et variées. Qu'est-ce, M. F., que ce mal douloureux qui vient défigurer et faire mourir insensiblement ce corps, avec lequel l'âme, en se livrant à ses passions, était arrivée, pour ainsi dire, à se confondre et à s'identifier ? C'est Jésus-Christ qui passe, c'est celui que saint Augustin appelle quelque part « le père du réveil », qui vient, en éveillant cette âme, substituer, sous ses yeux, à des fantômes qu'elle poursuivait dans ses rêves les grandes réalités de la vie future : « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que cette catastrophe soudaine, qui fait crouler en un instant cet édifice de fortune

qui l'enivrait et lui faisait oublier le Ciel? C'est Jésus-Christ qui passe et vient, en le désenchantant de la terre, l'attirer vers des régions plus hautes: « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que ce coup inattendu qui lui enlève un être chéri, dont l'affection passionnée le jetait dans l'enivrement ? C'est Jésus-Christ qui passe et qui ne brise ce lien que pour gagner un cœur dont il est jaloux : « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que cet ange visible, que Dieu a placé à ses côtés pour son salut, cette épouse vertueuse, cette mère chrétienne, cet enfant pieux et innocent dont les larmes prient pour lui ? C'est Jésus-Christ qui passe et qui le presse de consoler son cœur, en cédant aux désirs de ceux qui l'aiment ici-bas : « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que ce ministre sacré que le zèle ou l'amitié a fait arriver près de lui, et dont chaque parole répond à quelque pensée intime de son âme, à quelque mouvement secret de sa conscience ? C'est Jésus-Christ qui passe, c'est le Sauveur de son âme qui, en ce temps qui est encore le sien : « *In hac die tua* », vient lui offrir le salut qu'il a tant compromis : « *Christus venit semper* ». Pauvres pécheurs, qu'est-ce que cette lassitude et ce dégoût de la vie qui vous ronge et qui vous épuise, après avoir déchiré toutes vos illusions et fait tomber tous vos enchantements ? Qu'est-ce que cette lueur rapide d'une foi que vous croyiez éteinte, et qui vient si vite jeter la lumière dans les profondeurs les plus intimes de votre intelligence, comme ces éclairs qui, dans une nuit sombre, illuminent tout un horizon et, d'une seule lueur, découvrent au voyageur égaré les drécipices qui l'environnent ? Qu'est-ce que cette parole rencontrée dans un livre ou tombée comme

sans dessein des lèvres d'un ami, qu'est-ce que cette pensée mystérieuse qui a jailli tout à coup du fond de votre âme, parole, pensée qui ont ébranlé en votre cœur des fibres qui depuis longtemps ne savent plus vibrer ? ah ! n'en doutez pas, c'est Jésus-Christ qui passe, c'est Jésus-Christ qui vous visite pour vous gagner à lui : « *Christus venit semper* ».

Or, M. F., cette visite du Sauveur, à qui de nous est-elle étrangère ? Où donc est l'âme si errante loin d'elle-même, si dissipée en dehors, qui n'ait observé en soi le travail de la grâce ? Qui de nous, à un jour, à une heure donnée de la vie, n'a joui d'une illumination d'en-haut, qui est venue tout à coup dissiper la nuit qui couvrait l'intelligence ? Qui de nous n'a senti parfois une impulsion secrète mettre en mouvement les puissances de notre âme jusqu'alors inerte et comme paralysée pour la vertu ? Qui de nous n'a jamais éprouvé l'attrait, et, comme on l'a spirituellement dit, la « concupiscence du bien », venant faire équilibre et contrepoids à la concupiscence du mal ? Qui de nous ne s'est souvent étonné de trouver soudainement en soi comme un conseiller et un ami, qui venait lui parler de Dieu et de ses droits, de ses devoirs et de son avenir ? Cette voix toute céleste avait pour lui un charme victorieux, cette présence invisible communiquait à son âme une puissance attractive qui le soulevait au-dessus de sa nature déchue et l'attirait à ce qui est pur, à ce qui est saint, à ce qui est divin. N'en doutons pas : cette puissance, c'est la puissance de Jésus-Christ ; cette voix, c'est la voix de Jésus Christ ; ce conseiller et ami, c'est Jésus-Christ : « *Christus venit semper* ».

Libre à nous, M. F., il faut bien le dire, d'être sourds

à cette voix, de résister à cette impulsion, de repousser ce conseiller, cet ami : quand Jésus-Christ vient frapper à la porte de nos cœurs, bien qu'il soit le maître de s'ouvrir accès de force, si bon lui semblait, fût-ce même par des brèches et par des ruines, dans sa délicatesse divine, il s'interdit cette puissance irrésistiblement dominatrice qui violerait notre liberté ; il se fait une loi de ne régner en nous que par nous, et il estime comme la plus douce et la plus belle gloire de sa royauté de ne la devoir qu'à la libre coopération, aux libres mouvements de notre volonté. Mais heureuse, mille fois heureuse l'âme qui accueille avec empressement le divin Maître, quand il vient la visiter ! Elle connaît, en ce jour béni, ce qui peut être ici-bas son plus grand bien, le plus précieux de ses éléments de bonheur; la paix. « *In hac die quœ ad pacem* ».

C'est ce que pourrait nous apprendre la grande sainte dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Comment, M. F., Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans ses miséricordieuses recherches des brebis égarées, vient-il visiter l'âme de Marie-Magdeleine ? Est-ce un miracle éclatant de sa toute-puissance, est-ce une parole de bonté, est-ce un regard de compassion qui a tiré de son sommeil le cœur de la pécheresse de la cité ? Je ne sais, M. F., il n'a pas plu à l'Esprit-Saint de nous révéler explicitement la cause déterminante de sa conversion ; mais ce qui est certain, c'est que Marie-Madeleine a eu l'inappréciable bonheur de « connaître le temps de la visite » de son Dieu. La voyez-vous, M. F., cette femme qui jusqu'alors n'a pensé à demander des jouissances qu'aux choses sensibles, qui n'a fait que répandre sur les

créatures des trésors d'amour dont Dieu s'est réservé la plénitude, la voyez-vous ? Voici qu'elle s'est jetée aux pieds de Jésus-Christ, pleine de confiance en Celui qui a dit qu'il est venu « appeler les pécheurs encore plus que les justes » ; elle a laissé tomber de son cœur sur les pieds divins quelques larmes brûlantes, et elle a mérité cette consolante sentence de miséricorde : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis ». Je n'essayerai pas, M. F., de vous peindre les douces émotions, les consolations intimes, les jouissances ineffables qu'en échange des prétendues délectations du péché, Marie-Madeleine trouva aux pieds de Jésus, dans la réconciliation avec son Dieu ? Son cœur purifié retrouva la paix : « *In hac die quæ ad pacem* » ; et cette paix, j'ai appris de l'Esprit-Saint qu'elle « surpasse tout sentiment » ; nulle langue humaine n'en peut dire exactement les douceurs, il faut en avoir goûté la pénétrante onction pour la comprendre : « *In hac die quæ ad pacem* ».

Heureuse donc, mille fois heureuse l'âme qui obéit à la grâce, en accueillant la visite de Jésus-Christ ! Mais malheur à l'âme indocile qui, comme Jérusalem, résiste aux sollicitations de son Sauveur ! Le Dieu dont elle méprise les tendres instances, s'en retourne triste et désolé, versant des larmes amères ; le céleste médecin, dont elle repousse les salutaires remèdes, la délaisse au sein de ses maux ; et le pardon qu'elle refuse aujourd'hui, demain peut-être c'est en vain qu'elle cherchera à l'obtenir : « *Væ animæ peccatrici a qua recessit Deus !* ». Il y a, en effet, M. F., une mesure de grâces fixée dans les décrets providentiels, en sorte que, cette mesure une fois comblée, il n'y a plus de miséricorde à attendre. La bonté du Seigneur

est infinie, mais ses effets ont leurs limites prescrites par son infinie sagesse ; Celui qui sait le nombre des astres des cieux, Celui qui a fixé des limites aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où il a résolu de laisser monter nos iniquités. Un jour vient où, pour punir le pécheur de son obstination à méconnaître sa voix, le Sauveur, se transformant en juge, l'abandonne à son funeste sommeil ; pour le châtier de ses longues ingratitudes, il le livre à l'endurcissement du cœur et à l'aveuglement de l'esprit ; pour lui arrive, comme pour la malheureuse Jérusalem, le moment redoutable, prédit par le Prophète : « Aveuglez le cœur de ce peuple, *obcæca cor populi hujus* », afin que ses yeux ne voient point, que ses oreilles n'entendent point et que ma main ne puisse le guérir. C'est bien là, M. F., le sort le plus désastreux ; mais encore est-il vrai que le pécheur doit se garder d'en faire à Dieu le reproche : il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, il ne doit accuser que lui, sa mauvaise volonté est son propre ouvrage, sa liberté rebelle est son crime ; son aveuglement, il ne l'a que trop mérité. Ne trouvait-il pas que le flambeau de la foi importunait ses regards ? eh bien ! cette divine lumière lui est enlevée. Les représentations de sa conscience le fatiguaient sans le rendre meilleur ? eh bien ! ces remords salutaires ne se font plus sentir, il s'endort dans une fausse sécurité. La vertu s'offrait vainement à ses regards avec ses doux attraits ? eh bien ! il ne sera plus touché de ses charmes. Le souvenir de ses jours d'innocence l'importunait ? eh bien ! la trace s'en effacera sans retour : « *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis* ». Quel châtiment effroyable, M. F. ! mais, je vous le demande, quoi de plus

digne de la souveraine justice du Seigneur que de délaisser une âme rebelle qu'il a appelée vainement, et de lui retirer des biens qu'elle a longtemps rejetés avec un insultant mépris? Écoutez après cela le lamentable récit des calamités que cette âme infortunée doit attendre pour prix de ses révoltes et de ses infidélités? « Voici, dit Notre-Seigneur, que les jours de colère vont succéder aux jours de miséricorde ; voici qu'arrive comme la foudre le grand jour de Dieu : *dies illa magna Dei* ». Elle reconnaîtra alors, cette âme, sa perfidie et ses ingratitudes, mais il sera trop tard. Elle pleurera alors son indocile obstination, mais ses larmes seront vaines et stériles : « *Circumdabunt inimici tui* ». Tous ses ennemis, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire le Grand, tous les esprits de l'abîme, les démons, l'environneront et le presseront de tous côtés, sans lui laisser la moindre issue pour échapper à leur poursuite. Elle sera sous l'étreinte de toutes sortes de terreurs et d'angoisses : « *Coangustabunt te undique* ». Elle a eu beau imaginer des prétextes pour justifier ses égarements, elle a eu beau colorer d'un nom spécieux des entraînements coupables, ce mirage trompeur disparaîtra : rêves de fortune et d'ambition, illusion de bonheur, tout s'évanouira, elle tombera dans un écrasant désespoir : « *Ad terram prosternent te* ». Il ne restera plus en elle pierre sur pierre : toutes les espérances dont elle s'était bercée, tous les projets de jouissance qu'elle avait, pour ainsi dire, entassés l'un sur l'autre, tout croulera, tout se dispersera comme une fumée légère, pour ne faire place qu'aux éternels châtiments. Elle a refusé la visite du Dieu d'amour, elle boira éternellement au calice de l'indi-

gnation et des vengeances du Dieu de toute justice : « *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* ».

M. F., il y a ici peut-être quelque âme éloignée de Dieu et que le Seigneur vient visiter en ce moment pour la gagner à son amour. Qui sait ? c'est peut-être pour la dernière fois ; c'est peut-être la grâce suprême qu'elle reçoit ? Que cette âme, que je ne connais pas et que Dieu connaît, permette en ce moment à ma parole de l'atteindre et de lui dire : O âme, ô âme rachetée du sang du Sauveur, ouvrez donc enfin les yeux. Oh ! si vous saviez le don de Dieu ! si vous saviez ce qu'il s'agit de perdre et ce qu'il s'agit de gagner, combien faciles, consolants et heureux les sacrifices qu'on vous demande, combien douce et divine cette nouvelle existence à laquelle on vous convie, non, vous ne vous consoleriez pas de vos résistances, non, vous ne vous pardonneriez pas de lutter si longtemps et contre Dieu et contre le bonheur. Rendez-vous donc aujourd'hui à sa grâce et vous trouverez la paix ici-bas, et le salut dans l'éternité. Ainsi soit-il.

XVIII

PRÔNE

SUR CETTE PROPOSITION :
BIEN FAIRE TOUTES CHOSES
POUR LE XI[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(5 août 1866)

A qui parcourt, M. F., avec sincérité les pages évangéliques, à qui consent, voyageur attentif et religieux, à suivre le Sauveur Jésus de l'étable de Bethléem à l'humble demeure de Nazareth, de la barque des pêcheurs de Galilée au sommet du Calvaire, une pensée jaillit spontanément de l'âme, et la parole qui la traduit tombe des lèvres comme d'elle-même : « *Bene omnia fecit*, il a bien fait toutes choses ». Oui, M. F., dans sa vie obscure et privée, aussi bien que dans sa carrière publique, quand il travaille à la sueur de son front dans l'atelier de Joseph, comme quand sa main divine, par un miracle éclatant, guérit une infirmité ou console une souffrance, sans cesse et partout, on peut dire de lui, en toute vérité, ce qu'allait répétant, lors de la guérison du sourd-muet, une multitude ravie d'admiration : « *Bene omnia fecit*, il a bien fait toutes choses ». Éloge admirable, M. F., qui résume en trois mots l'idéale perfection de l'Homme-Dieu, en rendant

hommage et à sa sagesse infinie toujours attentive à procurer la gloire de son Père, et à sa sainteté sans mélange, à l'abri de toute imperfection, et à son immense bonté toujours préoccupée du bonheur de ses frères : « *Bene omnia fecit* ». Si la fragilité de notre nature ne nous permet pas de nous élever à la hauteur d'un témoignage aussi glorieux, nous pouvons au moins, par l'imitation de Notre-Seigneur, en mériter une partie ; nous n'avons pour cela qu'à remplir deux conditions : bien faire ce que Dieu veut, et le faire comme il veut, en d'autres termes, accomplir nos devoirs et les accomplir parfaitement : « *Juste quod justum est* ». Telles sont les deux pensées dont le développement va faire l'objet de notre entretien. Si elles sont simples, elles sont fécondes. Puissions-nous, avec la grâce divine, en faire sortir des enseignements salutaires !

Qu'on ne s'imagine pas, M. F., que, pour avoir part à l'éloge rendu par la foule au Sauveur et relaté dans notre texte, il nous faille, comme le divin Maître, opérer des œuvres extraordinaires, semer sur notre passage en ce monde des miracles et des prophéties : rien de semblable ne nous est demandé. Notre-Seigneur a pris soin lui-même de donner en deux mots la formule simple, précise et lumineuse de la vie chrétienne ici-bas. Au riche de l'Évangile, qui lui demandait quel bien il faut accomplir pour arriver au Ciel, il fait cette nette et catégorique réponse : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements, *serva mandata* ». Vous le voyez, M. F., le but de notre existence, le moyen infaillible de parvenir à nos immortelles destinées, c'est l'obser-

vation des préceptes divins, c'est la fidélité aux obligations que la Providence nous impose, suivant la condition spéciale où elle nous a placés : « *Unusquisque in qua vocatione vocatus est* » ; c'est l'accomplissement de nos devoirs généraux et particuliers tels que Jésus-Christ, notre divin Maître, nous les a révélés, tels que l'Église, interprète infaillible de ses divins enseignements, nous les apprend et nous les explique. Le vrai chrétien, M. F., c'est celui qui, respectant partout l'autorité du Père qu'il a dans les Cieux, ne cesse de lui offrir, dans une adhésion libre et réfléchie à son commandement, le noble et précieux hommage qu'il daigne lui-même solliciter, l'hommage d'un cœur maître de ses mouvements et qui se donne entièrement parce qu'il le veut ; c'est celui qui, tout fier de la noble dépendance qu'il accepte et de la glorieuse servitude qu'il s'est choisie, ne met sa grandeur et sa félicité que dans l'accomplissement de son devoir. Le vrai chrétien, c'est celui qui, de quelque côté qu'on l'envisage, quelque carrière qu'il occupe, quelques fonctions qu'il exerce, à quelque instant qu'on le surprenne, en secret comme au grand jour, ne se hasarde jamais à résister au bon plaisir de Dieu : l'œil toujours fixé sur ses adorables préceptes, il se fait constamment une loi de s'y soumettre : « *Quæ placita sunt ei facio semper* ». Le vrai chrétien, c'est celui qui, au terme de sa carrière, empruntant les paroles de Jésus-Christ, son maître, peut répondre au Dieu qui l'appelle : « Mon Père, j'ai achevé l'œuvre dont vous m'aviez chargé, j'ai rempli ma tâche ; *opus consummavi quod dedisti mihi* ». Voilà, M. F., le vrai chrétien ; suivant le mot d'un docteur, si souvent cité, jamais assez médité,

c'est un « autre Jésus-Christ ». Du berceau à la tombe, il sait se courber sous l'empire du devoir. Aussi, après une vie ainsi fidèle à la règle divine, ainsi soumise à la volonté de son Dieu, méritera-t-il qu'on puisse écrire sur la pierre qui couvrira ses restes: « *Bene omnia fecit*, il a bien fait toutes choses ».

En est-il ainsi de nous, M. F. ? Hélas! combien rare est de nos jours cette fidélité de plénitude, cette soumission sans limite qui caractérisait nos pères ! Pas plus pour eux que pour nous, M. F., remarquez-le bien, le devoir n'était exempt de fatigue et de douleur. Il entre, vous le savez, dans les desseins d'une miséricordieuse Providence de ne point ôter à l'homme, durant la vie, les reste d'une nature déchue: elle en laisse, au fond de son être, dans des penchants déréglés, le germe vivant, pour servir d'exercice à son humilité et de matière à ses combats. Or ces penchants, soit dans ses exigences du moment, soit dans sa continuité, le devoir les contrariait en eux aussi bien qu'en nous. Le devoir, c'est la règle, c'est le joug, c'est la dépendance, et toujours l'orgueil a réclamé. Le devoir, c'est le travail, c'est la lutte, c'est la peine, et toujours la sensualité s'est plainte. Le devoir, c'est l'abnégation, c'est l'oubli de soi, c'est le sacrifice, et toujours l'égoïsme s'est révolté. Nos pères, eux, étaient des hommes d'énergie et de courage, et, fallût-il déchirer leur cœur dans la lutte, ensanglanter leurs pieds dans la route, ils savaient soumettre leur nature rebelle, ils savaient faire triompher la loi de leurs répugnances instinctives, ils ne reculaient devant aucun sacrifice pour rester fidèles au devoir. Mais nous, chrétiens amoindris et dégénérés, caractères débiles et sans portée,

il suffit que la fatigue ou la lutte s'attache à une obligation pour que nous désertions ; il suffit qu'un devoir exige de l'énergie soit vis-à-vis de nous-mêmes, soit vis-à-vis des autres pour que nous l'abandonnions.

Hélas! combien d'âmes parmi nous, M.F., s'arrogent le droit de faire des discernements arbitraires dans leurs devoirs de religion, retranchant ceux qui semblent trop pénibles, ne retenant que ceux qui offrent quelque attrait! Combien de chrétiens qui, fidèles à peu près à leurs obligations religieuses, semblent étrangers aux premiers éléments de la charité fraternelle et, oubliant que nous sommes tous frères d'origine, de nature et de destinée, ne connaissent dans leurs relations de famille ou de société que dissentiments, froideurs, antipathies et haines ! Combien qui détournent leurs regards du Calvaire ! La vue du Dieu qui souffre et qui meurt leur est importune: elle leur rappellerait qu'il n'y a qu'une seule route qui mène au Ciel, la route de la privation, de la pénitence, des humiliations et des larmes; et ils veulent se soustraire à toute souffrance, à toute gêne et à tout sacrifice, et ils n'aspirent qu'après le bien-être, la jouissance et le plaisir! Combien d'autres âmes, enfin, qui, exactes dans l'accomplissement de leurs devoirs généraux, secouent le joug de leurs obligations d'état, qu'elles trouvent trop obscures, trop méprisées des hommes, et, si j'ose ainsi parler, trop terre à terre, pour leur substituer des œuvres de surérogation et d'éclat qui puissent leur donner du relief et les mettre en évidence ! Oh ! M. F., rappelons-nous qu'il y a un tel enchaînement entre tous les préceptes qui nous lient que, par la violation d'un seul point, la loi tout

entière est violée. Apportons désormais à l'accomplissement de toutes nos obligations sans distinction un courage que rien n'effraye, une générosité que rien n'entrave. Que le sang de nos pères, un moment appauvri, coule de nouveau dans nos veines, et, quels que soient pour chacun de nous, dans notre sphère d'action, les difficultés et les obstacles, soyons toujours et partout, dans la large acception du mot, des hommes de devoir, accomplissant ce devoir exactement et parfaitement.

Saint Paulin félicitait un jour saint Jérôme d'habiter les lieux que le Sauveur avait, pendant sa vie mortelle, sanctifiés de sa présence. « Ce qui est digne d'éloges, répondait le saint Docteur, ce n'est pas d'habiter Jérusalem, c'est d'y bien vivre ». M. F., laissez-moi emprunter le mot de saint Jérôme : ce qui est vraiment digne de louange, ce n'est pas d'accomplir le devoir, mais de le bien accomplir. Or, c'est une vérité élémentaire que deux conditions sont indispensables pour rendre l'accomplissement du devoir agréable à Dieu et méritoire devant lui : l'état de grâce et la pureté d'intention.

Vous le savez, M. F., il y a ici-bas un lien mystérieux qui rattache à l'Éternité cette étroite et misérable sphère du temps, pour ainsi parler, un canal de transition par où les œuvres de la vie présente arrivent à la vie de la gloire. C'est la grâce sanctifiante, ce principe surhumain, qui assure à nos actes le mérite et la récompense. Qui ne connaît la touchante promesse du Sauveur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure » ? La grâce, M. F., c'est vraiment Dieu dans une âme ;

il y vit, il y agit, il est, en quelque sorte, la lumière de sa pensée, le mouvement de son cœur, le ressort de son action, la sève divine de sa vie. Aussi comme, suivant le mot de l'Esprit-Saint, elle est « disposée à toute bonne œuvre », comme, par chacune de ses actions, elle va, « de vertu en vertu », réalisant ce progrès dans la sainteté qui est la loi de son être, et amassant un trésor de mérites pour le grand jour de la rétribution finale ! Sans la grâce, au contraire, ce lien tout céleste une fois brisé, l'âme n'est plus, suivant le mot de l'Evangile, qu'un rameau détaché du tronc, où la sève ne monte plus, qui ne porte aucun fruit, qui se sèche et qui meurt. Voilà pourquoi saint Paul disait que, « quand il parlerait le langage des anges, quand il aurait une foi assez vive pour transporter les montagnes, un cœur assez généreux pour donner tout son bien aux pauvres, un courage assez grand pour livrer tout son corps aux flammes et aux tourments, s'il n'avait pas la charité, c'est-à-dire la grâce, tout cela ne lui servirait de rien ». M. F., laissez-moi vous le dire en passant, ce qui fait souvent gémir le cœur d'un prêtre zélé pour le salut des âmes, c'est de voir sous ses yeux, dans le cercle de ses relations de ministère ou d'amitié, des hommes à l'âme noble, au cœur généreux, qui commandent l'estime et qui attirent la sympathie. Ces hommes, on les trouve toujours où ils doivent être, faisant ce qu'ils ont à faire. Ils ne voudraient pas passer une seule journée sans rendre à Dieu leurs hommages par une prière attentive et recueillie ; au saint jour du Dimanche, on les voit assister aux offices avec une contenance pleine de foi et d'édification ; les jours d'abstinence, ils les respectent scrupuleuse-

ment ; jamais on ne fait vainement appel à leur cœur en faveur des misères d'autrui. Toujours ardents à remplir les devoirs de leur condition, on les donnerait volontiers pour modèles, leur éloge est dans toutes les bouches ; et, si aujourd'hui la mort venait les surprendre, le monde, qui n'a connu de leur vie que l'extérieur et l'apparence, ne manquerait pas de dire de chacun d'eux : « *Bene omnia fecit,* il a bien fait toutes choses ». M. F., à ces vies si laborieuses, si exemplaires au dehors, il manque une chose, ce qui manque à un corps parfaitement organisé quand l'âme n'y est plus, il leur manque la grâce ; ils ont refusé d'aller la puiser à sa source dans le sacrement réconciliateur, et toutes leurs œuvres sont frappées de stérilité, pas une ligne, pas un mot de ce qu'elles font ne sera écrit par les anges au livre des récompenses : « *Labores sine fructu, opera inutilia* ». M. F., est-il un sort plus triste et plus digne de considération ?

Toutefois, sachons-le bien, l'état de grâce ne suffit pas pour la sanctification de nos œuvres, il faut qu'elles soient inspirées par une intention surnaturelle. Nous le disions tout à l'heure, M. F., la grâce est à nos œuvres ce que l'âme est au corps. Or, vous le savez, il y a des causes qui viennent suspendre l'action de l'âme sur le corps. Que sommes-nous pendant le sommeil? Toutes nos puissances intérieures sont liées ; la réflexion nous est ôtée et, avec elle, la liberté. M. F., il y a des âmes où la grâce demeure, en quelque sorte, inerte et oisive : c'est la nature seule qui agit en vue de la terre et du temps, et les actes restent sous le domaine de la nature. C'est la pensée d'un Docteur : « *Quod est corpus sine motu,*

hoc opus sine intentione bona ». « L'intention, dit saint Ambroise, est le juge de toutes nos œuvres, c'est elle qui applique à chacune son vrai sceau, son véritable cachet ». Aussi, M. F., ne devons-nous pas nous étonner d'entendre le grand Apôtre nous adresser à tous cette pressante exhortation : « Tout ce que vous faites, tout, sans en rien excepter, pas une action, si commune, si petite paraisse-t-elle, faites tout pour la gloire de Dieu. *Omnia in gloriam Dei facite* ». Ah ! M. F., c'est que dans une âme vivifiée par la grâce, l'intention surnaturelle a une efficacité merveilleuse pour la sanctification et le mérite de nos œuvres. Si vulgaires, si peu importantes, si mesquines soient-elles aux yeux du monde, elle les transforme, elle les transfigure, et, si j'ose ainsi parler, elle les divinise. Aussi les saints l'ont-ils comparée à cette pierre philosophale à la recherche de laquelle couraient les alchimistes du moyen âge : elle a la vertu de changer en or nos actions les plus communes. Sainte Thérèse nous raconte qu'elle eut un jour une vision dont elle ne pouvait comprendre le sens : elle voyait une magnifique grappe de raisins qui avait quelques grains dignes d'être servis sur la table des princes, tandis qu'un grand nombre d'autres étaient tout à fait gâtés. Comme elle cherchait à pénétrer la signification de ce symbole, elle entendit une voix qui lui disait que cette grappe lui représentait les œuvres des âmes : les unes, inspirées par une intention surnaturelle, étaient agréées de Dieu ; les autres étaient corrompues par des motifs humains, souvent même coupables. Hélas ! M. F., combien de bonnes actions dont nous perdons le fruit par nos pensées de vanité, de complaisance en nous-mêmes,

de recherche d'estime, d'amour-propre caché! Oh! heureuses les âmes qui portent toujours dans toute leur conduite, dans l'accomplissement des devoirs communs et ordinaires de la vie, une intention pure et droite, qui agissent constamment en vue de Dieu, et qui rapportent à sa gloire et à la sanctification de leurs frères toute l'activité de leur être! Leurs actions participent et de la nature de l'Esprit-divin qui les inspire et de la bonne intention qui les guide: tout ce qu'elles font, est grand, parce qu'elles font tout pour Dieu; tout est fécond, parce qu'elles font tout pour l'éternité. Leurs jours sont pleins, leur vie méritoire, tous leurs pas, toutes leurs démarches, toutes leurs pensées, tous leurs soupirs, toutes leurs paroles, tous leurs actes sont comptés: rien ne sera oublié au grand jour de la rémunération.

L'histoire nous apprend, M. F., qu'un saint roi de Pologne, Venceslas, sortait souvent de son palais pendant la nuit et se rendait, pieds nus, à différentes églises de sa capitale, quelque rude que fût la saison. Il n'était accompagné dans ses pieuses excursions que d'un officier de confiance, dont la discrétion lui était connue et qui avait lui-même beaucoup de vertu. Dans un de ces pèlerinages nocturnes, le temps était extrêmement rigoureux et la terre couverte de neige. Cet officier, quoique bien chaussé, se sentit les pieds tellement engourdis par le froid qu'il ne pouvait plus avancer. Il en avertit le saint roi, et lui représenta humblement l'impuissance où il se trouvait d'aller plus loin. Le prince, que sa ferveur rendait, pour ainsi dire, insensible à la rigueur du froid, lui dit: « Suivez-moi pas à pas, et mettez vos

pieds dans les traces que je laisse sur la neige ». L'officier obéit, et, chose admirable ! une douce chaleur se répandit dans ses pieds, et il continua sans peine d'accompagner son maître partout où la dévotion de celui-ci le conduisit.

M. F., voulons-nous marcher avec courage et avec joie dans le chemin du devoir, les yeux fixés sur Jésus-Christ, « l'auteur et le consommateur de notre foi », qui nous précède ? Suivons-le pas à pas, mettons nos pieds dans les traces des siens : « *Sequamini vestigia ejus* ». Soutenus par sa grâce, encouragés par ses exemples, nous oublierons la fatigue, nous ne reculerons devant aucun obstacle, et, devenus, autant que le permet une nature fragile, les imitateurs du divin modèle, après avoir ici-bas, comme lui, « bien fait toutes choses », par l'accomplissement parfait de nos devoirs, nous mériterons d'être associés dans les Cieux à son triomphe. Ainsi soit-il !

XIX

PRÔNE

SUR LA MORT
POUR LE XVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(2 septembre 1866)

Quel spectacle touchant ! quel abîme de douleurs dans cette scène évangélique ! que de causes de larmes dans ces simples paroles : une mère, une mère veuve, qui accompagne au tombeau les restes inanimés d'un fils, d'un fils unique ! Oh ! sans doute, dans cette vallée de nos maux, que le royal Prophète appelle quelque part la « vallée des pleurs », dans ce torrent de Cédron, où nous passons, comme autrefois le Sauveur, en buvant chaque jour l'eau amère et troublée de la vie, il y a bien des douleurs qui assaillent notre pauvre humanité ; elle est lourde et bien lourde la chaîne d'infortunes que nous traînons après nous du berceau à la tombe. Mais la mort, M. F., la mort, comme on l'a dit si justement,

..... a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Quand elle vient frapper à nos côtés ceux que nous aimons et que nous portons dans notre cœur, quand elle vient enlever à notre amour ceux qui faisaient le charme de notre existence, le bonheur de notre vie,

oh! c'est alors que, n'ayant plus autour de nous que le vide, l'isolement, la solitude, nous sentons tout le poids de la destinée humaine et que notre poitrine oppressée s'élève vers le Ciel avec cet accent plaintif, ce cri déchirant : « *Siccine separat amara mors,* c'est ainsi qu'une mort amère sépare ceux qui s'aiment ici-bas ? » Cependant, M. F., les larmes qu'arrache la mort ne doivent pas être de ces « larmes sans remède » dont parle l'Écriture. Devant le cercueil de ce jeune mort que l'on porte en terre et qui, à la parole du divin Maître, ressuscite plein de vie, près de cette mère affligée dont l'abattement fait place aux transports de la joie la plus vive, je veux essayer de vous montrer comment, aux yeux de la foi, suivant saint Augustin, la mort a deux faces toutes différentes : l'une sombre et triste, l'autre aimable et pleine de douceurs. C'est un châtiment, mais Jésus-Christ l'a transformé pour nous en récompense ; c'est un mal redoutable, mais, par la grâce de Jésus-Christ, il se transforme en un bien vraiment digne d'envie.

Ce n'est pas à un préjugé puéril, dit saint Augustin, mais aux instincts de la nature qu'il faut imputer la répulsion profonde que nous avons pour la mort : « *Mortem horret natura, non opinio* ». Vous connaissez les plaintes et les accents de tristesse, pour ne pas dire de révolte, que recueillait autrefois un prophète sur les lèvres d'un roi qui pressentait sa fin : « Seigneur, au milieu de mes jours, je tombe aux portes de la mort, ma vie est emportée loin de moi, comme on replie la tente du berger... Dieu tranche mon existence, comme un tisserand coupe sa toile, et la trame que j'ourdissais encore, Dieu la déchire. Je

suis né ce matin, le soir vient, et je vais mourir. J'espérais pourtant revoir un second matin. Seigneur, est-ce donc là la vie ? Est-ce pour cela que je suis né ? » Ne croyez-vous pas entendre les cris qui s'échappent de notre cœur à tous, M. F., à la seule pensée de l'heure suprême qui clôra notre vie, au seul pressentiment de cette mort qui doit, en brisant nos liens, nous séparer de tant d'êtres qui nous sont chers et en qui nous vivons comme en nous-mêmes ? Étrange destinée que la nôtre, vraiment, ici-bas ! Nous tenons à l'existence par le fond le plus intime de notre être ; nous nous agitons sur toutes les voies de ce monde, nous avons recours à mille industries pour retenir ce souffle de vie qui nous anime, et il n'est pas un sentier où nous ne nous trouvions en face de la mort, qui nous harcèle et nous poursuit. Chaque pas que nous faisons pour fuir nous rapproche de ce terme que nous ne pouvons éviter. Évidemment, M. F., il y a là un mystère ; qui nous en donnera la solution ? Si vous interrogez ces faux savants qui semblent tenir à honneur de rester étrangers aux enseignements de la foi, vous les entendrez vous répondre par un de ces mots sonores, par une de ces phrases prétentieuses au moyen desquels ils croient éclaircir toute question, élucider tout problème. La mort, disent-ils, mais qu'a-t-elle de surprenant ? C'est la loi commune et naturelle de la création, c'est la fin de tout être, c'est l'invincible passage du flot des générations. A les entendre, la mort est l'œuvre de Dieu, comme si, M. F., le tout-puissant auteur de l'espace infini était embarrassé du trop-plein de ses œuvres, comme si sa fécondité à créer réduisait le maître de la vie à la nécessité de

détruire ! M. F., ne soyons pas surpris de les voir s'évanouir dans leurs propres pensées, ces hommes qui prétendent se passer de Jésus-Christ et résoudre par leur seule raison le grand mystère de la destinée. Pour nous, enfants de la foi, élevés à l'école de Jésus-Christ, nous le savons, Dieu n'avait point fait la mort : il avait créé l'homme immortel, « inexterminable » comme s'exprime l'auteur de la *Sagesse*, et c'est par la jalouse intervention du démon que la mort est entrée dans le monde. Qui de vous, M. F., n'a présent à la mémoire ce touchant récit des Livres saints qui nous fait assister à l'entrée de l'esprit mauvais venant répandre les premières ombres sur l'aurore encore paisible de la création naissante ? Dieu avait fait une œuvre sans tache, et c'est sa créature qui, abusant de sa liberté, en a troublé l'harmonie ; par le choix libre de sa volonté, elle a, en désobéissant, rompu l'équilibre de l'œuvre divine. Or, vous le savez, M. F., il avait été dit au premier homme : Le jour où tu transgresseras la loi qui t'est imposée, tu mourras, toi et ta postérité : « *Morte morieris* ». Puis, quand la désobéissance eut fait suivre la menace de son effet, Dieu prononça la sentence définitive : « Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière, d'où tu es sorti ». A partir de ce moment, M. F., conséquence et salaire du péché : « *Stipendium peccati* », la mort est passée dans tous les hommes par leur premier aïeul, en qui tous ont failli ; et, depuis l'origine du monde, pas un instant dans la durée des âges, pas un coin sur la surface du globe où l'arrêt fatal n'ait reçu son exécution. Car, de quelque côté que nous regardions dans le passé, nous voyons la mort, exécutrice de la justice suprême, courber dans son inflexi-

ble niveau toute la race humaine qui peuple la terre de ses débris et la couvre de ses tombes ; nous voyons tous les hommes sans distinction chasser devant eux les hommes, comme on voit dans les fleuves un flot chasser un autre flot vers la mer. Notre tour, à nous, viendra aussi, et bientôt peut-être. Naguère encore, le soleil nous montrait dans la campagne des épis jaunissant au feu de ses rayons ; ils sont tombés sous la faux du moissonneur. Eh bien ! M. F., à une heure marquée, quand nous serons mûrs aux yeux de Celui qui a semé les générations humaines dans le champ de ce monde, sa main nous jettera par terre, et la mort fera son œuvre, en nous couchant dans un cercueil et nous ensevelissant dans un sépulcre. Enfants d'Adam, solidaires de la faute primitive, nous aurons notre part à l'expiation, nous payerons notre tribut, nous mourrons : « *Stipendium peccati mors* ». Et qu'on ne soit pas étonné que la mort se présente avec un effrayant cortège de défaillances et de déchirements, de souffrances et de luttes, d'humiliations et d'angoisses : l'homme qu'étreint la douleur sur la couche de l'agonie, l'homme qui meurt, c'est l'homme de péché qui solde sa dette à la suprême justice, c'est le coupable devenu victime des légitimes vengeances de son Dieu. Et encore est-il vrai que son châtiment, tout pénible qu'il est, est pour lui infécond et sans profit, puisqu'il ne peut réparer l'offense faite à l'infinie Majesté ; son expiation, si dure soit-elle, est impuissante et sans portée, puisqu'elle ne peut satisfaire les droits du Dieu outragé. Il faut donc bien l'avouer, en dehors de Jésus-Christ, sans la réparation de l'Homme-Dieu, la mort est vraiment amère et redoutable : « *Amara mors* » ; et, comme l'a dit un sage

des anciens temps, « de toutes les choses affreuses d'ici-bas c'est la plus affreuse, *omnium terribilium hujus vitæ terribilissimum* » ; c'est une peine déchirante, qui est pour le pécheur le prélude, le commencement d'un malheur éternel.

Mais admirez, M. F., les merveilleuses inventions de la miséricorde de Dieu, et écoutez à ce sujet la sublime théologie de saint Paul : voici celui que les prophètes nous montrent, « dans les splendeurs des saints, engendré de toute éternité avant le commencement des jours », voici le Fils même de Dieu qui descend des Cieux en ce monde revêtir une nature composée de chair et de sang, passible et mortelle comme la nôtre, voici que le fils de Dieu se fait homme. Et pour quoi ? Pour souffrir, pour mourir, ou plutôt, suivant l'étrange expression du grand Apôtre, pour goûter la mort, et, en la goûtant, lui ôter toute son amertume : « *Ut gratia Dei pro omnibus gustaret mortem* » ; pour détruire, par sa mort, celui qui était le principe même de la mort, le démon ; pour affranchir, pour mettre en liberté ceux que la crainte de la mort tenait toute leur vie dans une continuelle servitude : « *Ut liberaret eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti* ». Je ne crains pas de le proclamer, M. F., car c'est la vérité, grâce à l'héroïque sacrifice du Calvaire, grâce à l'immolation par laquelle l'Homme-Dieu a consommé notre rédemption, la mort ne doit plus être un objet d'horreur et d'épouvante, un calice plein de fiel et d'absinthe : elle est devenue pour le vrai chrétien, non pas seulement un châtiment fécond et solitaire, une expiation maintenant utile et méritoire, mais, comme dit saint Paul, un « gain », un bienfait, un don de la bonté divine. Oui, je le répète,

M. F., pour le chrétien sanctifié par la grâce de Jésus-Christ, pour le chrétien qui sait s'appliquer les mérites de la vie et de la passion de son Dieu, la mort n'a plus rien de terrible, c'est plutôt un bien digne d'envie. Que sont les souffrances qui la précèdent, sinon une tribulation toute passagère, qui doit opérer « un poids immense de gloire » ? Que sont les inquiétudes, les appréhensions pour l'avenir qu'elle apporte avec elle ? Elles ont fait place aux plus douces, aux plus consolantes espérances. Oh ! qu'elle vienne, qu'elle vienne maintenant, elle peut bien dissoudre cette enveloppe terrestre, elle peut abattre cette masure d'un corps qui tombe en ruine, elle peut emporter cette poussière qui ne demande qu'à retourner à la poussière, mais son triomphe même est son écueil. Entre ses mains, sous ses coups, l'âme, cette plus noble partie de nous-même, cet esprit fait à l'image de Celui qui vit éternellement, se transforme, se tranfigure. Comme l'insecte qui jette à la terre une enveloppe vide et grossière, elle s'envole dans l'éclat de la jeunesse et de la vie ; pour arriver plus promptement à la patrie, elle abandonne le tardif et pesant compagnon de son exil ; elle laisse son vêtement de chair, oui, mais c'est pour aller plus vite à travers les sépulcres, et aller à son Dieu, qui doit la juger et la couronner. Que dis-je, M. F. ? le corps lui-même n'est pas délaissé sans retour ; il doit puiser au tombeau une seconde naissance : un jour il se relèvera de ses ruines ; à la voix de Celui qui est « la résurrection et la vie », il sortira de la tombe, et, reconstruit par Jésus-Christ lui-même sur le modèle et les splendeurs de son corps glorieux : « *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori clari-*

tatis suæ », il reprendra, pour des siècles sans fin, sa société avec son ancienne et noble compagne, avec l'âme, et, dans l'éternité d'une même destinée, partagera avec elle les jouissances méritées dans une même épreuve.

Étonnez-vous, après cela, de voir ou d'entendre un saint Paul s'écrier avec une sainte impatience : « Je désire voir mon corps se dissoudre, pour être avec Jésus-Christ » ; un saint Ignace d'Antioche conjurer les chrétiens de ne pas prier pour lui, de peur qu'ils n'obtiennent sa délivrance ou le retard de son martyre ; une sainte Agnès, une enfant, marcher, dit un de ses panégyristes, « plus riante et plus légère au supplice que l'épouse au festin des noces » ; un saint Éphrem, dans l'exaltation de son amour pour la mort, la nommer sa fiancée et l'appeler de tous ses vœux ; un pieux et savant théologien, Suarez, s'écrier sur son lit de mort : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir » !

Ah ! M. F., c'est que, suivant le mot en apparence paradoxal de saint Ambroise, pour le chrétien, innocent ou réconcilié par la pénitence, la mort est « un bien par tous les côtés : « *Omnifariam mors est bonum* » : un bien, parce qu'elle est pour lui la fin des luttes et des angoisses d'ici-bas ; un bien, parce qu'après les agitations et les fatigues, elle lui est un repos, après les tempêtes et les naufrages, un port tranquille, un abri assuré ; un bien, parce que, si elle le fait disparaître du foyer de la vie, c'est pour le rendre convive d'une autre table, c'est pour qu'il soit admis au doux et glorieux festin des élus ; un bien, parce que, si elle lui ferme les yeux au soleil du temps, c'est pour les lui ouvrir et pour toujours au soleil de l'éternité ; un

bien, parce qu'elle l'introduit au Ciel, et que, le faisant entrer en possession de Dieu, elle lui donne, et pour jamais, une immortelle part à son immortelle béatitude : « *Omnifariam mors est bonum.*

Mais que fais-je, M. F. ? je vous dis que la mort est un bien et un bien désirable et digne d'envie, et j'oublie que, pour un grand nombre d'hommes, le plus grand des malheurs, c'est de mourir. Combien d'hommes, hélas ! qui ne veulent point de Dieu, du devoir, de Jésus-Christ ! Combien qui, en attendant la mort, qu'ils s'efforcent d'envisager comme la fin, la destruction, le néant, font les braves contre Dieu ! M. F., ils ont beau faire, ils ne sauront échapper à la souveraine justice : qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, la mort n'aura pas de prise sur leur âme, et, un jour, ils paraîtront devant le Tribunal du grand Juge, escortés de leurs œuvres, et la destinée malheureuse qu'ils auront méritée, restera à jamais ce qu'ils l'auront faite par le choix réfléchi de leur libre volonté. Ah ! plaignons-les, M. F., et ne les imitons pas ; comprenons le suprême intérêt de nos âmes, et gardons-nous de le trahir. Si nous voulons mourir de la mort des justes, si nous voulons que notre dernier moment ressemble à leur heure dernière, sachons que c'est dans la sanctification du passé que prènnent racine et leur tranquillité dans le présent et leur confiance pour l'avenir. Comme eux, faisons le bien, tandis que nous en avons le temps : comme eux, n'accumulons derrière nous que des années riches de mérites et de bonnes œuvres ; soyons toujours fermes dans le devoir, inébranlables dans les épreuves et les tentations ; rendons notre

vie conforme aux maximes et à l'esprit de l'Évangile ; et, comme eux, après nous être endormis ici-bas dans une sécurité sans mélange, nous irons nous réveiller aux cieux dans une félicité sans mesure. Ainsi soit-il !

XX

PRÔNE

SUR CETTE PROPOSITION :

L'AMOUR DE DIEU CONSOLE DANS LES SOUFFRANCES

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

(16 septembre 1866)

Vous venez d'entendre, M. F,, la réponse du Sauveur au docteur de la loi ; vous venez de recueillir avec respect et foi, les termes si précis dans lesquels le divin Maître formule le plus grand de tous ses préceptes : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur , *diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo* ». Or, méditant un jour cette parole, qui fait de la plus impérieuse de nos aspirations le plus saint des devoirs, et du plus doux de nos penchants le premier des commandements, saint Augustin s'étonne que Dieu ait poussé la bonté à cet excès. « C'était déjà trop , dit ce saint Docteur, de nous permettre de l'aimer, puisque c'est le plus grand des malheurs de lui refuser son cœur ». Ah ! M. F., c'est qu'il y a, suivant un mot de l'Apôtre, dans l'amour de Dieu une grande consolation pour toutes les peines de la vie : « *Solatium caritatis* ». On ne peut, en vérité, que plaindre profondément ceux

qui, ici-bas, au malheur nécessaire de souffrir ajoutent le malheur volontaire de ne pas aimer Dieu. Voilà pourquoi, en ce jour où, conviés par l'Église à rendre nos hommages à la Vierge des douleurs, nous sentons se réveiller en nous plus que jamais le souvenir ou l'impression de toutes les souffrances qui viennent nous étreindre en ce bas monde, en ce jour, où, vénérant Marie au pied de la Croix, nous ne pouvons ne pas nous rappeler que notre vie ici-bas est comme un autre Calvaire, je sens le besoin, M. F., de vous exprimer la précieuse et salutaire action de l'amour de Dieu sur les cœurs affligés. Vous montrer en peu de mots comment l'amour de Dieu console dans les souffrances, non seulement en les faisant accepter, mais encore en les faisant désirer et aimer, tel va être le thème de cet entretien.

Entre tant de paroles admirables de saint Jean Chrysostôme, il en est une, M. F., qui m'a toujours frappée. Elle n'est pas tombée de sa bouche d'or alors qu'occupant la chaire de Constantinople, il avait autour de lui tout un peuple accueillant avec le frémissement de l'enthousiasme sa prédication d'une éloquence incomparable ; il l'a consignée, M. F., dans un excellent petit *Traité de la souffrance* qu'il composa, alors que, mangeant le pain amer de l'exil, il allait, fuyant de ville en ville, victime des plus odieuses calomnies, en butte à toutes les injures, en proie à toutes les persécutions. Cette parole, la voici : « L'homme est le seul artisan de ses douleurs : s'il est malheureux, c'est parce qu'il n'aime pas Dieu, et que, ne l'aimant pas, il n'accepte pas son sort ». M. F., Chrysostôme, tenant un tel langage, au comble

du succès et de la popularité, pourrait paraître suspect, on serait en droit de lui répondre : « Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ? *Quid non est tentatus, quid scit ?* » Mais Chrysostôme parlant de la sorte, au milieu des flots mêmes de la tribulation, imprime par suite à sa parole le sceau d'une haute autorité, l'autorité de l'expérience : cette parole, essayons de la bien comprendre.

Aimer Dieu, M. F., c'est lui donner une préférence habituelle sur toute créature, en sacrifiant tout ce qui peut porter à trahir le devoir et, partant, à faire perdre sa grâce : « Si quelqu'un m'aime, dit le Sauveur, il gardera ma parole ». Aimer Dieu, c'est donc redouter tout ce qui peut renfermer pour le cœur une tentation, pour la vertu un écueil, pour les penchants désordonnés de la nature un aliment, et, en revanche, c'est accepter tout ce qui éloigne les occasions du péché, tout ce qui sauvegarde contre les passions et les chutes ; vous l'avez conclu plus vite que ma parole, aimer Dieu, c'est redouter la prospérité, c'est accepter le malheur et la souffrance.

Aimer Dieu, c'est lui donner son cœur tout entier, sans mélange et sans partage, en le désappropriant de toute attache aux choses créées et sensibles, c'est préférer, dans une détermination franche et sincère, la félicité permanente qu'il nous promet aux plaisirs si frivoles, si instables que donne le monde. Dieu est un maître jaloux. « Ce n'est pas l'aimer assez, dit saint Augustin, que d'aimer avec lui quelque chose qu'on n'aime pas pour lui ». Or, M. F., tandis que les joies et les prospérités du monde exercent sur l'âme une action toute fascinatrice et lui font oublier Dieu et le Ciel, en l'enchaînant à cette terre d'exil et de servi-

tude, c'est le propre de l'adversité, des tribulations et des souffrances de nous dégager de ce sol de pèlerinage et, en nous enlevant les créatures qui nous séduisent ou les objets qui nous fascinent, de nous rejeter vers Dieu et vers ce monde supérieur, où il nous attend ; il faut avoir bu dans le chemin l'eau amère du torrent pour élever la tête : « *De torrente in via bibet* ». Vous avez vous-mêmes encore déjà tiré votre conclusion : aimer Dieu, n'est-ce pas craindre les jouissances et les plaisirs, n'est-ce pas porter avec courage les peines et les douleurs ?

Aimer Dieu, M. F., c'est s'attacher à lui pour lui seul et non pour ses dons, ses faveurs, ses libéralités ; c'est se dévouer à son service avec un vrai désintéressement. Un dévouement qui se recherche ne peut être qu'un dévouement suspect, il faut donc qu'il soit mis à l'épreuve. Dans quel creuset ? vous l'avez deviné : dans le creuset de la souffrance.

Aimer Dieu, c'est s'appliquer à effacer en soi tout ce qui peut blesser son regard ; c'est aspirer au bonheur de le voir, c'est travailler de toutes les puissances de son être, en cette terre de l'épreuve, à mériter de le posséder un jour dans l'étreinte d'une éternelle union. Aimer Dieu, c'est vouloir se purifier des moindres souillures, c'est vouloir mériter le Ciel. Eh bien ! il y a ici-bas une chose à laquelle le Sauveur, dans sa miséricorde, a attaché la double puissance de l'expiation et du mérite ; vous la connaissez, chrétiens : c'est la souffrance.

Aimer Dieu, c'est se soumettre à son bon plaisir, c'est se conformer avec une docilité toute filiale à son divin vouloir, c'est s'abandonner avec une pieuse

résignation aux dispositions de sa paternelle Providence. Mais, suivant le mot du prophète Amos, il n'est pas ici-bas une peine, une angoisse qui, avant de nous atteindre, n'ait passé par les mains de Dieu : « *si erit malum in civitate, quod non Dominus fecerit* ». Aimer Dieu, c'est donc accepter la souffrance.

Essayerai-je, après cela, M. F., pour achever le développement de la pensée de notre grand Docteur, de vous montrer comment cette acceptation de la souffrance empêche l'homme d'être malheureux ? Oh ! hâtons-nous de sortir des aridités de la logique et de la sécheresse du raisonnement, allons, allons voir le chrétien qui aime Dieu aux prises avec la douleur. Le voilà sous vos yeux tel que Dieu nous a fait la grâce de le rencontrer quelquefois dans notre ministère : « Les flots de la tribulation l'envahissent de toutes parts » ; on dirait que, suivant la parole du Prophète, « toutes les douleurs sans exception se sont concentrées pour se jeter sur lui ». Eh bien! M. F., regardez-le, regardez-le attentivement : la douce sérénité de son front est un reflet de sa tranquillité intérieure ; écoutez : il n'y a pas plus de plaintes sur ses lèvres, qu'il n'y a de révoltes en son âme. Il parle, mais c'est pour s'écrier , comme autrefois Job au sein de ses accablantes épreuves : « Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas des maux ? » Le poids de son malheur est écrasant, mais il n'en est pas abattu ; il « est debout », comme autrefois la Vierge Marie au pied de la Croix, il est debout, c'est-à-dire fort et généreux, adorant avec soumission les décrets de son Dieu. Le calice qui lui est offert déborde d'amertume, il ne l'écarte pas de ses lèvres ;

il ne fait que répéter, avec l'effusion d'une âme résignée, la parole du Sauveur, son maître : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Ah ! M. F., pour lui la souffrance est moins un châtiment qu'une bénédiction déguisée, moins une disgrâce qu'une faveur signalée, un gage éclatant de l'amitié de son Dieu. « *Quia acceptus eras Deo...* ». C'est elle qui l'affranchit de ce qui peut faire ici-bas le seul objet de ses craintes : les attachements trop vifs, les occasions de péché, les dangers de la vertu ; c'est elle qui donne à son dévouement le sceau du vrai mérite, le sceau de la générosité et du désintéressement ; c'est elle qui lui procure tout ce qu'il peut désirer ici-bas : la paix de la conscience, jamais il ne l'eut plus profonde ; l'approbation de son Dieu, jamais il n'en fut plus digne ; le bonheur éternel, jamais il n'y eut plus de droits. Voilà, M. F., l'action de l'amour de Dieu dans un chrétien qui souffre : il dit, il répète sans cesse : Mon Dieu, mon Dieu, je suis prêt à tout perdre, à tout sacrifier pour vous et sa protestation n'est pas illusoire et purement verbale. Voici le contre-coup d'une catastrophe, voici des manœuvres injustes qui lui ravissent son patrimoine ; qu'importe ? son cœur est prêt, il aime son Dieu plus que tous les biens de ce monde : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, que son saint nom soit béni ! », s'écrie-t-il avec une humble soumission, et, en échange des biens de la terre, il sait qu'il recevra les biens du Ciel. On a flétri sa réputation, on l'a calomnié dans son honneur ; qu'importe ? il aime son Dieu plus que son honneur, l'estime de Dieu lui est acquise, cela lui suffit. L'amitié l'a trahi, il a été payé d'ingratitude par ceux qu'il avait

comblés de ses bontés ; qu'importe ? il aime son Dieu plus que ses amis ; et, comme, en échange de ces cœurs mortels qui n'étaient pas dignes de lui, puisqu'ils lui échappent, il a le cœur de ce Dieu qui ne se reprend jamais, il est content. La mort vient briser ses liens les plus doux, en lui arrachant des personnes qui lui étaient chères ; qu'importe ? il aime son Dieu plus que ses parents, et il accepte le sacrifice, et il est consolé, en continuant de les aimer par delà la tombe et en attendant le bonheur de les retrouver un jour. C'est une maladie qui consume ses forces et use son existence ; qu'importe ? il aime son Dieu plus que sa vie, il accepte la mort qui, pour lui, n'est pas une séparation, mais une réunion à l'objet de son amour. Imaginez, M. F., telle affliction qu'il vous plaira, vous n'en trouverez pas une seule que l'amour de Dieu n'accepte et, par cette acceptation, n'adoucisse et ne console. Heureux celui qui aime Dieu, il est toujours fort : que le temps lui manque, il a l'avenir ; que le malheur arrive aujourd'hui, il a l'espérance pour demain ; que l'homme s'éloigne, il lui reste Dieu.

Mais c'est la loi de l'amour divin qu'à partir du premier instant où il s'allume dans une âme, il ne peut vivre qu'à la condition de grandir et de se développer. Une heure vient pour l'âme qui aime son Dieu, heure bénie entre toutes les heures qui mesurent son séjour sur cette terre, une heure vient où ce qu'elle a fait jusqu'alors pour Dieu lui paraît insuffisant ; elle éprouve l'invincible désir d'en faire davantage. Accepter la souffrance qui lui est envoyée par Dieu, porter les croix qu'elle rencontre, cela ne peut satisfaire son cœur, elle est comme dévorée d'un

ardent amour, j'allais dire d'une sainte passion pour la souffrance. Il est en effet, M. F., de la nature de l'amour d'être généreux et de s'affirmer et de se prouver par des dons, et le cœur qui aime n'est vraiment heureux que quand il a payé de grands sacrifices par d'autres sacrifices d'une grande valeur. Que fera donc le chrétien pour reconnaître l'immense amour de Dieu? M. F., tous les dons de Dieu pour nous semblent se concentrer dans le don qu'il nous a fait de son Fils unique : « *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* ». Et Jésus-Christ nous a donné le plus haut témoignage de son amour en mourant pour nous : « *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* ». Eh bien ! le chrétien s'attachera à payer l'immolation de son Sauveur par l'immolation; ce sera entre le maître et le disciple comme un mystérieux échange de générosité. Jésus-Christ lui a prouvé son amour par ses souffrances; le fidèle veut lui offrir des douleurs comme témoignage en retour. Jésus-Christ lui a donné son sang; il lui présente ses larmes, qui sont le sang de son âme : « *Sanguis animæ per lacrymas profluit* ». Jésus-Christ a poussé son dévouement à l'excès en se faisant victime pour lui; il n'aspire, lui aussi, qu'à se faire victime pour son Dieu.

Ne me demandez plus maintenant, M. F., pourquoi le grand apôtre saint Paul s'écrie qu'il « surabonde de joie dans la tribulation, *superabundo gaudio...* »; pourquoi saint André, rencontrant une croix, la croix qui lui est destinée, la salue de loin avec transport, l'embrasse avec amour et lui livre ses membres avec bonheur : « *O bona crux!* »; pourquoi les premiers chrétiens, au témoignage de l'Esprit-Saint, tressail-

laient d'allégresse pour avoir été jugés dignes de souffrir pour Jésus-Christ : « *Ibant gaudentes* ». Ah ! M. F., ils avaient la charité dans le cœur et, comme l'a dit saint Augustin dans un jeu de mots sublime de vérité : « Quand on aime, on ne souffre pas, ou, si l'on souffre, on aime à souffrir; *ubi amatur non laboratur, aut, si laboratur, labor amatur* ». Ne me demandez plus pourquoi les martyrs chantaient sous la dent des bêtes, sous les flammes des bûchers, sous le glaive des bourreaux ; pourquoi tant de chrétiens magnanimes des anciens jours s'en allaient avec empressement, au sein des plus affreux déserts, chercher des privations, des souffrances, des sacrifices ! Tout le secret de leur joie est dans leur cœur : ils aiment Dieu, ils aiment Jésus-Christ, et, comme l'a dit le pieux auteur de l'*Imitation* : « Rien n'est doux comme l'amour de Dieu : il rend léger tout fardeau ; il change toute amertume en douceur. Celui qui aime, il court, il vole dans le sentier de la Croix, et il est heureux. *Amans currit, volat et lœtatur* ». Ne me demandez plus pourquoi, prévoyant, dès l'entrée de la carrière, tant de croix, tant de fatigues, tant de tribulations qui lui sont réservées, le saint apôtre des Indes, François de Xavier, s'écrie du fond de l'âme : « Encore plus, Seigneur, encore plus; *amplius, Domine, amplius* » ; pourquoi l'Ange du Carmel, Thérèse de Jésus, laissait si souvent tomber de son cœur ces étranges paroles : « Ou souffrir ou mourir, *aut pati aut mori* » ; pourquoi, fille héroïque d'une héroïque mère, enchérissant encore sur l'expression de Thérèse, Madeleine de Pazzi disait à son tour : « *Non mori, sed pati ;* non pas mourir, mais souffrir » ; pourquoi, même encore de nos jours, même au sein

de ce siècle d'égoïsme et de sensualité, on voit de temps en temps des chrétiens généreux, des âmes d'élite s'en aller se dévouer, dans les cloîtres et les solitudes, aux saintes austérités de la souffrance volontaire ! Ah ! c'est que ces âmes ont dans le cœur l'amour divin ; elles n'ont pu contempler l'image du divin Crucifié, sans que leurs entrailles répondent par un tressaillement d'amour à cette parole qui sort de son sang et de ses plaies : « *Sic Deus dilexit*, c'est ainsi qu'un Dieu t'a aimé » ; et elles sont heureuses de trouver dans la douleur le moyen d'acquitter leurs dettes, elles sont heureuses de souffrir pour le Dieu qui a souffert pour elles.

On me dira peut-être qu'il y a, dans cet amour de la souffrance, dans cette recherche du sacrifice, de l'illusion ou de l'enthousiasme. De l'illusion ? je proteste, ou il faut qu'on m'explique comment l'illusion produit la vertu la plus sublime et procure le bonheur le plus solide. De l'enthousiasme ? Eh bien ! oui, à la bonne heure, j'accepte le mot, mais à condition qu'on le prendra dans son sens propre, dans son acception primitive, le ravissement d'une âme transportée en Dieu.

M. F., héritiers de la foi qu'ont professée tant de saints, avons-nous hérité de leurs sentiments ? Hélas ! ne suffit-il pas de la moindre épreuve pour nous porter aux plaintes et aux murmures ? La plus légère souffrance nous épouvante, la plus petite croix nous écrase. Ah ! c'est triste à penser et à dire, mais ce n'est que trop vrai : c'est que nous n'aimons pas Dieu. Tout à l'heure, M. F., le Sauveur Jésus va descendre sur son autel : tombons tous à ses pieds, et,

en union avec la Vierge des douleurs, qui a épuisé, avec lui, au Calvaire jusqu'à la lie le calice de l'amertume, en union avec celle qui est tout à la fois et « la mère de la belle dilection » et « la mère de la piété », demandons-lui de laisser tomber sur notre cœur une étincelle du feu sacré de son amour ; avec cet amour, nous viendra le courage pour accepter la souffrance avec résignation, sinon le zèle pour la rechercher et l'aimer ; et, après avoir été élus pour la Croix sur cette terre avec Jésus et Marie, avec Jésus et Marie nous serons élus pour la gloire dans les cieux. Ainsi-soit-il !

XXI

PRÔNE

SUR LE BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR
POUR L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

(13 janvier 1867)

Dans la solennité de l'Épiphanie, que nous célébrions dimanche dernier, nous honorions, vous le savez, M. F., en un triple mystère, la triple manifestation de la gloire du Sauveur, à Bethléem, sur les bords du Jourdain et aux noces de Cana. A Bethléem, c'était le mystère des Mages venus d'Orient, sous la conduite de l'étoile miraculeuse, pour reconnaître et confesser la royauté divine de l'Enfant de la crèche ; sur les rives du Jourdain, c'était le baptême de ce même Jésus, qui, n'étant connu alors que comme l'artisan de Nazareth, fut solennellement proclamé Fils de Dieu par la voix même du Père céleste ; aux noces de Cana enfin, c'était la manifestation éclatante de la toute-puissance du fils de Marie, agissant lui-même et agissant en Dieu dans la transformation de l'eau en vin. Toutefois, il est vrai de le dire, M. F., de ces trois mystères célébrés en commun il en est un, celui de l'adoration des Mages, sur lequel, en cette grande fête, l'Église, notre sainte mère, semblait

vouloir attirer plus spécialement notre attention et concentrer nos hommages. Voilà pourquoi, en ce jour de l'octave, comme vous venez de le voir par le texte du saint Évangile, elle tient à nous rappeler de nouveau la manifestation de Jésus-Christ dans son baptême. Arrêtons-nous donc un instant, M. F., à contempler ce mystère ; nous verrons combien il a été tout à la fois glorieux pour Jésus-Christ, précieux et salutaire pour nous.

Le Dieu qui s'était manifesté, dès son entrée en ce monde, dans l'enceinte étroite de l'étable, vivait obscurément depuis trente ans dans la pauvreté et le travail, soumis à Marie, sa mère, et à Joseph, son père adoptif ; et, comme Jésus caché dans l'obscurité de Nazareth, le fils de Zacharie et d'Élisabeth menait, depuis son enfance, inconnu, au désert, la vie la plus austère et la plus mortifiée. Or voici qu'un jour la voix de Dieu se fit entendre à Jean au sein de sa solitude, lui ordonnant de sortir sans délai de sa retraite pour disposer les hommes à la mission réparatrice de leur Sauveur. C'était l'accomplissement de cette parole du prophète Isaïe annonçant que le Messie aurait un précurseur : « Voici que j'envoie mon Ange devant votre face, afin de préparer un chemin devant vous ». Plein de l'esprit de Dieu, le nouvel Élie, Jean, s'avança sur les bords du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Soutenues des exemples d'une vie toute sainte et du souvenir de sa miraculeuse naissance, les exhortations de Jean ébranlaient la Judée. De tous côtés, on venait en foule au prédicateur de la pénitence, et les multitudes émues, con-

fessant leurs péchés, recevaient, des mains du Précurseur, dans les eaux du fleuve, un baptême qui, en initiant les cœurs au regret des fautes, pouvait les prédisposer à la réconciliation, mais était impuissant par lui-même à effacer la souillure et à donner le pardon. Or, en ces jours, au rapport de l'évangéliste sacré, quittant l'humble demeure de Nazareth et s'avançant de la Galilée vers le Jourdain, Jésus vint se mêler à la foule des pécheurs qui embrassaient la pénitence, et, se présentant devant Jean, réclama lui-même son baptême. M. F., lorsque Marie, portant dans son sein le Verbe éternel, alla visiter sa cousine Élisabeth, éclairée d'une lumière surnaturelle et perçant de l'œil de l'âme les voiles qui lui dérobaient Jésus, Élisabeth s'écria : « D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu daigne me visiter ? » Aujourd'hui, sur les rives du Jourdain, le fils d'Élisabeth voit arriver le fils de Marie, confondu dans la foule, n'ayant rien qui le distingue de la masse des pauvres pèlerins auxquels il s'est mêlé ; la divinité n'éclate pas plus en lui qu'aux jours où il était caché petit enfant dans les flancs très purs de sa mère ; il n'est écrit nulle part qu'habitant le désert depuis ses plus tendres années, Jean eût jamais, avant ce moment, rencontré Jésus ; que dis-je ? le Précurseur attestera plus tard qu'il ne l'avait jamais vu : « *Et ego nesciebam eum* ». Et cependant il le reconnaît. Le véritable Messie, le Dieu fait homme, le Sauveur du genre humain, celui que les désirs de son cœur ont si souvent appelé, cet « Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde », celui « qui doit venir après lui, mais qui est avant lui », une illumination d'en-haut, une inspiration du Saint-Esprit le lui dévoile, il l'a

en ce moment sous les yeux, et voilà pourquoi s'humiliant devant le fils, comme jadis Élisabeth devant la mère, il s'écrie : Eh quoi ! Seigneur, vous venez à moi ! n'est-ce pas plutôt moi, homme terrestre, qui dois être baptisé par vous, qui êtes descendu du Ciel ? Je ne suis que le serviteur, vous êtes le maître ; vous êtes le Fils unique de Dieu, sans tache et sans souillure, et je ne baptise que les coupables enfants des hommes. Au ciel, sur la terre et dans les enfers, tout genou fléchit à votre nom, et vous courbez la tête devant moi ! Non, Seigneur, encore une fois, non, ce baptême n'est pas pour vous. « *Ego debeo a te baptizari, et tu venis ad me !* » Mais vaines sont les hésitations, les humbles résistances du Précurseur : Jésus insiste et, répondant à Jean pour le rassurer : Faites maintenant ce que je dis : « *Sine modo* » ; il convient, il est à propos que nous accomplissions toute justice. J'en ai reçu l'ordre là-haut : comme vous me devez l'obéissance je la dois à mon Père ; la guérison des hommes le réclame : c'est l'orgueil qui les a perdus, ils ne peuvent être sauvés que par l'humilité ; je veux leur en donner l'exemple : « *Sic enim decet nos implere omnem justitiam* ». Jean ne peut donc plus s'opposer au désir de son Maître. O prodige d'abaissement et d'humiliation ! « Cette tête auguste, dit saint Bernard, que les anges adorent, que les Principautés révèrent, que les puissances redoutent, la voilà inclinée sous la main de Jean-Baptiste ; le Maître se trouve aux pieds du serviteur, le Créateur aux pieds de sa créature, le Fils même de Dieu aux pieds du fils de l'homme ; le Saint des saints, le principe de toute justice, la source de toute grâce reçoit, des mains de Jean, l'ablution de l'expiation et de la pénitence : « *Et baptizatus est a Joanne* »...

Or, voyez, M. F., la mystérieuse économie des desseins de Dieu, l'admirable réalisation de la parole évangélique : « Celui qui s'abaisse sera exalté ; *qui se humiliat exaltabitur* ». Le Sauveur cherche à se cacher, et voici qu'il se manifeste d'une manière éclatante ; il s'humilie, et voici qu'il se révèle dans toute sa grandeur ; il descend à la condition du dernier des hommes, à la condition des pécheurs, et voici qu'une gloire immense, une magnificence incomparable l'environne et le fait connaître pour le Fils même du Très Haut. A peine Jésus, sorti des eaux, a-t-il laissé échapper de ses lèvres et surtout de son cœur sa prière toute-puissante : « *Jesu baptizato et orante* », les Cieux s'ouvrent et répandent, au-dessus de sa tête auguste, des flots de clartés resplendissantes, comme pour marquer que c'est bien là le lieu de son origine, et que lui seul est la voie par laquelle nous pouvons y monter : « *Aperti sunt cœli* ». Le Saint-Esprit en descend visiblement sous la figure d'une colombe et se repose sur lui ; en même temps, se fait entendre la voix puissante qu'avait chantée le royal Prophète : « *Vox Domini super aquas*, *Deus majestatis intonuit* » ; c'était la voix du Père céleste, du Dieu de toute majesté, qui, parlant d'en-haut comme un tonnerre, faisait entendre distinctement ces paroles : « Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; *tu es filius meus dilectus*, *in te complacui mihi* ». « Oh ! quelle gloire pour Notre-Seigneur, s'écrie ici saint Cyprien ! Ce n'était pas assez qu'il eût été annoncé en particulier, comme Dieu et comme Sauveur du monde, aux bergers par l'ange, et aux mages par l'étoile ; *non satis est quod angeli locuti sunt pastoribus*, *quod apparuit regibus stella*. » Voici qu'il reçoit

directement de Dieu un témoignage plus solennel, plus splendide et plus glorieux de sa divinité : c'est la voix du Dieu tout-puissant, qui, retentissant aux oreilles et surtout au cœur des hommes, vient révéler au monde, sans énigme, sans ombre, sans figure, que Jésus-Christ, fils de l'homme, est le véritable Fils, le Fils consubstantiel et éternel de Dieu. Celui que Marie a mis au monde dans l'étable et qui reçoit le baptême des mains de Jean, c'est le Verbe divin « engendré de toute éternité du Père dans les splendeurs des saints » ; « nul ne le connaît, si ce n'est son Père », et c'est ce même Père qui le révèle authentiquement au monde : « *Ipse Pater auditur* ». Entendez-vous, Ariens de tous les lieux et de tous les âges ? et vous, incrédules de tous les temps, impies déclarés ou blasphémateurs obscurs, ennemis manifestes, qui jetez ouvertement l'injure à la face du Sauveur, ou apostats hypocrites, qui cherchez dans l'éloge la forme la plus raffinée du sarcasme, entendez-vous ? C'est cette voix du Ciel qui dresse à Jésus-Christ un trône dans notre cœur à tous, et vous avez beau faire et beau dire, vous ne réussirez jamais à l'en chasser ; vous avez beau inonder le monde comme d'un déluge d'écrits pleins de négations sacrilèges, vous avez beau essayer d'étouffer les concerts de nos adorations sous le fracas de vos blasphèmes ; vous avez beau travailler à en imposer aux simples, en vous donnant orgueilleusement comme la personnification de la science, une voix plus puissante que la vôtre dominera à jamais vos clameurs ; c'est la voix souveraine du Dieu du Ciel : « *Vox Domini super aquas* ». Elle retentit comme un tonnerre à travers le monde contraint de l'entendre, et fait tomber l'humanité à genoux : « *Deus*

majestatis intonuit » ; et, à un jour donné, elle peut briser vos fronts orgueilleux comme les cèdres du Liban : « *Vox Domini confringentis cedros* ».

Cette voix puissante et miséricordieuse, nous l'avons entendue, ô Seigneur Jésus, et nous croyons et nous confessons que vous êtes le Messie que les prophètes ont prédit, que la foi des peuples a longtemps attendu ; vous êtes le Verbe éternel qui s'est fait homme au milieu des temps, et n'a pas dédaigné d' « habiter parmi nous ». Oui, ô Jésus, Fils de Dieu, notre maître, qui êtes en votre Père et avec lui « dès le commencement », et qui, dans votre puissance, avez créé le monde ; ô Jésus, fils de Marie, notre frère, qui êtes venu, il y a dix-huit siècles, revêtir l'infirmité de notre nature, vous faire humble et souffrant pour nous guérir par vos exemples et nous sauver par vos mérites ; oui, ô Jésus, vous êtes véritablement Dieu : la voix de votre Père le proclame, et nous le proclamons avec lui, et, dans ce siècle tourmenté, nous vous resterons toujours fidèles, vous aimant d'un amour qui ne fera que s'accroître de l'ingratitude des malheureux qui vous délaissent, et vous servant avec un dévouement qui ne fera que grandir en proportion des ennemis qui vous attaquent.

Mais, si le mystère de ce jour a été glorieux pour Jésus-Christ, combien, M. F., n'a-t-il pas été précieux et salutaire pour nous ! Celui qui descend dans le lit du Jourdain, c'est bien le Dieu de toute pureté, la sainteté par excellence, l'Agneau immaculé ; mais, avec le manteau de notre chair, il a pris, comme nous le dit le grand Apôtre, la ressemblance du péché : « *In similitudinem carnis peccati* ». Que dis-je ? « il s'est chargé de toutes nos iniquités », il

s'est fait le représentant de l'humanité coupable. Ne soyons donc pas surpris, M. F., de la démarche de Jésus-Christ au début de sa carrière publique : en se présentant devant le prophète du désert, devant l'austère prédicateur de la pénitence, devant Jean, il notifie solennellement au monde la mission qu'il vient remplir, celle d'expier tous nos péchés et de payer toutes nos dettes ; il se présente, à notre place et en notre faveur, comme l'homme de péché, il se révèle, ainsi que l'a dit un savant interprète des saints Livres, comme le grand « pénitent de l'humanité : *quasi reus et pœnitens pro mundo* ». Aussi est-il vrai de dire qu'en consentant à ce que Jean étende sur lui ses mains innocentes pour le baptiser, il consent à ce qu'un jour les Juifs portent leurs mains sacrilèges sur sa divine personne pour le flageller et le crucifier ; par le baptême d'eau qu'il reçoit, il s'engage à recevoir un jour un autre baptême qui fait l'objet de ses vœux les plus ardents, le baptême de son sang. « La scène du Jourdain, dit quelque part saint Grégoire le théologien, est comme un prologue du grand drame de notre Rédemption au Calvaire, puisqu'il commence à ensevelir dans les eaux de ce fleuve cet Adam terrestre et primitif, ce vieil homme qu'il doit un jour faire mourir, en le crucifiant au Golgotha ». Le mystère du baptême de Jésus nous offre donc la réalisation de cette idée profonde de saint Paul : le Saint des saints, celui qui ne ne connaissait pas le péché : « *qui non noverat peccatum* », s'est fait pour nous la victime du péché ; il a consenti à subir devant le Ciel et la terre l'humiliation de paraître et de s'accuser pécheur : « *pro nobis peccatum fuit* », et cela afin de nous purifier par le

mérite infini de cette confession et de cette pénitence, afin de nous rendre justes de la justice même de Dieu : « *Ut nos efficeremur justicia Dei in ipso* ». « Que ce mystère est grand, qu'il est admirable ! nous écrierons-nous avec saint Ambroise : un seul s'est plongé dans les eaux, et il a procuré le salut de tous ». « En sortant du Jourdain et en remontant sur la rive, il enlevait avec lui, dit un autre Docteur, régénéré et sanctifié, le monde, dont il laissait sous les flots les crimes et les souillures : « *Unus mergitur et salus omnium reparatur* ». Nous pouvons donc emprunter les paroles de notre belle liturgie et chanter, dans l'expansion de la joie la plus vive et avec l'accent de la plus profonde reconnaissance : « C'est en ce jour que l'Église a été fiancée à son céleste Époux, c'est en ce jour que nous avons été tous unis à Jésus-Christ, qui a lavé dans le Jourdain les crimes de l'humanité tout entière ». La race humaine était comme un arbre puissant planté au Paradis terrestre, mais bientôt infecté de la sève du péché, et étendant à travers les siècles ses rameaux de malédiction, puisque, suivant le mot de saint Paul, flétris par la solidarité de la faute prinitive, tous les hommes ont failli en Adam : « *In quo omnes peccaverunt* ». Mais voici une tige nouvelle qui s'élève au sein de l'humanité : c'est Jésus-Christ, Dieu et homme, arbre de salut et de vie, dont la sève est le sang qu'il verse pour nous au Calvaire. Il faut donc que nous, rameaux de la tige maudite, nous soyons baignés dans ce sang divin. Or, M. F., le jour de son baptême, au témoignage à peu près unanime des Pères et des Docteurs, selon l'enseignement des plus illustres théologiens, et en particulier de saint Thomas, Jésus-

Christ donne à l'eau l'ineffable vertu de verser dans les âmes, en même temps qu'elle touchera les corps, le sang qu'il doit répandre pour elles à la Croix, et de leur appliquer les mérites de sa Passion et de sa mort. Au moment où la tête du Rédempteur est plongée dans le Jourdain par la main tremblante de son Précurseur, purifiées à ce bienfaisant contact, échauffées par les divines ardeurs du Soleil de justice, les eaux de ce fleuve, toutes les eaux du monde deviennent fécondes et reçoivent pour jamais une vertu sanctifiante : un privilège ineffable, comme celui qu'avait eu le sein de l'auguste Marie, de ne rien enfanter que de pur et de saint, leur est communiqué : c'est la puissance de la régénération, et, comme le dit saint Bernard, le droit du baptême, « *jus baptismi* ». « Jésus, dit saint Jean Chrysostôme, fait, en ce jour, du baptême ce qu'il fera trois ans plus tard de la Pâque : comme il mangera l'agneau pascal, à la fois figure et souvenir, et nous donnera sa chair, gage de l'éternelle félicité, de même il reçoit le baptême juif, rite impuissant, cérémonie sans force, et nous rend le baptême chrétien, vraie source de grâce; acceptant la loi et donnant l'Évangile, il reçoit l'ombre et ajoute la vérité : « *Recepit umbram et addidit veritatem* ». C'est par ce sacrement régénérateur, institué en ce jour par le divin Maître, en attendant que le précepte obligatoire en soit promulgué plus tard, que, greffés, suivant le mot de saint Paul, sur l'arbre de vie, qui est Jésus-Christ, nous devenons les rameaux de cet arbre, les membres de ce corps, dont il est le chef; et, par là, nous acquérons le droit d'entrer avec lui en possession du Ciel : « *hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia* »... Il n'est donc

pas étonnant que le Saint-Esprit invisible dans la substance de sa divinité, descende en forme de colombe : la colombe est le symbole de la réconciliation et la messagère du pardon et de la paix. Elle apparaît aujourd'hui sur les eaux du Jourdain, comme autrefois à Noé sur les eaux du déluge, lorsque, portant le rameau d'olivier, elle annonçait la fin des maux qui avaient désolé la terre ; aujourd'hui comme alors, elle atteste que le temps de la colère est fini, et que celui de la miséricorde commence.

Remercions donc aujourd'hui, M. F., Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir donné, après l'étoile de la foi qui nous éclaire, l'eau régénératrice qui nous lave de nos souillures et nous sanctifie ; remercions-le pour ce don parfait du baptême qui nous a fait ses frères et ses cohéritiers, nous ouvrant tout à la fois les portes de l'Église de la terre et les portes du Ciel ; mais, en même temps, rappelons-nous qu'à ces privilèges magnifiques nous avons répondu par des engagements sacrés. Restons-y invariablement fidèles, et, par là, nous glorifierons le Chef divin « dont nous sommes les membres ». On peut dire, en effet, qu'il en est de la gloire de Jésus-Christ comme de sa passion, selon la parole de saint Paul, c'est-à-dire qu'elle est encore inachevée, et qu'elle a besoin d'être complétée ; nous pouvons, si nous le voulons, ajouter, en un certain sens, un rayon de plus à la gloire incomparable du Sauveur. On a dit, et avec raison, que la plus grande démonstration de la divinité de Jésus-Christ, c'est un cœur chrétien : soyons donc chrétiens, M. F., mais véritablement et dans la stricte acception du mot. Croyons à Jésus-Christ : il est notre Dieu ; mais, en même temps,

aimons Jésus-Christ : il est le bien suprême ; marchons sur ses traces : il est notre modèle ; attachons-nous à lui de toutes les forces et de toutes les puissances de notre être, afin qu'après avoir goûté, en le suivant et l'aimant sur la terre, les seules félicités réelles du présent, nous le possédions dans la béatitude de l'éternel avenir. Ainsi soit-il !

XXII

PRÔNE

SUR LA PARABOLE DE LA VIGNE

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

(17 février 1867)

De toutes les formes du langage humain, M. F., celle qui est la plus simple et la plus populaire, parce qu'elle parle aux sens et à l'imagination en même temps qu'à l'intelligence, c'est le langage figuré; et, on l'a dit à juste titre, le meilleur mode d'enseignement pour le peuple, c'est la méthode d'exposition par voie de similitudes, de comparaisons ou de paraboles, qui consiste à partir d'un fait matériel, pris au vif et dans la nature sensible, ou d'une circonstance empruntée à la vie humaine, pour élever l'esprit à une vérité plus haute et plus abstraite. Ne soyons donc pas surpris que, pour initier l'intelligence des foules aux mystères d'une vie plus élevée, de la vie surnaturelle, de la vie de l'homme avec Dieu, le Sauveur ait pris pour point de départ les détails, les mille incidents de la vie ordinaire: expliquée par l'Homme-Dieu, la création tout entière empruntait une voix, tenait un langage qui traduisait les vérités célestes sous une forme intelligible à tous. C'est ce que j'aurais voulu vous montrer aujourd'hui en

commentant textuellement chaque mot de la parabole de notre Évangile ; mais l'heure avancée nous presse de circonscrire notre thème et d'abréger notre entretien. La vigne dont il est ici question, au sentiment des Docteurs, notamment de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand, c'est notre âme ; le père de famille qui va chercher des ouvriers sur la place publique, c'est Dieu, le père de la création, qui fait appel à l'homme sur la grande place de ce monde et l'invite à travailler à sa sanctification ; la journée, avec ses heures diverses, c'est le temps de notre passage ici-bas, c'est la durée de la vie avec ses différents âges ; le prix du travail, c'est le riche denier de la béatitude d'en-haut, c'est le Ciel. Dans cette exposition toute sommaire du texte sacré, ne choisissons que deux pensées : puisqu'au sentiment des interprètes les mieux autorisés, la vigne à la culture de laquelle nous invite le père de famille, c'est notre âme, voyons rapidement ce qu'est notre âme, et comment nous devons travailler à la sauver.

Ce qui fait la dignité de l'homme ici-bas, M. F., ce n'est pas son corps, superbe édifice pourtant, qui révèle si bien la puissance de la main qui l'a façonné, c'est son âme, cet esprit immortel capable de connaître, d'aimer et de posséder Dieu ; et, pour bien comprendre la grandeur de l'âme, il faut remonter à son origine : c'est l'Esprit-Saint lui-même qui, dans le tableau qu'il nous présente de la création, nous montre nos titres de noblesse. Pour créer le monde des corps, Dieu n'eut qu'un mot à dire, il leur jeta une seule parole de commandement : « Que cela soit fait, *fiat,* » et l'univers visible fut créé. « C'était

assez pour les corps, dit Tertullien : ce sont les serviteurs et les esclaves » ; mais, quand il s'agit d'une âme, quand il s'agit de faire de l'infini une image finie, du Créateur une ressemblance créée, l'architecte divin se recueillit, la Trinité tout entière entra en conseil et n'entreprit cette œuvre qu'avec une sorte de respect : « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* ». Voilà, M. F., la vraie grandeur de notre âme : elle consiste à reproduire en soi l'image vivante de son auteur. Dieu est esprit, l'âme est esprit ; Dieu pense, l'âme pense ; Dieu veut, l'âme veut ; Dieu est éternel, il est avant tous les temps, il n'a jamais commencé et il ne finira jamais ; l'âme n'a pas été toujours, cela est vrai, mais les siècles passeront, et elle n'aura jamais de fin, elle est immortelle. Dieu, c'est trois personnes distinctes dans une seule et indivisible substance. Dieu, c'est le Père, source féconde de l'être, c'est le Fils, éternellement engendré du Père comme son Verbe, sa parole vivante, qui lui exprime tout ce qu'il est, c'est l'Esprit-Saint procédant de l'un et de l'autre et l'amour substantiel de tous deux ; l'âme, c'est l'intelligence, source féconde de toutes les conceptions de l'esprit, c'est la pensée, que l'intelligence voit naître en soi et de soi comme son fils, comme sa parole intérieure, c'est la volonté, qui suit l'intelligence, et la pensée, qui les unit et s'unit à elles pour ne faire ensemble qu'une seule et même vie. C'est ainsi, M. F., que l'âme renferme dans sa propre nature la vive empreinte de son Créateur. Il n'est donc pas étonnant que les Docteurs semblent avoir épuisé toutes les ressources du langage humain pour peindre son excellence. « L'âme de l'homme, dit saint

Grégoire de Nysse, c'est le plus bel ouvrage du Créateur ». « C'est la plus chère possession, c'est le plus riche domaine de Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze ». « C'est l'ombre de la divinité ici-bas, dit saint Augustin : ce n'est pas son image parfaite, mais c'est bien sa représentation abrégée, et, si l'on peut employer cette expression, sa miniature : *imago Dei cum quadam inæqualitate* ». Voilà, M. F., les magnifiques caractères de la ressemblance avec Dieu. Hélas ! pourquoi faut-il que, dans l'enivrement de l'orgueil, cette âme se soit détachée de la beauté parfaite, dont elle était le reflet, pour se poursuivre elle-même ? pourquoi faut-il qu'ingrate et coupable, elle soit tombée, par sa faute, dans une déchéance lamentable, où elle a vu s'altérer, se défigurer, se couvrir d'ombre sa ressemblance divine ? Heureusement, M. F., Dieu n'a pu renier son image : comme l'âme, en s'éloignant de lui, s'était perdue dans les sens, il a pris un corps et s'est fait chair ; il est venu renouveler son image en son propre sang, et la transformer de nouveau en sa beauté divine. Et c'est ce qui nous explique la parole du grand évêque d'Hippone que, pour bien comprendre ce que vaut une âme, il faut aller au Calvaire : c'est en suivant de cœur l'Homme-Dieu gravissant péniblement, tendre et innocente victime, la montagne du supplice, c'est en voyant ses membres si cruellement déchirés, qui rendent le sang par tant de plaies, sa pauvre chair écorchée et toute couverte de meurtrissures, c'est en considérant ce divin Sauveur suspendu à la Croix : « *Vide pendentem* » ; c'est en le voyant mourir et mourir pour le rachat des âmes : « *Vide morientem propter nostram salutem* », que nous saurons ce

que vaut une âme. « Elle est d'un si grand prix, dit saint Jean Chrysostôme, que rien au monde ne saurait lui être comparé : elle n'est pas seulement le prix des larmes de Jésus-Christ (elle serait déjà d'une valeur infinie), c'est le prix du sang du divin Crucifié, elle vaut rigoureusement et à la lettre le sang même d'un Dieu : *Pretium sanguinis est* »...

Or, cette âme si excellente, remarquez-le bien, elle n'est pas à nous : Dieu en est le maître, il a sur elle un double titre de propriété : l'âme lui appartient par sa nature et son origine, comme l'œuvre appartient à l'ouvrier ; elle lui appartient encore à titre de rachat : le démon, ce cruel ravisseur de l'image divine, comme l'appelle Tertullien : « *Divinæ imaginis prædo* », la lui avait frauduleusement arrachée, il l'a rachetée à grand prix et payée de tout son sang. C'est donc à bon droit que, dans la page évangélique de ce jour, il s'en déclare le propriétaire, sous la figure de cette vigne qui est à lui : « *Vineam meam* ». Cette vigne précieuse, il nous l'a confiée en nous prescrivant de la cultiver. Notre Maître est bien, suivant le mot de l'Apôtre, un Dieu « riche en bonté », qui veut nous récompenser un jour, en nous donnant, à la fin de notre vie, au Ciel, le riche denier de l'éternel bonheur. Mais, cette incomparable récompense, il ne veut l'accorder qu'au travail. Il nous a créés, il est vrai, il nous a rachetés, sans aucun mérite de notre part ; mais il ne veut pas nous sauver sans notre coopération personnelle : « *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te* ».

En quoi donc consiste, M. F., la culture de cette vigne mystérieuse du père de famille ? En d'autres termes, que faut-il faire pour sauver son âme, pour

arriver à la vie éternelle ? C'est la question que posait autrefois le riche de l'Évangile à Notre-Seigneur, qui lui répondit : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements ; *si vis ad vitam ingredi, serva mandata* ». Éviter le mal et faire le bien, nous préserver du péché et nous appliquer à la vertu, voilà toute notre œuvre ; et cette œuvre nous semble admirablement figurée par le travail du vigneron : « *Quæ fecit vinitor in vinea, hæc faciat fidelis in anima* ». Il ne calcule ni les heures qu'il dépense ni les sueurs qu'il verse pour défendre sa vigne contre tout ce qui peut entraver sa végétation, et il ne regrette ni la patience qu'il déploie ni les fatigues qu'il endure pour surveiller l'action de la sève et préparer l'accroissement : pourvu qu'il recueille les fruits, il est heureux. Nous aussi, M. F., nous devons arracher avec soin tous les rejetons du péché qui ont germé dans notre âme, en mourant à nous-même, à nos défauts et à nos passions ; et, une terre nouvelle une fois préparée par le repentir de nos chutes, l'expiation de nos fautes, le sacrifice de nos penchants, nous devons nous appliquer à faire éclore, en leur place, les fleurs des vertus dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple, et à produire les fruits de sainteté dont cet adorable Maître nous présente le parfait idéal : « *Quæ fecit vinitor in vinea, hæc faciat fidelis in anima* ». Voilà la tâche qui nous est imposée : ne sont fidèles à leur mandat que les disciples de Jésus-Christ, les chrétiens complets, qui, sans transiger avec la conscience ni capituler avec le monde, accomplissent exactement les devoirs généraux et particuliers que la Providence leur trace suivant la condition spéciale où elle les a placés.

M. F., laissez-moi maintenant vous le demander : Où sont-ils les vrais ouvriers du père de famille ? « Voyez, vous dirai-je avec saint Grégoire le Grand, voyez toute cette foule d'hommes qui remplissent les rues, les marchés, les assemblées de commerce et de spéculation : ils vont, ils viennent, ils se croisent, ils se heurtent, ils se hâtent, ils s'agitent, ils se fatiguent, ils s'épuisent du matin au soir. Et, malgré leur mouvement, ils sont dans l'inaction ; malgré leurs travaux et leurs sueurs, ils méritent le reproche du père de famille : « *Quid hic statis tota die otiosi ?* » Oh ! c'est qu'ils ne font rien pour la culture de la vigne qui leur est confiée : ils font tout pour le corps, rien pour l'âme ; tout pour les passions, rien pour la vertu ; tout pour le monde, rien pour Dieu ; tout pour les intérêts du temps, rien pour l'éternité ». Dans ce tableau saisissant du grand Docteur, ne reconnaissez-vous pas la vie d'un grand nombre de chrétiens de nos jours ? Si brillante soit-elle en apparence, n'y cherchez pas la pensée de Dieu ; elle est totalement absente. Leurs préoccupations sont circonscrites dans le cercle étroit des choses d'ici-bas. Ne cherchez pas dans leurs actes, si honorables qu'ils soient selon le monde, l'empreinte du sceau de la Religion : les sollicitudes du siècle les absorbent tout entiers. Ne cherchez pas dans leur agitation, leur activité toute fiévreuse, le moindre mobile surnaturel, le moindre souci du salut : ni le chemin qu'ils suivent, ni le but où ils tendent ne les rattachent à l'éternité. A ces hommes, vous le devinez sans peine, M. F., s'applique dans toute sa rigueur le reproche du Maître : « *Quid hic statis tota die otiosi ?* ? Ils ont beau être chrétiens par le baptême, ils ont beau avoir été

appelés, à l'aurore de la vie, par le père de famille au travail de la vigne, le Ciel n'est pas pour eux. « Le mercenaire, dit saint Jean Chrysostôme, qui ne travaille pas pour le maître qui l'a pris à ses gages, n'a droit à aucun salaire pour la fin de la journée. Mais il y a d'autres ouvriers, continue le saint Docteur, qui, sans paraître mériter du père de famille qui les emploie un reproche aussi grave, s'exposent pourtant aussi à être privés du denier qui leur est promis : ce sont ceux qui, sur le temps du travail, prélèvent pour eux-mêmes, pour leurs plaisirs, pour la satisfaction de leurs passions, des heures que réclame l'œuvre du Maître ». Sous ces traits sont désignées les âmes qui s'arrogent le droit de faire des choix arbitraires entre les dogmes et les préceptes de l'Évangile, ces chrétiens incomplets et tronqués dont la foi pactise journellement avec le monde et le démon, et qui essayent d'associer avec ce qu'ils retiennent du Christianisme une vie toute frivole, toute sensuelle, toute dominée par ce que l'Esprit divin appelle si bien « l'enchantement de la bagatelle ». En vérité, M. F., ces ouvriers, n'est-ce pas en vain que le Maître les a pris à ses gages ? quels salaires peuvent-ils attendre ? Et pourtant, à les en croire, ils travaillent pour leur salut. Illusion ! illusion ! Ce n'est pas cette religion commode et toute de fantaisie qu'ils se font qui peut contenter le Seigneur, leur Dieu. Un affreux mécompte leur est réservé pour la fin de la journée, au terme de la vie, à l'heure de la rétribution. Ils prétendent changer les conditions du travail, ils veulent corriger l'Évangile et amender la religion de Jésus-Christ : la récompense ne sera pas pour eux, le denier de la journée leur sera refusé. Ce n'est pas pour moi que vous avez

travaillé, leur dira le père de famille, ce n'est pas pour moi que vous avez amassé : je ne vous connais pas : « *Nescio vos* »...

(*Fin improvisée*)

XXIII

PRÔNE

SUR LE SAINT-ESPRIT PAR RAPPORT A NOUS
POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

(2 juin 1867)

Les mystères chrétiens ne sont pas, M. F., de simples récits historiques dont le souvenir se perpétue parmi nous d'une manière toute spéculative, sans efficacité sur nos âmes, sans retentissement dans notre vie : on a dit avec vérité que la beauté de l'Évangile recommence toujours pour chacun, et cet admirable renouvellement, un grand théologien français l'a exprimé dans une profonde parole : « Jésus-Christ vient toujours ». Chaque année donc, quand le cercle des jours ramène sous nos yeux les grandes solennités de la Résurrection du Sauveur et de son Ascension triomphante, nous y trouvons plus que de simples réminiscences. Jésus montant au Ciel nous appelle à le suivre, non pas des yeux, mais du cœur, dans les jours de son triomphe. De même, M. F., la grande promesse que Notre-Seigneur fait dans notre Évangile à ses apôtres de leur envoyer le Consolateur, l'Esprit de vérité, il nous la fait à nous-mêmes ; et, dans la grande fête qui s'approche, chacun de nous peut espérer recevoir, non pas avec le même éclat et

avec les mêmes prodiges, mais avec des effets semblables de changement et de sanctification, l'Esprit divin qui descendit visiblement sur les disciples assemblés au Cénacle. C'est afin, M. F., de vous faire désirer sa visite et de vous exciter à l'appeler du fond de vos âmes, que je viens vous montrer, en quelques mots, ce qu'est l'Esprit-Saint par rapport à nous.

Nous lisons au livre des *Actes* que, quand l'apôtre saint Paul demanda aux disciples d'Éphèse s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils lui répondirent, surpris et confus, qu'ils ne savaient même pas s'il y avait un Saint-Esprit : « *Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus* ». Hélas ! combien de chrétiens de nos jours pourraient faire le même aveu ! Peut-être n'ont-ils pas oublié ce qu'on leur a appris dès leurs tendres années, qu'il y a une troisième personne en Dieu qu'on appelle le Saint-Esprit, consubstantiel au Père et au Fils, procédant éternellement de l'un et de l'autre. Mais là se borne toute leur science, et, sachant à peu près ce qu'est l'Esprit-Saint en lui-même, ils ignorent ce qu'il est par rapport à nous. Or, M. F., les merveilleuses opérations de l'Esprit-Saint dans nos âmes peuvent se rapporter à deux, et elles sont admirablement symbolisées par les propriétés du feu, sous la figure duquel il descendit au Cénacle : comme le feu, l'Esprit-Saint nous éclaire : il est pour nous un Esprit de vérité ; comme le feu, l'Esprit-Saint nous purifie et nous échauffe : c'est l'Esprit de sainteté.

Et d'abord, M. F., l'Esprit-Saint nous éclaire : il est un Esprit de vérité. Le premier besoin de l'intelligence humaine, l'aliment de la vie, sa condition même d'existence, c'est la vérité. Mais la vérité, M. F., n'est

pas tout entière pour nous dans ce monde matériel où s'accomplit le travail de notre épreuve ; par tout ce qu'il y a d'élevé dans notre être, nous tenons tous à un monde supérieur, au monde des esprits, et, au fond de nos âmes, il y a quelque chose dont la vivante énergie ne cesse d'aspirer à ce qui est infini et éternel. A quelle école irons-nous pour satisfaire ce besoin de vérité religieuse qui sollicite notre intelligence ? Où trouver celui qui la possède et peut nous la donner dans sa plénitude ? Qui sera pour nous le maître de la vérité ? Vous connaissez, M. F., le mot des anciens : « *Errare humanum est,* l'erreur est l'homme », et le mot plus triste encore, du Prophète royal : « *Omnis homo mendax*, tout homme est menteur, tout homme peut tromper ». Si donc il est sincère, le maître humain est obligé de confesser qu'il est constamment égaré par sa propre science, et, eût-il le plus profond génie, comme il y a toujours des vérités qui dépassent la portée de son intelligence, il doit renoncer à se dire le maître de la vérité sur terre, et il ne doit parler de lui-même que dans le langage du Précurseur : « Préparez le chemin du Seigneur ; que je disparaisse et que lui seul grandisse : celui qui vient des Cieux est le maître de tous ». Or, M. F., ce maître divin, qui seul a le secret des voies de la vérité, c'est celui que Notre-Seigneur, dans l'Évangile de ce jour, appelle l' « Esprit de vérité, *spiritus veritatis* ». Il y a des vérités que la charité et le sang ne révèlent point, des vérités qui surpassent la raison humaine la plus clairvoyante, des vérités que, selon l'expression évangélique, l'homme ne saurait « porter », tant elles effrayent la nature, tant elles sont crucifiantes pour le cœur, et c'est à l'Esprit-Saint qu'il appartient

de les enseigner toutes : « *Docebit vos omnem veritatem* », et ces vérités, si profondes, si incompréhensibles, si pleines de mystères qu'elles soient, il les enseigne en Dieu, c'est-à-dire en un instant, sans peine, sans effort, aux esprits les plus vulgaires comme aux intelligences d'élite ; toutes sortes de disciples lui peuvent convenir, c'est son caractère annoncé par les prophètes de faire de tous des sujets propres à être instruits : « *Est scriptum in prophtis* : *et erunt omnes docibiles Deo* ».

Jetons un coup d'œil rapide sur l'action merveilleuse de l'Esprit de Dieu à travers les âges. Sous l'antique alliance, pendant les siècles de l'attente, c'est lui qui, se communiquant à l'esprit des prophètes, éclaira, par leur organe, le peuple choisi de clartés toutes divines, en le rendant le dépositaire privilégié de la vérité dans le monde : « *Qui locutus est per prophetas* ». A l'heure marquée dans les décrets providentiels, quand Jésus-Christ, la « vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde », sortit de son obscurité pour prêcher la vérité aux hommes, il vit, lors de son baptême, l'Esprit-Saint descendre miraculeusement sur lui, et, au début de sa prédication publique, on l'entendit s'écrier : « l'Esprit du Seigneur est sur moi » : par son onction il m'a consacré pour évangéliser les pauvres : « *Spiritus Domini super me* ». Cet adorable Sauveur se choisit des disciples pour continuer sa mission, mais il leur annonça que, malgré les trois ans passés à son école, leur instruction n'était pas achevée, et que c'était à l'Esprit-Saint qu'appartiendrait la gloire de la compléter, en leur apprenant tout ce qu'ils devaient savoir : « *Docebit vos omnem veritatem* ». Et ce n'est qu'après avoir été

remplis de l'Esprit divin que les Apôtres, annonçant la vérité, firent passer le monde du sein des plus profondes ténèbres à l'admirable lumière de l'Évangile. Pour que la vérité prêchée par les Apôtres ne fût pas altérée et travestie, en passant à travers le torrent des âges, Jésus-Christ a fondé une autorité chargée de veiller à la conservation du dépôt sacré et de le préserver de tout alliage humain, et cette autorité, sainte comme le Dieu dont elle émane, l'Église, « colonne de la vérité », comme l'appelle saint Paul, c'est l'Esprit-Saint qui la dirige, qui la gouverne constamment par une assistance spéciale ; et les chefs de cette Église, dans leur enseignement, peuvent toujours dire, comme autrefois les Apôtres : « *Visum est Spiritui sancto et nobis*, il a paru au Saint-Esprit et à nous ». Grâce à l'Église, ainsi gouvernée par l'Esprit divin, dont elle est l'interprète devant l'humanité tout entière, pour qui elle existe, la vérité appartient à quiconque sait venir apprendre et s'instruire à son école, depuis l'enfant, dont la raison ne fait que d'éclore, jusqu'au savant, dont la pensée habite les hautes régions de l'intelligence. Avec l'Esprit-Saint nous trouvons la lumière, hors de lui, ténèbres épaisses ou lueurs fatales, qui éclairent trop peu pour marquer la route. Avec l'Esprit-Saint, nous trouvons la sécurité de l'intelligence, notre certitude est infaillible comme lui et comme lui inébranlable ; et hors de lui opinions qui se combattent, systèmes tour à tour élevés et détruits, doutes sans fin qui épuisent la raison. Avec l'Esprit-Saint nous trouvons la dignité de notre être : il nous montre notre place au-dessus de tous les êtres mortels, au-dessous de Dieu seul. Avec l'Esprit-Saint,

nous trouvons la liberté, la vraie liberté des enfants de Dieu : il nous soustrait à toutes les dépendances, excepté une seule, qui fait notre gloire, la dépendance de la vérité : « *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas* ». Avec l'Esprit-Saint, nous trouvons le repos : nous ne nous agitons plus, parce que nous n'avons plus rien à chercher, et nous ne cherchons plus, parce que nous avons trouvé tout en lui. Voilà les biens qu'apporte à l'homme l'Esprit de vérité. Pourquoi donc faut-il, M. F., que nous rencontrions si souvent d'étranges ténèbres sur les choses de Dieu et de l'âme, dans des esprits clairvoyants en toute autre science ? Qu'ils sont à plaindre, M. F., ces hommes malheureux qui, confiants en leurs propres lumières, prétendent se passer du Saint-Esprit ! Ils seront condamnés à se débattre dans les tortures et les angoisses d'un doute qui les épuisera et dont le fruit sera pour eux la douleur et la mort de la raison. Mais pourquoi faut-il aussi que, même parmi nous, enfants dévoués de l'Église, se rencontrent des âmes pour lesquelles il n'y a, dans la Religion, qu'ombre et obscurité ? Ce sont celles, M. F., qui entendent l'Esprit-Saint par l'organe du ministre de la parole sacrée, mais qui, indociles à ses enseignements, ferment les yeux à ses lumières, résistent à ses inspirations, et ne veulent d'autre guide que l'esprit du monde, qui les corrompt et les perd. Pour nous, M. F., soyons les vrais disciples du Maître divin, soumettons-nous à l'action de l'Esprit-Saint, et il sera pour nous non seulement un Esprit de vérité qui éclaire, mais un Esprit de sainteté qui purifie et donne la justice.

Suivant le mot de saint Paul, M. F., la volonté de

Dieu est que nous soyons des saints : « *Hœc est voluntas Dei sanctificatio vestra* ». Notre sanctification est vraiment l'œuvre par excellence de l'adorable Trinité, elle est le couronnement de la rédemption et de la création, et on peut vraiment dire que la terre n'a été créée que pour porter des saints, que le monde n'a été racheté que pour produire des saints. Or, M. F., c'est au Saint-Esprit qu'est spécialement attribuée cette grande œuvre de la sanctification. C'est lui, en effet, cet Esprit divin, qui, arrachant l'homme au péché, l'élève par les dons les plus précieux jusqu'à la participation de la nature divine. Du fils de la poussière il fait un enfant de Dieu ; en donnant à l'homme, auparavant esclave du démon, le droit d'appeler Dieu son Père, il en fait son héritier, « le frère et le cohéritier de Jésus-Christ ». C'est ce ravissant mystère, M. F., que raconte le grand Apôtre dans ses Lettres aux fidèles de Corinthe et de Rome : « Vous avez été lavés, écrit saint Paul aux Corinthiens, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés par l'Esprit-Saint ». « Si vous êtes honorés de l'adoption divine, écrit-il aux Romains, si vous avez le droit d'appeler Dieu du nom de Père, c'est l'Esprit-Saint qui vous a donné ce glorieux privilège ».

Mais essayons, s'il est possible, M. F., d'entrer plus avant dans l'intelligence de la mystérieuse opération de l'Esprit sanctificateur des âmes. La sainteté, c'est la ressemblance de l'homme avec Dieu, et vous connaissez tous comme moi la parole de Notre-Seigneur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ; *estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* ». Or, M. F., il y a un don qui est, suivant l'enseignement de l'Angélique Docteur, saint

Thomas, une participation de la nature même de Dieu, qui est comme la transformation de l'homme en Dieu, qui est le commencement de la gloire en nous : c'est la grâce sanctifiante, et cette grâce, que le Verbe incarné nous a méritée par sa Passion et par sa mort, c'est le Saint-Esprit qui la produit en nous, en cachant sa divine vertu sous le signe des éléments les plus simples, tantôt sous une goutte d'eau ou d'huile consacrée, tantôt sous l'imposition des mains. C'est par cette grâce qu'il réside lui-même en nous avec Dieu le Père et Dieu le Fils ; il établit son règne dans notre cœur, où, comme une source de vie, par sept admirables ruisseaux, il se répand, il se communique à toutes les puissances de notre être, pour nous faire porter les fruits des plus excellentes vertus. Heureux l'homme en qui habite le Saint-Esprit avec la plénitude de ses dons ! il est vraiment capable de tout bien surnaturel. Comme la sève, qui est dans l'arbre et qui est sa vie, mise en mouvement par les rayons du soleil, circule dans les rameaux et forme les fleurs et les fruits, ainsi le Saint-Esprit, vrai soleil de l'âme, met en mouvement, à chaque instant, par une inspiration actuelle, la grâce sanctifiante, qui est sa sève ; et, avec ce secours, douée d'une fécondité qu'elle ne connaissait pas, l'âme se couvre de fleurs et de fruits, dont elle sent bien qu'elle ne tire pas de soi toute la substance, elle se couvre de fleurs et de fruits de sainteté, qui la font avancer rapidement dans le grand travail de la ressemblance avec Dieu. Dieu, c'est le Saint par excellence, et ce beau titre, qui lui est donné au Ciel et sur la terre comme l'expression de la louange la plus parfaite, grâce à l'action de l'Esprit sanctificateur, nous pou-

vous nous-mêmes le mériter, puisqu'à nous, comme aux premiers chrétiens, peut s'appliquer le mot de saint Paul : « *Vocatis sanctis*, vous êtes appelés saints ». Il est donc vrai, M. F., toutes les merveilles de sainteté dont le monde a été témoin sont dues à l'Esprit-Saint, et, pour ne parler que de celles qui sont admirées dans l'Église, depuis les apôtres, transformés en un instant au Cénacle, jusqu'à nos jours, à ces générations de martyrs qui, pour la foi, ont bravé et bravent encore les chevalets, les bûchers, le glaive, la cangue, les tortures les plus affreuses et les plus recherchées, d'où vient la force surhumaine, sinon du Saint-Esprit ? Et ces légions de solitaires et d'anachorètes, de moines et de pénitents, qui ont vécu et qui vivent encore dans les déserts, dans les trappes et les chartreuses uniquement pour Dieu, comme des hommes célestes ou comme des anges terrestres, qui les a formés et qui les forme chaque jour, sinon l'Esprit de Dieu ? Et ces chœurs de vierges qui, pour sauver leur vertu, ont combattu et combattent encore les séductions, les menaces, les supplices, qui les a inspirés, qui les inspire, qui les soutient, sinon le Saint-Esprit ? Et ces ordres de pontifes et de prêtres qui ont gouverné et qui gouvernent sagement les âmes confiées à leur sollicitude, les formant à la perfection la plus élevée, et ces myriades de fidèles, qui ont vécu et qui vivent encore dans le monde, suivant le langage de l'Apôtre, « avec sobriété, justice et piété, attendant l'avènement et la gloire du grand Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ », qui les a enfantés, qui les enfante chaque jour, sinon l'Esprit-Saint ? Oui, M. F., je le redis avec l'Apôtre, toutes ces merveilles, c'est

un même esprit, c'est l'Esprit de Dieu, qui les produit, distribuant ses dons à chacun selon qu'il lui plaît.....

Pour nous, M. F., qui connaissons l'indigence de notre nature, qui n'a en propre que l'ignorance et le péché, oh ! comprenons le besoin que nous avons de la venue de l'Esprit de vérité et de l'Esprit sanctificateur. Disposons-nous à la visite qu'il désire faire à nos âmes dans la grande solennité de la Pentecôte, et, pour cela, commençons par éloigner les obstacles à sa venue ou à son règne en nous ; détruisons le péché par la pénitence, appliquons-nous à faire mourir en nous l'esprit du monde, détachons-nous de l'amour des créatures ; puis, comme les apôtres, tâchons d'attirer en nous l'Esprit de Dieu par le recueillement, par la prière, par de pieux et ardents désirs, et nous aussi nous aurons la consolation de le voir remplir nos cœurs et y verser sa lumière avec les flots purifiants de sa grâce. Ainsi soit-il !

XXIV

PRÔNE

SUR LA MORTIFICATION DE SAINT DOMINIQUE

(4 août 1867)

A qui médite attentivement, M. F., la vie des saints, en les suivant pas à pas du berceau à la tombe, dans leur voyage sur la terre, il est facile de deviner que, parmi les vertus au souffle desquelles le monde put voir leur belle âme s'épanouir, il en était souvent une qui avait leur prédilection marquée, vertu toute dominante qui formait leur caractère distinctif, et, si j'ose ainsi parler, le trait principal de leur physionomie surnaturelle. C'est ce que nous remarquons en particulier dans la vie du saint dont nous célébrons la fête en ce jour. Appliqué constamment à marcher sur les traces du divin modèle, Dominique fut un homme de prière, de mœurs angéliques, ami de la pauvreté, plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais il fut surtout un homme pénitent et mortifié, et, de même que le pieux auteur de l'*Imitation* a dit du Maître que « sa vie tout entière fut une croix et un martyre perpétuel, *tota vita Christi crux fuit et martyrium* », de même on peut dire que la vie du disciple fut une pénitence incessante et une

mortification ininterrompue. C'est cette vertu, qui résume l'existence de saint Dominique, c'est le trait caractéristique de cette grande figure, que je viens vous présenter aujourd'hui. Trop heureux serai-je si, par cette esquisse bien imparfaite, je puis vous animer à entrer résolument dans l'esprit de l'Évangile, en réagissant avec courage contre les tendances d'une nature qui n'aspire qu'au bien-être et à la jouissance, et contre les entraînements d'un siècle qui ne prêche et ne recherche que le plaisir.

S'il est un mot, M. F., qui épouvante le cœur humain et révolte les sens, c'est celui de mortification : condamnée par le monde, cette vertu a grand' peine à trouver grâce devant un certain nombre de chrétiens; et, comme s'ils avaient reçu mission de réformer l'Évangile, ils voudraient l'effacer du catalogue des vertus prescrites par ce sublime et admirable code. La mortification du corps surtout est pour eux la vraie pierre d'achoppement : ils veulent bien reconnaître, du moins spéculativement, l'obligation de la mortification intérieure ; ils consentent à admettre, au moins en théorie, la nécessité pour le chrétien de retrancher tous les désirs criminels, toutes les passions qui sont la cause de ses fautes ; mais, cherchant à s'abriter derrière certaines paroles inspirées : « Le Seigneur n'a égard qu'au cœur, *Dominus autem intuetur cor* », « La chair ne sert de rien, *caro non prodest quidquam* , c'est l'esprit qui vivifie » , ils s'affranchissent avec calcul de toute austérité extérieure, ils repoussent par système tout ce qui peut gêner les sens ou ne cadre pas avec le bien-être du corps. Pour eux, pas de jeûnes, pas d'abstinences,

pas de privations volontaires; ils s'endorment dans une vie molle et joyeuse, s'écriant volontiers comme les mondains : A quoi servent les privations extérieures ? que pourraient faire à Dieu nos austérités ? Jouissons honnêtement, mais jouissons : « *Dominus autem intuetur cor......., caro non prodest quidquam.*

M. F., sous cette apparence spécieuse de vérité il y a une erreur bien dangereuse. Sans doute, comme le dit l'Esprit-Saint au livre des *Proverbes*, c'est du cœur que procède la vie, et le secret de la perfection c'est de conformer sa volonté à la volonté de Dieu. Mais ne suffit-il pas de la science religieuse la plus élémentaire pour avoir la certitude que la mortification du corps entre dans l'économie des préceptes divins ? Et les lumières du plus simple bon sens ne nous montrent-elles pas que ce serait s'aveugler étrangement que de vouloir réprimer les appétits mauvais de l'âme, sans fortifier les sens, puisque le corps, dit saint Thomas d'Aquin, a sa part dans toute passion ? Aussi, M. F., celui qui est pour nous la « voie, la vérité et la vie », le Christ Jésus, ainsi que nous l'apprend l'Apôtre, a souffert pour nous dans son corps, nous laissant son exemple, afin que nous marchions sur ses traces. De la crèche, qui lui servit de berceau à sa naissance, jusqu'au Calvaire, où il n'eut pour lit de mort qu'une croix douloureuse, la vie du Sauveur n'a été qu'une longue et perpétuelle mortification de la chair. C'est par le dénuement de Bethléem, les privations de Nazareth, les austérités du désert, les inénarrables douleurs de Gethsémani, du Prétoire et du Golgotha qu'il a voulu devenir notre modèle aussi bien que notre Sauveur, et acquérir le droit de nous dire à tous : « Si quelqu'un veut venir

après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et me suive ». Animé du même esprit que son divin Maître et ardent à suivre la même route, saint Paul va porter partout « la mortification de Jésus-Christ », non pas à l'intérieur, non pas dans son âme, non pas dans son cœur, mais « dans son corps » : il en est, en quelque sorte, revêtu comme d'une tunique sanglante, et, comme pour fermer la bouche à tous contradicteurs présents et à venir, comme pour faire tomber par avance tout subterfuge inventé par la lâcheté, il proclame à la face du monde que le signe du vrai disciple de Jésus Christ, que la marque de la vie chrétienne, c'est le crucifiement de la chair : « *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* »

C'est à cet appel du Sauveur et de Paul, son apôtre, que voulut répondre avec empressement l'âme généreuse de Dominique : rien de plus touchant, M. F., que le goût précoce et ardent que ce grand Saint montra pour la mortification dès son âge le plus tendre. Il appartenait à une famille princière : encore tout petit enfant, comme si son berceau trop doux et trop moelleux eût renfermé pour lui un écueil caché, il aimait à en descendre en secret pour se coucher à terre. Il semble vraiment qu'initié par avance au mystère des souffrances du Dieu pauvre de la crèche, il aspirait à se faire une couche semblable à la sienne. Des mains de sa sainte mère, qui soutint ses premiers efforts dans la vie morale, le jeune Dominique passa sous la direction d'un de ses oncles, le pieux archiprêtre de Gumiel ; il n'avait encore que huit ans, et, à cet âge, où tout est instinct de jouissance, où l'on s'ingénie sans cesse à créer des agréments

et des satisfactions pour le corps, ce nouveau Samuel se privait de tout amusement, et se sevrait volontairement pour Dieu de tout plaisir; toute sa vie s'écoulait entre la prière et le travail. Et quand vint pour lui cette époque critique pour tout fils d'Adam, ce temps de la jeunesse, où les passions, s'éveillant tout à coup dans le cœur, y soulèvent les plus dangereuses tempêtes et amènent trop souvent les plus lamentables égarements, si, pendant les dix années qu'il passa dans les écoles publiques de Palentia, il put mettre son innocence à l'abri de tout naufrage, s'il mérita d'être regardé par ses jeunes compagnons d'étude comme un ange dans un corps mortel, il le dut aux rigueurs et aux austérités avec lesquelles il traitait son corps : il se soumettait aux jeûnes les plus rigoureux, portait un rude cilice, couchait sur la dure, et déchirait ses membres innocents avec les plus rudes instruments de pénitence. Que de natures sensuelles, que de cœurs ardents, laissez-moi vous le dire en passant, M. F., ont chaque jour à verser des larmes amères sur de tristes défaites, dans les combats de la vertu, et pourraient, sans contredit, s'épargner ce malheur, en domptant leurs sens, en mâtant leur chair rebelle par une vie courageusement mortifiée !

Comme la plante, qui ne donne son parfum que sous le fer qui la blesse, ainsi l'âme de Dominique, sous le glaive de la mortification, allait répandant partout la bonne odeur des vertus chrétiennes ; c'est par cette immolation de soi-même, qui est la vertu des grandes âmes et qui prépare aux grandes choses, qu'il se disposait à la plus sublime des vocations et se rendait digne, autant qu'il est possible à l'humaine

nature, de devenir le prêtre de Jésus-Christ. A peine eut-il reçu l'onction sacerdotale qu'appelé par son Évêque, en récompense de sa science et de sa piété, à faire partie du Chapitre de la cathédrale d'Osma, il s'appliqua avec une ardeur nouvelle à rendre plus parfaite encore sa conformité à l'image du divin Crucifié, et seuls ses vénérables frères les chanoines auraient pu dire les privations, les abstinences, les veilles, les macérations auxquelles se condamnait ce nouveau Père du désert, comme l'appellent les auteurs de sa Vie.

M. F., celui qui s'associait avec tant de générosité aux souffrances de Jésus-Christ, son Maître, associé en retour à la divine mission de ce même Jésus, mérita de devenir, en lui et par lui, le médiateur, le rédempteur, le sauveur d'un grand nombre d'âmes. Il y avait en ce temps, M. F., une hérésie qui exerçait les plus désolants ravages dans les contrées méridionales de notre beau pays, l'hérésie des Albigeois; et, à la pensée de tant d'infortunés qui, ajoutant à leurs erreurs les désordres d'une vie sans frein, se perdaient dans les sentiers du mal, Dominique crut entendre une voix intérieure, semblable à celle de l'homme de Macédoine dont il est parlé au livre des *Actes* et qui, se présentant un jour devant l'apôtre saint Paul, lui criait avec un accent pénétrant : « *Transiens in Macedoniam, adjuva nos ;* viens en notre pays et sauve-nous ». Vous devinez, M. F., qu'il ne put résister à cet appel, et qu'un zèle ardent de sauver ces âmes malheureuses s'empara de son cœur sacerdotal. Son évêque applaudit à ce désir, et, fort de la bénédiction si précieuse du Pontife suprême, du Vicaire de Jésus-Christ, qui l'investit

d'une mission spéciale, Dominique se rendit sur le théâtre de son apostolat. Me demanderez-vous, M. F., de quelles armes se servit le saint apôtre pour triompher de ces impies et forcenés sectaires? Certes, doux et persuasif était l'ascendant de sa parole embrasée, certes, bien puissante était sur le cœur de Dieu cette croisade mystérieuse de supplications collectives qu'il faisait monter vers le Ciel, grâce à la touchante institution du Rosaire. Mais il avait appris de Jésus-Christ, son maître, que le grain de froment qui tombe en terre a besoin de mourir pour porter des fruits, c'est-à-dire que l'apôtre ne peut sauver qu'à condition de mourir à lui-même, et que, si la paternité selon la nature n'est féconde qu'en donnant de sa vie, la paternité selon la grâce n'est féconde qu'en donnant de sa mort. Voilà pourquoi, à l'exemple du divin Maître, qui n'a été Sauveur qu'en se faisant victime et qui ne donna que par son sang à sa parole, à ses miracles, à son ministère une force irrésistible, il voulut joindre, lui aussi, à ses prédications, à ses prières, l'effusion de son sang. Ses ennemis l'insultent et il les bénit ; ils le soufflettent, ils lui crachent au visage, ils lui jettent de la boue, ils l'accablent de mauvais traitements, et il s'estime heureux de souffrir pour leur salut. Son désir ardent de se faire victime pour eux n'est pas encore satisfait : il redouble d'ardeur pour la mortification, il prend un cilice d'un tissu plus rude, il se meurtrit les reins avec des nœuds de fer, il s'impose des privations plus pénibles ; et c'est par ces souffrances volontaires, par ces macérations et ces affronts qu'il acquiert le droit de leur dire, comme autrefois saint Paul aux fidèles de Thessalonique : « Vous savez que notre apostolat près

de vous n'a point été stérile ». Attirée en effet par le sang de cet homme apostolique, la grâce divine tombe à flots sur ces infortunés qui s'égarent, et les esprits s'éclairent, et les cœurs s'amollissent, et toutes les résistances tombent, et des milliers d'âmes rebelles vaincues sont aux pieds du Sauveur et rentrent dans l'Église. C'est ainsi, M. F., que la conquête des Albigeois, le plus grand miracle peut-être de sa vie, notre Saint la dut à ses mortifications plus encore qu'à sa prière et à sa parole éloquente.

C'est sans doute ce succès de ministère prodigieux qui inspira à saint Dominique la pensée de se former une famille de frères remplie d'un esprit apostolique, basé sur la souffrance volontaire, et qui le détermina à fonder l'Ordre qui porte son nom, ordre admirable, qui, pendant les six derniers siècles, a édifié l'Église par son zèle à défendre et à propager la vérité, famille touchante de *Frères Prêcheurs*, comme les appela lui-même dès le début, en approuvant leur règle, le Pontife suprême, famille où vont se perpétuant, comme dans une école d'application, les traditions sacrées de la mortification évangélique, cette vertu qui peut servir à chacun des membres de moyen efficace pour expier le péché, sauvegarder la vertu et féconder l'apostolat.

Vous venez de voir, M. F., comment saint Dominique a compris et goûté les enseignements et les leçons du Calvaire, comment il a pratiqué toute sa vie la mortification du corps, comment, par ses macérations et ses pénitences, imprimant ici-bas dans sa chair les stigmates du divin modèle, il s'est préparé les jours et la gloire de l'éternité, comment enfin, souffrant en ce monde avec Jésus-Christ, il a mérité

d'être « conglorifié » au Ciel avec Jésus-Christ. Laissez-moi maintenant vous le demander : où en sommes-nous nous-mêmes par rapport à la mortification ? Sans parler, M. F., de ces hommes, idolâtres de leur chair et de toute jouissance sensuelle, que l'Apôtre saint Paul appelait « en pleurant, les ennemis de la croix de Jésus-Christ », et qui, s'il s'en trouve dans cet auditoire, n'ont pu accueillir qu'avec le sourire d'une pitié moqueuse le tableau qui passait sous leurs yeux, ne voyant dans la vie du Saint qu'une folle exagération, et dans la parole de son inhabile panégyriste qu'une simple maladresse, combien d'âmes, M. F., qui se disent chrétiennes et qui prétendent allier la piété avec toutes les délicatesses du luxe et toutes les recherches de la sensualité! Combien d'âmes dont le christianisme est tout de convention, tout de fantaisie, et qui, bien loin de crucifier la chair, n'osent même pas en effleurer l'épiderme ! Ne leur parlez pas de mortifications volontaires, elles ont à leur usage mille raisonnements spécieux, mille subterfuges, mille prétextes illusoires pour échapper aux mortifications imposées. Et, cependant, Dieu ! quels adoucissements, l'Église dans son indulgence toute maternelle et par pitié pour leur faiblesse, a introduits dans sa discipline pénitentielle !

Pour nous, M. F., n'imitons pas la lâcheté de ces âmes qui oublient le sens véritable de l'Évangile et qui semblent ne plus savoir que « le royaume des Cieux souffre violence », et que les « violents » seuls peuvent l'« emporter d'assaut ». Armons-nous donc d'énergie, et, en entendant saint Dominique, qui nous crie aujourd'hui, comme saint Paul aux premiers

fidèles : « Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ », embrassons avec courage la voie de la mortification, « la voie royale de la Croix ». Sans doute je ne viens pas demander à tous les rudes austérités de notre Saint : il y eut dans sa mortification un véritable héroïsme, et l'héroïsme n'est le partage que de quelques âmes d'élite bien clairsemées ici-bas ; mais, si tous ne sont pas capables d'entrer dans le chemin des macérations et des austérités sanglantes, plusieurs, en ces jours de relâchement, peuvent, sous l'impulsion de conseils autorisés, joindre aux pénitences de précepte les pénitences de leur choix, et tous, sans fatiguer leur santé, sans ruiner leur tempérament, si faible, si délicat soit-il, retenir leurs sens, leurs yeux, leurs oreilles, leur langue, se priver, sans bruit et sans ostentation, des plaisirs permis mais inutiles. Tous surtout peuvent accepter avec résignation les souffrances providentielles de leur position. Le Dieu bon qui voit avant tout l'intention, ne demandera à chacun que suivant ses forces. Et alors, M. F., pour tous, qui que nous soyons, un jour viendra où notre chair mortifiée sera couverte de gloire et où la pénitence, qui effraye tant notre mollesse, sera notre honneur et notre récompense. Ainsi soit-il !

XXV

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU BON SAMARITAIN

POUR LE XII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(1[er] septembre 1867)

Si nous prêtons l'oreille, M. F., à la voix des hommes graves qui ont étudié l'état présent de ce siècle, et sondé les plaies de notre société, nous les entendrons constater, avec un accent d'amère tristesse, une profonde décadence morale : les vérités spirituelles s'amoindrissent et s'effacent de jour en jour, les convictions chancellent, les caractères s'affaiblissent, la volonté humaine s'énerve comme l'intelligence. L'une ne peut plus porter la vérité, l'autre le devoir. Et, désenchantée sous la pression de l'égoïsme universel, la vie devient de plus en plus pesante. La souffrance, l'ennui, la fatigue de l'existence envahit un grand nombre d'âmes, et il est vrai de dire que le monde au milieu duquel nous vivons ressemble à cet infortuné voyageur de notre Évangile, dépouillé par les voleurs et étendu sur le chemin, couvert de blessures et à demi mort. Comment en serait-il autrement, M. F. ? Jésus-Christ est vraiment la vie des âmes, toutes nos puissances doivent vivre de lui,

comme les plantes de la sève de la terre; lui seul peut nous donner ici-bas le double aliment que réclament nos aspirations les plus intimes : la lumière et la force, et c'est le crime de ce siècle de ne plus vouloir de Jésus-Christ et de se séparer de lui. Hélas ! combien d'infortunés ne rencontrons-nous pas chaque jour qui, reléguant le Dieu fait homme dans le domaine du passé, semblent mettre leur gloire à n'avoir rien de commun avec lui et à se soustraire à sa divine influence ! M. F., à cette misère profonde il n'y a qu'un remède : c'est de revenir à Jésus-Christ, c'est d'aller chercher près de lui ce que du Ciel il est venu apporter aux hommes, le salut et la vie ; c'est de le ramener dans les âmes qui se sont déshabituées de sa présence. Vous allez le comprendre, je l'espère, M. F., en méditant la touchante parabole de notre Évangile où notre Seigneur nous dépeint, sous les couleurs les plus vives, sa bienfaisante mission de Sauveur des hommes : nous suivrons pas à pas le texte sacré, à la manière des Pères de l'Église et sous leur direction.

« Un homme, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et, après l'avoir blessé, le laissèrent demi-mort. »

M. F., le sens allégorique du début de ce récit n'est-il pas pour vous comme transparent, et, avec les interprètes des saints Livres, sous le voile des mots, n'avez-vous pas lu l'exposé de notre chute et l'origine de nos malheurs ? Le voyageur, c'est Adam et toute sa postérité ; c'est le genre humain qui, dans le premier homme, son chef, est descendu, par la

prévarication originelle, de Jérusalem, « la vision de la paix », à Jéricho, la cité du mal; il a quitté la patrie pour l'exil, la lumière pour les ombres, le repos pour le trouble. Du jardin des délices, où il goûtait dans l'innocence les joies pénétrantes de l'amitié divine, il est sorti pour aller, pèlerin malheureux, traverser une terre désolée, théâtre de toutes sortes de misères et de souffrances: « *Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho.* »

Les voleurs qui tombèrent sur lui, vous les connaissez, M. F., ce sont les anges des ténèbres, les malins esprits, les démons; et de quels biens, dans leur rapacité jalouse, ils le dépouillèrent, vous le savez. Ne cherchez plus en lui, vous dirai-je avec saint Jean Chrysostôme, le beau vêtement d'innocence dans laquelle son âme a été créée, ne lui demandez plus ce qu'est devenue la tunique d'immortalité dont son corps était revêtu ; ne lui parlez plus de ses droits d'héritier présomptif du Ciel : tous ces trésors lui ont été enlevés: « *Incidit in latrones, qui despoliaverunt eum* ». Encore est-il vrai que cet affreux dépouillement n'a pas contenté la noire envie de ces voleurs cupides et sans pitié; ils l'ont couvert de blessures, et l'ont laissé gisant et à demi mort. Et, en effet, M. F., suivant l'enseignement du saint Concile de Trente, par le péché primitif, l'homme tout entier a été détérioré, changé en mal, et dans son âme et dans son corps: « *Totum in deterius commutatum* ». Ses facultés naturelles ont été affaiblies, son cœur a été corrompu par la convoitise du mal, et son intelligence par l'ignorance du bien, son libre arbitre a été blessé et entamé: « *Plagis impositis* ». Il avait une double vie : celle de la grâce et celle de

la nature, il ne lui est resté que celle de la nature, et encore toute languissante et diminuée : « *Semivivo relicto.* »

Le voilà donc gisant par terre, à demi mort ; oh ! qui viendra à son secours ?

Il arriva, M. F., qu'un prêtre, descendant par le même chemin, vit cet homme et passa outre ; un lévite vint aussi, le regarda et passa de même. Le prêtre, c'est Aaron ; le lévite, c'est Moïse : le sacerdoce figuratif du premier, le ministère lévitique du second furent impuissants à guérir le genre humain ; la loi ancienne pouvait faire connaître le péché, mais, pas plus que le sang des sacrifices, elle n'avait la vertu de l'abolir et de l'effacer. Sous le nom du prêtre et du lévite sont encore désignés les sages et les docteurs de la gentilité : ils constatèrent, eux aussi, les misères de l'humanité, mais, en vérité, quels adoucissements pouvaient-ils y apporter ? L'un riait sans cesse des folies qui avaient amené les blessures, l'autre pleurait sans fin sur l'infructuosité des remèdes ; celui-ci prescrivait de ne pas croire à la douleur, celui-là conseillait d'étouffer la souffrance dans le plaisir.

Heureusement, dit saint Augustin, « un grand médecin est descendu du Ciel », et l'extrême misère s'est rencontrée sur le chemin de la vie avec l'infinie miséricorde.

Qu'est-ce, en effet, M. F., que ce Samaritain, qui, étant lui aussi en voyage, s'arrêta, touché de compassion pour le pauvre blessé, et, s'approchant de lui, banda ses plaies après y avoir versé de l'huile et du vin ? N'est-ce pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est plu à être désigné sous les noms les plus hum-

bles ? Samaritain veut dire gardien, et le Roi-Prophète a dit du Sauveur qu' « il ne sommeillera ni ne dormira point, lui qui garde Israël ; *ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israël* ». Jésus-Christ est le vrai gardien des âmes en ce pèlerinage de la vie. Il était réellement en voyage : « *Iter faciens* » ; nous chantons avec l'Église que, dans un élan d'amour : « *Amoris actus impetu* », il abaissa les hauteurs des Cieux, descendit sur la terre, et vint vers le genre humain blessé et perdu par le péché, pour le guérir et le sauver : « *Venit secus eum* ».

Immense était, M. F., la distance à franchir : qu'y a-t-il de plus séparé que Dieu et l'homme ? Et c'est pour la combler, cette distance, qu'il opéra le grand mystère de l'Incarnation. Voyant en nous le péché et la mort, lui, le Dieu éternel, la sainteté par essence, il a voulu, dit saint Ambroise, dans sa miséricorde, se faire notre voisin : avec le manteau de notre chair, sans contracter la souillure du péché, il en a pris la ressemblance, il a consenti à en subir la peine ; il s'est soumis aux souffrances et à la mort : « *Misericordia motus approprians eum* ». Tels sont, en effet, les remèdes auxquels il a eu recours pour les appliquer sur nos blessures. Il y a versé de l'huile et du vin : le vin, c'est son sang, qu'il a répandu jusqu'à la dernière goutte au Calvaire, et dont les flots, épanchés sur le monde, forment un bain mystérieux qui lave nos âmes : « *Qui lavit nos in sanguine suo* » ; et l'huile, c'est la suave action de la grâce sanctifiante, fruit de l'effusion de son sang précieux, c'est la douceur de l'espérance qu'il fait naître dans le cœur, aussitôt qu'il a été purifié, c'est l'ineffable joie qu'il met dans l'âme avec l'assurance du pardon ; et,

les plaies une fois pansées avec ce mystérieux appareil, il les bande, en imposant le frein salutaire de ses prescriptions. Il ordonne la répression des sens, la mortification du cœur, la fuite des occasions, une parfaite vigilance, régime sévère, mais sagement préservateur contre de nouvelles chutes.

Mais le compatissant Samaritain ne borne pas là son dévouement : il sait que l infortuné voyageur a besoin d'une salutaire continuation de secours : voilà pourquoi, au lieu de le laisser sur le chemin, il le prend sur son cheval, le porte dans une hôtellerie, où il lui prodigue de nouveaux soins.

Quelle peinture fidèle, M. F., de tout ce qu'a fait Notre-Seigneur dans la miséricordieuse mission de Sauveur ! Après nous avoir soulevés de terre, et nous avoir élevés, nous et nos péchés, sur la Croix, dans l'infirmité d'une chair qui était la nôtre, comme le Bon Pasteur, qui charge sa brebis retrouvée sur ses épaules pour la ramener au bercail, Notre-Seigneur nous porta au sein de l'Église pour y achever notre guérison. L'hôtellerie, en effet, M. F., dit le Docteur à la bouche d'or, c'est la sainte Église catholique. La synagogue ne recevait pas tous les hommes : selon qu'il est écrit, les fils de Moab et d'Ammon n'avaient pas droit d'y entrer. Mais l'Église catholique, c'est l'hôtellerie publique, ouverte à tous, sur tous les points du temps, sur toutes les plages du globe ; elle accueille tous les pèlerins de ce monde, et à tous, qu'ils soient fatigués du chemin ou qu'ils succombent sous le poids de leurs fautes, elle promet, dans un traitement salutaire, avec une nourriture bienfaisante, rafraîchissement, repos et guérison. Toutefois, remarquez-le bien, M. F., l'Église de la terre, c'est l'hôtel-

lerie, c'est-à-dire la maison transitoire, de passage, non la demeure permanente, et l'on n'y peut entrer qu'à condition d'y être porté par Jésus-Christ lui-même ; c'est le baptême, qui, en nous appliquant les mérites de la vie et de la mort du Sauveur, nous en ouvre les portes : « *Duxit in stabulum* ». Mais comment exprimer, M. F., les soins tout paternels et tout miséricordieux que le bon Maître prend lui-même personnellement du pauvre blessé ? Il l'instruit par ses divers enseignements, il le dirige par ses exemples, il le soutient surtout, en versant en lui les dons précieux de son esprit et en lui distribuant sa chair et son sang sacré, nourriture de force et remède de salut : « *Curam illius egit* ».

Cependant le Samaritain ne pouvait rester : le jour suivant, il tira de sa bourse deux deniers d'argent, qu'il donna au maître de l'hôtellerie, en lui disant : « Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez dépensé de plus, je vous le rendrai à mon retour ».

Admirons, M. F., comment, dans ce touchant tableau se trouve tracée toute la conduite de Notre-Seigneur par rapport à son Église. Pour Jésus-Christ, le premier jour fut celui de sa vie mortelle : il le passa sur cette terre d'exil et y accomplit la grande œuvre de notre rachat ; le second jour, « *altera die* », commence après sa résurrection glorieuse, pour ne finir qu'avec les siècles. C'est en ce second jour qu'il retourne vers son Père. Mais, avant de quitter le malade bien-aimé qu'il a sauvé, il appelle le maître de l'hôtellerie et lui donne deux deniers ; de même il appelle le chef visible de l'Église, Pierre, et avec lui tous ses successeurs ; et aux pontifes suprêmes, ses remplaçants sur terre, les dépositaires de son autorité, les

continuateurs de sa mission, les gardiens du bercail sacré, il donne deux pièces de monnaie mystérieuses, la vérité et la grâce : la vérité, par l'infaillibilité dans la doctrine, la grâce, par la juste distribution des sacrements; la vérité, flambeau céleste, qui guérit l'intelligence en l'éclairant, la grâce, force divine, qui soutient la volonté débile et chancelante; et, en leur remettant les deux deniers, il leur dit : « Ayez soin de ce pauvre malade, *curam illius habe* ».

M. F., il n'en est pas de la parole d'un Dieu comme de la parole de l'homme, souvent si infirme, si impuissante à obtenir ce qu'elle demande. C'est une parole créatrice qui opère ce qu'elle énonce. Aussi, en adressant au chef de l'Église cette recommandation divine : « *Curam illius habe* », Jésus-Christ fait passer dans son cœur les sollicitudes et les élans de sa propre charité. Il peut donc retourner aux Cieux, d'où il est descendu, cet adorable Samaritain : tout en quittant la terre, il y restera avec sa compassion pour la misère et la souffrance des âmes; il privera le monde de sa présence visible, mais il continuera d'y vivre, d'y agir par son pontife suprême, par ses évêques, par le sacerdoce catholique. Il ne s'écoulera pas un jour dans la durée des âges, il ne sera pas un coin sur la surface du globe où ne se fasse sentir le rayonnement de son amour pour la pauvre humanité. Partout seront distribuées les lumières de la vérité et les eaux purifiantes de la grâce. Et gardons-nous de penser, M. F., que ces infirmiers du genre humain, mandataires du Samaritain céleste, ressemblent au mercenaire, qui ne rend que les services dont le prix est payé : ils aiment à donner en surplus, ils se plaisent à reproduire, autant que le permet la fai-

blesse humaine, le dévouement tout divin de leur Maître. Pas un péché qu'ils ne pardonnent au repentir, pas une misère qu'ils ne travaillent à soulager, pas une peine qu'ils ne consolent, pas une plaie qu'ils ne guérissent. Comme Jésus, leur maître, ils « passent » à travers les âges « en faisant le bien », en donnant le salut à tous. Mais Jésus ne se laisse pas vaincre en générosité. A son retour, au jour du jugement et de la rémunération, il comptera, il rendra au centuple tout ce qui aura été fait pour lui ; il payera sans mesure ceux qui l'auront servi sans mesure : « *Et quodcumque supererogaveris ego, cum rediero, reddam tibi* ».

O Jésus, vrai Samaritain.....

(Fin improvisée)

XXVI

ALLOCUTION

POUR LE JOUR DE LA CONFIRMATION

(12 novembre 1867)

Considérez un instant, mes chers enfants, les touchantes inventions de l'amour de Dieu pour vos âmes : à votre entrée dans la vie, vous étiez esclaves du démon ; rejetons infortunés d'un père prévaricateur, vous aviez reçu, avec l'existence, le désolant héritage de sa faute et de sa disgrâce. Mais, « riche en bonté », comme le dit l'Apôtre, le Seigneur vous releva bientôt de votre chute : dans le bain purifiant du baptême, vous reçûtes une naissance nouvelle ; le Père céleste vous adopta pour ses enfants, Jésus-Christ vous reconnut pour ses frères, vous devîntes les sanctuaires vivants de l'Esprit-Saint et les héritiers présomptifs du Ciel. Toutefois, M. E., en vous élevant à cette dignité, le baptême ne vous avait pas rendus invulnérables, et c'est sous l'influence des suites funestes du péché d'origine que, peut-être, hélas ! vous avez eu le malheur, dès le réveil de votre raison, de ternir dans les souillures du péché la robe d'innocence qui vous fut donnée au sein des eaux baptismales. Heureusement une planche vous fut préparée dans le naufrage ; le souverain médecin

des âmes vous offrit, dans le sacrement de pénitence, un remède assuré pour guérir vos blessures, et c'est à ce tribunal réconciliateur, M. E., que vous avez retrouvé, avec le pardon, l'innocence et, avec l'innocence, la paix et la sérénité. Au sortir du tribunal sacré, vous fûtes admis au banquet eucharistique, et il n'en est pas un parmi vous, qui, au seul souvenir de cette Table sainte où lui fut servi pour la première fois le pain des anges, ne sente une douce émotion remuer son âme et une larme de bonheur mouiller ses yeux. Les trésors des libéralités divines sont loin d'être épuisés. Voici que s'ouvre pour vous comme une nouvelle carrière ; vous entrez dans ce second âge de la vie qui amène avec lui un attrait plus vif des penchants, un entraînement plus violent des passions. En vérité, C. E., à cette heure critique et pleine de dangers, vous avez besoin d'un nouveau secours, d'une force nouvelle ; mais ayez confiance : ce secours, cette force, votre Dieu vous les a préparés dans un nouveau sacrement, dans le sacrement de Confirmation. Et vous le comprendrez, quand je vous aurai expliqué, dans un entretien simple et rapide, comment, dans ce sacrement, vous allez recevoir l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses grâces et devenir de parfaits chrétiens.

Vous avez, sans doute, M. C. E., gardé fidèlement la mémoire du grand miracle qui s'opéra au Cénacle le jour de la Pentecôte. Comme nous le dit la sainte Écriture, les Apôtres étaient réunis dans un même lieu ; tout à coup se fit entendre un bruit, venant du Ciel, comme d'un vent puissant, et ils aperçurent des langues de feu au-dessus d'eux, et

alors tous furent remplis du Saint-Esprit: « *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto* ». M. E., le même prodige va se renouveler invisiblement dans vos âmes : dans cette église, où vous êtes rassemblés, à cette heure, comme dans un autre Cénacle, vous allez bientôt recevoir l'Esprit de Dieu. Vous avez devant vous un successeur de ces Apôtres, qui, par l'imposition des mains, donnaient le Saint-Esprit aux premiers fidèles ; il est investi de leur pouvoir, il est le continuateur de leur grande mission, l'éminent et bien-aimé Pontife sur lequel se reposent en ce moment vos regards avec une vénération toute filiale. Encore quelques instants, il va élever les mains sur vos têtes, en conjurant le Seigneur de vous envoyer son Esprit divin avec tous ses dons ; vous viendrez ensuite vous agenouiller à ses pieds et lui présenter votre front, et, sur ce front, de son doigt consacré, il imprimera, avec un peu d'huile mêlée de baume, avec le saint-chrême, une onction en forme de croix, en prononçant ces belles paroles : « Je vous marque du signe de la Croix, et je vous confirme avec le chrême du salut, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». L'œil infirme de votre chair ne verra qu'un signe extérieur; mais, à ce signe, Notre-Seigneur Jésus Christ, qui est Dieu, a attaché une vertu miraculeuse. Et, par delà les rites et les éléments visibles, la foi vous découvre de merveilleux effets ; par delà les images, elle vous révèle de touchantes réalités. Et, en effet, M. E., à cette heure-là même, le souverain Bien, que l'apôtre saint Jacques nomme « le don parfait », et que Notre-Seigneur appelle le « trésor promis par le Père, le don par excellence du Très Haut », le Dieu source de tous les dons, le Saint-Esprit, cette troisième personne

auguste de l'adorable Trinité, cet Esprit du Père et du Fils, Dieu éternel, tout-puissant, créateur, comme le Père et le Fils, dont il procède, l'Esprit-Saint, va descendre en vos âmes et y résider comme dans son temple et sur son trône ; et à qui viendra alors vous demander qui vous êtes, vous pourrez répondre avec une sainte fierté, comme les premiers martyrs dont parle l'histoire de l'Église : « Nous sommes Théophore, c'est-à dire Porte-Dieu », ou, mieux encore, en empruntant une étonnante parole d'un saint Docteur : « Nous sommes des êtres composés d'un corps, d'une âme et du Saint-Esprit ; *constans et corpore et anima et Spiritu Sancto* ». Sachez-le bien, en effet, M. C. E., le Saint-Esprit va descendre en vous, séjourner en vous, mais aussi s'unir à vous. Sans doute, faites-y bien attention, cette union de votre âme avec le Saint-Esprit n'ira pas jusqu'à faire de vous une seule et même personne en lui ; mais, cette réserve nécessaire bien établie, supposez cette union aussi intime, aussi étroite que vous pouvez l'imaginer, vous serez toujours dans la vérité. Essayerai-je de vous en tracer le tableau ? Oh ! le langage humain est trop pauvre et trop faible pour exprimer les mystères de Dieu. Comme le feu se communiquant au fer jeté dans la fournaise l'échauffe, l'embrase et l'amollit et le transforme, sans pourtant le faire changer de nature, ainsi l'Esprit Saint, en s'unissant à vos âmes, va les pénétrer, les animer, les transformer par l'abondance des grâces qu'il épanchera en elles, et, si vous lui laissez prendre le gouvernail de votre vie, en la lui livrant à diriger, comme le passager livre la sienne au pilote habile qui le conduit à travers l'Océan, il sera en vous, ainsi que nous l'apprend saint Bernard,

et le maître qui dirige et le protecteur qui défend et l'ami qui console. Il vous donnera « la lumière de la science, la force de la vie, le gage du salut, *scientiæ lumen*, *robur vitæ*, *pignus salutis* ». Triple don qui renferme et résume toutes les grâces que le Saint-Esprit nous communique en son sacrement.

Le premier besoin de notre intelligence ici-bas, M. C. E., l'aliment indispensable de sa vie, c'est la lumière, c'est la vérité ; mais la vérité n'est pas tout entière dans ce monde extérieur et matériel qui paraît à nos sens : il y a un monde supérieur et plus élevé, le monde des esprits, que gouverne le Dieu infini et éternel. Voilà pourquoi un grand Docteur, saint Ambroise, nous représente l'homme qui marche seul et sans secours à la recherche de la vérité comme un voyageur qui s'avance, au sein d'une nuit sombre et au milieu des plus épaisses ténèbres, sur une route bordée d'écueils. Pour vous, M. E , vous avez eu jusqu'à ce jour un flambeau pour vous éclairer, le flambeau de la foi : à peine votre raison a-t-elle commencé à éclore que vous avez eu le bonheur d'être instruits à l'école du Maître qui ne trompe point, à l'école de l'Esprit de vérité, au sein de cette Église qu'il gouverne et dont vous êtes les enfants. Parmi les enseignements de ce Maître divin, il y en a qui surpassent la raison humaine et qui sont pleins de mystères, il y en a qui effrayent la nature et qui épouvantent le cœur ; mais c'était un Dieu qui les exposait, c'était Celui qui doit instruire tous les hommes, aussi bien l'esprit d'élite que l'intelligence vulgaire; et vous vous soumettiez à ses leçons, et vous acceptiez sa parole, sans peine, sans effort. Aujourd'hui, M. F., vous arrivez à cette époque de la vie

où, sous le souffle d'un lamentable désir d'indépendance, impatient de tout joug, l'esprit aspire à ne reconnaître d'autre maître que lui-même, âge malheureux, où l'on voit trop souvent de pauvres enfants, à peine sortis des bancs de l'école, confiants en leurs propres lumières, prétendre se passer du Maître d'en-haut et se draper dans un fol orgueil, dans une sotte suffisance, se dresser une sorte de tribunal, du haut duquel ils veulent tout décider, tout contrôler, tout juger, tout nier : la religion, ses mystères divins, ses préceptes sacrés, Dieu lui-même. Malheur à ceux qui prêtent l'oreille à leurs discours mensongers ! Ils ne tardent pas à se débattre dans les tourments d'un doute qui les épuise, et dont le fruit est pour eux la douleur et la mort même de la raison. C'est pour vous préserver d'un si triste naufrage que celui qui, au témoignage de Notre-Seigneur, a pour mission d'« enseigner toute vérité », va faire couler en vous, pour votre vie, la lumière de la vraie science : « *Scientiæ lumen* ». « Le Saint-Esprit, dit un Concile, se donne au chrétien dans la confirmation pour l'affermir dans la croyance aux mystères de la Religion, en les lui faisant mieux comprendre ». Réjouissez-vous donc, M. C. E. : en descendant en vous, l'Esprit-Saint, Esprit de science, va éclairer votre mémoire pour l'aider à retenir les grands mystères de la foi et de la morale chrétienne : « *Monet memoriam* ». En descendant en vous, l'Esprit-Saint, Esprit d'intelligence, va éclairer votre raison, en lui faisant comprendre ce qu'elle doit connaître, en la préservant des erreurs dans lesquelles elle peut tomber, en dissipant les illusions dont elle peut être la victime : « *Docet rationem* ». En descendant en vous,

l'Esprit-Saint, Esprit de sagesse, va vous former au discernement du vrai et du faux et dans le chemin des préceptes et dans le sentier de la perfection. En descendant en vous, l'Esprit-Saint, Esprit de conseil, va vous communiquer le grand art de la vie, cette habitude si précieuse de conduite pratique qui consiste à se diriger toujours et selon la foi et selon Dieu : « *Monet affectum* ». C'est ainsi, M. E., qu'avec l'Esprit-Saint, vous allez trouver la vraie lumière, la sécurité de l'intelligence, le repos de l'esprit dans la possession de la vraie science : « *Scientiæ lumen* ».

Mais à cette première grâce le Saint-Esprit en ajoute une seconde, que saint Bernard appelle « la force de la vie, *robur vitæ* ». La force ! qui ne sait combien elle nous est nécessaire, à nous dont l'existence est une lutte incessante, une guerre perpétuelle ? Comme le peuple d'Israël, dont vous connaissez l'histoire, qui, des bords de la mer Rouge, où il avait vu ses ennemis trouver un tombeau, ne put arriver, à travers le désert, à la conquête de la terre promise qu'en livrant de continuels combats à de nouveaux ennemis, nous aussi, sortis des eaux du baptême, où nous avons été affranchis de l'esclavage du démon, voyageurs à travers le désert de ce monde, nous ne pourrons arriver à la conquête de la vraie terre de promission, le Ciel, qu'à la condition d'avoir toujours les armes à la main. Cette guerre, vous la connaissez, M. E., depuis le jour où la vie morale s'est éveillée en vous ; mais voici qu'elle va éclater plus terrible, plus dangereuse. Le démon, cette puissance mystérieuse qui ne cesse de conseiller le mal, et avec laquelle il vous a fallu lutter jusqu'ici, redoublera de ruses et de rage : les pas-

sions, comme des vents furieux, viendront bouleverser votre pauvre cœur et y déchaîner des orages mille fois plus à craindre que les tempêtes qui agitent les flots de l'océan ; le monde travaillera à vous séduire par des enchantements dangereux, des conseils perfides ; les ennemis de la foi, les persécuteurs de la vérité, les impies, les libertins mettront tout en œuvre pour vous faire renoncer à la religion qu'ils ont abandonnée. En face de tant d'ennemis, sur un champ de bataille si périlleux, seuls et sans défense que pourriez-vous devenir, pauvres enfants ? Mais, si vous avez Dieu pour vous et avec vous, qu'avez-vous à craindre ? Or, « c'est l'effet du sacrement que vous allez recevoir de vous donner le Saint-Esprit, qui est Dieu, comme principe de force, pour vous faire confesser hardiment le nom de Jésus-Christ, votre Maître, au péril même de la vie » (ces paroles sont les paroles mêmes de l'Église assemblée au Concile de Florence). Rappelez-vous les apôtres et les martyrs, qui avaient reçu le Saint-Esprit : les bourreaux avaient beau apprêter leurs instruments de supplice, les tyrans dresser leurs échafauds et forcer ces vaillants athlètes à choisir entre l'apostasie et la mort ; soldats intrépides de Jésus-Christ, vous les entendez tous répondre par ce cri spontané : « Mourir, oui : la mort est un gain ; apostasier, jamais ». Ils sont passés, grâce au Ciel, ces temps orageux où la défense et la confession de la foi emportait avec elle le danger de la vie, alors qu'inscrire son nom sur les registres de l'Église, c'était prendre d'avance une inscription pour le martyre ; mais les ennemis de la religion n'ont pas disparu, ils n'ont fait que changer leur système de persécution : ils ne persécutent plus à coups

de hache, ils n'affilent plus le tranchant du glaive ; ils persécutent à coups de phrases, ils aiguisent une raillerie plus ou moins fade... Et ce qu'il y a d'affligeant, M. E., c'est que, pour quelques défections bien rares, bien clairsemées dans les premiers âges chrétiens, à travers d'innombrables légions de héros qui versèrent leur sang pour la foi, notre temps pourrait compter par milliers les apostats qui abjurent leur religion et qui trahissent leur Dieu. Pour vous, M. E., il n'en sera pas ainsi : vous allez recevoir l'Esprit-Saint, Esprit de crainte de Dieu, qui vous rendra timides et délicats en matière d'infidélité et vous préservera du malheur de lui déplaire, en chassant de vos cœurs le respect humain, ce « respect de l'homme plus que du Maître d'en-haut », comme dit saint Thomas. Vous allez recevoir l'Esprit-Saint, Esprit de piété, qui communiquera à vos âmes cet élan, cette ardeur, cet amour qui compte pour rien les obstacles et qui triomphe de toutes les difficultés. Vous allez recevoir l'Esprit-Saint, Esprit de force, qui vous défendra et vous soutiendra dans les combats extérieurs et dans les luttes intimes de la vertu. Avec cet Esprit, qui est la force d'en-haut, la force de la vie, « *Robur vitæ* », si rudes soient les assauts de l'enfer, si entraînantes soient les séductions du monde, si terrible soit la guerre contre les passions, si violentes les attaques des ennemis de la foi, vous n'aurez rien à craindre : vous serez soutenus, animés, dirigés, conduits, portés. Jésus-Christ est votre chef, jamais vous ne l'abandonnerez ; la Croix est votre drapeau, jamais vous ne le déserterez, toujours vous le tiendrez haut et ferme ; la loi chrétienne avec ses croyances et ses préceptes est votre consigne, jamais vous ne la trahirez.

C'est ainsi, M. C. E., que vous serez, dans la réalité et suivant la véritable acception du mot, de parfaits chrétiens. Déjà, au jour de votre baptême, vous avez été enrôlés dans la noble milice de Jésus-Christ, mais vous n'étiez que des combattants mal aguerris; désormais vous serez marqués du signe de ses soldats, signe glorieux, marque d'honneur, qui ne s'effacera jamais et vous animera toujours d'une noble vaillance, d'une généreuse intrépidité. Au jour de votre baptême, l'Esprit-Saint, cet agriculteur divin, avait déposé en vous le germe d'une vie nouvelle : « *Dei agricultura estis* » ; il vient l'accroître, la développer, la pousser à sa maturité. Cet architecte céleste avait commencé à élever en vous une construction mystérieuse : « *Dei ædificatio estis* » ; il va l'orner, l'embellir, la couronner. En vérité, C. E., que vous êtes heureux, vous dont l'Esprit de Dieu va prendre tout à l'heure possession! Avec lui vous recevrez vraiment le gage de l'amitié divine et du salut ; — saint Paul l'avait dit avant saint Bernard — : « *Pignus salutis* » le gage de la prédestination et de l'héritage du ciel dans vos âmes : « *Pignus hæreditatis nostræ* ». Oui, sa présence en vous sera un droit à la béatitude éternelle, il est le garant le plus assuré pour l'âme, que Celui qui l'envoie, que le Seigneur Jésus, a gravé son nom sur le livre de vie.

Gardez-le donc toujours en vous, M. C. E., cet Esprit divin, et avancez sans crainte en pleine eau sur cet océan qu'on appelle le monde ; entrez sans hésitation dans cette grande mêlée qu'on appelle la vie sociale. Vienne l'heure du prince des ténèbres avec les tentations de doute et d'incroyance, qu'im-

porte? il sera votre lumière, et qui marche sous sa conduite ne peut s'égarer. Viennent les séductions du monde et les entraînements des passions, qu'importe ? il sera votre force : qui combat avec lui ne saurait être vaincu. Viennent les peines, les brisements, les mécomptes du cœur, qu'importe? il sera votre consolateur: qui le sent en soi-même, ne désespère jamais. Avec lui vous avez Dieu, avec Dieu vous avez tout ; et les vraies consolations de la vie présente, et les arrhes, le gage de la vie future. Venez donc ô Esprit divin, venez donc dans les cœurs de ces enfants, venez pour y demeurer toujours. Ainsi soit-il !

XXVII

PRÔNE

SUR LA FOI PERDUE, PRÉSERVÉE, ET RECOUVRÉE POUR LE IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

(26 janvier 1868)

Il y a, M. F., dans le récit évangélique que vous venez d'entendre une parole tout à la fois consolante et terrible : c'est l'oracle par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ prédit l'appel des Gentils et la réprobation des Juifs, la fondation de son Église et la répudiation de l'ancienne Synagogue. « Je vous le déclare, dit le divin Maître, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des Cieux, tandis que les enfants du royaume seront chassés et jetés dans les ténèbres ». Or, pourquoi faut-il, M. F., que cet oracle du Sauveur trouve encore maintenant parmi nous son accomplissement? Pendant que la lumière de l'Évangile s'en va éclairer aux confins du monde, sur les plages les plus inhospitalières, les enfants du dehors, les infidèles, parmi nous, les vrais enfants du royaume, elle ne projette plus, hélas ! que de pâles et mourantes lueurs. Quand l'Église est consolée de voir venir à elle, du fond des forêts du Nouveau-Monde ou des îles per-

dues au sein de l'Océan, de nouveaux enfants, dignes par leur ferveur des chrétiens des anciens jours, elle est condamnée à constater avec amertume, parmi les enfants de sa prédilection, qu'elle porte depuis si longtemps dans son sein, un sang appauvri, un Christianisme qui dégénère, des convictions qui chancellent, une foi qui dépérit et s'éteint. Spectacle affligeant, M. F., qui m'amène à traiter aujourd'hui devant vous, en quelques mots, trois questions bien graves, qui peuvent être utiles à plus d'une âme : comment de nos jours on perd la foi, comment on préserve sa foi, comment on peut recouvrer la foi, quand on a eu le malheur de la perdre.

Il vous est malheureusement trop fréquent, M. F., de rencontrer, soit au sein de votre famille, soit dans vos relations d'amitié ou de position, des âmes qui non seulement ont rompu avec la pratique des devoirs religieux que vous aimez à accomplir, mais encore proclament tout haut avoir perdu la foi au Christianisme qui les prescrit ; or, la foi, vous le savez, M. F., est une vertu par laquelle nous adhérons fermement d'esprit et de cœur aux vérités révélées de Dieu et proposées par l'Église, elle est essentiellement agissante, les œuvres sont sa vie. Voilà pourquoi, si vous voulez connaître à fond la principale source de cette défaillance de la foi religieuse qui vous fait gémir, vous avez besoin de vous reporter au temps où le Fils même de Dieu, revêtu des livrées de notre mortalité, vivait sur la terre au milieu des hommes. Assurément, si jamais il fut facile de croire, si jamais la foi s'imposa comme d'elle-même à tout esprit loyal, ce dut être pour les contemporains de

Jésus-Christ, qui furent les témoins de ses miracles et de sa vie. Et cependant, vous le savez, M. F., tous ne croyaient pas en lui, il y eut parmi les Juifs beaucoup d'esprits obstinés, et c'est sur leur tête que tombe cette solennelle condamnation : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs œuvres étaient mauvaises, car celui qui fait le mal a la lumière en horreur et ne vient point à la lumière, afin que ses œuvres ne lui soient pas reprochées; mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, car elles sont faites en Dieu ». Entendez-vous, M. F. ? il faut « faire la vérité » pour la voir : « *Qui facit veritatem, venit ad lucem* ». Quand on ne fait pas la vérité, on se plonge dans les ténèbres, on va s'ensevelir dans la nuit des doutes, des incertitudes, des négations. Alors se cache et s'éclipse le soleil de la foi, alors disparaît cette bienfaisante clarté qui vient du Ciel, et qui éclaire tous les secrets de notre origine et de notre destinée, de nos rapports avec Dieu et de ce que nous avons à espérer ou à craindre de sa justice, au delà du tombeau, dans le monde à venir.

Et, en effet, remarquez-le bien, M. F., ce n'est pas la raison et la raison seule qui nous fait croire : le cœur et la volonté ont une large part d'action dans notre adhésion à la vérité religieuse. Il n'en est pas de notre âme par rapport au flambeau de la foi, comme de cette basilique où vous êtes en ce moment réunis par rapport à l'astre du jour qui brille au firmament. Ce temple de pierres reçoit à cette heure nécessairement par ses vitraux transparents la lumière du soleil; mais l'homme, lui, au moment où un rayon

de vérité tombe sur son âme, il reste le maître absolu ou de l'accepter comme ami, ou de l'éconduire comme importun, suivant ses sympathies ou ses répugnances, et c'est cet empire que le cœur humain, avec son cortège de bonnes ou de mauvaises passions, exerce sur l'acceptation ou la répudiation de la vérité religieuse qui fait en même temps son péril ou son mérite, son écueil ou sa gloire.

Ces principes posés, ne devinez-vous pas déjà, M. F., comment on garde la foi ou comment on devient incroyant, suivant les pensées et les aspirations de l'âme, suivant les habitudes de la vie, suivant 'atmosphère qu'on respire ? Et ne vous sentez-vous pas à même de faire l'histoire de ces infortunés qui ont plus ou moins perdu la foi et qui assurent ne pouvoir la recouvrer ? Pauvre mère, qui gémissez sur la précoce incroyance d'un fils tendrement aimé, oh! dites-nous le mystère du naufrage de sa foi. Le jour n'est pas encore bien loin où à ses convictions religieuses il joignait la pratique sincère de ses devoirs ; vous étiez heureuse alors ; mais un âge est venu, âge critique et dangereux, où s'éveillent au cœur du jeune homme de tristes penchants, d'avilissantes passions. Vous commençâtes alors à constater pour la religion une répugnance qui s'accentuait par degrés, une opposition qui allait sans cesse grandissant. De cette répugnance, de cette opposition, à l'oubli, à l'abandon il n'y avait qu'un pas, et il fut, hélas! bien vite franchi. C'est en vain que, devinant d'un regard clairvoyant les remords de son cœur, vous cherchâtes à unir votre voix à celle de Dieu pour le ramener au devoir et à la vertu : les doutes ne tardèrent pas à endormir les remords qui

eussent pu être si salutaires ; peu à peu la foi vint à s'éteindre ; peu à peu vous vîtes les croyances qui avaient fait la joie et l'honneur des jeunes années de votre enfant en même temps que votre consolation s'effeuiller et tomber une à une, comme les fleurs sur leur tige au déclin de l'été. Dieu, Jésus-Christ, l'Église, l'âme, l'immortalité, la vie future ne sont plus maintenant pour lui que de vagues fantômes, qui se perdent dans une région de vapeurs et de nuages. Dites-nous, dites-nous donc, pauvre mère, quelle a pu être la cause d'un changement si douloureux pour votre cœur, vous qui en avez suivi toutes les phases ? N'est-ce pas que la foi a disparu sous le flot envahissant des plus mauvaises habitudes ? Oui, M. F., si nous voyons tant de jeunes gens abjurer leurs croyances religieuses, c'est pour se mettre à l'aise vis-à-vis de leurs passions et de leurs convoitises. Il y a dans le mal, auquel ils se laissent entraîner, une antipathie profonde qui les révolte contre la vérité, et ils ont beau dire qu'ils ne peuvent se résigner à croire des mystères et des dogmes incompréhensibles, tout le monde sait que c'est moins le Symbole qui les arrête que le Décalogue auquel il leur coûte d'obéir : « *Omnis enim qui male agit, odit lucem et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus* ».

Je ne prétends pas dire, faites-y bien attention, M. F., que l'incroyance vienne toujours et infailliblement de la satisfaction des plus abjects penchants d'une nature dégradée : on dit, et nous aimons à le penser, et il y a ici sans doute des femmes chrétiennes qui, au besoin, pourraient l'affirmer tout haut de ceux à qui elles ont uni leur destinée ici-bas, qu'il y a des hommes qui ont perdu leurs convictions religieuses,

et qui pourtant n'ont pas cessé d'être intègres, justes, charitables, chastes, fidèles aux lumières naturelles de leur conscience. Et pourtant, s'ils ont perdu le don précieux de la vérité révélée, la responsabilité en est tout entière à leur volonté. Ce n'est pas dans la fange des plus hideux penchants qu'a disparu leur foi, soit. Mais ou bien aux affirmations de l'autorité divine ils ont opposé un égoïsme outré, que tout joug impatiente, une indépendance d'esprit que toute soumission à l'autorité révolte, même quand cette autorité est l'autorité de Dieu ; ou bien ils n'avaient qu'une instruction religieuse fort restreinte, qu'ils n'ont pas eu soin de nourrir et de fortifier. Et, comme ils ont concentré sur le monde, sur les affaires, sur la science humaine toutes leurs pensées, toutes leurs recherches, toutes leurs aspirations, comme ils ont vécu dans un milieu tout étranger à la religion, ils sont arrivés à perdre l'usage, le sentiment, l'amour et presque la mémoire des choses chrétiennes : « *Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem* ».

Tel est, M. F., le vrai péril que court notre foi ; il est en nous. Mais pourquoi faut-il que nos croyances religieuses, de nos jours plus que jamais, trouvent en dehors de nous des causes puissantes d'affaiblissement et de ruine, qui réclament une large part de connivence et de complicité avec notre propre cœur ? Qui ne connaît la conspiration flagrante ourdie contre le Christianisme au cœur même de notre chère France, la fille aînée de l'Église ? Qui ne sait qu'il existe parmi nous comme des officines d'incroyance et des laboratoires d'impiété, où se composent et s'apprêtent les poisons

qui doivent amener la ruine de notre foi? Qui ne sait avec quelle étrange puissance s'écrivent, s'impriment et se propagent ces livres, ces revues, ces publications de toutes sortes, où de prétendus docteurs de la science osent proclamer tout haut que, pour un siècle nouveau, il faut des croyances nouvelles, et cherchent à élever sur les ruines de la vérité chrétienne des opinions qui se heurtent et se combattent, d'absurdes systèmes, qu'ils admettent aujourd'hui pour les remplacer demain par d'autres plus absurdes encore, des doutes, des hypothèses, des contradictions, des chimères, dont chacune renferme en soi plus de difficultés que tous nos dogmes ensemble, mais qui ont du moins l'avantage de ne pas contrarier les passions? Qui ne sait que ceux mêmes qui ont assumé la redoutable mission d'enseigner la jeunesse, semblent prendre à tâche d'enlever à l'Église, c'est-à-dire à la vérité religieuse, à la foi, les jeunes âmes qui leur sont confiées? Les uns cherchent à expliquer les phénomènes et la genèse du monde qui est sous leurs yeux sans le Dieu créateur. Les autres, déroulant les événements successifs qui composent l'histoire de l'humanité, les montrent amenés et conduits par une puissance fatale en dehors de Dieu et de sa suprême Providence, en dehors de Jésus-Christ et de sa Rédemption. Ceux-ci, à l'aide de faits surannés, exhumés à grands frais de la poussière des siècles, et qu'ils dénaturent et exagèrent, s'évertuent l'esprit à parodier les doctrines les plus saintes ou à jeter le ridicule sur les personnes les plus dignes de respect. Ceux-là, idolâtres de la raison humaine, proclament son indépendance vis-à-vis de Jésus-Christ et de sa doctrine. Tous semblent

s'accorder à écarter celui qui doit être la pierre angulaire de toute société et méconnaître ses droits sur le peuple comme sur les individus. Oh ! M. F., quand on voit la parole opposée à la parole de Dieu, qu'elle se présente sous la forme d'un écrit ou dans l'enseignement oral, chercher à se populariser de plus en plus, travailler à atteindre toutes les intelligences et saisir toutes les âmes ; quand on voit tant de publications irréligieuses couvrir les tables ou inonder les bibliothèques de maisons qui se piquent pourtant d'être chrétiennes ; quand on voit tant de jeunes âmes, dont la foi est mal affermie encore, livrées sans défense à l'influence de maîtres dont le scepticisme est d'autant plus dangereux qu'il a à son service un langage plus habile et plus éloquent, en vérité, M. F., devrait-on être surpris de constater que l'incroyance gagne chaque jour du terrain, et ne devrait-on pas craindre de voir se réaliser pour notre pauvre société la menace que Dieu nous adresse par l'organe du prophète de Pathmos : « *Movebo candelabrum tuum de loco suo,* je remuerai le chandelier de sa place », j'abandonnerai un peuple qui s'égare et se corrompt, pour porter sa lumière à des yeux plus purs et plus dignes de la contempler ?

C'est à nous, M. F., enfants dévoués de l'Église, de nous efforcer, par notre zèle, de conjurer un pareil malheur. Il me semble qu'en ces « jours dangereux », comme ceux qui ont été prédits par saint Paul : « *Tempora periculosa* », c'est le devoir du ministre des saintes paroles de vous adresser l'exhortation pressante que faisait le grand Apôtre à son cher disciple Timothée : « *O Timothee, depositum custodi* » ; ô M. F., gardez précieusement, dans un esprit docile

et dans un cœur pur, le dépôt de la vérité qui vous a été confié, fuyant les profanes nouveautés de paroles, et toute doctrine contraire qui porte faussement le nom de science, dont quelques-uns faisant profession, se sont égarés de la foi ». Préservez-le, ce dépôt sacré, des pièges insidieux qui lui sont tendus ; fermez rigoureusement votre porte à toute publication irréligieuse, quel que soit son crédit et son renom : il y a présomption à se croire invulnérable à l'action corrosive du venin des mauvaises doctrines ; ne prenez jamais en main ces écrits malséants qui prédisposent l'âme aux émotions et aux rêves, vous rappelant cette parole si vraie d'une femme trop célèbre : « Si la foi descend dans l'âme qui souffre, le doute s'approche de l'âme qui rêve ». Préservez vos âmes, préservez les âmes de vos enfants (nous vous en conjurons, au nom de l'affection que vous leur portez et au nom de leur vrai bonheur) de tout enseignement dangereux et malsain, capable de compromettre ou d'altérer la pureté de la croyance. Donnez à votre foi une base ferme dans une instruction solide, et un aliment vital dans la pratique des œuvres qu'elle prescrit. En un mot, ralliez-vous au cri que faisait entendre saint Jérôme dès le IV[e] siècle : « Attachez-vous de toutes vos forces à la chaire de Pierre », restez invariablement unis au chef de l'Église, qu'il s'appelle Damase ou qu'il porte le nom de Pie IX : ils sont les successeurs du premier des Apôtres, c'est leur mission d'être gardiens de la doctrine de Jésus-Christ. Et ce sera, vous le savez, à jamais la gloire de notre bien-aimé Père commun d'avoir toujours signalé l'erreur et dévoilé le danger avec un courage héroïque : « *Si quis Cathedræ Petri jungitur meus est* »,

celui qui demeure avec lui recueille, celui qui ne recueille pas avec lui dissipe...

Et maintenant, M. F., s'il se trouvait ici, dans cette enceinte, quelque frère infortuné qui ait perdu la foi de ses jeunes années et qui ait senti en un jour de sa vie tomber en ruine les doux enseignements qui avaient remué son cœur aux jours du catéchisme et de la première communion, oh ! qu'il me permette de lui dire, avant de descendre de cette chaire, une parole qu'adressait il y a quelques années un des plus fervents chrétiens de notre siècle à un ami infidèle à ses croyances et à ses devoirs, parole à laquelle il n'a pu résister : « Ami, nous n'avons pas deux vies : l'une pour chercher la vérité, l'autre pour la pratiquer ; l'une pour vivre suivant nos instincts, et l'autre pour sauver notre âme. Aussi Jésus-Christ ne se fait pas chercher, il se montre tout vivant dans cette société chrétienne qui vous environne ; il est devant vous, il vous presse : livrez-vous à sa foi, comme s'y sont livrés vos amis. Il vous manque si peu pour être excellent chrétien, il vous manque un acte de volonté : croire, c'est vouloir. Venez donc un jour, venez aux pieds du prêtre, qui fera descendre la sanction du Ciel sur votre volonté chancelante, et vous trouverez, en place de vos agitations et de vos doutes, la paix et le bonheur ».

Paroles non moins profondes que généreuses, qui révèlent le vrai moyen de réveiller ou de ressusciter la foi endormie ou éteinte. Ce ne sont point, en effet, les laborieuses investigations ni les discussions scientifiques ni les longs raisonnements qui ramènent la foi disparue : il faut pratiquer la parole du Maître ; il

faut commencer par « faire la vérité » pour la voir. C'est quand une âme sincère s'est mise à genoux aux pieds de Jésus-Christ, qui a la main prête à donner la sainte aumône de la vérité, c'est quand cette âme est venue se purifier dans le bain régénérateur du sacrement du pardon, que, n'ayant plus peur alors de la vérité, elle comprend, à son grand étonnement et pour sa consolation, qu'elle retrouve la vraie lumière, et cela sans autre fatigue, sans autre mouvement que celui d'une paupière qui s'ouvre aux rayons du soleil.

Oh ! M. F., qui que nous soyons, ayons toujours le courage de « faire la vérité » ; sachons que le véritable aliment de la foi, ce sont les pratiques chrétiennes, et alors, toujours vivante ou ranimée en nous avec ses charmes et ses douceurs, notre foi apportera à notre esprit la lumière et le repos, à notre cœur la force, et nous donnera le droit d'attendre avec certitude l'éternelle félicité. Ainsi soit-il !

XXVIII

PRÔNE

SUR LA PAIX

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

(26 avril 1868)

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut à ses Apôtres après sa résurrection, vous connaissez, M.F., le vœu qu'il leur adressa : « *Pax vobis*, la paix soit avec vous ! » Lui, le Dieu dont la puissance égale la bonté, il interrogea son amour pour ses chers disciples, et il ne trouva pas à leur désirer de don plus parfait, de grâce plus excellente, de bien plus précieux. Or, M. F., cette paix que Notre-Seigneur souhaite ou plutôt communique à ses Apôtres (car sa parole souverainement efficace opère au même instant ce qu'elle exprime), cette paix, le divin Ressuscité est venu lui-même la donner à vos âmes pendant les jours de la Pâque. C'est lui qui, au sortir du tribunal réconciliateur, vous a dit par l'organe de son ministre : « Allez en paix » ; c'est lui qui, en visitant personnellement vos cœurs dans le sacrement de son amour, y a fait couler des flots de paix. Oh ! M. F., puissiez-vous garder toujours cet inestimable trésor ! il est, sans contredit, le plus précieux de vos éléments de bonheur ici-bas. « La paix, en effet, dit saint

Augustin, c'est la tranquillité dans l'ordre » : partout où règne l'ordre, et l'ordre règne dans l'âme quand elle est unie à Dieu par la grâce, il y a calme, repos et, par conséquent, jouissance et félicité, tandis qu'au contraire, partout où il y a désordre, et le désordre est dans le cœur qui s'éloigne de Dieu par le péché, il y a trouble et agitation, et, par suite, malaise et tourment. C'est le développement de ces deux pensées que je viens vous offrir aujourd'hui. Puisse-t-il faire du bien à vos âmes, c'est tout mon désir !

Si nous consultons, M. F., les annales du genre humain depuis son origine, nous les voyons tout à la fois remplies des efforts de ceux qui courent à la poursuite du bonheur, et pleines des lamentations de ceux qui n'ont pu le saisir. « Tous les hommes, dit un saint Docteur, désirent être heureux, mais tous ne cherchent pas la félicité là où on peut la trouver ; *non omnes ibi quærunt ubi oportet inquiri* ». Dieu a créé un vaste abîme pour recevoir la multitude des eaux, il a créé l'étendue des cieux pour contenir les astres, il a créé notre cœur pour quelque chose de plus grand que le monde ; il ne l'a créé que pour lui seul : « *Fecisti nos ad te, Deus* ». Sortis de son sein, nous sentons, au fond de notre âme, un mouvement puissant, naturel, qui nous porte vers lui, comme vers notre centre et notre fin, et, pour être heureux, nous avons besoin de nous reposer en lui : « *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te* ». Essayez de détourner l'aiguille aimantée du point invariable qui l'attire, vous la verrez osciller, s'agiter, tremblante, jusqu'à ce qu'elle ait repris sa direction naturelle. Ainsi en est-il du cœur humain : de même

qu'en convergeant vers son centre, en remplissant sa fin, en restant dans l'ordre, il trouve la tranquillité, la paix, le bonheur, de même, par une corrélation nécessaire, en s'écartant de celui qui est son principe et sa fin, en s'éloignant de Dieu par le péché, il ne recueille qu'inquiétude, malaise, angoisse. Avec le sentiment douloureux de ce qu'il a perdu, il aspire, et c'est pour lui un indicible tourment, vers un idéal qu'il poursuit toujours sans l'atteindre jamais ; il s'est creusé dans les profondeurs les plus intimes de son être un vide immense, que le monde tout entier ne saurait lui-même parvenir à combler. Ah ! je les ai vus de près, ces hommes qui travaillent en dehors de Dieu à remplir le vide de leur cœur, je les ai vus faire appel à toutes les créatures et jeter, pour ainsi parler, dans ses profondeurs plaisirs, richesses, honneurs, dignités, sceptres, couronnes : ils ne faisaient qu'élargir ce vide. Je prêtais l'oreille et j'entendais, suivant le mot du Prophète, retentir incessamment dans les abîmes de leur cœur : « Encore, encore ! » : « *Dedit abyssus vocem suam* ». Je m'approchais, je regardais, et je les voyais, ces abîmes, suivant l'étonnante image des saints Livres, étendre leurs grands bras pour essayer de saisir d'autres plaisirs, d'autres biens, d'autres honneurs : « *Altitudo manus suas levavit* ». A ces jouissances, à ces richesses, à ces dignités ils demandaient la paix, et ils ne recevaient pour réponse que mécompte et déception ; chaque plaisir, en s'enfuyant, leur renvoyait un trait qui les déchirait et les laissait sanglants et désespérés : « *Dixerunt pax, pax, et non erat pax* ».

Nous vivons dans un siècle où l'on travaille de toutes les manières à procurer au cœur humain l'apai-

sement de toutes ses aspirations, en lui offrant des jouissances et encore des jouissances; et cependant, M. F., l'homme, dans sa partie noble et supérieure, n'a jamais été peut-être plus inquiet, plus tourmenté: « *Viam pacis non cognoverunt* ». S'il y a bien être matériel, s'il y a plénitude dans la région des sens, il y a au fond des âmes un vide affreux, une agitation inouïe, une inquiétude, un ennui inexorable : « *Contritio et infelicitas in viis eorum* ». Et à cela quoi d'étonnant ? Est-ce qu'elles n'ont pas oublié pour la plupart, ces âmes, leur céleste origine ? Elles sont sorties de leur sphère native, elles ont brisé tout rapport avec Dieu, elles ont fait divorce avec sa sainte Religion, elles ne sont plus dans l'ordre ; partant, pour elles plus de repos, plus de paix, plus de vrai bonheur.

Il n'y a que le Christianisme bien compris et bien pratiqué qui, en mettant l'homme à sa place, en le constituant dans ses vrais rapports avec Dieu, puisse établir en son cœur le règne de la paix. L'Homme-Dieu, qui l'a fondée, cette Religion divine, est appelé par le Prophète le « Prince de la paix », son Évangile est l'Évangile de la paix, son Église est la Cité de la paix, ses sacrements sont des sources de paix, et, avant d'arriver au Ciel, qui est le séjour de l'inaltérable paix, toutes les âmes en état de justice ont part à la douce promesse que le divin Maître faisait à ses Apôtres avant de les quitter: « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ».

Or, M. F., quelle est cette justice, condition indispensable de la paix, ou, pour parler le langage de l'Écriture, quelle est cette justice dont la paix est l'œuvre : « *Erit opus justitiæ pax* » ? Ce n'est point

seulement, comme bien vous le pensez, cette vertu qui nous porte à rendre à chacun ce qui lui est dû ; ce n'est point seulement la vertu de l'honnête homme. La justice dont parlent ici les saintes Lettres, c'est celle qui comprend, avec l'apôtre saint Jacques, que celui qui observe la loi et la blesse dans un seul précepte, ruine par là même tout l'effet de sa fidélité ; c'est le véritable amour de Dieu et l'observation de tous les préceptes, c'est la pureté évangélique qui se tient éloignée sinon de toute faiblesse (il ne faut pas demander à la terre le privilège du Ciel, l'impeccabilité), au moins de tout péché délibéré, comme d'une désobéissance envers le divin Maître, comme d'un écart de sa voie, comme d'un désordre. C'est l'état de grâce, cet état à jamais digne d'envie, qui attire Dieu et le fait habiter en nous, suivant la parole du Sauveur : « Si quelqu'un m'aime et garde ma parole, mon Père l'aimera aussi, et nous viendrons en lui et nous y établirons notre demeure ».

Essayerai-je, après cela, M. F., de vous dépeindre la surabondance de délices qu'ont éprouvées les saints dans le service de Dieu et « le fleuve de paix » dont leur âme, suivant l'oracle d'Isaïe, était comme inondée ? Vous montrerai-je le Seigneur prenant possession de leur être, et y établissant le plus bel ordre, la plus complète harmonie, remplissant leur intelligence de divines clartés, leur cœur de saintes jouissances, et mettant, dans toutes leurs facultés et toutes leurs impressions, un si parfait équilibre qu'ils les dominaient toutes et étaient au milieu d'elles comme autant de rois qui commandent à des sujets dociles ? Vous représenterai-je enfin la justice et la

paix, ces deux « intimes amies », comme les appelle Bossuet après saint Augustin, se tenant en leur cœur si étroitement embrassées que nulle force ne semblait capable de les désunir ? Oh ! j'aime mieux, M. F., faire appel à votre expérience personnelle : descendez en vous-mêmes, consentez, pour un instant, à parcourir d'un regard le temps déjà écoulé de votre vie ; n'est-il pas vrai que vous pouvez y compter des heures, des jours où vous sentiez dans votre âme quelque chose de suave et de calme, qui était comme le contre-coup de la grâce et de la vertu sur toutes les facultés de votre être, et y produisait tout à la fois une satisfaction qui était un principe de bonheur. Durant ces jours, votre cœur était, suivant l'expression des Lettres sacrées, dans un « festin perpétuel » : « *Secura mens juge convivium* », vos traits s'illuminaient de la plus douce sérénité : c'était la paix qui coulait à flots dans votre âme, cette paix abondante promise à ceux qui aiment la loi divine : « *Pax multa diligentibus legem tuam Domine* », cette paix divine qui, répandue par le Saint-Esprit dans le cœur, « dépasse tout sens humain ».

Ah ! M. F., vous aviez la paix alors, parce que vous étiez dans l'ordre, vous étiez à votre place : « *Locus tuus, Deus tuus* ». Vous aviez la paix, parce que vous étiez fidèles à votre conscience, et vous gardiez la loi divine dans toutes ses prescriptions. En vain le monde, « tout entier plongé dans le mal », cherchait à vous engloutir dans les flots envahissants de ses scandales : par votre vigilance et votre union avec Dieu, vous échappiez à ce lamentable déluge, comme autrefois Noé sur un bois fragile. En vain Satan et tous ses suppôts, comme autant de bêtes

fauves, menaçaient de vous dévorer : vous restiez sains et saufs, comme Daniel dans la fosse aux lions. En vain la convoitise mauvaise aurait-elle allumé en vous un ardent brasier : vous n'auriez pas plus senti l'atteinte de la flamme que les trois enfants de la fournaise. Grâce à votre courage, vous étiez entièrement purs de tout méfait, de tout désordre, de toute désobéissance envers votre Dieu; et alors, non content de vous envoyer son prophète, comme autrefois à l'homme vertueux, pour vous porter de sa part ses félicitations : « *Dicite justo quoniam bene* », le Seigneur, pour vous récompenser, venait lui-même applaudir à votre fidélité ; sa voix approbatrice et bienveillante résonnait au dedans de vous comme une mélodie de fête, toutes les créatures vous souriaient comme pour mêler leurs félicitations aux applaudissements du maître intérieur. Oh! M. F., n'est-ce pas que vous étiez heureux alors? Toutes vos facultés étaient dans un apaisement délicieux, vous aviez la paix. Je n'ose pas dire que cette paix, que cette joie calme fût la félicité parfaite, je sais qu'on ne la trouve pas sur les rivages de ce bas monde, elle n'est réservée qu'aux siècles de l'éternité; mais, si les joies d'en-haut ont ici-bas dans l'âme leur avant-goût, si l'éternelle béatitude a, comme les temples, un portique, si ce bien souverain peut avoir en nous son signe précurseur, ah! sans nul doute, la paix, la paix du juste, la paix du cœur chrétien, la paix de l'âme innocente est ce reflet, ce signe, ce portique, qui n'est pas Dieu encore possédé sans ombres ni nuage dans son éternel sanctuaire, mais qui en donne à l'âme, sur cette terre d'exil, la suave anticipation, le religieux pressentiment : « *Erit opus justitiæ pax* ».

Mais, hélas! pourquoi cet état ne nous a-t-il pas duré ? Le péché est venu détruire ce repos et chasser ce bonheur; en nous séparant de Dieu, auteur et source de notre paix, nous nous sommes inclinés vers le mal, nous avons subi l'empire des passions, nous nous sommes faits leurs tristes esclaves, et le trouble et l'agitation se sont emparés de notre âme, et nous avons perdu la paix, et, au lieu d'entendre sur notre conduite cette douce parole d'un Dieu rémunérateur : C'est bien, nous avons entendu le sombre et amer reproche de sa justice courroucée. Sans parler, M. F., des illusions et des déboires, des mécomptes et des chagrins qu'entraîne après lui le péché, n'est-ce pas assez du remords, cet ennui, ce dégoût, cette fatigue de nous-même qui nous saisit, une fois le mal commis, pour nous agiter, nous bouleverser et nous rendre malheureux ? Que de fois peut-être avons-nous essayé, mais en vain, de nous soustraire aux poursuites de cet infatigable censeur ! Que de fois avons-nous cherché, mais en vain, de nous dérober aux atteintes de ce glaive de feu que notre conscience, ange invisible, mais pourtant réel des vengeances célestes, agitait de la part de Dieu au seuil de notre âme coupable ! Nous avions beau, nous aussi, crier alors : La paix, la paix ! il n'y avait pas de paix. C'est une loi de la divine justice, dit saint Augustin, que le désordre du cœur en soit le châtiment : « *Ut sua sibi pœna sit animus inordinatus* ».

Mais cette paix, j'aime à le penser, M. F., vous l'avez retrouvée, en vous réconciliant avec Dieu dans les solennités pascales. Pourtant, s'il y avait encore ici quelqu'un qui fût dans l'état malheureux du péché,

descendant la pente rapide du plaisir, ou rivé aux chaînes de fer de ses passions, oh ! qu'il prête l'oreille à ces accents sortis du cœur ému d'un de nos plus grands génies chrétiens : « Amis, où est Dieu, là est la paix. Il est au fond de votre cœur, mais votre cœur s'est éloigné de lui..... Rentrez en vous-mêmes, en chassant le péché de votre âme et vous y trouverez celui qui est une suavité supérieure à toutes les suavités..... Où courez-vous à travers ces lieux âpres et désolés ? pourquoi passer et repasser sans cesse dans ces voies rudes et laborieuses ? Le repos n'est pas où vous le cherchez : vous cherchez la vie heureuse, elle n'est pas là. Comment la vie heureuse serait-elle là où il n'existe pas même de vie ? » Celui qui parle ainsi s'abusa comme vous, comme vous il parcourut les sombres voies du péché et mangea le pain amer des passions. Mais, las d'errer tristement loin de son centre, loin de Dieu, il revint à lui et trouva la paix : imitez son exemple, et vous recueillerez le même fruit. Ainsi soit-il !

XXIX

PRÔNE

SUR L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

(24 mai 1868)

Méditant un jour, au milieu de ses religieux assemblés, le mystère de l'Ascension, qui, dans les intentions de notre Mère la sainte Église, doit encore nous occuper aujourd'hui, saint Bernard leur disait que Jésus-Christ a au Ciel et à son éternelle béatitude deux titres et deux droits : il a celui de la naissance, il a celui de la conquête. Le premier, il le doit à sa nature, le second, à sa mort. Les titres qu'il tient de l'incommunicable suprématie de son être, il les garde pour lui-même ; mais ceux qui lui viennent de son sacrifice, il veut bien, dans sa miséricorde, nous les céder. Il reste le maître du Ciel, parce qu'il est Dieu ; mais il nous en fait les cohéritiers, en nous transportant ses droits, en nous appliquant les mérites de sa vie, de sa passion et de sa mort. Oui, M. F., grâce à N.-S. Jésus-Christ, le Ciel est pour le chrétien, pour nous tous, un bien de famille, un patrimoine, un héritage : c'est à nous sur la terre, théâtre d'épreuves, lieu d'exil, région étrangère, de prendre garde de déchoir de nos droits

par le péché ; c'est à nous, en cette vie présente, où nous passons les jours de notre enfance et de notre minorité, de garder précieusement nos titres en restant unis par la grâce à notre divin Chef. Et quand viendra pour chacun de nous, un peu plus tôt, un peu plus tard, et cependant prochain pour tous, le jour de l'âge adulte, nous pouvons être sûrs que le Père qui est là-haut nous fera entrer en possession du dépôt qu'il nous tient en réserve. Ce sont les trésors de consolation renfermés dans l'espérance chrétienne, dans l'attente du Ciel, que je viens vous dévoiler aujourd'hui, après vous avoir montré par avance combien la vie, pour ceux qui n'ont pas cette espérance, est un insupportable fardeau.

La loi de la souffrance est écrite sur le berceau du monde : Dieu l'a promulguée le jour où le premier homme, prévaricateur, entraîna dans sa chute toute sa postérité. « Depuis soixante siècles, dit un penseur éloquent, de même qu'il tombe du Ciel une certaine quantité de pluie par année, de même il tombe du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes ». Toute condition en cette vie est égale devant la douleur : elle visite les grands et les petits sans distinction. Le réduit du pauvre la connaît, elle n'est pas étrangère dans le palais du riche, elle est comme le premier et le dernier mot de notre histoire ici-bas ; elle nous reçoit aux portes mêmes de la vie, nous lui payons souvent tribut dans le cours du voyage, elle nous attend inévitablement au terme : « *Homo natus de muliere brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* », s'est écrié le juste qui avait toutes les misères rassemblées sur la tête. Je vous prends à témoin, M. F., qui d'entre

nous n'a pas son fardeau, sa croix à porter ? qui d'entre nous n'a pas sa part au trésor commun d'infirmités qui pèsent sur la pauvre humanité ? Voyez, il y a de l'ombre sur tous les fronts, il y a des angoisses dans tous les cœurs. Quand ce n'est pas le présent qui nous trouble, c'est l'avenir qui nous tourmente ; celui qui ne souffre pas dans son corps, a l'âme déchirée sous l'étreinte des peines morales. Telle est l'étrange destinée de l'homme ici-bas ; il s'agite sur tous les sentiers de cette terre, pour y saisir le bonheur auquel il aspire, et il n'est pas un chemin dans la vie où il ne se trouve en face avec la douleur, qu'il veut éviter.

Or, M. F., l'homme qui souffre a le bras trop faible pour essuyer seul ses larmes ; livré exclusivement à lui-même, il ne peut que déchirer son propre cœur de toute la force du désir qui le pousse au bien-être. Il faut donc qu'une main étrangère se présente pour sécher ses pleurs, et voilà pourquoi souvent, pour avoir quelque allègement, il s'adresse au monde. Mais vous, M. F., qui savez ce que c'est que le monde, dites-nous quelles consolations, de sa part, on peut attendre au milieu des souffrances ! N'est-il pas vrai que souvent le monde ne peut pas, ne veut pas nous consoler ? Tantôt c'est dureté et égoïsme : uniquement occupé de soi, on est indifférent aux misères des autres. Tantôt c'est délicatesse : on a le cœur bon, on n'aime pas à voir souffrir, et l'affliction est un spectacle, ou plutôt une sorte de lugubre fantôme, qu'on écarte avec soin de sa vue. Tantôt c'est esprit d'intérêt : on s'attendrit sur ceux qui souffrent, on les plaint, mais on aurait peur, en leur témoignant de la compassion, de s'exposer à être victime de sa sympathie en passant à la générosité. Tantôt c'est

malignité : on sait qu'un frère est dans la peine, l'orgueil se nourrit de ses humiliations, la joie s'alimente de ses larmes. Voilà le monde, M. F., il ne sert qu'à verser un poison de plus dans le calice de nos amertumes, et, si vous avez un reproche à m'adresser à l'égard de cette peinture, c'est, sans nul doute, d'avoir mis trop d'ombres dans le tableau et de l'avoir présenté sous des couleurs trop imparfaites et trop peu accusées.

L'homme sera-t-il plus heureux, M. F., d'épancher, ses angoisses dans le sein de l'amitié ? A Dieu ne plaise, M. F., que nous osions médire de l'amitié, devant vous que l'expérience a peut-être accoutumés à la bénir comme une des choses heureuses de ce bas monde, où il y en a si peu ! Mais nous ne devons pas oublier que nous sommes dans cette chaire pour parler le langage de la vérité plutôt que celui d'une trop fréquente illusion. N'avons-nous pas appris de la sagesse païenne, d'accord sur ce point avec nos saints Livres, que, si la prospérité attire une foule d'amis, l'adversité les écarte ? Et n'avons-nous pas vu le saint patriarche de l'Idumée, Job, accusé par ses amis d'être l'artisan de son infortune et accablé des reproches les plus déchirants par celle même qui devait essuyer ses pleurs ?

Ainsi, M. F., il faut bien le dire, pour les hommes que n'illuminent point les perspectives de la vie à venir, pour les hommes qui n'attendent rien par delà la tombe, pour les hommes « qui n'ont pas d'espérance, *qui spem non habent* », la vie, resserrée entre ces deux tristes frontières de la matière et du temps, n'est qu'une noire prison où ils se roulent convulsivement dans leur doute semblables à ces condamnés

à mort qui, la veille de leur exécution, frémissent de leur supplice et frappent de la tête les murs de leur cachot. Et il n'est malheureument pas rare de les voir, ces hommes fidèles à la logique de leur désespoir, abdiquer, par la plus insigne des lâchetés, le devoir de vivre et chercher un remède à leurs tortures dans un acte qui n'est, hélas ! pour eux que l'affreux prélude de tortures mille fois plus déchirantes encore.

Gardons-nous donc de penser, M. F., que Dieu nous ait laissés sans consolation, sans appui au sein des misères présentes. Ce serait nous tromper de la plus grave des erreurs, de l'erreur des ingrats. Suspendons un instant le cours de nos pleurs, prêtons l'oreille à la voix de l'espérance chrétienne. Elle a à nous dire une parole étonnante, mais qui porte avec elle sa vivante démonstration : c'est celle même que fit entendre autrefois Jésus-Christ sur la colline des Béatitudes : « *Beati qui lugent*, bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ». C'est celle qu'il adressait à ses Apôtres avant de mourir, et qu'il semble nous dire à tous encore aujourd'hui, du haut du Ciel où nous le contemplons : « Vous êtes en ce moment dans la tristesse, mais un peu de temps encore et vous me verrez, et votre tristesse sera changée en joie ».

M. F., quand le paganisme voulait consoler les souffrances de ses sages, il leur disait que Dieu aimait à reposer sur eux ses regards : « *Spectaculum dignum ad quod respiciat Deus* », et il s'applaudissait, quand il les avait entendus, ces sages, le visage contracté et les muscles tendus s'écrier avec une résignation stoïque ou plutôt avec un courage de parade :

« Douleur, tu n'es pas un mal ! » M. F., le chrétien qu'anime l'espérance chrétienne se dit bien aussi que Dieu est le témoin de ses souffrances, mais il sait, de plus, que, sous les yeux de ce bon Maître, il n'y a pas une douleur perdue, pas une plainte égarée, pas une larme inutile. Il sait qu'une heure de patience sera récompensée par des siècles de béatitude et qu'il n'y a nulle proportion imaginable entre les souffrances d'ici-bas et la gloire qui se lèvera sur lui. C'en est assez ; comme autrefois Notre-Seigneur, il s'écrie : « Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! » ; comme Jésus-Christ, son maître, il étend volontiers ses pieds et ses bras sur la Croix, et, à voir le calme et la sérénité qui se reflètent sur son front, on dirait vraiment qu'il a une large part à la paix sublime du divin Crucifié : « *Ego speravi, et venit mihi gaudium* ». C'est cette espérance qui soutenait les martyrs au milieu de leurs supplices : comme Étienne, le premier d'entre eux, ils voyaient les cieux entr'ouverts et la gloire qui est réservée à ceux qui passent par les flots de la tribulation, et ils trouvaient dans leurs tourments un sujet de joie et de triomphe : « *Spe in angustiis beati* ». Oh ! M. F., si dans toutes nos peines, dans nos délaissements, dans nos serrements de cœur, nous regardions le Ciel, si, écoutant la douce voix de l'espérance chrétienne, nous la méditions avec une foi ferme dans les promesses divines, elle serait plus que suffisante à nous consoler, comme autrefois David au sein de la plus grande détresse : « *Hæc spes mea consolata est in humilitate mea* ». L'espérance, elle a un baume pour toute blessure, un remède pour tout mal, une consolation pour toute douleur.

Est-ce la pauvreté qui vous visite ? votre cœur serait-il condamné à saigner non pas tant de ses propres privations que de se voir entouré d'innocentes créatures qui vous demandent du pain et à qui vous ne pouvez donner que des larmes ? est-ce la maladie qui vous étreint ? sont-ce les infirmités qui vous clouent languissants et désolés sur une couche de souffrances ? Dans une si grande douleur et une si profonde misère, tournez vos regards vers l'espérance chrétienne, et elle fera naître dans votre esprit la sérénité, dans votre cœur la résignation, qui faisaient dire par ce saint vieillard dont nous parlent les Lettres sacrées : « *Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus* » ; nous sommes pauvres, nous souffrons, mais ce n'est que pour un petit nombre de jours : le moment n'est pas loin où Dieu lui-même nous inondera de joie, où nos haillons seront changés en vêtements d'honneur, et le dénuement de nos réduits en des demeures brillantes : « *Ego speravi, et venit mihi gaudium.* »

Et vous, M. F., ce n'est pas la douleur physique qui vous assiège, ce sont les peines morales qui vous brisent le cœur, c'est votre réputation qu'on a flétrie, c'est dans votre honneur qu'on vous calomnie, vous êtes victimes d'une indigne trahison, vous êtes payés d'ingratitude par ceux que vous avez comblés de vos bontés ; avec ce glaive dans l'âme, en vain votre tête serait-elle couronnée de fleurs, en vain le siècle vous appellerait-il ses heureux, vous n'en portez pas moins la couronne d'épines, et vous avez au fond du cœur un abîme sans fond de tristesse et d'amertume. Eh bien ! vous aussi, comprenez que vous n'êtes pas faits pour cette vallée d'exil où vous voya-

gez pour un temps. Fils et héritiers du siècle à venir, candidats à l'éternité, comme vous appelle Tertullieu, laissez votre cœur prendre d'avance son élan vers le Ciel, où vous avez votre place ; mesurez la main qui frappe ici-bas avec celle qui couronne là-haut ; mettez dans la balance, suivant le conseil de saint Jean Chrysostôme, tout le poids de vos peines et de vos chagrins, avec celui des promesses et de la gloire d'un Dieu : « *Pone calamitatem, pone tribulationem, ego pono Deum* », et j'ose vous assurer que vous ne pleurerez pas, comme autrefois la mère de Tobie, des « larmes sans remède » ; vous sentirez votre courage se ranimer, vous serez inondés de consolation : « *Spe in angustiis beati* ».

Et vous, M. F., ce sont les objets de votre tendresse que la mort vous a ravis : c'est un époux que vous pleurez, un père, une mère, un enfant tendrement aimés, un protecteur, un ami, le seul ami fidèle et sûr que vous ayez rencontré sur la terre. Il ne vous est pas défendu de leur payer le tribut de vos larmes ; mais gardez-vous de vous laisser abattre comme ceux qui n'espèrent pas. Celui que vous pleurez ne vous a pas quittés pour toujours : en fermant les yeux à la lumière d'ici-bas, il les a ouverts à la lumière d'en-haut ; en se séparant de vous, il est allé se joindre à Dieu. Convive d'une autre table, il se nourrit du pain des élus. Avant vous, ses vertus lui ont mérité la récompense, un jour vous irez le rejoindre, et la mort, qui vous a désunis sur cette terre de passage, vous rassemblera dans les demeures permanentes : « *Spe in angustiis beati* ».

Imaginez-vous, M. F., telle affliction qu'il vous

plaira, vous n'en nommerez pas une que la sainte espérance n'ait la vertu d'adoucir, et qui soit déshéritée de ses consolations. Nous tous donc, M. F., qui que nous soyons, souffrants d'hier, affligés d'aujourd'hui, à coup sûr martyrs de demain, quand nous sentons notre cœur défaillir, appuyons-le sur l'espérance; elle sera vraiment pour nous ce bois mystérieux dont nous parle la sainte Écriture, qui nous rendra douces et bonnes les eaux âcres et amères qu'il nous faut boire, comme autrefois les Israélites, en ce désert de la vie. Elle adoucira nos larmes, consolera nos épreuves, fécondera nos souffrances, et, après avoir parcouru cette vie qu'on compare si souvent à une mer pleine d'orages, appuyés sur cette ancre solide, un jour viendra où nous pourrons nous appliquer à nous-mêmes cette parole du Prophète royal : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu dans l'éternité ». Ainsi soit-il!

XXX

HOMÉLIE

SUR LA BARQUE DE PIERRE

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

(23 juin 1868)

Dans la page évangélique dont vous venez, M. F., d'entendre la lecture, il y a tout à la fois une réalité et une figure, un miracle et une prophétie, le récit circonstancié d'un fait prodigieux, émané de la puissance de N.-S. Jésus-Christ, et la description anticipée d'un événement à venir plus prodigieux encore. La barque de Pierre voguant sur le lac de Génézareth et du haut de laquelle Jésus enseigne la foule, c'est l'Église dans son pèlerinage à travers le monde, l'Église, colonne et fondement de la vérité, où Jésus-Christ doit vivre et enseigner jusqu'à la fin des temps. La pêche miraculeuse nous indique sa mission et l'exercice de son apostolat; le choix et la vocation des bateliers, en nous montrant les prémices de sa hiérarchie, nous révèlent la primauté de Pierre et de ses successeurs: « *Totius hujus facti ordo, quid in Ecclesia geratur ostendit* ». C'est cette pensée du Vénérable Bède que nous allons développer aujourd'hui, M. F., en suivant pas à pas le texte sacré, et le commentant brièvement, sous la conduite des Pères et des interprètes les plus autorisés.

Notre-Seigneur était un jour au bord du lac de Génézareth et il avait à ses côtés une foule immense qui le pressait de toutes parts pour entendre la parole de Dieu. Or il aperçut deux barques arrêtées au rivage ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets ; il monta dans l'une de ces barques, qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloigner quelque peu du bord, et, s'étant assis, il instruisait la foule.

Vaste et étendu, M. F., est le lac au bord duquel passe le Sauveur ; aussi n'est-il pas surprenant que, dans un autre endroit de l'Évangile, il porte le nom de mer de Galilée. Or, la mer, vous le savez, M. F., nous est toujours offerte dans les Lettres sacrées comme une vive image du monde, qu'elle représente si bien par l'amertume de ses ondes, le mouvement de ses vagues, l'inconstance des vents qui l'agitent et la violence des tempêtes qui la bouleversent. La foule assemblée sur le rivage autour de l'Homme-Dieu, c'est l'humanité égarée au milieu des mobilités de la terre, livrée à l'agitation des flots des passions, dans les ténèbres de l'erreur, et affamée du besoin de la vérité ; elle court avec ardeur vers l'envoyé de Dieu, vers le Maître qui puisse lui offrir la lumière qu'elle cherche. Il y a deux barques le long de la rive : l'une, dit saint Ambroise, celle de Zébédée, c'est la Synagogue, dont le rôle est fini ; l'autre, celle de Pierre, c'est l'Église naissante, dont la mission commence : « *Navis Simonis est Ecclesia primitiva* ». Le Sauveur fait choix de cette dernière barque, et, faites-y bien attention, M. F., ce n'est point au hasard et sans dessein : il veut nous apprendre que c'est là, et là seulement, que se disent les paroles qui

portent la lumière et enfantent la foi. C'est, en effet, à l'Église, M. F., que fait allusion l'Esprit-Saint en disant, par la bouche de Salomon : « Elle est devenue semblable à la barque d'un marchand qui apporte de loin son pain ». Ce pain, c'est le pain de la vérité, descendu du Ciel, aliment nécessaire de l'intelligence, et ce pain mystérieux, elle veut le distribuer à travers les âges à toutes les générations : « *Facta est quasi navis institoris de longe portans panem suum* ».

C'est sur cette nacelle toute symbolique, dont Simon-Pierre est le chef, que monte Notre-Seigneur ; il la fait quelque peu écarter du rivage, pour nous apprendre que l'Église doit s'éloigner des intérêts du temps et des maximes terrestres, puis il instruit la foule restée sur le bord du lac. Tel est, en effet, M. F., le ministère permanent que Jésus-Christ, même, après avoir quitté la terre par son Ascension, a continué jusqu'à ce jour et continuera jusqu'à la fin des siècles par la voix de Pierre et de l'Église. La parole qui enseigne a beau être articulée par l'homme, elle n'est pas autre que celle que le Verbe Éternel dit à Dieu dans les hauteurs des cieux, c'est la parole même de Jésus-Christ. Il est donc vrai de le dire, M. F., grâce à l'Église, enseignant toujours la doctrine de Jésus-Christ, la vérité appartient maintenant à quiconque sait venir apprendre et s'instruire à son école, depuis l'humble villageois jusqu'aux esprits les plus éclairés, depuis l'enfant, dont la raison ne fait que d'éclore, jusqu'au savant, dont la pensée habite les hautes régions de l'intelligence. Avec Jésus-Christ enseignant dans l'Église, nous trouvons la lumière, et loin de Jésus-Christ, hors de son Église, ténèbres épaisses ou lueurs sombres qui éclairent trop peu

pour marquer le chemin. Avec Jésus-Christ enseignant dans l'Église, nous trouvons la paix, la sécurité de l'intelligence ; notre certitude est infaillible comme lui. Nous ne nous agitons plus, parce que nous n'avons plus rien à chercher, et nous ne cherchons plus, parce que nous avons trouvé tout en lui ; loin de Jésus-Christ, au contraire, hors de son Église, nous ne trouvons qu'opinions qui se combattent, systèmes qui se détruisent à mesure qu'ils s'élèvent, doutes sans fin qui épuisent la raison. Tels sont les biens, M. F., que nous apporte Jésus-Christ enseignant dans l'Église. Qu'ils sont à plaindre, M. F., ces hommes malheureux qui, infatués d'eux-mêmes et confiants en leur propre lumière, prétendent se passer de Jésus-Christ et de son Église ! Ils ont beau se fatiguer à poursuivre la vérité : voyageurs égarés, les uns s'épuisent à courir de précipices en précipices, toujours cherchant pour ne trouver jamais ; les autres désespèrent de la vérité et d eux-mêmes, s'asseyent à la borne du chemin, et là s'endorment dans le doute et l'indifférence, attendant le réveil de la mort et de l'éternité. Pour nous, M. F., restons toujours dociles à ses enseignements, soyons les vrais disciples du divin Maître, et, marchant toujours à la vraie lumière, nous n'avons pas à craindre de nous égarer.

Quand Notre-Seigneur eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avancez en pleine eau, et là jetez vos filets pour pêcher ». Simon lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. » « Et ils prirent une si grande quantité de poissons que le filet se rompaît. Et ils firent signe à leurs compagnons qui

étaient dans l'autre barque de venir les aider, et ils vinrent, et les deux barques furent remplies à tel point qu'elles étaient près de couler à fond ».

Vous connaissez, M. F., la mission que le Sauveur confia à Pierre et aux autres apôtres avant de monter au Ciel : « Allez dans le monde entier prêcher l'Évangile à toute créature ». Or cette mission se trouve ici admirablement figurée : ce n'est point seulement sur les bords de la Galilée que doit être annoncée la parole de la vérité, Pierre reçoit ordre de cingler vers la haute mer. Il faut qu'il visite tous les rivages, il doit aller porter la lumière aux peuples de la gentilité. Le nouvel empire qu'il a pour mandat de former et dont il est constitué le souverain par le divin Maître, ne peut avoir d'autres limites que les limites mêmes du monde ; l'Église de Jésus-Christ, c'est l'Église catholique. Voilà ce que lui annonce Notre-Seigneur, en lui commandant d'avancer en pleine eau, et là de jeter ses filets pour pêcher.

Ai-je besoin de vous le dire, M. F. ? les filets représentent la prédication qui est un tissu de mots divers liés entre eux comme les mailles d'un même filet, la prédication dont la doctrine attire les esprits en les éclairant et enlace les cœurs en les échauffant. Ce n'est point, en effet, par violence et par contrainte que les âmes doivent être conquises ; elles sont libres de fermer les yeux à la lumière et de repousser la parole de Jésus-Christ ; et, si elles se soumettent aux enseignements de l'Église, c'est par un mouvement tout spontané de leur volonté. Ne vont au Sauveur que celles qui viennent elles-mêmes se précipiter dans le filet.

Pierre et ses compagnons ont travaillé toute la nuit

sans rien prendre. Dans la nuit séculaire qui précéda l'avènement du Sauveur, stériles ont été les efforts des prophètes et des docteurs pour attirer les hommes : « La loi ancienne, dit saint Paul, n'a rien conduit à la perfection ». Et voici qu'elle est abolie comme impuissante et inutile. Le soleil de la résurrection de Jésus-Christ s'est levé sur le monde, Jésus commande, et, reconnaissant sa divinité, Pierre se garde bien de refuser le travail. Sur la parole du Maître, il jette, lui et ses frères, sur toutes les plages, sur tous les points de l'Océan du monde, le filet de l'Évangile, cet ample et doux réseau tout formé de lumière et de charité, qui ne blesse point ceux qu'il prend, et qui, de l'abîme où ils étaient ensevelis, les fait monter vers le Ciel.

Or, M. F., contemplez le prodige : prêchée par Pierre et les Apôtres, la parole évangélique court et s'étend de toutes parts avec la rapidité de la flamme : malgré les difficultés qu'elle rencontre dans la nature corrompue de l'homme, dans les préjugés des peuples, dans la politique des intérêts, la vérité se propage en tous lieux et est partout acceptée. Comme le dit saint Paul, « les cœurs les plus durs ne pouvaient résister à la sagesse et à la vertu de l'Esprit-Saint, qui parlait par la bouche des envoyés de Jésus-Christ. » La Synagogue frémit, tremblante, éperdue, se débat quelque temps et s'écroule ; les peuples gentils tombent aux pieds du Dieu crucifié ; Rome elle-même, la cité reine et maîtresse du monde, se trouve prise dans le vaste filet jeté par le pêcheur de Génézareth, et à qui demande où sont les chrétiens, ces fruits de l'Église, on peut répondre qu'ils sont partout, qu'ils remplissent les villes, les campa-

gnes et les provinces : « *In omnem terram exivit sonus eorum* ».

Mais, dilatés outre mesure par l'abondance des poissons, les filets sont sur le point de se rompre. Quand on parcourt les annales de l'Église, on voit qu'il y a des jours où elle est comme réduite à déplorer sa fécondité. Elle a la douleur de voir ses propres enfants déchirer son sein maternel : ce sont les hérétiques qui altèrent sa doctrine, ce sont les tributaires du schisme qui divisent son unité, ce sont les mauvais chrétiens qui la déshonorent de leurs scandales. Pour elle s'accomplit cet oracle d'Isaïe : « Vous avez multiplié mon peuple, vous n'avez pas augmenté ma joie ». Ne craignons pas pourtant que la barque de l'Église vienne à sombrer : Pierre est un pilote expérimenté, qui ne doit pas connaître le naufrage. Il fait signe à ses compagnons restés sur l'autre barque et les appelle au secours. Vous vous demandez peut-être, M. F., comment la barque de Zébédée a pu, sans travail, avoir part à la pêche et se remplir de poissons jusqu'aux bords ? Gardez-vous de penser que les Églises hors de l'unité catholique participent aux mêmes grâces et attendent les mêmes récompenses. Car les deux barques de la mer de Galilée respectent le même signe, obéissent au même chef, travaillent à une même œuvre. « La barque qui a pris le large, dit un savant interprète, c'est l'Église d'Occident ; la barque restée au rivage, c'est l'Église d'Orient ». Ah ! puissions-nous un jour voir cette Église d'Orient recueillir dans ses basiliques désertes la pêche miraculeuse que les travaux de l'Église d'Occident auront seuls procurée. Ces deux barques qui se réunissent en une seule nous font connaître

qu'il n'y a plus deux peuples, mais un seul peuple : « *Qui fecit utraque unum* » ; qu'il n'y a qu'une seule Église, l'Église catholique romaine, et que quiconque est hors de son sein ne peut échapper au naufrage.

Quand Simon-Pierre eut vu le prodige de la pêche, il dit à Jésus, en se jetant à ses pieds : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur ». La stupeur, en effet, l'avait saisi, et tous ceux qui étaient avec lui, ainsi que Jacques et Jean, fils de Zébédée. Alors Jésus dit à Simon : « Ne craignez point : désormais vous serez pêcheur d'hommes, et, ayant ramené leurs barques à terre, ils abandonnèrent tout pour le suivre ».

C'est parce que Pierre, au lieu de s'attribuer ce miracle, s'en effraye humblement, confesse sa misère et commence à reconnaître la divinité de son Maître dans l'œuvre de sa puissance, que Jésus-Christ le choisit pour être le pilote de la barque spirituelle de son Église, en dirigeant, sous ses ordres, la pêche mystérieuse des âmes : « *Ex hoc jam homines eris capiens*, désormais tu seras pêcheur d'hommes », ou, comme traduit saint Ambroise, désormais tu vivifieras les hommes. Les autres Apôtres sont bien, il est vrai, pénétrés, au fond de l'âme, des mêmes sentiments que Pierre ; comme Pierre, ils laissent tout pour suivre Jésus. Mais c'est à Pierre que Jésus s'adresse : « *Ex hoc jam homines eris capiens* ». Comprenons bien, M. F., toute la pensée de Notre-Seigneur : il y a dans cette scène comme le prélude de cette circonstance mémorable et solennelle dans laquelle, Jésus demandant à ses disciples ce qu'ils disaient de lui, Simon-Pierre répondit, pendant que tous les autres Apôtres gardaient le silence : « Vous êtes le Christ,

le Fils du Dieu vivant ». Et Jésus lui répliqua : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang, mais c'est mon Père céleste qui t'a fait cette révélation; or, moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle ». Notre-Seigneur veut établir parmi les hommes l'unité religieuse, et, comme il est le centre de cette unité durant sa vie mortelle, il veut la perpétuer dans un successeur visible, auquel il transmet ses pouvoirs. Comme il est la pierre essentielle : « *Petra autem erat Christus* », le fondement unique, en dehors duquel on ne peut rien bâtir, il étend à Pierre la vertu de cette solidité divine, et partage avec lui la puissance de porter l'Église. Pierre devient ainsi comme une extension de Jésus-Christ lui-même, et reçoit, en même temps que la charge de gouverner la société des âmes, les dons nécessaires à ce divin gouvernement. C'est le Sauveur qui l'investit lui-même de la primauté et l'institue chef du Collège apostolique. « C'est Jésus-Christ qui le choisit, dit saint Léon, pour le mettre à la tête de tous les élus, de tous les apôtres et de tous les pasteurs. Il faut que tous soient régis immédiatement par Pierre, comme ils sont régis souverainement par le Christ. Il donne à Pierre une participation à ses propres pouvoirs, et, s'il a bien voulu que tous les autres princes de son Église eussent des privilèges communs avec lui, tout ce qu'il ne leur a pas refusé, c'est toujours par lui qu'il le leur a donné : *Nunquam nisi per ipsum dedit, quidquid aliis non negavit* ». Qu'elle est admirable, M. F., cette hiérarchie de l'Église, dont nous voyons ici les prémices en la personne de

Pierre et des Apôtres! Au sommet s'élève le Pontife suprême, évêque de Rome et du monde, le Vicaire de Jésus-Christ, à qui appartient non seulement une primauté d'honneur qu'il tient de la dignité de son siège, mais encore une primauté de juridiction qu'il peut exercer dans tout l'univers catholique; Immédiatement au-dessous de ce siège élevé paraissent les patriarches, les archevêques, les évêques, successeurs des Apôtres, frères, collègues du Souverain-Pontife dans l'épiscopat, comme lui législateurs, comme lui juges de la foi, mais dans un rang inférieur, parce que leur autorité ne s'exerce que sur une portion du troupeau, et qu'ils n'ont de part aux promesses de Jésus-Christ que dans leur union avec le chef de l'Église; dans un rang plus inférieur sont les ministres revêtus du sacerdoce, avec une juridiction ordinaire ou déléguée, et qui sont aussi du nombre de ceux à qui Jésus-Christ a dit : « Qui vous écoute m'écoute », quand ils tiennent leur institution des évêques, comme les évêques la tiennent du Pape, comme le Pape la tient de Jésus-Christ. C'est à vous, M. F., de rester unis dans la soumission aux pasteurs légitimes, qui ont pour mission de vous diriger dans les voies du salut.

M. F., quand on sort de la basilique de Saint-Pierre de Rome, on voit en face de soi, sous la voûte du vestibule, dans une mosaïque dessinée par un artiste chrétien, la barque de Pierre voguer sur une mer orageuse, et l'histoire nous apprend que le pieux et savant cardinal Baronius ne passait jamais devant cette image vénérable sans s'agenouiller pour remercier Notre-Seigneur de la fondation de son Église et

des bienfaits qu'elle répand dans le monde, malgré les tempêtes dont elle est assaillie. Vous aussi, M. F., vous venez de voir passer sous vos yeux, dans le tableau évangélique de la barque de Pierre et de la pêche miraculeuse, cette même image de l'Église. Pourriez-vous ne pas remercier le Sauveur d'avoir bien voulu vous prendre dans les filets de la barque divine ? pourriez-vous cesser un instant d'accepter, avec ses enseignements, l'obligation d'obéir à ses préceptes, de vous soumettre à son divin gouvernement ? Oh ! non, M. F., vous voudrez toujours appartenir, par la grâce, par les liens de la charité, à l'Église de Jésus-Christ, qui est ici-bas l'Église militante, et vous pourrez espérer d'être introduits un jour au sein de l'Église qui triomphe dans les Cieux. Ainsi soit-il.

XXXI

PRÔNE

SUR LA PERSÉVÉRANCE DANS LA PRIÈRE

POUR LE XXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE (1)

Parmi les précieux enseignements qui découlent de la méditation du récit évangélique que vous venez d'entendre, il en est un, M. F., qui nous est indiqué par saint Augustin et que j'ai dessein d'approfondir avec vous : c'est la puissance d'une prière persévérante. Le texte sacré nous montre un père que la maladie mortelle de son enfant a mis aux abois et qui, dans sa détresse, vient implorer la commisération de N.-S. Jésus-Christ. A la vérité, cet officier de Capharnaüm, par l'imperfection de sa foi trop languissante et trop faible, s'attire du divin Maître un reproche bien mérité : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point ». Mais, au lieu de se laisser rebuter par la sévérité apparente du Sauveur, au lieu de se retirer abattu et tout découragé, pour aller pleurer sur la perte de son

(1) Ce prône avait déjà été prêché à Saint-Patrice par M. l'abbé Billard le 26 octobre 1862. Celui-ci venait de le retoucher pour Notre-Dame, quand il fut nommé (26 juillet 1868) à la succursale de Caudebec-lès-Elbeuf, ce qui l'empêcha de le donner à nouveau. Nous avons cru cependant devoir accorder la préférence à la deuxième rédaction.

cher malade ces « larmes sans remède », dont parlent les Saints Livres, il sent sa confiance s'affermir en la puissante bonté qu'il réclame, redouble ses instances et accentue plus vivement ses sollicitations, si bien que, grâce à son importunité, grâce à sa persévérance, il mérite d'entendre tomber des lèvres de Jésus-Christ la parole de consolation : « Allez, votre fils est plein de vie ; *vade, filius tuus vivit* ». N'en soyons pas surpris, M. F., vous dirai-je avec saint Augustin : celui qui persévère à demander à Dieu une grâce est toujours exaucé, sinon dans le sens de sa demande, au moins de la manière qui lui est le plus utile, sinon suivant ses pensées, suivant ses désirs, suivant sa volonté, au moins suivant ses intérêts les plus chers : « *Non ad voluntatem sed ad salutem* ». Consacrons quelques instants, M. F., au simple développement de cette pensée.

Que Dieu ne sache pas, M. F., résister à la prière persévérante, c'est un secret qu'il a pris soin lui-même de nous dévoiler. « Sachez, dit l'Esprit-Saint au livre de *Judith*, que le Seigneur exaucera toujours vos demandes, si vous persévérez à le prier ». Et cette vérité consolante, Notre-Seigneur, qui nous la montre aujourd'hui en action, semble prendre à tâche de nous la rappeler à chaque page de son Évangile sous les figures et les exemples les plus énergiques. Qui d'entre vous, M. F., ne connaît la parabole de cet homme qui, au milieu de la nuit, va trouver son ami plongé dans le sommeil pour lui demander trois pains. C'est en vain qu'on le méconnaît, qu'on le repousse, qu'on le rebute, qu'on le renvoie : il persiste à demeurer à la porte, il persiste

à frapper, et sa persévérance obtient ce qui d'abord avait été refusé à ses premières sollicitations. Qui d'entre vous ne se souvient de cette autre allégorie, consignée au livre inspiré, d'une pauvre veuve qui sollicite un juge impitoyable ? « Être pauvre et être veuve, a dit spirituellement un vieil interprète, ce sont là pour plaider deux qualités bien mauvaises ». N'importe ! elle plaide sa cause, elle demande justice, et le juge ne l'écoute pas ; elle s'obstine à le suivre, il s'acharne à la repousser ; mais il a beau faire, elle ne s'éloignera pas, elle pleure, elle crie à sa porte et si bien et si fort que cet homme, qui n'a pourtant pour Dieu et pour les hommes ni respect ni crainte, cède à son importunité et lui accorde la satisfaction qu'elle réclame. Qui d'entre vous n'a présente à la pensée cette femme de Chanaan qui, du fond d'un pays idolâtre, vient trouver le Sauveur et le conjure de guérir sa fille ? Jésus-Christ ne lui répond pas un mot, elle continue de prier ; Jésus-Christ la rebute, elle prie encore ; Jésus-Christ, qui veut l'éprouver et nous donner une leçon, l'humilie, la désespère en quelque sorte, elle prie toujours, et sa prière persévérante obtient enfin un admirable triomphe ; la créature l'emporte, et le Créateur s'avoue vaincu. « Qu'il vous soit fait, dit le Sauveur, comme vous voulez ; *fiat tibi sicut vis* ».

« Comment voulez-vous, après cela, M. F., vous dirai-je avec saint Pierre Chrysologue, comment voulez-vous que Dieu vous refuse, quand il vous montre lui-même la manière de lui arracher de vive force ce qu'il vous aurait refusé une première fois ? » Ne vous lassez donc point, ô âme chrétienne, qui avez commencé à lutter dans la prière avec votre Dieu : il

aime que vous lui fassiez violence, et il se plaît à être désarmé, vaincu par vous. Oui, M. F., la volonté qui mène toutes choses a une faiblesse : elle ne sait pas résister aux suppliants, et l'homme, cette créature si frêle, si infirme, cet être si chétif, a une puissance souveraine, la prière. Par ses instances, par ses persévérantes sollicitations il est si fort qu'on peut dire qu'il surmonte l'invincible, enchaîne le Tout-Puissant, et le contraint de lui faire miséricorde. Et ne dites pas, M. F., qu'il y a dans mes paroles l'exagération d'une âme entraînée hors des sages limites : elles ne sont qu'une pâle expression de la doctrine des Pères de l'Église : « *Oratio vincit invincibilem, ligat omnipotentem* », tel est le langage de saint Bernard. « *Oratio misericordiam extorquet* », ce sont les termes de Tertullien. Aussi un grand évêque de notre temps n'a pas craint de dire qu'il y a un mystère qui l'étonne plus que le mystère de l'auguste Trinité, plus que la présence de l'Homme-Dieu au tabernacle, c'est le mystère de la toute-puissance d'une âme qui persévère à prier. Elle ne peut rien, cette âme, par elle-même : tous les besoins de sa nature, toutes les nécessités de sa triste existence, tous les mécomptes de la vie la réduisent à une indigence profonde, à des misères extrêmes, à une détresse inouïe ; mais, si elle se décide à prier, si elle prie bien, si elle persiste dans sa prière, elle trouve en sa détresse le principe de son salut, sa misère fait sa force, sa faiblesse devient une puissance ; elle peut tout, oui, tout ; c'est comme un assaut mystérieux qu'elle livre au Ciel, et, dans cet assaut, elle est victorieuse ; c'est comme un grand débat qui s'élève entre elle et son Dieu et, dans ce débat, c'est elle qui l'emporte : « *Obediente Deo voci hominis* ».

Telle est, M. F., notre puissance devant Dieu, si nous persévérons à le prier. Pourquoi donc faut-il que nous entendions chaque jour un certain nombre d'âmes se répandre en plaintes contre la divine Providence et s'écrier parfois avec amertume : Dieu a promis d'écouter mes prières, et pourtant j'ai prié, je prie depuis longtemps et je n'ai pas été exaucée ! Ames tièdes et pusillanimes, M. F., qui, au lieu de suivre la recommandation du Prophète leur criant : « Attendez, attendez encore ; *expecta*, *reexpecta* », se fatiguent et perdent courage au moment même que Dieu a fixé pour condescendre à leurs désirs. Ames imprudentes et ennemies d'elles-mêmes, qui, prenant vis-à-vis de Dieu des airs d'autorité pour ne pas dire d'arrogance, semblent vouloir lui fixer les heures et lui délimiter les instants ; comme si lui, le Maître souverain, n'était pas libre d'éprouver notre fidélité et notre constance ! comme si le mendiant qui se présente à la porte du riche, pouvait impunément, et sans se rendre indigne de tout secours, affecter l'impatiente exigence d'un maître qui dicte un commandement ! Ames aveugles ou « à courte vue », comme les appelle Bossuet, qui ne peuvent comprendre que, dans les desseins providentiels, le délai, la lenteur, le silence est souvent un témoignage d'amour et comme un art, une industrie de miséricorde. Le Père qui est au Ciel aime à conserver ses enfants près de lui ; « il ne diffère ses dons, dit saint Augustin, que pour les faire estimer davantage ; on obtient avec plus de joie ce que l'on a longtemps désiré : *Diu desiderata dulcius obtinentur* ». Et d'ailleurs, M. F., il peut se faire, suivant le beau mot de saint Thomas d'Aquin, que le délai

même de Dieu soit un secours, et qu'il nous écoute davantage en nous refusant. Nous connaissons si mal nos vrais intérêts que nous pouvons demander des choses préjudiciables à notre salut et même à notre bonheur temporel. Comment donc pourrions-nous nous plaindre que Dieu, qui nous aime, semble ne pas nous entendre ? Il agit comme un père qui ne veut pas donner un instrument dangereux à son fils, malgré ses larmes et ses sanglots. Quand un malade dévoré par une fièvre violente demande un verre d'eau fraîche pour apaiser la soif qui le brûle, le médecin sage et dévoué exauce son désir en refusant, et ce refus est un acte de bonté. Ainsi, M. F., le Seigneur, qui est le père des hommes et le médecin de la pauvre humanité, écoute nos prières alors même qu'il paraît les rejeter : il nous refuse dans son amour ce qu'il ne nous accorderait que dans sa colère : « *Multa negat propitius quæ concederet iratus* ». Il nous a promis de nous exaucer, mais toujours pour nos vrais intérêts, de la manière qu'il sait nous être plus avantageuse, et non pas selon nos pensées et nos désirs : « *Non ad voluntatem, sed ad salutem* ».

C'est ainsi qu'il exauça saint Paul, qui lui demandait à plusieurs reprises d'être délivré d'une humiliante et importune tentation. Si le grand Apôtre eût obtenu ce qu'il demandait, peut-être la vanité l'eût perdu. Aussi Dieu voulut-il le laisser sous le coup de l'épreuve intérieure ; la tentation fut pour lui le théâtre de glorieux triomphes, l'occasion d'un grand mérite et un moyen puissant de perfectionner sa vertu : « *Non exaudivit Deus ad voluntatem ut exaudiret ad salutem* ».

C'est ainsi qu'il exauça Monique lui demandant avec larmes de ne pas permettre le départ de son fils pour l'Italie : la miséricordieuse Providence permit qu'Augustin trompât sa mère et se dérobât à son affection, lui ménageant la rencontre d'Ambroise ; et, quelque temps après, le fils converti écrivait au livre de ses *Confessions* : « O mon Dieu, dans la profondeur de vos conseils, vous n'avez tenu aucun compte de la demande de ma mère, pour mieux exaucer sa prière véritable, le désir de ma conversion : « *Non exaudivit Deus ad voluntatem, ut exaudiret ad salutem* ».

Mais pourquoi chercher si loin des exemples ? Transportez-vous, M. F., par la pensée au jardin de Gethsémani, contemplez le Fils de Dieu, votre adorable Sauveur, dans les convulsions de l'agonie, la face collée contre terre, tout baigné de sueur et de sang. Écoutez : il prie. Il demande, il demande encore à son Père d'éloigner de lui le calice d'amertume. Ah ! sa prière, à lui, pourrait-elle ne pas être efficace ? Et pourtant, vous le savez, Jésus n'obtint pas ce qu'il sollicitait. Comment donc le grand Apôtre a-t-il pu dire qu'il fut exaucé ? M. F., écoutez la solution du mystère. Dieu donne à son divin Fils mieux que ce divin Fils ne lui demandait dans sa volonté humaine : Jésus demandait que le calice passât loin de lui, et Dieu lui accorda de le boire, ce calice, avec générosité jusqu'à la lie. Dieu lui accorda ce qui était au fond le seul et vrai désir de son Cœur divin, le salut et le rachat du monde et sa plus grande gloire à lui-même, en subissant toutes les avanies de la passion, en épuisant la coupe des souffrances, en mourant sur la croix : « *Non exaudivit Deus ad voluntatem, ut exaudiret ad salutem.* »

C'est ainsi, M. F., que, de tout temps, le Seigneur exauce les prières de ses enfants, non pas toujours comme il leur plaît, mais comme il leur est utile : par où peut-il mieux nous montrer qu'il est notre Père que par ce discernement industrieux de nos biens et de nos maux que l'ignorance ou la passion nous déguisent ? Si, moins zélé pour notre vrai bonheur, le Seigneur se rendait aveuglément à toutes nos demandes, un jour, devenus plus clairvoyants, nous aurions à lui reprocher sa trop facile indulgence. Un jour, en effet, M. F., à la lumière de l'éternité nous verrons que ce que nous désirions avec tant d'ardeur, et, que dans sa bonté, notre Dieu nous a refusé, nous eût été extrêmement nuisible, et que ce que nous cherchions tant à éviter, était essentiel à notre salut. Oh ! alors, oui alors, nous louerons, nous bénirons, nous exalterons la miséricorde du Seigneur, qui ne nous a pas exaucés selon nos désirs, afin de nous exaucer selon nos intérêts : « *Non ad voluntatem, sed ad salutem* », qui nous a refusé peut-être les biens du temps, pour nous donner ceux de l'éternité. Ainsi soit-il !

TABLE DES MATIÈRES


UNIVERSITAS
O. M. I.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
HAMELIN FRÈRES.


LABORE
AUDENTEQUE

